

[Fidelma 16]
**Une prière pour
les damnés**

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Peter Tremayne

Une prière pour les damnés



GRANDS DÉTECTIVES

10
18

PETER TREMAYNE

La cloche du lépreux

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
A Prayer for the Damned

© Peter Tremayne, 2006

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2010, pour la
traduction française

ISBN : 978-2-264-05224-7

AD 668 : Muircetach Nár rí Connacht. i. mac Guaire moritur Chronicon Scotorum

668 : Mort de Muirchertach Nár, fils de Guaire et roi du Connacht

Vigilite et orate ut non intretis in damnare aeternitas...

Prie et sois vigilant, de crainte d'être damné pour l'éternité

Gélase I^{er}, *Decretum*, 494

Sommaire

PRINCIPAUX PERSONNAGES

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Soeur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice du VII^e siècle en l'Irlande.

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham de la terre des South Folk, son compagnon

À l'abbaye d'Imleach

Sédgae, abbé et évêque d'Imleach

Frère Madagan, intendant d'Imleach

Ultán, abbé de Cill Ria et évêque des Uí Thuirtrí

Frère Drón, scribe et intendant de Cill Ria

Soeur Sétach de Cill Ria

Soeur Marga de Cill Ria

A Ardane, dans la vallée d'Eatharlaí

Miach, chef des Uí Cuileann

Frère Berrihert, un religieux saxon

Frère Pecanum, son frère

Frère Naovan, leur frère

Ordwulf, leur vieux père, un guerrier saxon païen

À Cashel

Colgú, roi de Muman et frère de Fidelma

Finguine, son *tánist* ou héritier présomptif, cousin de Colgú et Fidelma

Baithen, brehon de Muman

Caol, commandant de la garde du roi

Gormán, un guerrier de la garde

Dego, un guerrier de la garde

Enda, un guerrier de la garde

Frère Conchobhar, un apothicaire de Cashel

Muirgen, nourrice d'Alchú, fils de Fidelma et Eadulf

Nessán, son mari

Rónán, chasseur et pisteur

Della, amie de Fidelma et mère de Gormán

Invités de Cashel

Sechnassach, haut roi d'Irlande

Barrán, chef brehon des cinq royaumes

Muirchertach Nár des Uí Fiachracha Aidni, roi du Connacht

Aíbnat, son épouse

Dúnchad Muirisci des Uí Fiachracha Muaide, son *tánist* ou héritier
présomptif

Augaire, abbé de Conga

Laisran, abbé de Durrow

Ninnid, brehon de Laigin

Blathmac mac Mael Coba, roi d'Ulaidh

Fergus Fanat d'Ulaidh, cousin de Blathmac

Cette histoire se déroule au cours du mois de *dubh-luacran*, la période la plus sombre de l'année, qui correspond au mois de janvier et se clôt avec la fête d'Imbolc (1^{er} février) quand les ifs sont en fleur. Nous sommes en l'an 668 et les événements qui vont suivre succèdent à ceux qui ont été contés dans *Maître des âmes*.

Il est important pour le lecteur de savoir qu'au VII^e siècle en Irlande, le rang d'un évêque était inférieur à celui d'un abbé. Et de nombreux abbés étaient également évêques. Ce n'est qu'au IX^e siècle que les évêques s'élèveront au-dessus des abbés.

Un point de détail : la Siúr, ou « rivière soeur », traverse la ville de Tipperary, près de Cashel, puis celle de Waterford.

PROLOGUE

La jeune fille était d'une grande beauté, un qualificatif que n'employait guère frère Augaire, surtout quand il s'agissait de personnes du sexe opposé. Cependant, il ne trouvait pas d'autres mots pour décrire ce qui avait éveillé en lui un tel plaisir sensuel... à ne pas confondre avec le plaisir charnel. La beauté portée à une telle perfection inspirait l'admiration et suscitait l'hommage. Il ne l'avait pas tout de suite remarquée. Assis au soleil sur des rochers, il était occupé à pêcher des bars dans la baie. Les bars venant frayer dans les estuaires avoisinants, on les trouvait ici en abondance et frère Augaire en avait déjà attrapé deux. Puis une présence avait attiré son attention et il l'avait vue. Elle était apparue comme par magie sur la plage, contemplant les eaux calmes.

Elle portait un *bratt*, une cape de laine pourpre bordée de fourrure de martre où s'engouffrait le vent. Le capuchon, rejeté sur ses épaules, découvrait des tresses dorées brillant dans la lumière du matin. Frère Augaire étudia son profil d'une grande pureté. Le front était haut et bombé, le nez noble, la bouche petite et charnue, le menton parfaitement dessiné, le cou délié et plein de grâce. En vérité, nulle description ne pouvait rendre compte de l'harmonie de ce visage, qui rivalisait avec les plus célèbres sculptures de la Grèce et de la Rome antiques. Ayant voyagé en Grèce et en Italie, frère Augaire était bien placé pour en juger. Et il avait eu tout le temps d'observer la jeune fille, qui ne lui prêtait aucune attention. Sa toilette était composée d'une tunique violette ajustée et d'une large jupe en *sída*, en soie verte, apportée par les marchands étrangers de contrées lointaines... à moins qu'il ne s'agisse de *sróll*, un satin chatoyant. La taille, prise dans un *criss*, une ceinture à motifs, mettait en valeur sa taille fine. Le collier de jaspe rouge, reposant sur sa poitrine, brillait de mille feux et, quand elle y porta sa main pâle, le bracelet d'or martelé de son poignet glissa sur son bras. Frère Augaire eut même le temps de s'attarder sur ses chaussures en cuir fauve, d'une grande souplesse, qui moulaient ses petits pieds.

« Voilà assurément une jeune fille qui appartient à une riche famille », songea frère Augaire.

Il jeta un coup d'oeil circulaire autour de lui, s'attendant à voir un

cheval ou un garde du corps. Mais non, elle était seule et semblait s'être matérialisée ici comme par enchantement.

Il faillit élever la voix pour la saluer, mais n'osa rompre le silence : la jeune fille, apparemment plongée dans une contemplation douloureuse et mélancolique, repoussait toute intrusion dans son monde intérieur.

Quand elle se tourna dans sa direction, il eut le sentiment qu'elle regardait à travers lui. Devant les tourments qu'exprimaient ses yeux noirs, le moine resta paralysé. Ce visage d'une beauté immatérielle, blême et figé, semblait vidé de son sang comme après une vision d'épouvante. Le sel des larmes qu'elle avait versées luisait sur ses joues, et ses prunelles sombres trahissaient leur source cachée dans les abîmes de son âme.

Effrayé, frère Augaire baissa la tête. Quand il la releva, la jeune fille grimpait le chemin rocailleux conduisant à un promontoire rocheux qui s'enfonçait dans la mer. Cette péninsule d'environ un mille de long s'appelait Rinn Carna, la « pointe des cairns », car elle était bordée de pierres aux arêtes aiguës, semblables à celles qui marquaient les tombes des défunts.

Frère Augaire, qui n'avait pas osé saluer cette étrange personne, passa la langue sur ses lèvres sèches et lança :

— Faites attention à ne pas vous blesser, le sentier est escarpé !

Elle continua son ascension d'un pas précautionneux, comme si de rien n'était.

Juste à cet instant, la ligne du moine se tendit et il lui fallut user de toute sa science pour parvenir à retirer de l'eau un magnifique bar, qu'il plaça dans un panier avec les autres. En entendant des pas crisser sur les galets, il se retourna. Un jeune religieux s'avancait vers lui.

— *Dominus tecum*, frère Augaire, dit le nouveau venu. Alors, ça mord ?

— J'ai attrapé trois bars, *Deo volente*. Cela contribuera au repas du soir de la communauté.

Il jeta un coup d'oeil en direction du Rinn Carna et fronça les sourcils.

— Avez-vous croisé des étrangers en venant ici ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Vous n'avez pas vu des chevaux ou une personne qui en attendrait une autre ?

Frère Marcán sourit.

— Il est rare de rencontrer des inconnus dans cet endroit isolé du monde.

— Vous n'avez pas croisé une jeune fille aux abords du monastère ? Je m'étais persuadé qu'elle se déplaçait à cheval et accompagnée d'un domestique.

— Non.

— C'est juste que...

Il s'interrompit en voyant frère Marcán qui fixait d'un air stupéfait un point au-dessus de sa tête.

Frère Augaire se retourna.

La jeune fille qu'il avait vue sur la plage se tenait maintenant sur la falaise dominant les flots, et elle levait des bras suppliants vers le ciel.

— Drôle d'endroit pour une oraison, dit frère Marcán d'une voix étranglée.

Frère Augaire jeta sa ligne, bondit sur ses pieds et hurla :

— Arrêtez !

Comme dans un rêve, la jeune fille bascula dans le vide, les bras tendus devant elle comme pour une ultime prière.

— *Deus misereatur*, murmura frère Marcán.

— Suivez-moi ! cria son compagnon par-dessus son épaule.

Soufflant et trébuchant, les deux hommes progressaient avec difficulté sur les rochers glissants au pied des falaises du Rinn Carna. Quand ils atteignirent le corps de la jeune fille, il flottait sur le ventre dans un petit bassin. Nul besoin de prendre son pouls à son joli cou ensanglanté pour savoir qu'elle avait cessé de vivre. Elle n'avait pas tenté de plonger au-delà des rochers, mais s'était précipitée vers eux.

Frère Augaire prit le corps gracie dans ses bras et fit signe à frère Marcán de le précéder. Ils retournèrent à pas lents sur la plage de galets où frère Augaire déposa son précieux fardeau. Puis il mit de l'ordre dans la tenue de la jeune fille pour lui rendre sa dignité.

— *Deus vult*, murmura frère Martán.

— Dieu l'aurait voulu ? s'exclama frère Augaire. Allons donc, il ne peut pas avoir désiré cela. Il a dû être distrait, sinon il n'aurait pas permis une chose pareille.

Frère Marcán parut mal à l'aise.

— Pourtant elle a sauté du haut de la falaise ! Ce n'était pas un accident, mais un acte volontaire, un péché aux yeux du Seigneur. N'est-il pas écrit que la vie humaine est sacro-sainte, car elle est liée au divin ? Décider de se supprimer n'entraîne-t-il pas les punitions les plus sévères dans l'autre monde ? Cette personne ne trouvera jamais le repos.

Frère Augaire fixait le visage blanc de la jeune fille. Dans la mort, son expression angoissée s'était adoucie. Elle semblait en paix avec elle-même et il ressentit une sourde culpabilité.

— Le désespoir se lisait sur ses traits, mais je n'ai pas bougé. Dieu me pardonne, j'aurais pu l'aider.

Frère Marcán pinça les lèvres et pointa du doigt le *cíorbholg* traditionnel, le « sac à peignes » qui contenait les objets de toilette des

femmes et pendait à la ceinture de la jeune fille.

— Peut-être ce sac contient-il quelque chose qui nous permettrait de l'identifier ? À voir sa tenue, elle appartenait certainement à une famille de la haute noblesse.

Frère Augaire défit la courroie de la poche en cuir et en répandit le contenu sur le sol. Un miroir, une brosse, d'autres objets personnels, et une feuille de vélin qu'il déplia aussitôt.

— Alors ? demanda frère Marcán.

— Eh bien... on dirait une poésie.

Il tendit la feuille à frère Marcán qui lut :

Un cri de douleur et son coeur se brisa, cessant de battre à tout jamais.

— C'est très sentimental, murmura-t-il d'un ton désapprobateur.

— Mais la jeune fille est morte...

— Elle en a décidé ainsi. Le christianisme, à l'instar de nos anciennes lois, condamne catégoriquement le suicide qui est considéré comme un crime, une forme d'assassinat d'un proche. Comment le pardonner dans une société comme la nôtre, construite sur la force des liens de parenté ?

— Il doit bien y avoir une explication !

— Que voulez-vous comprendre ?

— Cette jeune fille, qui avait toute la vie devant elle, a dû être réduite au désespoir.

Il contempla son ravissant visage.

— Je me demande ce qui a pu pousser un être comme vous à renoncer à la vie. S'agirait-il d'un homme ? Qui exerçait un tel pouvoir sur vous ?

Frère Marcán toussota.

— Quoi qu'il en soit, son âme est perdue, à moins que le pardon ne lui soit accordé au-delà de la tombe. Allons, mon frère, chantons la prière des damnés. *Canticum graduum de profundis clamavi ad te Domine...* des abîmes je crie vers toi, ô Seigneur...

CHAPITRE PREMIER

— Prenez garde, Ségdae d’Imleach, de crainte d’être confronté à la damnation éternelle à l’instant de votre mort ! s’écria l’abbé Ultán en frappant de son poing le plateau de chêne devant lui.

Tout le monde s’agita, à l’exception de celui à qui s’adressait cette apostrophe. L’évêque-abbé Ségdae, un homme de stature imposante, à la chevelure argentée, souriait d’un air absent.

Six hommes et deux femmes avaient pris place à la table à tréteaux dans les appartements de Ségdae. D’un côté se tenait l’abbé, son intendant et deux des vénérables érudits du monastère. En face d’eux se tenaient Ultán, abbé de Cill Ria et évêque des Uí Thuirtrí, ainsi que son scribe et deux de ses religieuses.

Frère Madagan, le *rechtaire* ou intendant de l’abbaye d’Imleach, se pencha vers Ultán d’un air irrité.

— Vous osez nous menacer, Ultán des Uí Thuirtrí ? Savez-vous bien à qui vous parlez ? Au successeur du bienheureux Ailbe, premier évêque du royaume de Muman. Imleach n’a jamais approuvé les revendications d’Ard Macha. N’est-il pas reconnu que le bienheureux Ailbe est venu ici prêcher la parole du Christ avant même le début de la mission de Patrick dans les royaumes du Nord ? Faites bien attention que vos vantardises et vos imprécations ne vous retombent sur la tête.

L’abbé Ségdae, dont les yeux bleus pleins de bonté étaient demeurés fixés sur le visage déformé par la colère de l’évêque Ultán, posa la main sur le bras de son intendant. Il poussa un soupir.

— *Aequo animo*, frère Madagan, dit-il pour ramener son intendant au calme. Je suis certain que l’abbé Ultán n’avait nullement l’intention de me menacer physiquement. Ce serait impensable de la part d’une personne qui vient de recevoir l’hospitalité dans cette maison. Sans doute l’abbé s’est-il un peu échauffé en défendant sa cause et montré trop excessif dans le choix de ses paroles...

Il y eut un silence, rompu de temps à autre par le craquement des bûches, dans la cheminée, et les sifflements du vent d’hiver qui gémissait autour de l’abbaye de pierre grise. Il faisait déjà nuit noire en cette fin d’après-midi du mois de *dubh-luacran*, le plus sombre de l’hiver. Dans quelques jours, ce serait la phase de la lune appelée

« période de repos », *mi faoide*, qui précédait la fête d'Imbolc. Dans ce pays, l'hiver était interminable.

À midi, l'abbé ainsi que ses trois compagnons étaient arrivés au monastère où Ultán s'était présenté comme un émissaire spécial de Ségéne, évêque-abbé d'Ard Macha, *comarb* ou successeur du bienheureux Patrick. Ségéne était considéré par beaucoup comme l'homme d'Eglise le plus influent du royaume de l'Ulaidh du Nord. On avait naturellement souhaité la bienvenue à Ultán et à ses compagnons, qui avaient été introduits dans les appartements de Ségdæ pour délivrer leur message.

La proposition avancée par l'abbé Ultán était simple. Il était requis de l'abbé Ségdæ, considéré comme le plus haut représentant des religieux de Muman, d'accepter Ségéne d'Ard Macha comme *archiepiscopus*, évêque en chef de tous les royaumes d'Éireann. Pour appuyer sa requête, Ultán soutenait que le bienheureux Patrick le Briton avait reçu le *pallium* des mains de l'évêque de Rome, considéré comme primat des évêques de la foi. Patrick avait alors entrepris de convertir les peuples d'Éireann au christianisme, faisant d'Ard Macha son siège principal. Et si on en croyait Ultán, les évêques d'Ard Macha avaient la préséance sur ceux des cinq royaumes et de leurs sous-royaumes.

L'abbé Ségdæ avait écouté dans un silence poli le religieux du Nord tandis qu'il exposait ses exigences dans des termes d'une brutalité peu commune. Quand il s'était rassis, l'abbé Ségdæ lui avait fait remarquer, d'un ton courtois, mais ferme, que les religieux et les érudits d'autres royaumes d'Éireann affirmaient, preuves à l'appui, que Patrick le Briton n'avait pas été le premier à prêcher la nouvelle foi sur ces terres. D'autres s'y étaient employés avant lui. Par exemple celui qui avait converti Ailbe, fils d'Olcnaïs d'Araid Cliach dans le nord-ouest de Muman et fondateur d'Imleach, la grande abbaye où ils étaient rassemblés. N'était-elle pas considérée comme le centre de la foi par tous les peuples de Muman ? Quand, au cours d'une période récente, les abbés et les évêques d'Ard Macha avaient commencé à faire entendre leurs revendications, Imleach et la plupart des églises des cinq royaumes avaient protesté avec véhémence.

D'où le coup de poing de l'abbé Ultán, bel homme dans un genre ténébreux, arrogant et peu habitué à affronter une quelconque opposition.

Un silence pesant succéda à l'intervention mesurée de l'abbé Ségdæ. Maintenant, tous les yeux étaient fixés sur le bouillant ambassadeur d'Ard Macha.

L'abbé Ultán s'était empourpré sous les regards hostiles de frère Madagan et des compagnons de son hôte. Frère Drón, le scribe, un vieil homme fluet avec des traits anguleux et de petits gestes brusques

rappelant un oiseau, se pencha et murmura à son oreille : « *Aurea mediocritas*. » Il conseillait à Ultán d'user de la modération, la « règle d'or ». Quand on était confronté à une opposition frontale, l'attaque n'était pas le meilleur moyen de mettre fin à la controverse.

L'abbé Ultán haussa les épaules et se força à sourire.

— Mes paroles ont dépassé ma pensée, mon cher frère dans le Christ, et je n'avais aucune intention de vous menacer, ni vous ni aucune des personnes présentes. Laissez-moi cependant clarifier mes propos, car je crains de m'être mal exprimé.

— Nous connaissons les arguments d'Ard Macha et nous les avons déjà réfutés, répliqua frère Madagan d'un ton sec.

— Mon intendant montre lui aussi un peu trop de zèle pour défendre les droits de son abbaye, l'interromptit l'abbé Ségdæ. *Audi alteram partem* – nous allons écouter l'autre partie, car une question soulève toujours des aspects contradictoires. Il semblerait, mon cher frère dans le Christ...

Ultán releva vivement la tête.

— ... que vous n'ayez pas été jusqu'au bout de votre raisonnement. Je me trompe ?

— Non, et maintenant, permettez-moi de laisser la parole à frère Drón.

Le scribe s'éclaircit la voix.

— Avec votre permission, je vais lire un passage d'un livre sacré tiré de la bibliothèque d'Ard Macha.

Il se tourna vers la jolie religieuse qui se tenait à ses côtés.

— Soeur Marga...

La jeune femme tira un petit livre relié de cuir d'une sacoche, et le tendit à frère Drón qui l'ouvrit à une page marquée d'avance :

— Le Seigneur Dieu a confié tous les territoires des Irlandais, en *modum paruchia*, à vous et à votre ville du nom d'Ard Macha...

— Frère Drón, le coupa l'abbé Ségdæ, je suppose que vous nous lisez un extrait du *Liber Angeli* ? Nous avons justement demandé l'autorisation à Ard Macha d'envoyer un de nos scribes en faire une copie pour notre *scriptorium*.

— Il s'agit effectivement d'un passage du *Liber Angeli*, relatant la grâce qui avait échu au bienheureux Patrick. Et c'est en vertu de ce miracle qu'Ard Macha proclame détenir la suprême autorité sur les églises et les monastères des cinq royaumes d'Éireann. L'ange a été formel : toutes les maisons de la foi doivent se soumettre à Ard Macha et lui payer un tribut tant spirituel que matériel.

Frère Drón tapota la feuille de vélin de l'index.

— C'est écrit ici, abbé Ségdæ. Et nous nous sommes déplacés pour exiger votre obéissance à ces augustes instructions.

Le sourire de l'abbé Ségdæ s'élargit.

— Quand j'étais jeune, j'ai séjourné dans la grande abbaye d'Ard Macha, où j'ai fréquenté des scribes et des érudits...

Pris par ses souvenirs, il s'interrompit tandis que Drón jetait un regard anxieux à l'abbé Ultán.

— Et alors ? demanda le copiste.

— Je pensais à cette époque bénie où Ard Macha ignorait encore la teneur de ce message céleste. On dit qu'il a été découvert assez récemment ?

Soeur Marga, occupée à prendre des notes, fit grincer sa plume d'oie, qui se brisa, et murmura des excuses embarrassées que personne n'écoula.

— Muirchú maccu Machtheri, le premier biographe de Patrick, relate que le saint a été enterré à Dún Pádraig, ajouta frère Madagan. Et c'est cet endroit qu'il privilégie en le déclarant choeur de son église. Si vous tenez à vénérer Patrick, Dún Pádraig me semble le lieu idéal.

Rouge de colère, l'abbé Ultán luttait pour prévenir un nouveau débordement de sa part.

— Dois-je rapporter ces paroles à l'*archiepiscopus* Ségéne, *comarb* du bienheureux Patrick ? jeta-t-il d'un air venimeux.

L'abbé Ségdae inclina légèrement la tête.

— Je vous y autorise. Imleach n'appuiera pas la candidature de l'archevêque-abbé d'Ard Macha à la fonction d'*archiepiscopus* et n'accorde aucune préséance à Ard Macha sur les églises des cinq royaumes.

— Je vous conseille de réfléchir avant de décliner sa proposition, répliqua Ultán d'un ton sec.

— Il me semble que nous tournons en rond, soupira l'abbé Ségdae. D'ailleurs, dans vos royaumes du Nord, les maisons religieuses ne manquent pas qui refusent de reconnaître Ard Macha en tant que *paruchia Patricii*. Si vous n'êtes pas parvenus à soumettre les maisons d'Ulaidh, pourquoi diable nous conduirions-nous différemment ?

Il leva la main avant qu'Ultán ne l'interrompe.

— Je suis très bien renseigné, cher frère dans le Christ.

— Dans ce cas, vous ne refuserez pas de nous donner des noms ! s'exclama frère Drón. Je suis curieux de les entendre !

L'abbé Ultán pinça les lèvres en jetant un regard courroucé à son scribe. Il savait que l'abbé Ségdae n'était pas du genre à procéder par insinuations ou à prêcher le faux pour savoir le vrai.

— Par exemple l'abbaye d'Ard Sratha, sur le territoire des Uí Fiachracha, rétorqua Ségdae. Le bienheureux Eógan n'a-t-il pas, il y a plus d'un siècle, construit de ses mains cette église en pierre, donnant ainsi naissance à un de nos centres d'enseignement les plus célèbres ?

Frère Madagan hocha la tête d'un air entendu.

— Le bienheureux Patrick a lui-même fondé la maison de

Dumnach hUa nAilello, laissant à trois de ses disciples

— Macet, Cétgen et Rodan – le soin de la diriger. Leurs oeuvres sont encore influentes dans les cinq royaumes et les évêques de Dumnach hUa nAilello n'accordent aucune préséance à Ard Macha sur leur abbaye. À Cill Dara, sur les terres des Uí Faéláin, dans le royaume de Laigin, la maison de Brigitte s'est depuis longtemps proposée comme maison mère de la foi en Éireann. C'est Cill Dara que Cogitosus appelle *principale ecclesia*.

— Il suffit, frère Madagan, dit aimablement l'abbé Ségdæ. Inutile d'énumérer toute la liste des fondations qui ont décidé d'ignorer les prétentions de l'abbé Ségéne au titre d'*archiepiscopus*. Bien que nous vivions au sud du pays, nous ne sommes pas tout à fait coupés du monde.

L'abbé Ultán voulut répondre, mais il n'en eut pas le loisir, car l'abbé Ségdæ s'était déjà levé.

— Ard Macha peut suivre les voies qui lui plaisent. En ce qui nous concerne, je propose que nous en restions là. Après-demain est un grand jour pour notre roi Colgú. Sa soeur va se marier. Dès l'aube, mon intendant et moi-même partirons pour le château de Cashel où je dois présider à la cérémonie religieuse. Voici venu le temps des réjouissances. De nombreux rois seront présents, et le haut roi se déplacera en personne. Allons, terminons cette journée en frères dans la paix et la fraternité du Christ. Oublions nos différends et partons ensemble pour Cashel.

— J'ai effectivement l'intention de me rendre à Cashel, répliqua l'abbé Ultán d'un ton aigre, mais certainement pas pour des réjouissances.

Dissimulant son indignation, Ségdæ ne répondit rien. Alors que ses trois compagnons s'étaient levés par déférence pour leur hôte, abbé et évêque de surcroît, Ultán était resté assis. Quand il consentit enfin à se lever à son tour, sa mauvaise grâce était évidente.

— Je me rends à Cashel pour protester contre ce mariage.

— Et à quel titre ? s'étonna l'abbé Ségdæ, pris pour la première fois au dépourvu depuis le début de l'entretien.

— Une soeur irlandaise ne devrait pas se marier et encore moins à un Saxon, religieux lui aussi, qui devrait adhérer aux décisions du concile de Whitby et suivre les règles établies par Rome.

L'abbé Ségdæ fronça les sourcils.

— En ce qui concerne lady Fidelma, je ne vois pas...

— Pour autant que je m'en souviennne, ricana Ultán, elle a prononcé ses vœux pour servir la foi à Cill Dara. Nous estimons qu'il n'est pas convenable pour une religieuse de convoler. Les enseignements sacrés précisent que nous devons servir Notre-Seigneur dans la chasteté.

— Voilà une interprétation très libre des Écritures, qui divise jusqu'aux partisans de la règle de Rome où le célibat est loin d'être la norme. D'ailleurs, la maison d'Ard Marcha dont vous vous réclamez est une maison double.

— Pas pour longtemps ! lança Ultán avec une joie mauvaise. L'*archiepiscopus* a décidé de mettre en oeuvre les résolutions du concile de Nicée qui condamne de telles unions.

— Il les condamne, mais elles ne sont pas prosrites par la loi, fit observer frère Madagan.

— Ne jouons pas avec les mots, s'énerva Ultán. Quoi qu'il en soit, je ferai entendre ma voix à Cashel.

Et sans même un adieu de courtoisie, il quitta la pièce suivi de son escorte.

L'abbé Ségdæ fixa un instant la porte, perdu dans ses pensées, tandis que les autres attendaient ses réactions avec une certaine nervosité. Puis il poussa un soupir, renvoya les érudits et se tourna vers frère Madagan.

— Assurez-vous que l'abbé Ultán et ses compagnons soient traités avec la plus grande déférence, car ils sont nos invités. Si demain nous voyageons de concert, je ne tolérerai aucun manquement à la courtoisie. Je vous accorde cependant que l'abbé Ultán n'est pas le messager le plus diplomate que nous ait envoyé Ard Macha.

Frère Madagan ne cacha pas son anxiété.

— Je n'aime pas ça. Je crains que la cérémonie ne soit troublée à Cashel et de sombres pressentiments m'assaillent.

L'abbé Ségdæ secoua la tête.

— L'abbé Ultán est un bruyant fauteur de troubles, mais, en tant que membre de la foi, il n'est pas assez fou pour menacer quiconque physiquement. Ayez confiance, nous ne risquons rien.

— Je me sens comme un marin immobilisé sur une mer d'huile. Il attend que le vent se lève, tout est silencieux, les nuages sombres commencent à s'amonceler à l'horizon... le marin sait quand la tempête approche. Pourvu qu'elle n'éclate pas au-dessus de Cashel !

Le vent, qui gémissait autour des bâtiments du monastère, soufflait en rafales sur la forteresse de Cashel. Perchée sur un promontoire rocheux et dominant la plaine, elle renfermait les nombreux édifices composant le vieux château des rois de Muman. Juste à côté se dressait la *cathedra*, siège de l'évêque de Cashel, une bâtisse de forme circulaire reliée au château par de nombreux corridors. La forteresse abritait des étables, des dépendances, des hôtelleries pour les visiteurs, les quartiers de la garde royale, ainsi qu'un cloître pour les religieux servant à la cathédrale. Quant à la ville commerçante qui avait poussé dans l'ombre du promontoire, elle était devenue la capitale du royaume de Muman, situé au sud-ouest de

l'Irlande.

Les bourrasques charriaient de petits grains de glace qui piquaient le visage. Le vieux frère Conchobhar s'en protégea de son mieux. De la neige poudreuse était tombée sur les montagnes au loin, sur Cashel et la plaine environnante, et bientôt le blizzard la balaierait.

Le religieux, apothicaire et astrologue du château, s'appuya à un mur tout en plissant les yeux pour contempler le ciel sombre. Il frissonna. Il n'avait pas besoin qu'il s'éclaircisse pour connaître la position des corps célestes : la lune gibbeuse était située dans la maison d'an *Partán*, le signe du Crabe, et en opposition à la planète guerrière d'an *Cosnaighe*, le Défenseur. Frère Conchobhar secoua tristement la tête.

— Ah, Fidelma, Fidelma, murmura-t-il. À quoi cela sert-il que je t'aie enseigné l'art du *nemgnacht* ? Pourquoi as-tu choisi la fête d'Imbolc pour tes épousailles ? Quelques jours plus tard, la nouvelle lune balayait les mauvais présages...

Il marqua une pause et s'enveloppa étroitement dans sa cape.

— La malédiction flotte dans l'air. Prends garde à toi, Fidelma...

CHAPITRE II

On approchait de midi, le jour était sombre et glacé, les nuages gris filaient bas dans le ciel. Ça et là flottaient des nappes de brouillard et la pluie était imminente. Frère Eadulf se redressa sur son cheval qui peinait en chemin. Auprès de lui chevauchait Caol, commandant de la garde de Colgú, roi de Cashel. Les fleurs d'hiver aux pâles couleurs qui avaient commencé à fleurir refermaient leurs corolles. Il jeta un coup d'oeil anxieux au ciel et repéra des nuées à tête d'enclume, annonciatrices d'orage.

— C'est encore loin ? demanda-t-il au jeune guide qui les précédait.

Caol tourna vers lui un regard plein de sympathie. Il savait qu'Eadulf, qui n'appréciait guère l'équitation, s'efforçait de faire bonne figure. L'obstination comptait parmi les qualités du Saxon. Depuis qu'ils avaient quitté Cashel à l'aube, il ne s'était pas plaint une seule fois. Caol regrettait qu'ils n'aient pu emprunter l'itinéraire plus rapide passant par le gué de l'Âne, sur la tumultueuse rivière Siúr, puis par des gués sur la Fidgachta et l'Ara avant d'accéder à la vallée encaissée où ils se rendaient.

— On sera bientôt arrivés, dit le jeune guide. La rivière Eatharlaí traverse la forêt qui recouvre Ardane, la colline devant nous où on nous attend.

Eadulf tenta d'évaluer la distance qui les séparait d'Ardane.

— Est-ce là que demeure le chef des Uí Cuileann ?

— Non, son *rath* s'élève sur les pentes nord, à l'entrée de la vallée.

— Mais alors, pourquoi le rencontrer à Ardane ?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Je ne suis qu'un messenger, frère Eadulf. Mon chef, Miach des Uí Cuileann, ne m'a pas fait de confidences et je ne peux que vous répéter ce qu'il m'a dit. Il m'a juste demandé de me rendre à Cashel et de vous mener à Ardane à midi, pour qu'il puisse s'entretenir avec vous d'un sujet d'importance.

Eadulf était troublé. Cette requête venait deux jours seulement avant la célébration de son mariage avec Fidelma. Ils étaient nombreux à critiquer cette union d'un Saxon avec une princesse de Muman. Eadulf s'était demandé s'il ne s'agissait pas d'un complot pour

l'éloigner du château, mais Fidelma s'était portée garante de l'intégrité de Miach. Son peuple, les Uí Cuileann, jouait un rôle important dans le clan des Eóghanacht Aine, étroitement lié à la maison des Eóghanacht de Cashel. Les Uí Cuileann demeuraient dans la grande vallée où coulait l'Eatharlaí, la « rivière entre les hautes terres », une périphrase pour les montagnes s'élevant au nord et au sud. Fidelma connaissait bien ces contrées, mais ce n'était pas à elle que Miach désirait parler.

Fidelma avait demandé à Caol d'escorter Eadulf jusqu'au lieu de rendez-vous. La vallée d'Eatharlaí n'était pas très éloignée de Cashel, mais elle était difficile d'accès, et si un problème survenait ils risquaient de ne pas rentrer avant le lendemain.

En suivant le jeune guide qui s'écarta du sentier et pénétra dans un bosquet, ils se retrouvèrent au bord d'un bassin alimenté par une source. Les vieux arbres tordus, qui s'élargissaient en coupoles juste au-dessus de leurs têtes, étaient encore plus oppressants que les grands chênes bordant le chemin. On se serait cru au crépuscule. Eadulf ne put s'empêcher de frissonner en respirant l'air saturé d'une odeur de moisissure et de sous-bois. Puis ils s'engagèrent sur le sentier qui menait au sommet d'Ardane, la « petite éminence ».

Un appel rauque retentit soudain. Leur guide immobilisa son cheval, répondit et un homme robuste et de petite taille apparut, escorté de deux compagnons. Tous trois portaient des tenues de guerriers. Leur chef, à la barbe et aux longs cheveux noirs, avait un visage grave, plutôt avenant. Le guide et Caol mirent pied à terre. À leur façon de le saluer, Eadulf comprit qu'il s'agissait de Miach.

Il parvint tant bien que mal à glisser de son cheval et se retourna vers le chef qui s'avança vers lui, la main tendue et le sourire aux lèvres.

— Bienvenue, frère Eadulf.

— Je suppose que vous êtes Miach ?

L'autre hocha la tête.

— Excusez-moi de vous avoir dérangé, je sais que vous êtes en ce moment très occupé, mais j'avais vraiment besoin de vos conseils.

— En quoi puis-je vous être utile ?

— Venez avec moi, vous comprendrez tout de suite de quoi il retourne.

Tirant leurs montures par la bride, ils suivirent Miach et se retrouvèrent dans une large clairière où se dressaient plusieurs bâtiments en bois. Il y avait là des guerriers, un vieillard dont l'accoutrement trahissait le statut d'étranger, ainsi que trois hommes portant des vêtements de religieux. Ils discutaient, rassemblés autour d'un feu, tandis qu'un des guerriers s'affairait à cuire des aliments dans un chaudron.

Miach s'arrêta et fixa Eadulf.

— Reconnaissez-vous quelqu'un ? demanda-t-il.

— Pas pour l'instant. Suis-je supposé...

— Approchez, mon frère ! cria le chef à un des religieux.

L'homme se leva. Il était de haute taille et de belle prestance.

— Par les dents d'Odin, c'est bien vous, Eadulf de Seaxmund's Ham ? s'écria-t-il en saxon.

La mémoire revint à Eadulf.

— Berrihert ! Que faites-vous ici ?

Et ils se donnèrent l'accolade.

— Combien de temps s'est-il écoulé depuis que nous avons levé ensemble un gobelet de bière ?

Berrihert se retourna vers les deux autres religieux qui l'avaient rejoint.

— Vous rappelez-vous mes jeunes frères, Pecanum et Naovan ? Le vieil homme assis un peu plus loin est mon père, Ordwulf, qui nous a suivis.

Eadulf était encore sous le coup de la surprise.

— Je vous croyais en Northumbrie ! Nous nous étions rencontrés...

— Au concile de Whitby.

Le religieux poussa ses frères devant Eadulf qui leur serra la main, mais le vieil homme sembla l'ignorer.

— Un concile fatal, dit le plus jeune des trois frères dont le nom latin signifiait « sans péché ».

C'était au concile de Whitby que le roi Oswy de Northumbrie s'était prononcé en faveur des usages et des enseignements de l'Église de Rome, rejetant les pratiques des Irlandais qui avaient pourtant, à l'origine, converti les Angles et les Saxons à la nouvelle foi.

Frère Berrihert hocha la tête.

— Je suppose que c'est ce qui vous amène ici, conclut Eadulf.

— Il s'agit d'une longue histoire.

— Donc vous connaissez ces hommes, frère Eadulf ? les interrompit Miach en celte d'Éireann.

— Tout à fait. Voici Berrihert de Northumbrie et ses deux jeunes frères – dans la foi et par le sang

— Pecanum et Naovan. Nous nous sommes liés d'amitié au grand concile, à l'abbaye d'Hilda.

— Et le vieillard ?

— Frère Berrihert m'a dit que c'était leur père.

— Il s'appelle Ordwulf, intervint Berrihert qui parlait le celte.

— Je voulais que vous me confirmiez leur identité, déclara Miach. Comme ils se réclamaient de vous, j'ai pris la liberté de vous envoyer quérir. Ils sont venus chercher *comairce* sur mon territoire.

— L'asile ? s'étonna Eadulf.

Miach hoch la tête.

— Ils aimeraient vivre dans la grande vallée, avec mon peuple et sous ma protection. Ils parlent même de construire leur propre église. Les temps sont difficiles, la grande bataille de Cnoc Aine s'est déroulée non loin d'ici, et les étrangers doivent prouver leur bonne foi. Maintenant, rapprochons-nous du feu, et qu'on nous serve de l'hydromel pendant qu'ils nous raconteront leur histoire.

Tandis que leur jeune guide prenait soin de leurs montures, Eadulf présenta Caol aux moines saxons, et fut présenté à Ordwulf qui demeura distant. Eadulf l'attribua à son manque de familiarité avec la langue. Berrihert expliqua que, dans sa jeunesse, le vieil homme avait été un guerrier, un thane du Deira. Il n'avait plus de famille à part ses fils qui avaient décidé de l'emmener avec eux.

Tous se regroupèrent autour du feu, on leur apporta des gobelets d'hydromel mousseux, et Berrihert entama son récit :

— Donc nous désirons nous installer dans cette vallée.

Il sourit.

— Si moi et mes frères parlons très bien la langue d'ici, notre père la maîtrise assez mal.

Il marqua une pause et reprit :

— Quand le roi Oswy annonça qu'il désirait se mettre au service de Rome, la consternation fut grande dans les congrégations de Northumbrie. L'abbé Colmán de Lindisfarne, porte-parole de l'opposition aux réformes, ne pouvait pas en conscience accepter cette décision, ni demeurer chef abbé du roi. Cela allait contre ses convictions et celles de bon nombre d'entre nous, élevés dans les enseignements des Irlandais qui avaient les premiers apporté le message du Christ dans nos royaumes. Les querelles firent rage dans beaucoup d'établissements, il arriva même qu'elles dégénérèrent, et le sang coula.

— Je savais, intervint Eadulf, que dans l'ensemble la position d'Oswy n'avait pas la faveur du peuple et des religieux. Mais j'ignorais qu'il y avait eu des morts.

— Dire que le choix d'Oswy n'était guère populaire est un euphémisme. L'abbé Colmán, estimant qu'il ne pouvait plus diriger Lindisfarne ni servir les abbayes d'Oswy, annonça qu'il retournait dans son pays natal afin de pratiquer sa religion comme il l'avait toujours fait. Nombreux furent ceux qui le suivirent. Colmán demanda à Oswy de lui choisir un successeur à Lindisfarne et le roi élit Tuda, du royaume de Laigin. Bien qu'il ait reçu les enseignements du bienheureux Aidan de Lindisfarne, Tuda avait donné son accord aux réformes de Rome et quand il accepta de succéder à Colmán, ce dernier quitta le royaume. Bien des fidèles lui emboîtèrent le pas, dont

une trentaine appartenant à la communauté de Lindisfarne.

— N'est-ce pas Eata, abbé de Melrose, qui est devenu abbé de Lindisfarne ? s'étonna Eadulf.

— Tuda mourut l'année suivante de la peste jaune et Eata lui succéda. Moi, mes frères et mes deux parents nous étions joints à Colmán, qui se dirigea vers le nord, passa par Rheged et rejoignit Iona à l'ouest. Puis, avant de nous embarquer pour l'Irlande, nous trouvâmes refuge dans la petite communauté de l'île de Colomba, qui nous reçut à bras ouverts. Colmán étant originaire du royaume du Connacht, il avait demandé l'autorisation au prince des Uí Briúin de s'installer sur Inis Bó Finne, l'île de la vache blanche. L'autorisation nous fut accordée et c'est là qu'on établit les bases de notre communauté.

— J'en ai entendu parler et on m'a dit qu'elle était prospère.

— Oui, pendant la première année, soupira Berrihert. Cela se passait avant l'arrivée d'un émissaire d'Ard Macha.

Eadulf ne dissimula pas sa surprise, car cette abbaye était située dans le royaume d'Ulaidh du Nord.

— Que cherchait donc Ard Macha dans le Connacht ?

— L'émissaire, un abbé, exigeait que Colmán reconnaisse Ard Macha comme centre de la foi des royaumes d'Éireann. Son arrogance et ses manières me rappelaient Wilfrid.

— Le principal avocat de Rome à Whitby ?

— Lui-même. J'avais connu Wilfrid alors qu'il n'était qu'un novice envoyé par la reine Eanfled à Lindisfarne, où on lui dispensait un enseignement religieux. Wilfrid a toujours été ambitieux. Après son passage par Rome et Cantorbéry, je pense qu'il aspirait à devenir le chef ecclésiastique des Angles et des Saxons. Ayant échoué dans ses entreprises, il versa dans l'amertume. Hélas pour lui, n'ayant jamais envisagé d'autre itinéraire spirituel que le sien propre, il avait été desservi par ses manières tyranniques.

— Et l'abbé d'Ard Macha...

— Aurait pu naître du même ventre que Wilfrid. Il s'est présenté comme l'émissaire de l'évêque-abbé d'Ard Macha. Colmán, qui avait refusé de reconnaître la prééminence de Rome, n'apprécia guère cette nouvelle offensive. Mais cet homme rusé sut se montrer persuasif et finit par provoquer des dissensions entre les moines. Certains, sous l'égide de Gerald des Saxons de l'Est, se rendirent aux raisons du messager. Et après de nombreux affrontements, ils décidèrent de quitter notre île pour aller fonder une nouvelle abbaye sur le continent, dans un endroit du nom de Maigh Éo...

— La plaine des Ifs ? J'en ai entendu parler.

— Mes frères et moi étions très attristés par ces nouveaux bouleversements. Cet homme avait détruit l'harmonie de notre

communauté. Et il continua à oeuvrer contre ceux qui s'en tenaient aux enseignements qu'ils avaient reçus. Des discordes interminables succédèrent à son second passage sur Inis Bó Finne.

Il marqua une pause et baissa les yeux.

— C'est alors que notre mère, déjà très âgée, a été assassinée. Voilà ce qui nous a décidés à quitter Colmán pour nous diriger vers le sud, loin de cette atmosphère délétère. Nous cherchons un endroit paisible où vivre en paix dans la voie que nous avons choisie.

— Qu'est-ce qui vous a poussés à choisir cette contrée ? demanda Caol.

— La volonté de Dieu ! s'écria Berrihert en levant les bras au ciel.

— Puisque vous connaissez ces Saxons, Eadulf, déclara Miach qui avait patiemment suivi la conversation, j'accepte de leur accorder le sanctuaire dans la vallée de mon peuple.

Frère Berrihert se leva.

— Dieu vous bénisse pour votre générosité, Miach.

Le chef prit la main qu'on lui tendait avec un sourire sans joie.

— Bénissez aussi mon peuple, ami saxon, car nous avons été fort harcelés par les Uí Fidgente. Sur les pentes de Cnoc Aine, il y a quelques années, notre bon roi Colgú a infligé une sanglante défaite à l'armée qu'ils avaient envoyée contre nous. Ce lieu tristement célèbre est situé non loin d'ici et mon peuple a beaucoup souffert. Mais grâce à de sages conseils, nous avons surmonté ce conflit et nous nous réjouissons de l'ère de paix qui s'ouvre à nous. Du moins nous l'espérons, n'est-ce pas, Caol ?

— Certainement, approuva Caol avec enthousiasme, et vous nous rejoignez en des temps heureux, ce qui est un excellent présage. Dans deux jours, Eadulf et notre lady Fidelma renouvelleront des vœux qui scelleront définitivement leur union. Une grande fête sera donnée à Cashel en leur honneur.

Frère Berrihert se tourna vers Eadulf.

— Nous avons déjà entendu parler de vos exploits. Est-ce bien la même Fidelma que vous avez aidée à résoudre les mystères des meurtres commis à Whitby, évitant ainsi que les royaumes saxons ne se livrent une guerre sanglante ?

— C'est bien elle, répondit Eadulf avec fierté.

Frère Berrihert lui donna une claque sur l'épaule.

— Alors nous serons ravis d'assister à la cérémonie. Si vous nous y conviez, naturellement.

— Rien ne s'oppose à votre venue. Est-il vrai que vous allez construire une église dans la vallée ?

— C'est notre intention, convint frère Berrihert avec gravité. Et quel meilleur endroit pour une telle entreprise que cette belle vallée plantée de chênes, avec sa rivière où le saumon abonde ? C'est là que

nous ont conduits nos pas. Et maintenant que Miach a approuvé notre projet, libre à nous d'envisager enfin un avenir paisible, dans la prière, le travail et la solitude. Loin des incessants *meum et tuum* des querelles mesquines entre religieux.

— Des quoi ? demanda Miach qui ne comprenait pas le latin.

— » Ce qui est à moi et ce qui est à toi », traduisit Eadulf. Du fond du coeur, je vous souhaite bonne chance, Berrihert. Mais ne croyez pas que cet endroit est oublié du monde et à l'abri des conflits. Peut-être les Écritures l'avaient-elles prévu ? *Et ponam redemptionem inter populum meum, et inter populum tuum...* Je placerai un geste libérateur entre ton peuple et mon peuple⁽²⁾...

D'un geste circulaire, Berrihert désigna les bois autour de lui.

— Voici la forteresse qui protégera notre paix. Celui qui ne respectera pas les opinions des autres n'y sera pas le bienvenu.

— Un objectif louable, le félicita Miach, et vous serez deux fois fondés à vous établir ici si vous parvenez à mettre cette philosophie en oeuvre.

Il se leva et tendit la main à Eadulf.

— Désolé de vous avoir entraîné dans une expédition aussi épuisante à la veille de vos noces, mais je devais m'assurer des bonnes intentions de vos amis avant de les autoriser à s'installer ici. Et maintenant il faut que je m'en retourne dans mon *rath*.

Et sur ces mots, il prit congé avec ses guerriers.

Caol jeta un coup d'oeil au ciel.

— Nous avons juste le temps de rentrer avant le crépuscule.

— J'aurais aimé m'attarder davantage, dit Eadulf, gagné par la mélancolie. Cela fait bien longtemps que je ne suis pas retourné dans mon pays natal et je regrette d'être obligé d'interrompre notre conversation.

Frère Berrihert lui sourit.

— Vous êtes très occupé, mais avec l'aide de Dieu, nous nous retrouverons à Cashel pour célébrer votre mariage. Ensuite, nous aurons tout le loisir de nous revoir puisque nous ne quitterons plus ces lieux.

Caol alla chercher les chevaux, ils se serrèrent la main, et si Ordwulf se plia au rituel des adieux, il semblait toujours aussi distant et perdu dans son monde intérieur.

— Je suis heureux d'avoir pu rassurer Miach, dit Eadulf à Berrihert avant qu'ils se séparent. Et vous me voyez ravi que des hommes de mon pays élisent domicile si près de Cashel. Je prierai pour vous.

— En tout cas, si j'en crois ce qu'on m'a rapporté sur ce royaume, les émissaires d'Ard Macha ne risquent pas de venir jusqu'ici nous embêter !

— Je l'espère bien, répliqua Eadulf en riant. Comment s'appelait cet abbé qui vous a causé tant de tourments ?

— Ultán de Cill Ria. Je ne risque pas d'oublier le nom de cet arrogant jumeau de Wilfrid !

Il faisait déjà nuit quand Eadulf et Caol atteignirent Cashel. À peine avaient-ils traversé la Siúr au gué de l'Âne que la pluie se mit à tomber à verse. En un rien de temps, les deux cavaliers furent trempés.

— Voulez-vous que nous cherchions un abri ? cria Caol pour couvrir le tonnerre.

— Cela ne servirait à rien, le mal est déjà fait ! répondit Eadulf, contrôlant à grand-peine sa monture qui faisait mine de se cabrer.

À cet instant, le ciel s'illumina, éclairant la plaine et le spectaculaire promontoire coiffé du château fortifié des rois de Muman. La foudre n'était pas tombée loin.

Les deux hommes avançaient couchés sur l'encolure de leurs chevaux, luttant contre les rafales de vent dans les éclairs et les roulements de tonnerre. Puis ils entrèrent dans la ville qui s'étendait au pied de l'éminence rocheuse et traversèrent la place du marché déserte, à peine éclairée par quelques lanternes qui se balançaient en grinçant. Une forte odeur de tourbe parvint aux narines d'Eadulf, qui soupira d'aise en songeant au bon feu, au gobelet de vin et au bain chaud qui l'attendaient. Les Irlandais se lavaient avant le repas du soir, un rituel – le *fothrucud* – auquel Eadulf avait fini par s'habituer. Ils s'immergeaient dans un grand baquet en bois, le *dabach*, et les hôtelleries étaient dans l'obligation de se doter d'une maison des bains pour les visiteurs. Au pays des Angles, moins raffiné que l'Irlande, une plongée rapide dans une rivière suffisait à assurer la propreté des habitants.

Une sentinelle sortant de l'ombre ramena Eadulf à la réalité. Caol lui fit un signe de reconnaissance et elle disparut.

Ils s'engagèrent alors sur le sentier tortueux qui grimpait jusqu'au sommet du promontoire, où se dressait la forteresse. Sur un appel de Caol, les grandes portes en bois s'ouvrirent et les deux cavaliers pénétrèrent à l'intérieur. Aussitôt, des *gilla scuir*, des palefreniers, se précipitèrent pour les aider à mettre pied à terre et emmener leurs chevaux. Eadulf salua Caol et se dirigea vers les appartements qu'il partageait avec Fidelma.

Quand la nourrice Muirgen lui ouvrit, elle jeta un regard désapprobateur sur ses vêtements trempés.

— Changez-vous vite avant d'attraper la mort, le gronda-t-elle. Je vais demander à mon époux de vous préparer un bain.

À peine avait-elle fini sa phrase qu'elle était rejointe par sa maîtresse.

— Eh bien, te voilà dans un bel état ! s'écria Fidelma tandis que Muirgen s'éclipsait pour aller retrouver Nessán.

Le couple était chargé depuis quelques mois de veiller sur le petit Alchú, fils d'Eadulf et Fidelma. Eadulf s'avança vers la cheminée où brûlait un grand feu tandis que Fidelma lui tendait de quoi se sécher et une cape en laine. Bientôt, il buvait du vin épicé et rapportait à sa compagne pour quel motif Miach des Uí Cuileann l'avait fait quérir.

Elle l'écouta attentivement, lui posa une ou deux questions et contempla les flammes d'un air pensif.

— Tu sembles préoccupée, hasarda Eadulf.

— Je trouve quand même bizarre que ces Saxons soient arrivés ici à cette période de l'année.

— Comment cela ?

— Ils affirment avoir pris la direction du sud à la suite des problèmes qu'ils auraient rencontrés dans la communauté de Colmán, sur Inis Bó Finne. Et ils assurent qu'un abbé d'Ard Macha aurait à dessein suscité des dissensions, obligeant certains frères à fonder une nouvelle maison à Maigh Éo, la plaine des Ifs.

— C'est exact.

— T'ont-ils expliqué ce qui les avait poussés à se réfugier dans la vallée encaissée d'Eatharlaí ?

— Caol a posé la question et ils ont répondu que c'était la volonté de Dieu.

— Ce n'est pas une réponse. Es-tu sûr que cet abbé très influent d'Ard Macha se nomme Ultán ?

— Je ne suis pas encore sourd, rétorqua Eadulf avec humeur. Pourquoi me demandes-tu cela ?

Fidelma poussa un profond soupir.

— Il s'agit peut-être d'une coïncidence...

— Difficile de te donner mon avis quand j'ignore de quoi tu parles !

— L'abbé Ultán de Cill Ria, également évêque des Uí Thuirtrí, est la seule personne de ce nom liée à Ard Macha. Il occupe la fonction d'émissaire du *comarb* du bienheureux Patrick, un des deux premiers évêques des cinq royaumes. À Whitby, il avait été convenu que je prendrais part à la délégation de Cill Dara en tant que conseiller juridique. C'est à cette occasion que j'ai fait sa connaissance. Tes amis saxons n'ont pas tort quand ils le présentent comme un homme arrogant et prétentieux.

— Revenons à cette coïncidence...

— Cet après-midi, un cavalier arrivant d'Imleach a annoncé à mon frère qu'Ultán de Cill Ria s'était présenté à l'abbaye avec une petite délégation. Il exige la reconnaissance d'Ard Macha en tant que premier siège de la foi dans les cinq royaumes. Et il compte venir à

Cashel pour s'opposer à notre union.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Mais... à quel titre ?

Fidelma haussa les épaules.

— Il appartient à la faction soutenant qu'il ne peut y avoir d'union légale chez les religieux.

Eadulf se mit à rire.

— L'interdiction de notre mariage n'est pas pour demain ! À quelles fins pense-t-il que Dieu a créé l'homme et la femme ?

— Tu comprends maintenant pourquoi je m'étonne de l'irruption de tes Saxons dans le voisinage ?

— *Quam saepe forte temere eveniut*. Souvent les choses surviennent par hasard.

— J'ignorais que tu avais lu Terence.

— J'ai découvert une copie du *Phormion* ici même dans la bibliothèque.

— Ces Saxons, tu les connais bien ?

— Je n'irais pas répondre d'eux la main sur le coeur. J'ai rencontré Berrihert quand nous étions étudiants à Tuam Breacain. Ce n'est pas un Saxon, mais un Angle du Deira, dans le royaume de Northumbrie.

Tout en apportant ces précisions, il savait fort bien que les Angles étaient considérés comme des Saxons par les Irlandais.

— Quand on m'a envoyé à Whitby pour assister au grand concile où je t'ai connue, il était encore là.

Entre-temps, il avait converti ses frères. Je n'ai aucune raison de douter de leurs motivations. Après tout, ils ont quitté leurs terres pour suivre Colmán en Éireann et pratiquer leur religion comme ils l'entendaient.

— Peut-être suis-je trop méfiante.

— Froid est le vent qui apporte les étrangers, dit un proverbe d'ici.

Fidelma lui jeta un regard désapprobateur.

— Tu n'as rien compris. Ce dicton vient des habitants de nos côtes, et se réfère à leur réaction quand on leur signale que des bateaux remplis de pirates viennent les attaquer.

— Alors pourquoi suspecter mes amis ? C'est sans doute le hasard qui les a amenés jusqu'ici. Après tout, ne sommes-nous pas les jouets de la providence ?

Fidelma sourit.

— Oublions cela. Je suis de mauvaise humeur à cause de ce que le vieux frère Conchobhar m'a confié.

— Qu'est-ce que ce vieux sorcier a bien pu te raconter ? Il a encore plongé son nez dans les étoiles et y a distingué des

conjonctures funestes ?

Fidelma savait que, malgré son ton ironique, Eadulf aimait et respectait son vieil ami.

— Il estime que nous devrions nous tenir sur nos gardes au cours des prochains jours, c'est tout.

En lisant l'inquiétude sur son visage, Eadulf reprit son sérieux.

— N'aie aucune crainte, à l'heure qu'il est, plus rien ne peut nous atteindre. Caol m'a annoncé que le haut roi se déplaçait pour la cérémonie et si on compte tous les nobles et les guerriers venus te rendre hommage...

Muirgen frappa à la porte et entra.

— Votre bain est prêt et le roi vous attend pour le banquet de ce soir.

Eadulf se leva en se drapant dans sa cape.

— J'ai intérêt à me dépêcher.

Il quitta la pièce et Muirgen s'apprêtait à faire de même quand Fidelma la retint.

— Comment se porte le petit Alchú ?

— Il dort paisiblement, lady.

Elle hésita.

— Quelque chose vous tourmente, lady ?

— Pas vraiment... je suis juste un peu fatiguée. Les invités commencent à arriver ?

— Quelques-uns, mais nous attendons la majorité d'entre eux pour demain. Le prince Finguine va faire dresser des tentes dans la plaine, car la forteresse ne pourra pas les accueillir tous.

Finguine était le *tanist* ou héritier présomptif du roi.

— Tous ces représentants des cinq royaumes qui se sont déplacés, cela doit vous rendre nerveuse !

— Non, je ne suis pas inquiète pour la cérémonie. Mais je vous demande instamment, à vous et à Nessán, de ne pas quitter Alchú des yeux au cours des prochains jours.

— Nous le surveillerons comme s'il était notre fils. Aucun risque que nous négligions notre tâche...

Fidelma se leva et prit la femme dans ses bras.

Quand le petit Alchú avait été enlevé, Uaman le lépreux avait donné le bébé à Muirgen et Nessán, des bergers des hautes montagnes de l'Ouest. Uaman s'était bien gardé de préciser que l'enfant avait été enlevé et comme le couple ne pouvait pas avoir d'enfants, il avait accueilli le nouveau-né avec reconnaissance. Quand Eadulf avait retrouvé Alchú, il avait prié Muirgen, catastrophée d'avoir été la victime d'un tel complot, d'être la nourrice de l'enfant.

— Je n'ai aucune certitude, Muirgen, mais frère Conchobhar, en dressant ses cartes du ciel, m'a annoncé des événements négatifs et je

respecte son art. Ses prédictions se sont souvent réalisées.

Muirgen renifla d'un air dubitatif.

— Tranquillisez-vous, lady. Avec l'aide de mon époux, je ferai un rempart de mon corps à cet enfant.

— Cela ne dissipe pas mes sombres pressentiments.

Fidelma alla à la fenêtre et écarta la lourde tenture. Il pleuvait à verse, la tempête faisait rage et on n'y voyait goutte. De temps à autre, les éclairs au loin illuminaient les monts arrondis des Slieve Felim. Le tonnerre grondait et ses roulements sourds semblaient encore plus menaçants que s'ils avaient éclaté dans toute leur fureur. Fidelma frissonna et remit la tenture en place.

— C'est idiot, murmura-t-elle.

Elle se sentait oppressée. Les avertissements de frère Conchobhar n'avaient fait qu'accroître le malaise dont elle souffrait déjà. Et elle ne pouvait partager ses angoisses avec Eadulf.

CHAPITRE III

Pendant la nuit, les nuages de mauvais augure avaient fuit vers le nord. Un soleil voilé s'était levé dans un ciel d'un bleu translucide, pommelé à l'ouest, annonce d'un temps instable. Avec la pluie, les rivières débordaient et la boue avait envahi les marais.

Finguine le *tanist*, debout dès l'aube, avait entrepris, avec une bande de joyeux assistants, de dresser des pavillons de toile. Ils permettraient d'abriter ceux qui ne trouveraient pas à se loger au château ou à l'auberge de Cashel. Le roi Colg   avait annoncé trois journées de festivités et les invités se pressaient déjà nombreux dans la ville. Les rituels du mariage commenceraient le lendemain matin. Finguine avait parcouru les alentours pour choisir des terrains surélevés, suffisamment secs, et indiquait à ses hommes les périmètres    délimiter.

Fidelma et Eadulf s'étaient eux aussi levés tôt, avaient passé un peu de temps à jouer avec Alch  , puis étaient descendus dans la grand-salle pour accueillir les invités : des princes des Eóghanacht tels que Congal de Locha L  in, Fer D   Lethe de Raithlin, et bien d'autres dont les noms échappaient    Eadulf. Même Conr  , le seigneur de la guerre des U   Fidgeinte, s'était déplacé avec le prince Donennach, nouveau chef des anciens ennemis héréditaires de Cashel.

Alors que la foule des invités s'écartait devant lui, Eadulf se sentit intimidé peut-être pour la première fois de sa vie.   tre le centre de l'attention et des commentaires les plus divers lui donnait envie de fuir. Il n'était qu'un modeste *gerefa* héréditaire, un magistrat des South Folk, les Angles de l'Est, qui avait renié ses dieux et ses déesses quand il était adolescent. Au grand concile de Whitby, Fidelma et lui étaient vite devenus inséparables. Mais il leur avait fallu du temps avant de se décider à un mariage à l'essai, d'un an et un jour selon la loi irlandaise. Fidelma était devenue la *ben charrthach*, la femme aimée, et lui son *fer comtha*, son compagnon, à qui étaient accordés les droits d'un époux. Au cours de cette période, Alch  , « le gentil coursier », était né.    la fin de cette union temporaire, les deux époux pouvaient décider de reprendre leur liberté, sans récriminations ni exigences de compensation. Mais ils s'étaient prononcés pour la confirmation de leurs vœux.

Eadulf s'était imaginé que cette cérémonie serait aussi simple et dépouillée que lors de leur première union. Il avait oublié que Fidelma était une princesse des Eóghanacht appartenant à la maison régnante de Muman. Son frère Colgú était salué par les *senachaí*, les généalogistes, comme la quatre-vingtième génération descendant en ligne directe de Gaedheal Glas, père des Gaëls, et le cinquante-neuvième descendant d'Eibhear Fionn fils de Golamh, qui avait amené les Gaëls en Éireann. Eadulf avait entendu cent fois chanter ces généalogies, un genre baptisé *forsundud* par les bardes. Mais il n'avait pas réalisé que le mariage officiel de Fidelma attirerait tant de rois, de nobles et de curieux. Il s'éclipsa sous le prétexte d'aller prier.

Assis dans la solitude de la chapelle, Eadulf se dit que son existence au château l'ennuyait. Il mourait d'envie de quitter Cashel et de s'installer dans un endroit tranquille, loin des dignitaires et de la cour. Par exemple la vallée boisée d'Eatharlaí. Frère Berrihert avait fait le bon choix.

Puis la culpabilité le saisit.

Il se conduisait comme un égoïste. Aurait-il oublié Fidelma et le petit Alchú ? Ne désirait-il pas vivre avec son fils et la femme qu'il aimait ? Certes, mais partager l'existence de Fidelma avec tout ce que cela impliquait... il enfouit la tête dans ses mains. Ces festivités lui troublaient l'esprit. Pourquoi se tourmenter ainsi ? Dès que tout serait terminé, les choses reprendraient leur cours...

Oui, mais depuis qu'il avait rencontré Fidelma, les intrigues se succédaient sans répit, il fallait sans cesse résoudre des affaires criminelles plus bizarres les unes que les autres. Il se mit à ricaner.

— Qu'est-ce qui vous amuse, mon ami ? dit une voix derrière lui.

Il se retourna, et plongea son regard dans les yeux bleus de frère Conchobhar qui le fixaient d'un air interrogateur.

— Oh, rien de très intéressant !

— Ce rire n'était pas très joyeux.

— Je le reconnais.

— Vous vous inquiétez pour demain ? Comme le dit le proverbe, quand on épouse une femme en dehors de sa vallée, on épouse toute la vallée.

Eadulf se redressa.

— Comment avez-vous deviné ?

Frère Conchobhar fit la grimace.

— Je suis devin, l'auriez-vous oublié ? Je sais que vous souffrez d'être un étranger dans ce pays, frère saxon. Mais rassurez-vous, à votre place, ceux d'ici ne seraient pas non plus très à leur aise. Comment avez-vous pu croire que ce serait une partie de plaisir d'épouser une Eóghanacht ?

— Je n'y avais jamais accordé beaucoup d'attention, j'ignorais ce

que cela signifiait.

Frère Conchobhar inclina la tête avec un sourire triste.

— Votre mariage à l'essai ne vous a donc rien enseigné ?

— Si, sans doute.

— N'éprouvez-vous plus rien pour lady Fidelma ?

— Quelle idée !

— Le petit Alchú vous laisse-t-il indifférent ?

— Vous connaissez déjà ma réponse !

— Donc votre maladie est facile à diagnostiquer : vous êtes effrayé par les responsabilités qui vous attendent.

Eadulf releva le menton d'un air indigné.

— Pas du tout !

— Oh, si ! Peut-être n'êtes-vous pas prêt à convoler avec une Eóghanacht ?

— Qu'ai-je fait d'autre au cours de l'année qui vient de s'écouler ?

— Alors de quoi s'agit-il ?

Le vieil homme fit semblant de réfléchir.

— À moins que...

— Oui ?

— À moins que vous ne supportiez pas la pompe et les cérémonies ? Que vous ne craigniez d'être la cible de tous les regards, ceux des nobles et des autorités venus assister au mariage de la soeur du roi ? N'oubliez pas que son père était Fáilbe Flann mac Áedo, un des plus grands souverains de Muman, respecté dans les cinq royaumes de l'île. Cela vous déplaît-il qu'on vienne lui rendre hommage ?

Eadulf rougit.

— Pas du tout, mais moi, je ne suis qu'un homme ordinaire.

Conchobhar sourit.

— Vous n'avez rien d'un homme ordinaire.

— Comment appelez-vous un simple magistrat qui a décidé de choisir la voie de la religion ?

— Je ne parlais pas de la naissance. Lady Fidelma n'aurait jamais choisi pour époux un homme médiocre, noble ou pas. Elle a besoin de vous, vous lui êtes nécessaire, car elle a vu en vous ce qui la complétait. Le plus important n'est-il pas la façon dont elle vous perçoit ? Que vous importe l'opinion des autres ?

Eadulf réfléchissait quand ils furent interrompus par le mugissement d'une trompe.

— On dirait qu'un autre de nos distingués invités s'annonce, soupira frère Conchobhar. Allons voir de qui il s'agit.

Eadulf obtempéra sans protester, et ils s'arrêtèrent en haut des marches conduisant à la chapelle.

Deux cavaliers venaient de passer les portes, suivis par une

carriole conduite par deux hommes en armes dont un tenait une trompe. Ils s'immobilisèrent dans la cour. Dans la carriole on distinguait deux religieuses et de nombreux bagages.

Le premier cavalier, un homme dans la force de l'âge, séduisant à sa manière, promena alentour un regard arrogant. Son compagnon, un vieillard au visage tout en angles, arborait le même air hautain.

Tous deux étaient vêtus de l'habit monastique, mais richement orné.

Frère Conchobhar émit un grognement de mépris.

— Depuis quand les religieux font-ils toutes ces manières ? murmura-t-il à Eadulf. J'ignore l'identité de ces deux-là.

Caol sortit en hâte des écuries accompagné de Dego, un de ses guerriers. À la vue de cet équipage, ils s'arrêtèrent, décontenancés. Après ce coup de trompe tonitruant, ils s'attendaient visiblement à l'arrivée d'un noble ou d'un petit roi, mais certainement pas de religieux.

— Bienvenue à Cashel, dit Caol d'un air méfiant. À qui ai-je l'honneur ?

— Je vous présente l'évêque-abbé de Cill Ria, Ultán des Uí Thuirtrí, émissaire de l'*archiepiscopus* d'Ard Macha, répondit avec humeur le plus âgé des nouveaux arrivants.

Caol fronça les sourcils.

— Dego va vous conduire à vos appartements, abbé Ultán, et dirigera votre escorte vers les hôtelleries qui lui sont réservées. Celle des femmes est située dans la forteresse.

Dego s'avança, mais l'abbé ne bougea pas d'un pouce tandis que le vieillard, jetant un regard inquiet à son maître, lançait d'un ton querelleur :

— Votre roi ne vient-il pas accueillir un émissaire de Y *archiepiscopus* d'Ard Macha ?

Caol, qui avait déjà rebroussé chemin, se retourna.

— Mon roi ne s'est pas déplacé pour le *comarb* du bienheureux Ailbe, qui a apporté la foi dans ce royaume. Pourquoi le ferait-il pour un abbé du Nord qui représente une personne portant un titre que je ne reconnais pas ?

Le ténébreux abbé était furieux et frère Conchobhar rit en silence.

— Si vous voulez être reçu par le roi avant le début des cérémonies, poursuivit Caol, je lui transmettrai vos hommages... ainsi que votre requête. Pour l'instant il est avec le haut roi, les rois des provinces et les princes de ces terres dans ses appartements privés.

Puis il tourna les talons, suivi de Dego.

— Jeune homme ! s'écria l'abbé Ultán d'un ton scandalisé.

Caol s'immobilisa.

— Je n'apprécie guère votre insolence ! Savez-vous qui je suis ?

— Le messenger arrogant d'un arrogant abbé ! lança un religieux qui sortait d'un des bâtiments du château.

Il s'avança droit sur les nouveaux venus.

C'était un homme large d'épaules, à la démarche chaloupée, qui avait plus l'allure d'un guerrier que d'un prêtre.

— Augaire, l'abbé de Conga, chuchota Conchobhar à l'adresse d'Eadulf. Un des principaux évêques du roi du Connacht.

— Vous aussi vous êtes là ? siffla Ultán d'un air venimeux.

L'abbé Augaire grimaça un sourire.

— Comme tout ce qui compte en Irlande... et tout ce qui ne compte guère.

— Vous faites allusion au Uí Fiachracha que certains appellent le roi du Connacht ? ricana l'abbé Ultán.

— Muirchertach Nár est auprès du roi Colgú, répliqua l'autre d'un air douxereux. Comme vous pouvez le constater, plusieurs de vos vieux amis se sont rassemblés ici.

Eadulf se demanda ce qui signifiait cet échange plein de sous-entendus.

— Si vous croyez qu'ils m'impressionnent, vous vous trompez, lança Ultán. Personne ne m'empêchera de dire la vérité.

L'abbé Augaire sourit.

— Vous l'avez tellement travestie que je doute que vous puissiez la reconnaître.

L'abbé Ultán foudroya l'autre du regard, ouvrit la bouche... se ravisa et apostropha Caol.

— Jeune homme, dites à votre roi que je veux lui parler. Et j'exige que vous envoyiez un guerrier garder ma porte.

Il lança un regard appuyé à l'abbé Augaire.

— Pour me protéger de quiconque voudrait du mal à un serviteur de la vraie foi.

Caol ouvrit de grands yeux et haussa les épaules.

— Dego va vous conduire à vos appartements et je ferai part de vos exigences à mon roi.

Sur ces mots, il s'éclipsa.

Dego supervisa le déchargement de la carriole et prit l'évêque en charge tandis qu'un autre des hommes de Caol s'occupait du reste du groupe.

Quant à l'abbé Augaire, qui ignorait qu'Eadulf et frère Conchobhar l'observaient, il suivit longtemps des yeux l'abbé Ultán avant de disparaître à son tour.

Eadulf se tourna vers frère Conchobhar.

— Eh bien, que dites-vous de cela ?

Le vieil homme pinça les lèvres.

— Vous n'aviez jamais entendu parler de l'abbé Ultán ?

— Justement si. Il paraît qu'il s'est déplacé pour s'opposer à notre mariage.

— Personnellement, je ne l'avais jamais vu, mais on m'a rapporté de nombreuses histoires le concernant, et aucune n'est à son avantage. Méfiez-vous de lui, Eadulf. Son ambition est démesurée, seul le pouvoir l'intéresse, et les chemins de la sainteté ne le préoccupent guère.

— Seriez-vous en train de parler d'Ultán ?

Eadulf se retourna vivement et se retrouva face à frère Berrihert.

— Ravi que vous nous ayez rejoints, Berrihert, lança-t-il avec un sourire chaleureux. Je vous présente frère Conchobhar.

— Très heureux. L'abbé Ultán de Cill Ria serait-il ici ?

— Oui. Et on m'a prévenu qu'il s'était déplacé pour faire obstacle à mes noces.

Berrihert prit une profonde inspiration.

— Assurez-vous que son chemin ne croise pas le mien ou celui de mes frères, Eadulf.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je crains le pire, répondit Berrihert d'un ton sec. Par exemple que l'un d'entre nous ne le tue.

Sur quoi, il s'éloigna à grands pas, abandonnant à ses réflexions un Eadulf interloqué.

— Hélas, grommela frère Conchobhar, on dirait que le cercle des connaissances de l'évêque Ultán ne cesse de s'agrandir...

— Pas plus tard qu'hier, Berrihert m'a expliqué comment cet abbé avait travaillé à diviser la communauté à laquelle il appartenait, avec ses frères, sur Inis Bó Finne. Ultán les a contraints à fuir vers le sud. Mais j'ignorais que cette animosité de Berrihert confinait à une haine mortelle.

— Les êtres humains sont sujets à des émotions violentes, ami saxon. Vous êtes d'ailleurs bien placé pour le savoir, avec ce que vous avez été amené à découvrir au cours de vos enquêtes avec lady Fidelma. Ce qui fait enrager une personne en amuse une autre. Ce qui nuit à l'un bénéficie à l'autre. L'offense subie par votre ami peut vous paraître minime et signifier beaucoup pour lui.

Frère Conchobhar posa la main sur l'épaule d'Eadulf.

— Admettez cependant que l'abbé Ultán vous a rendu un fier service.

Eadulf haussa les sourcils.

— Son arrivée vous a permis d'oublier l'angoisse de ne pas parvenir à aller jusqu'au bout de la cérémonie de demain. Maintenant, vous serez obnubilé par l'abbé Ultán. Surveillez-le bien. Si j'en crois sa réputation, il ne manquera pas de créer des difficultés.

CHAPITRE IV

Les personnes rassemblées ce soir-là autour du roi Colgú faisaient grise mine. Le beau souverain aux cheveux roux, affalé dans son fauteuil sculpté devant la cheminée de ses appartements privés, affichait un air morose. Fidelma était assise en face de lui et Eadulf se tenait derrière elle, appuyé au dossier de son siège. Caol gardait la porte, et on avait amené des fauteuils pour l'abbé Ségdae qui arrivait de l'abbaye d'Imleach, et pour Baithen, le brehon de Muman.

— C'est très contrariant, dit enfin Baithen.

— Je savais bien que la présence ici de l'abbé Ultán ne nous apporterait que des ennuis, grommela Fidelma. Et puis nous connaissons ses arguments par coeur, n'est-ce pas, Eadulf ?

— C'est exact. Te souviens-tu de la violente diatribe du vieil évêque Petrán contre notre mariage à l'essai ? Nous nous étions querellés avec une telle ardeur que lorsqu'il a trépassé de mort naturelle dans la nuit, on m'a accusé de meurtre.

Un silence pesant régnait dans la pièce. Les préjugés et l'incompétence de Dathal, l'ancien brehon de Muman, avaient fini par convaincre la quasi-totalité des habitants de Cashel qu'Eadulf portait la responsabilité du décès du vieil évêque. Quand la vérité avait éclaté, Dathal avait été forcé de renoncer à ses fonctions, cédant sa place à Baithen.

— Inutile de s'inquiéter, nous écouterons les objections d'Ultán et bien sûr nous n'en tiendrons aucun compte, déclara Fidelma. On commence à avoir l'habitude.

— Il est néanmoins désagréable, soupira l'abbé Ségdae, qu'Ultán se présente ici pour nous assommer avec ses discours devant les rois d'Eireann. Une telle occasion ne se présente que rarement et il a décidé d'en profiter.

— Quel dommage qu'il n'ait pas été victime d'un accident en chemin ! grommela Colgú.

Devant le regard désapprobateur de ses conseillers temporels et spirituels, il haussa les épaules d'un air contrit.

— *Quiod avertat Deus*, qu'à Dieu ne plaise, ajouta-t-il sur un ton qui manquait de conviction. L'abbé me dit qu'il est ici en tant qu'émissaire de l'évêque-abbé Ségéne d'Ard Macha. Cela lui confère-t-

il une autorité quelconque ?

— Aucune en ce qui concerne les lois de ce pays ou celles de la foi, le rassura le brehon Baithen. Pas même Rome ne se permet d'imposer le célibat chez les religieux.

— Donc si nous ignorons les plaintes d'Ultán, nos invités ne nous en voudront pas, conclut Fidelma.

Colgú jeta un coup d'oeil à Caol.

— Sont-ils tous bien installés ?

Le jeune guerrier s'avança.

— Le haut roi et sa suite sont arrivés en dernier, vers midi. Fianamail de Laign, Blathmac d'Ulaidh et Muirchertach Nár du Connacht les avaient précédés. Tous ont pris possession de leurs appartements avec leurs dames, leurs *tanist* et les nobles de leur escorte.

— Muirchertach Nár du Connacht était accompagné par l'abbé Augaire de Conga, dit l'abbé Ségdæ d'un air amusé. Caol m'a rapporté que l'abbé Augaire avait échangé des propos enflammés avec l'abbé Ultán.

— Déjà ? s'écria Colgú. Portaient-ils sur Fidelma et Eadulf ? Caol, que s'est-il passé ?

— L'abbé Augaire a traité l'abbé Ultán de messenger arrogant d'un arrogant évêque. La suite m'a échappé. Il semblerait qu'ils se soient rencontrés en d'autres circonstances et que leurs rapports n'aient pas été des plus cordiaux.

— Je suppose que leurs querelles portaient sur le sujet abordé à Imleach avec Ultán, dit l'abbé Ségdæ. Il s'agit de la primauté d'Ard Macha sur les églises des cinq royaumes. Augaire de Conga est un des nombreux abbés et évêques qui s'opposent formellement à cette idée.

Le roi se tourna vers son brehon.

— N'y aurait-il pas moyen d'exclure l'abbé Ultán de la cérémonie de demain ? Nous avons déjà suffisamment de problèmes à régler sans avoir à supporter les récriminations de cet importun.

Le regard du brehon Baithen croisa celui de l'abbé Ségdæ.

— Malheureusement non. Formuler des objections fait partie de ses droits inaliénables. Après tout, il est l'émissaire d'Ard Macha dont l'influence n'est pas à négliger. Toute rebuffade envers Ultán pourrait être interprétée comme une insulte à Blathmac, le roi d'Ulaidh, dont Ard Macha est la principale maison religieuse.

Colgú tambourina du bout des doigts sur le bras de son fauteuil.

— Nous tenions une merveilleuse occasion de réjouissances dans la sérénité et l'unité. Des rois, des nobles, des personnes prestigieuses se sont déplacés pour nous honorer de leur présence. Même les Uí Fidgente sont au rendez-vous. Je précise que ce dernier exploit est une grande victoire diplomatique de ma soeur, qui a tout mis en oeuvre

pour cicatriser les blessures occasionnées par la bataille de Cnoc Aine. Et maintenant, voilà que ce prélat fauteur de troubles et venu de nulle part menace la journée où justement...

Il ne finit pas sa phrase et haussa les épaules d'un air las.

Le brehon Baithen se racla la gorge.

— J'ai une suggestion, avançat-il d'une voix hésitante. L'abbé Ultán rappellera que lady Fidelma a prononcé des vœux pour servir la foi...

— Évidemment, le coupa l'abbé Ségdae. Mais, comme nous ne cessons de le répéter, Rome n'a jamais établi de règles strictes concernant le mariage des religieux. Seule une école de théologiens bien déterminée prône leur célibat.

— Toute polémique s'éteindrait si lady Fidelma quittait l'état de religieuse. Vous, Ségdae, en tant que premier abbé et évêque du royaume, pourriez libérer Fidelma de ses vœux. Après tout, depuis qu'elle a quitté Cill Dara, elle n'a établi de lien avec aucun monastère. Vu qu'elle exerce la fonction d'avocate, pourquoi ne choisirait-elle pas de se consacrer uniquement à sa première vocation ?

Fidelma se pencha vers le brehon.

— Cela reviendrait à reconnaître la validité des exigences d'Ultán, lança-t-elle avec fougue. Il est vrai que j'ai rejoint la maison de Cill Dara sur la suggestion de mon cousin, l'abbé Laisran. Je n'ai jamais été une religieuse au sens strict du terme, mais je ne renierai pas mes vœux alors que rien ne m'y oblige. Puisque l'abbé Ultán tient à faire un coup d'éclat en interrompant la cérémonie à la chapelle, je suggère de l'affronter sur son terrain plutôt que de chercher à l'éviter.

L'abbé Ségdae fit la moue.

— Engager un débat avec Ultán en plein milieu d'une cérémonie religieuse me semble inconvenant. Sans compter qu'il est accompagné par un érudit redoutable, frère Drón, son compagnon à la tête de faucon. Drón sert à pallier les faiblesses d'Ultán, qui tend à tomber dans l'emphase quand ses arguments sont battus en brèche.

— J'interdis un tel remue-ménage à la chapelle ! s'exclama Colgú.

Le brehon Baithen se frotta le menton d'un air pensif.

— Même si nous débattions de ce qui nous oppose en privé, cela n'empêcherait pas Ultán d'interrompre la cérémonie en public. Vous ne disposez d'aucun moyen pour le réduire au silence.

À court d'idées, Colgú se tourna vers l'abbé Ségdae.

— Ce conseiller d'Ultán, frère Drón, quels motifs peut-il invoquer pour protester contre le mariage de ma soeur ?

— Aucun qui ne puisse être contré. À l'époque où Notre-Seigneur marchait sur cette terre, certains de ses apôtres étaient mariés, je pense en particulier à Pierre, sur qui le Christ a bâti son Église. On compte des ascètes, hommes et femmes, dans toutes les religions.

Libre à eux de penser que le mode de vie qu'ils se sont choisis les rapproche de leur Dieu. Il y a trois siècles, nos ermites chrétiens ont remporté leur première victoire au concile d'Elvira, en Ibérie. Ce concile jugea qu'un prêtre qui dormait avec sa femme la veille d'une messe ne pouvait pas célébrer l'eucharistie. Un quart de siècle plus tard, à Nicée, il fut décrété qu'un prêtre ne devait pas se marier après son ordination. Il n'empêche que cinquante ans plus tard, Siricius, évêque de Rome, qui était marié, mais avait quitté sa femme, ordonna que les prêtres cessent d'avoir des relations charnelles avec leur épouse. Ce qui, au passage, démontrait qu'ils ne s'en privaient pas.

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Dans tous les royaumes du monde, la plupart des prêtres et des religieux se marient. Quant à moi, je pense que cette inclination pour le célibat relève d'une volonté très claire de s'opposer aux femmes et au rôle important qu'elles ont joué. Nous savons tous qu'au concile de Laodicée, il y a trois siècles, on a interdit que les femmes soient ordonnées prêtres. Aujourd'hui, les prêtresses ont quasiment disparu.

L'abbé Ségdae hocha la tête.

— On ne peut pas nier qu'au cours du dernier siècle, les évêques de Rome, reconnus par beaucoup comme les premiers évêques de la chrétienté, se sont rangés du côté des partisans du célibat. La progéniture des prêtres et des évêques ne monte plus sur le trône de saint Pierre. Saint Silvère, fils d'Hormisdas, a été le dernier des fils d'évêques de Rome à accéder à la fonction de son père. Aujourd'hui, nous sommes confrontés à des papes comme Grégoire qui a déclaré que tout désir sexuel était source de péché !

— Arrêtez de me parler de controverses et de précédents, s'impacienta Colgú, c'est comme faire la chasse à un feu follet ! Dans vos écrits religieux, n'y aurait-il pas de loi écrite qui résoudrait le problème ?

L'abbé Ségdae secoua la tête.

— Je crains que dans la foi, l'éthique en matière de mariage et de relations sexuelles ne soit multiple et changeante. Jusqu'ici, les décrets des différents conciles n'ont jamais été acceptés par tous.

Eadulf toussota. D'après la coutume, en tant qu'étranger dans ce royaume, il n'avait pas le droit de parler en présence d'un roi à moins d'y avoir été invité. Aussitôt Colgú tendit la main vers lui.

— Ne vous souciez pas de l'étiquette puisque nous sommes entre nous. Vous vouliez dire quelque chose ?

Eadulf lui adressa un regard reconnaissant.

— Selon mon expérience, ceux qui prônent le célibat s'appuient généralement sur les écrits d'Augustin d'Hippone.

L'abbé Ségdae parut intéressé.

— Je n'aurais jamais imaginé qu'Augustin avait tant d'influence

dans ces contrées – je pense surtout au royaume d’Ulaidh –, car sur bien des points, ses vues contredisent nos lois et nos usages. Il estimait que les femmes étaient inférieures aux hommes, tant sur le plan de la morale que de la constitution physique.

— C’est exact. Si je me souviens bien, il a écrit...

Eadulf ferma les yeux pour retrouver la citation exacte.

— « Quant aux hommes, je ne vois pas très bien à quoi peuvent leur servir les femmes si ce n’est à porter des enfants. »

Il rouvrit les yeux.

— Augustin était stupide, étroit d’esprit, rempli de préjugés, et je trouve bizarre que certains le tiennent pour un grand philosophe.

— D’après vous, quels arguments l’abbé Ultán pourrait-il utiliser en se plaçant sous son autorité ? demanda le brehon Baithen.

— Augustin croyait qu’Adam et Ève, quand ils ont quitté le jardin d’Éden, n’avaient pas connu le désir sexuel. Il a écrit qu’avant d’être chassés du Paradis, ils maîtrisaient leurs pulsions, mais de même qu’ils s’étaient rebellés contre Dieu, les sexes de leurs descendants se rebellèrent contre leur volonté. Les humains devinrent incapables de refréner leurs désirs. La seule façon d’atteindre le salut était donc d’abjurer toute forme de commerce avec les femmes.

— Voilà donc le principal argument de ceux qui se sont prononcés en faveur du célibat ? s’étonna Colgú. Atteindre la perfection religieuse supposerait la suppression de la fonction naturelle des sexes !

— Il y a un autre argument qui concerne davantage la prêtrise romaine, répliqua Eadulf.

— Lequel ?

— Il vous touche de moins près, car ici la notion de propriété privée au sens strict n’existe pas. Mais à Rome, elle joue un grand rôle. Et c’est donc un argument matériel qui risque de plaider pour un clergé voué au célibat.

Surprise, Fidelma croisa le regard d’Eadulf qui la rassura d’un sourire.

— Quand j’étais à Rome, j’ai assisté à de nombreux débats. Les religieux mariés coûtent trop chers à entretenir. Il faut les loger, les habiller et les nourrir, de même pour leurs femmes et leurs enfants. Et les enfants des prêtres peuvent hériter des possessions de leurs parents. Les ressources de l’Église sont donc gaspillées dans l’entretien des familles des religieux. De plus, de nombreux pays ont vu se constituer des dynasties sacerdotales. Des fils d’abbés et d’évêques deviennent à leur tour abbés et évêques.

— Je ne vois pas de mal à cela, commenta l’abbé Ségdæ. Dans les cinq royaumes, certaines familles transmettent la prêtrise par tradition. Dans les abbayes de Cluain Mic Nois, Lusca et Claine, l’abbé

est élu par le *derbhfine* de la famille, exactement comme le roi.

— La différence, fit observer Eadulf, c'est que vos lois civiles veillent à prévenir les excès dans la mesure où l'abbaye n'est pas la seule propriétaire des terres qu'elle occupe. Ces terres sont attribuées par un chef ou par le roi, et le clan élit un délégué qui s'assurera que les terres ou les propriétés ne sont pas aliénées. Ce n'est pas vrai dans les pays où un abbé peut se saisir des propriétés et les transmettre à ses descendants directs. Voilà ce qui inquiète la curie romaine.

L'abbé Ségdae secoua la tête.

— Rien de tout cela n'avait été porté à ma connaissance.

— Je partageais votre ignorance, admit Colgú. En tout cas, et corrigez-moi si je me trompe, les vues d'Ultán ne s'appuient sur aucun règlement ni aucun usage qui aurait force de loi pour tous les membres de la foi.

— Exactement, approuva Baithen.

— Si l'abbé Ultán interrompt la cérémonie, il suffira de lui notifier devant l'assemblée que ses opinions personnelles, peu importe avec qui il les partage, ne sont pas reconnues en Éireann. Tant qu'un concile de l'Église n'aura pas édicté des lois contraignantes pour tous les membres de la foi, et tant que ces lois n'auront pas été intégrées à notre système juridique, ses plaintes demeureront nulles et non avenues.

— Voilà un excellent résumé de la situation, applaudit le brehon Baithen.

— Approuves-tu nos décisions ? demanda Colgú à sa soeur.

— Il n'y a pas d'autre solution. Je préférerais que l'abbé Ultán nous laisse tranquilles, mais s'il se manifeste...

— Je me demandais... commença Eadulf avant de s'interrompre.

— Oui ? dit aussitôt Colgú.

— Je propose d'informer Ultán de notre décision dès ce soir. Peut-être cela le convaincra-t-il de renoncer à son projet.

— Excellente suggestion. Abbé Ségdae, en tant que membre éminent du clergé...

— Il n'en est pas question, déclara aussitôt Ségdae d'un ton ferme. Depuis notre altercation à Imleach, Ultán me considère comme son principal adversaire et il n'écouterà pas un mot de ce que je lui raconterai.

— Les procédures et les conseils d'ordre juridique sont davantage de mon ressort, intervint le brehon Baithen. Je me rendrai donc dans les appartements du bouillant prélat du Nord. Si le commandant de la garde veut bien m'accompagner ? Cela m'assurera une protection dans l'éventualité où notre ami s'échaufferait plus que de raison.

Caol lui répondit par un large sourire.

— En avons-nous terminé ? demanda Colgú en jetant un regard

circulaire.

Tout le monde acquiesça et le roi se renversa dans son fauteuil avec un soupir de satisfaction.

— Parfait. Fidelma et Eadulf, restez encore un peu.

Colgú attendit que Séгдаe, Caol et Baithen se soient retirés, puis il versa du vin dans des timbales afin de trinquer avec les futurs mariés.

— Que la paix et la joie soient avec nous demain ! lança le roi.

Tous trois burent le vin d'un trait, il y eut un silence, puis Eadulf prit la parole.

— Même si on oublie la présence d'Ultán, ce mariage devrait être fort animé si on en juge par la qualité des invités et par les célébrations qui se préparent en ville. Cela me contrarie. Après tout, il ne s'agit que de la confirmation de nos vœux. Nous avons déjà été mariés pendant une année.

Colgú éclata de rire.

— Vous avez été *ben charrthach* et *fer comtha* pour un an et un jour, mais la vraie cérémonie aura lieu demain, quand ma soeur deviendra votre *cétmuintir*. Contrairement à ce que vous semblez croire, ce n'est pas une petite affaire.

— À la vérité, je ne m'attendais pas à des festivités qui conduiraient ici des ambassadeurs, les rois des provinces, le haut roi et son chef brehon, soupira Eadulf.

— Mon frère va t'expliquer la raison de leur venue, dit Fidelma, qui jusque-là était restée très discrète.

Colgú eut un sourire d'excuse.

— Excusez-moi, Eadulf, parfois, j'oublie que vous n'êtes pas né ici et que vous ignorez encore certaines des coutumes régissant la vie de notre royaume. Le haut roi et les autres se sont déplacés en témoignage de respect pour les Eóghanacht. Lorsque nos ancêtres sont arrivés sur cette île, il y a si longtemps que le temps ne signifie plus rien, ils étaient conduits par deux grands guerriers du nom d'Eremon et Eibhear Fionn, frères et fils de Golamh, le père de notre peuple mort au cours du voyage. Après avoir combattu les dieux et les déesses qui demeuraient ici et les avoir exilés dans les *sidhe*, les collines, Eremon reçut en partage la moitié nord de l'île, et Eibhear Fionn la moitié sud. Les Eóghanacht sont les descendants d'Eibhear Fionn, les Uí Néil ceux d'Eremon, et notre haut roi Sechnassach appartient lui aussi à ce dernier lignage. Seules nos deux familles sont autorisées à briguer la haute royauté. Nous chantons les louanges des vingt-quatre Eóghanacht qui se sont assis sur le trône du haut roi, Duach Donn Dalta Deagha ayant été le dernier à occuper cette fonction. Les rois de Muman, qui représentent le plus grand royaume d'Irlande, ne s'inclinent devant aucun autre souverain, pas même le haut roi, bien

que nous rendions hommage à sa fonction. Si le haut roi nous rend visite à l'occasion du mariage de ma soeur, c'est par respect pour nos ancêtres, nos traditions et notre puissance. Et voilà pourquoi les rois, leurs princes et leurs nobles viennent à sa suite nous saluer à Cashel.

Colgú adressa à Fidelma le sourire malicieux qui n'était réservé qu'à elle seule et marquait leur complicité.

— J'aimerais penser qu'ils viennent aussi pour honorer ma soeur, dont la réputation de *dálaigh* a gagné les cinq royaumes.

Fidelma fronça les sourcils.

— Une réputation liée à celle d'Eadulf, car sans lui plus d'un mystère n'aurait pas été résolu.

Colgú la fixa sans comprendre, puis il réalisa sa bévue.

— Bien sûr. C'est fort dommage qu'aucun Saxon n'assiste à votre mariage, Eadulf, à part quelques amis à vous, d'après ce qu'on m'a dit, des religieux exilés qui chercheraient à s'établir dans ce royaume. Afin qu'il compose un *forsundud* un poème célébrant votre généalogie, mon barde Cerball vous prie de lui communiquer des informations sur vos origines. Un mariage sans *forsundud* pour chanter les deux fiancés est considéré comme incomplet.

Eadulf ne répondit rien. Ses connaissances sur sa famille remontaient à trois générations, ce qui était ridicule comparé aux cinquante-neuf générations qui séparaient le roi Colgú d'Eibhear Fionn. Frère Conchobhar avait beau dire, un *gerefa* ou magistrat héréditaire n'était pas l'égal d'une princesse des Eóghanacht. Ce n'était pas la première fois qu'Eadulf se sentait mal à l'aise, étranger dans cet étrange pays.

Confronté au silence du couple, Colgú s'éclaircit la voix.

— Comment se porte le petit Alchú ? demanda-t-il d'un ton léger.

— Votre neveu nous donne toute satisfaction, répondit Fidelma dont le visage s'éclaira. Muirgen, notre nourrice, est un don de Dieu et son mari la seconde admirablement. Quel bonheur, quand mon devoir de *dálaigh* m'appelle loin d'ici, de leur laisser notre fils sans éprouver aucune crainte !

— Il grandit vite, dit Colgú. Vous avez là un bien bel enfant.

— Oui, un bien bel enfant, acquiesça Eadulf d'un air grave.

— Donc, de votre côté, tout est prêt pour demain ?

— Oui, mais comme Eadulf te l'a fait remarquer, l'illustre assemblée qui assistera à la cérémonie nous rend nerveux.

Comprenant qu'elle essayait d'excuser les réticences d'Eadulf, Colgú se demanda si le couple traversait une période délicate. Mais comment aborder un tel sujet ? Et s'il priait Eadulf de le laisser seul quelques instants avec Fidelma ? Alors qu'il hésitait, Fidelma reposa sa timbale.

— Excuse-nous, mon frère, mais il se fait tard. Nous avons promis

à l'abbé Laisran de nous entretenir avec lui avant de nous préparer pour demain.

— Bien sûr, soupira Colgú à contrecœur. Espérons que le brehon Baithen aura persuadé l'abbé Ultán de renoncer à ses projets.

Laisran, un Eóghanacht cousin éloigné de Fidelma, était abbé de Durrow ou Darú, l'abbaye de la plaine des Chênes, célèbre pour les enseignements qu'on y dispensait. Après que Fidelma eut terminé ses études d'avocate à l'école de droit du brehon Morann, Laisran l'avait persuadée d'entrer en religion et de rejoindre la maison double de sainte Brigitte, à Cill Dara. Depuis sa prime jeunesse, Fidelma avait toujours été guidée et conseillée par le vieil abbé. Son père, le roi de Muman Fáilbe Flann, était mort l'année de sa naissance et Laisran l'avait en quelque sorte remplacé.

L'abbé les attendait dans sa chambre, assis devant un feu, un gobelet de vin épicé à la main. Quand le couple entra, il se leva pour l'accueillir. C'était un homme petit, rond, au visage poupin, et toujours d'excellente humeur. Selon Laisran, le monde était une source de plaisir pour ceux qui avaient la chance de l'habiter. Quand il souriait, tout son visage s'éclairait. Sa générosité était sincère et communicative et, quand il riait, il tressautait de joie.

— Fidelma ! Eadulf ! Tout va bien ? Je vous attendais. Vous me voyez ravi que vous m'ayez sollicité pour une petite entrevue avant la grande journée de demain.

Fidelma prit un siège devant la cheminée pendant qu'Eadulf allait chercher une chaise et s'installait auprès d'elle. Laisran voulut leur servir du vin, qu'ils refusèrent, et il remplit généreusement son gobelet vide.

— Connaissez-vous l'abbé Ultán ? demanda Fidelma sans préambule.

— Ultán des Uí Thuirtrí ? s'esclaffa Laisran. Je l'ai rencontré une ou deux fois à des conciles. Il aspire à diriger les instances religieuses des cinq royaumes. Hélas, il n'a aucun sens de l'humour, or l'humour est essentiel quand on aspire à la sainteté. On m'a rapporté d'étranges histoires sur cet homme, antérieures à son entrée dans les ordres. Mais ce n'est pas mon rôle de répandre des rumeurs malveillantes.

— Il s'est déplacé jusqu'ici pour s'opposer à mon mariage, déclara Fidelma d'une voix douce.

L'abbé Laisran ne parut pas surpris.

— Il se voit comme le grand réformateur des églises d'Eireann. Il a endossé le rôle de principal avocat des règles de Rome et défend les Pénitentiels, qu'il prétend substituer à nos lois. Il veut aussi faire reconnaître Ard Macha comme église primatiale des cinq royaumes. Naturellement, il prône le célibat des religieux, l'interdiction du vin et des breuvages « nocifs », sans oublier les flagellations qu'on s'inflige à

soi-même, une pratique qui nous vient de l'Église d'Orient pour empêcher les pensées impures ! Je crains qu'il ne nous prépare un monde d'une grande tristesse, où la parole d'amour tiendra bien peu de place.

Eadulf sourit.

— Il semblerait que vous connaissiez bien cet homme.

L'abbé Laisran hocha solennellement la tête.

— Oui et je ferai tout pour l'éviter tant qu'il demeurera à Cashel. Il ne m'apprécie guère et c'est réciproque.

Il se tourna vers Fidelma.

— Ne me dis pas que tu t'inquiètes à propos d'Ultán ? Tu connais par coeur ses arguments. Ne te laisse surtout pas impressionner le jour de ton mariage : les écrits restent, mais les paroles sont emportées par le vent.

— Bien qu'il n'y ait pas d'os dans une langue, elle peut tout de même briser un crâne, rétorqua Fidelma, citant un vieux proverbe.

— Quand Ultán prend la parole, il ne fait illusion à personne. Nous devrions ressentir de la pitié pour un homme obsédé par le désir de nous entraîner dans un monde sinistre.

— Il y a autre chose qui me tourmente bien davantage.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Quand j'ai quitté l'école du brehon Morann, j'ai suivi votre conseil et embrassé la vie religieuse. Vous rappelez-vous pourquoi vous m'avez orientée vers un monastère ?

— Tu voulais être indépendante de ta famille afin de te consacrer au droit, or la plupart des enseignements sont fournis par les abbayes et les écoles ecclésiastiques. Autrefois, c'étaient les druides et leurs collègues qui se chargeaient de cette formation. En entrant dans les ordres, tu résolvais le problème de tes ressources.

— Je ne comprends pas, de quel problème parlez-vous ? demanda Eadulf. Elle appartient à une famille royale.

— Fidelma refusait les avantages que pouvaient lui apporter ses origines. Elle voulait être appréciée pour son seul talent, n'ai-je pas raison ?

Fidelma sourit.

— M'attacher à une maison religieuse représentait un moyen pour la carrière que j'ambitionnais. Très franchement, la foi n'était pas ma première vocation.

— Mais alors, qu'est-ce qui te dérange aujourd'hui ?

— Le conflit entre les exigences de ma fonction et l'institution religieuse. Le brehon Baithen vient de me le rappeler sans ménagement, en me suggérant de renoncer à mes vœux afin de prévenir les protestations de l'abbé Ultán.

Laisran était désolé.

— Mais cela signifierait qu'Eadulf devrait lui aussi renoncer à ses vœux. Est-ce bien là ce que vous désirez ?

Eadulf se pencha vers Fidelma.

— Nous en avons déjà parlé, et nous avons décidé...

— Laisran, me conseillez-vous de me retirer de l'institution religieuse ? l'interrompit Fidelma. Ma principale fonction est l'application et la défense de la loi, non la propagation de la foi. Dans ce domaine, ceux qui me surpassent sont nombreux. Je n'ai pas vraiment la vocation dans le sens où vous l'entendez.

L'abbé Laisran se tourna vers Eadulf.

— Qu'en dites-vous ?

— C'est un choix qui appartient à Fidelma. En ce qui me concerne, la situation présente me satisfait pleinement. Personne ne nous demande d'affronter un tel dilemme. Partout des abbés et des évêques se marient, élèvent des enfants, poursuivent leurs intérêts dans des domaines où la question de savoir s'ils doivent se démettre de leurs fonctions ecclésiastiques ne se pose jamais.

— Je suis la seule concernée, précisa Fidelma. Avant que le brehon Baithen ne m'en parle, je m'interrogeais déjà sur ma situation.

— Que lui as-tu répondu ? demanda Laisran.

— Dans l'état actuel des choses, renoncer à mon statut de religieuse dans le seul but de satisfaire Ultán est impensable. Si je m'y résous, ce sera de ma propre volonté et avec l'accord d'Eadulf.

L'abbé Laisran fit la moue. Il semblait triste.

— À chacun sa voie, mais rien ne t'oblige à choisir. Tout le monde sait que tu as quitté ta maison mère de Cill Dara. Ta position est celle d'une soeur converse.

— Ce qui implique des obligations. Être un *dálaigh* une épouse et une mère, est ardu, mais quand on y ajoute les devoirs d'une religieuse, cela devient trop difficile. J'ai besoin d'aide, Laisran.

L'abbé fixa ses pieds et poussa un profond soupir.

— Ton époux est mieux placé que moi pour cela. Frère Eadulf, vous avez dit que c'était à Fidelma de faire son choix. N'avez-vous pas droit au chapitre ?

Eadulf haussa les épaules.

— Si vous voulez mon avis, le mieux est encore de ne rien faire. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, personne n'a vu d'objection à notre relation. Les rares personnes qu'elle dérange ne méritent pas qu'on leur prête attention.

L'abbé Laisran sourit.

— À l'évidence, l'abbé Ultán tombe dans cette catégorie. Fidelma, ses protestations te contrarient-elles à ce point ?

— Non, la confrontation avec Ultán ne me préoccupe guère, mais j'ai besoin de mettre de l'ordre dans ma vie.

— Ah ! Les conseils d'Eadulf ne te suffisent donc pas pour que tu viennes chercher les miens ?

Fidelma paraissait déçue.

— On dirait que vous êtes en accord avec lui ! lança-t-elle avec humeur.

Laisran se mit à rire.

— En admettant qu'il en soit ainsi, cela te fera-t-il changer d'avis ? Si tu prêtes aussi peu d'attention aux opinions d'Eadulf, je crains que votre mariage ne soit en mauvaise voie.

Fidelma s'empourpra.

— J'apprécie les jugements d'Eadulf, sauf que, excusez-moi, cette affaire le concerne de trop près pour qu'il se montre objectif.

— Écoute ton coeur et peut-être te rendras-tu compte que toi et Eadulf n'êtes pas si éloignés l'un de l'autre.

Le brehon Baithen, accompagné de Caol, se préparait à rendre visite à l'abbé Ultán, auquel on avait réservé des appartements confortables, comme il convenait à son rang. Les religieux plus modestes étaient logés en ville, mais en ce qui concernait frère Drón, le scribe d'Ultán, l'abbé avait mené un tel tapage qu'on lui avait accordé une chambre à proximité de la sienne. Quant aux femmes de son escorte, elles étaient installées dans l'hôtellerie située dans une autre aile de la forteresse.

Conscient qu'en dernier recours il était responsable de la sécurité des invités rassemblés à Cashel, Baithen prenait sa tâche au sérieux. Il venait de succéder au vieux brehon Dathal, qui avait encore de nombreux partisans, et sa situation n'était pas des plus confortables. Cependant, quand Dathal avait injustement accusé frère Eadulf d'avoir assassiné l'évêque Petrán, il s'était vu dans l'obligation de démissionner.

L'évêque Petrán ! En voilà un qui n'avait rien à envier à la grossière intransigeance de l'évêque Ultán : fermement ancré dans ses croyances et ses interprétations bornées, il affirmait son autorité à tout propos, bien déterminé à faire plier les gens sans jamais temporiser. En tant que juge appliquant les lois des Fénechus, Baithen était souvent entré en conflit avec Petrán, fervent partisan des règles de Rome. Il ne put s'empêcher de penser que si lui-même les avait suivies, il aurait fait expulser l'abbé Ultán de Cashel sans autre forme de procès. Les Pénitentiels, la législation romaine que certains dignitaires religieux voulaient adopter, laissaient peu de place au doute, contrairement aux lois des Fénechus.

Caol et le brehon Baithen s'engagèrent dans le couloir menant aux logements réservés aux prélats du Nord. Il était pauvrement éclairé par des lampes à huile, qui dégageaient une fumée malodorante.

— La porte de l'abbé Ultán est la dernière, dit Caol.

À peine avait-il fini de parler qu'elle s'ouvrit, et un homme aux longs cheveux noirs apparut, marchant à reculons. Il était grand et enveloppé dans une cape aux couleurs vives. Tournant le dos au brehon Baithen et à Caol dont il n'avait pas remarqué la présence, il disparut par le couloir qui tournait à angle droit.

Surpris, Baithen et Caol s'immobilisèrent, puis ils se précipitèrent dans la chambre de l'abbé.

Une lampe à huile éclairait une pièce propre et bien rangée. Sur le lit gisait un religieux revêtu de robes maculées de taches sombres. Son visage blafard aux yeux grands ouverts exprimait la surprise, ce qui lui donnait quelque chose de comique et rendait la scène d'autant plus sinistre : Ultán, abbé de Cill Ria, évêque des Uí Thuirtrí et émissaire d'Ard Macha, était mort assassiné.

CHAPITRE V

Quand Muirgen la réveilla en la secouant par le bras, Fidelma eut l'impression qu'elle venait de s'endormir.

Elle cligna des yeux et bâilla.

— C'est déjà l'heure ?

Puis elle réalisa que la pièce était plongée dans l'obscurité et vit Muirgen, penchée sur elle, une chandelle à la main.

Elle se redressa vivement.

— Que se passe-t-il ?

— Votre frère vous mande auprès de lui. Une affaire urgente à ce qu'il paraît.

Fidelma fixa la femme d'un air ahuri. C'était le jour de son mariage et elle aurait dû se reposer jusqu'aux premières lueurs de l'aube, puis faire sa toilette, rompre le jeûne de la nuit et entamer les rituels pour la cérémonie. Elle frissonna. À en juger par le froid qui régnait dans la chambre, le soleil ne s'était pas encore levé.

— De quoi s'agit-il, Muirgen ?

— Je l'ignore, lady, mais le roi veut que vous le rejoigniez dans ses appartements.

— Serait-il arrivé quelque chose à Eadulf ? s'inquiéta Fidelma.

— Non, il dort à poings fermés dans sa chambre.

Rassurée, Fidelma, qui n'était pas du genre à se perdre en conjectures, se dirigea vers une table où étaient posés un récipient rempli d'eau, une pièce de lin et un *sléic*, un savon. Elle se lava le visage et les mains comme l'exigeait l'*indlul*, l'ablution du matin. Puis Muirgen lui tendit le *cíor*, le peigne, le *scáth-derc*, le miroir, et elle se coiffa en un instant. Fidelma, qui n'usait pas de fards et avait renoncé aux bijoux et aux dentelles, passait peu de temps à sa toilette.

Muirgen lui avait préparé une chemise en lin, une robe en laine couleur prune, un *bratt*, une cape verte également en laine qui s'arrêtait juste au-dessous de la taille, et des souliers en cuir fauve.

Fidelma s'habilla et quitta précipitamment sa chambre. Devant la porte de la pièce assignée à Eadulf, elle hésita. Bien qu'ils aient été légalement mariés au cours de l'année qui venait de s'écouler, ils avaient été officiellement séparés la veille pour marquer la fin de leur union temporaire, et la coutume exigeait qu'ils n'aient plus de

rapports intimes jusqu'à ce que soit établi un nouveau contrat de mariage, rédigé selon les lois des *lánamnus*. Devait-elle le prévenir ? Non, quel que soit le problème qui avait amené son frère à la réveiller au milieu de la nuit, c'était à lui de décider si Eadulf devait ou non en être informé.

Ses pas résonnaient dans les couloirs vides. Dans l'antichambre des appartements de son frère, deux guerriers montaient la garde. En la voyant arriver l'un d'eux alla frapper deux coups à la porte du roi, l'ouvrit et s'effaça pour la laisser passer.

Colgú vint à sa rencontre, la mine sombre. Le brehon Baithen, qui s'apprêtait à se lever, resta assis sur un signe de Fidelma.

— L'abbé Ultán a été assassiné, déclara le roi d'une voix blanche.

Fidelma ne manifesta aucune émotion. Alors qu'elle prenait un siège, son esprit envisageait déjà les conséquences d'un tel drame. L'abbé Ultán était un émissaire du *comarb* du bienheureux Patrick à Ard Macha, et un invité du royaume d'Ulaidh du Nord. Autant dire qu'il s'agissait d'une affaire sérieuse.

Colgú se tourna vers son brehon.

— Racontez-lui les circonstances de sa mort.

— C'est assez simple, déclara Baithen avec un geste fataliste de la main. Il a été poignardé dans sa chambre.

— Connaissons-nous l'auteur de ce crime ? s'enquit Fidelma.

Le brehon hocha la tête.

— Caol et moi-même, alors que nous nous rendions chez Ultán pour parlementer avec lui comme nous en avions convenu, avons surpris le coupable sortant de la chambre à reculons.

— Oui, mais le connaissez-vous ? reprit calmement Fidelma.

— Il a aussitôt disparu, mais son identité ne fait aucun doute.

Baithen ménagea une pause mélodramatique.

— C'est Muirchertach Nár, le roi du Connacht !

Fidelma haussa les sourcils.

— Le roi du Connacht, vous êtes sûr ?

— Caol et moi sommes des témoins fiables, il me semble. Nous avons aussitôt fait appeler frère Conchobhar, l'apothicaire, qui n'a pu que constater la mort.

Puis nous avons rendu une petite visite au roi du Connacht.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— A-t-il avoué ?

— Comme il fallait s'y attendre de la part d'un noble, il a prétendu qu'il n'était pas responsable de l'assassinat de l'abbé Ultán et n'avait rien d'autre à déclarer.

— Voilà qui laisse présager des difficultés sans fin, déclara Colgú dont le beau visage s'était assombri sous l'effet de la contrariété. Alors que les princes des cinq royaumes sont rassemblés ici pour le mariage

de Fidelma, le roi du Connacht est accusé de l'assassinat d'un abbé émissaire d'Ard Macha ! Tant que cette affaire n'est pas résolue, l'atmosphère sera irrespirable.

— Certes, je comprends ton embarras, mon frère, mais pourquoi m'as-tu réveillée au milieu de la nuit ?

Mal à l'aise, Colgú jeta un coup d'oeil à Baithen, comme pour implorer son aide. Le brehon s'éclaircit la voix.

— Vous n'ignorez pas, lady, qu'un roi a certains privilèges... et Muirchertach a le droit de choisir son conseiller afin de prouver son innocence.

Il n'en fallait pas plus à Fidelma pour comprendre.

— Aujourd'hui est le jour de mon mariage, répondit-elle froidement.

La perte de l'abbé Ultán ne l'affectait guère : elle ne l'avait jamais rencontré et sa réputation ne lui faisait pas honneur. Elle n'était concernée que par les implications juridiques de ce décès et par les désordres qu'il allait occasionner.

Colgú ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Si le meurtre de l'abbé Ultán n'est pas élucidé avant les cérémonies, je crains que nos invités ne nous quittent, pleins de colère et de crainte. On va s'interroger sur les raisons de l'assassinat d'Ultán à Cashel, ce qui peut entraîner des conflits entre les royaumes. Et c'est nous qui sommes responsables, car un convive a été tué sous notre toit sans que nous ayons su prévenir le drame.

Le brehon Baithen se rembrunit.

— Caol a admis qu'à son arrivée l'abbé Ultán avait exigé devant témoins qu'un guerrier soit posté devant sa porte pour le protéger. Or cela n'a pas été fait.

— Caol n'est pourtant pas du genre à négliger ses responsabilités, s'étonna Fidelma.

— Il avait demandé à Dego de s'acquitter de cette tâche, mais, Dego ayant été retardé par l'arrivée des princes, Caol renonça à satisfaire les exigences de l'abbé. D'autre part, comme les invités qui s'étaient retirés pour la nuit étaient encore peu nombreux, nous avons décidé, Caol et moi, d'aller rendre visite à Ultán. Plus tard, j'ai cru bon de rassurer Caol en lui affirmant qu'il n'était pas à blâmer.

Colgú semblait très abattu.

— On ne manquera pas de me faire des reproches. On s'interrogera sur les mauvaises relations que mon premier évêque, l'abbé Ségdæ d'Imleach, entretenait avec Ultán. On se rappellera que Ségdæ avait refusé de satisfaire les exigences d'Ultán quand il demandait qu'on se soumette à Ard Macha. On soupçonnera quelque conspiration pour réduire Ultán au silence, car on savait qu'il voulait s'opposer au mariage de ma soeur.

— C'est ridicule ! s'énerva Fidelma.

— Vu d'ici, sans aucun doute, mais vu des royaumes du Nord ?

Fidelma réfléchit. Colgú avait raison. D'après les lois de l'hospitalité, il était du devoir du roi de résoudre cette affaire. Ses invités étaient placés sous sa responsabilité. La mort de l'un d'eux était un crime de *díguin*, de violation de l'asile. Si la lumière n'était pas faite, Colgú lui-même pouvait perdre son prix de l'honneur, être destitué et obligé de payer des compensations. Et s'ils jouaient de malchance, Cashel et les Eóghanacht pouvaient même être déclarés *mallachtach* – maudits.

— Donc Muirchertach a exigé que je sois son avocate, dit-elle d'un ton résigné. Où se trouve-t-il ?

— Un roi demeure en liberté jusqu'à la tenue de son procès, lui rappela Colgú. Nous avons son *gell* qu'il ne quittera pas le royaume avant d'avoir été blanchi. Je crains que nous ne soyons pas en position de lui refuser ton aide.

Fidelma eut un pâle sourire.

— Je comprends. Qui présidera le procès ?

— Personne n'est mieux placé pour cela que Barrán, le chef brehon des cinq royaumes. Dieu merci, il est ici, il fait partie de l'escorte du haut roi. Ainsi, les princes du Nord ne pourront contester ses décisions.

— Si je défends le roi du Connacht, qui représentera la partie plaignante ?

À cet instant, on frappa deux coups à la porte. Elle s'ouvrit. Un garde s'effaça devant un homme d'un âge indéfinissable, revêtu de robes d'un grand prix, qui vint s'incliner devant Colgú. Ses yeux fixes et brillants, trop rapprochés de son gros nez, lui donnaient un air sévère, mais quand son regard tomba sur Fidelma, ses lèvres s'étirèrent en un petit sourire.

— Fidelma de Cashel ! Depuis notre dernière rencontre à Ferna, dans le royaume de Laigin, votre réputation n'a fait que croître et il semblerait que vous soyez devenue célèbre.

— On a trop parlé de mes succès, Barrán, et oublié mes nombreux échecs.

Le sourire du brehon s'élargit.

— Votre travail à Ferna et notre précédente rencontre à Ros Ailithir ont clairement démontré que votre réputation n'était pas usurpée. Cependant, moi qui ne songeais qu'à vous féliciter pour votre mariage, voilà que je vous retrouve dans le cadre de vos fonctions !

Il jeta un coup d'oeil à Colgú et Baithen, qui l'avaient accueilli lors de son arrivée.

— Votre messenger m'a informé de l'affaire qui vous préoccupe.

Colgú lui indiqua un siège.

— Et savez-vous pourquoi je vous ai prié de vous joindre à nous ?

— Je suppose que vous voulez que je préside le procès de Muirchertach Nár, accusé du meurtre de l'abbé Ultán de Cill Ria ?

— Vous acceptez ?

— Naturellement. Comme Muirchertach Nár est roi du Connacht, je me félicite d'être ici pour des raisons davantage liées à la diplomatie qu'à la justice.

Colgú sourit.

— Muirchertach Nár a exercé son droit de choisir son avocat et il a désigné Fidelma.

— Allez-vous exaucer son vœu ? demanda le brehon à Fidelma.

— Oui, bien que Muirchertach n'ait pas encore été informé de ma décision.

— Là encore, cela tombe bien d'un point de vue diplomatique dans la mesure où le Connacht est concerné, et d'un point de vue personnel pour Muirchertach, qui est assuré d'être bien défendu. Qui représentera la partie plaignante ?

— Je venais de poser la question juste avant votre arrivée.

— Le crime a été commis ici, intervint Baithen, à Cashel dans le château du roi. Même si je suis un témoin dans cette affaire, en tant que brehon de Muman il me revient de représenter la partie plaignante.

Fidelma parut songeuse.

— Dans ce cas, il vous sera impossible d'apparaître comme témoin. C'est stipulé dans les *Berrad Airechta*, les lois sur les personnes. Si vous n'en tenez pas compte, vous risquez d'être interpellé sur le sujet.

Baithen parut surpris.

— Pourriez-vous être plus précise ?

— Si on considère qu'un accusateur a toujours avantage à obtenir une condamnation, il y aurait un conflit d'intérêts entre votre devoir de témoin et votre rôle de plaignant : un homme ne peut porter témoignage s'il en tire avantage par ailleurs.

Baithen haussa les épaules.

— Très bien, je m'abstiendrai de témoigner : Caol le fera à ma place, il a vu exactement la même chose que moi.

Barrán secoua la tête.

— Excusez-moi, Baithen, mais vous m'obligez à statuer sur ce point. Fidelma a raison. Vous ne pouvez ignorer ce que vous avez vu. Vous êtes nécessairement partie prenante.

Baithen s'inclina de bonne grâce.

— Il n'empêche qu'il nous faut un avocat de la partie plaignante, une personne d'un certain rang, et certainement pas un juge appartenant à l'entourage des rois du Nord.

— Je vous l'accorde, répliqua Barrán. Voilà pourquoi je propose Ninnid, le nouveau brehon de Laigin. Il appartient au clan des Uí Dróna, qui vivent au sud de ce royaume. Si on considère le problème auquel nous sommes confrontés, Laigin représente la seule voix indépendante. Et le hasard faisant bien les choses, Ninnid est justement ici avec son roi, Fianamail.

Fidelma fronça les sourcils.

— J'espère qu'il est mieux qualifié que l'évêque Forbassach !

Barrán se mit à rire.

— Ce n'est pas difficile. Après que vous l'avez défait à Ferna, il a été déchu de son rang et s'est retiré dans une petite communauté. Par ailleurs, il lui est interdit d'exercer une quelconque fonction en relation avec la loi. Le roi Fianamail a dû se trouver un nouveau brehon et quand il m'a demandé conseil, je lui ai indiqué Ninnid. Voilà un homme de talent, un procureur ardent et scrupuleux. Certes, il est encore jeune et assez arrogant, mais je suis certain qu'il se bonifiera avec le temps. Si vous avez des objections à sa désignation, je vous écoute.

Baithen parut indifférent.

— Je ne le connais pas assez pour le récuser, fit observer Colgú. Pour moi, votre recommandation me suffit. Qu'en penses-tu, Fidelma ?

— Un brehon de Laigin est un choix logique, peut-être le seul possible. Il est étranger au royaume de la victime, à celui de l'accusé et à celui où le drame s'est déroulé. Donc il devrait se montrer objectif.

Elle alla à la fenêtre et contempla le ciel sombre.

— Je ferais bien d'aller prévenir Eadulf que le mariage est repoussé. Je vais aussi le prier de m'assister dans mon enquête. Barrán, je suppose que vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Au contraire ! s'exclama Barrán. L'expérience et les qualités de frère Eadulf sont connues de tous et son nom est maintenant indissolublement lié au vôtre.

— Donc tout est réglé, soupira Colgú. Il ne nous reste plus qu'à annoncer la triste nouvelle à nos invités. Les cérémonies se dérouleront dès que cette affaire aura été résolue.

Colgú sourit à sa soeur.

— Espérons que nous n'aurons pas trop longtemps à attendre.

Barrán se montra sincèrement désolé.

— Vous traversez une dure épreuve, Fidelma, mais je suis persuadé que vous mènerez cette affaire à une conclusion rapide. Nous ne pourrions pas retenir ces nobles seigneurs et leurs escortes plus de quelques jours dans ces murs...

— La loi et la justice vont à leur rythme, fit observer Fidelma. Je suis la première à regretter ce retard inattendu à mes noces, mais

aucun homme ne devrait être innocenté ou condamné dans un laps de temps calculé en fonction d'objectifs personnels.

Sur ces belles paroles, Fidelma se retira après un bref hochement de tête en direction des personnes présentes.

— Je commence à croire qu'il y a du vrai dans les augures du vieux Conchobhar, déclara Eadulf quand Fidelma lui eut exposé les faits.

— Oui, il avait annoncé de mauvais présages pour le jour que nous avions choisi.

Ils entendirent la cloche de la chapelle résonner dans le silence, appelant les religieux à la première prière du jour.

Fidelma jeta un coup d'oeil à un miroir et remit de l'ordre dans sa coiffure d'un geste machinal.

— Enfin, d'après ce que nous avons appris sur l'abbé Ultán, il n'y avait pas besoin d'être prophète pour deviner qu'il causerait des problèmes.

— Certes. Il est néanmoins regrettable que Caol ait relevé Dego de ses devoirs de sentinelle. Je comprends sa décision, mais j'espère qu'elle ne le mettra pas dans l'embarras.

— Mon frère a pris sur lui toutes les responsabilités.

— Tu te rappelles que frère Berriherth avait proféré des menaces contre Ultán devant moi et frère Conchobhar ?

— Je ne l'ai pas oublié. Mais le meurtre a eu lieu alors que les portes de la forteresse avaient été barricadées pour la nuit. Je le tiens de Caol. Quant à tes amis saxons, ils sont logés dans une des hôtelleries de la ville et n'auraient pas été admis ici après la fermeture des portes.

Il y eut un nouveau silence.

— Donc tout est suspendu à la résolution de cette affaire ?

Fidelma acquiesça, alla à la fenêtre et regarda la ville au pied du rocher, éclairée par de rares lanternes.

Quand je pense à tous ces pauvres gens qui se sont déplacés pour l'*ænach*...

— Pourquoi ne pas autoriser la fête ? objecta Eadulf. Cela n'interférerait en rien avec ce qui se passe à la forteresse.

— L'abbé Séгдаe ne manquerait pas de souligner l'inconvenance d'une telle attitude. Un évêque-abbé vient d'être assassiné sans que le coupable ait été démasqué.

— Bien peu le regretteront, tout le monde semblait le haïr.

— Plus tôt nous nous mettrons au travail, plus vite nous en aurons terminé.

— Par où allons-nous commencer ? demanda Eadulf qui finissait de s'habiller.

— Comme de coutume, par l'examen du corps. Frère Conchobhar

s'en chargera. Ensuite, nous entendrons ce que Muirchertach Nár a à nous dire, mais Muirchertach Nár étant roi...

— Il ne serait pas *cubaid*, bienséant, que je sois présent lors de votre entrevue à moins qu'il n'en exprime le désir.

Fidelma lui sourit avec gratitude.

Quand ils traversèrent la cour pavée, il faisait encore nuit, mais l'officine de l'apothicaire était éclairée. Fidelma frappa doucement à la porte et entra. L'odeur âcre de plantes et de fleurs séchées qui les accueillit la fit éternuer.

Dans la semi-obscurité, frère Conchobhar leva les yeux du bol où il préparait une mixture à la lueur d'une lanterne.

— Je vous attendais, lança-t-il. Allez vous requérir ou juger, lady ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Fidelma. Le juge sera le chef brehon des cinq royaumes, Barrán en personne. Et l'accusé a demandé que je le défende.

— Je n'aimerais pas être à votre place, gloussa Conchobhar avec une grimace comique. Dieu merci, je n'aurai jamais à exercer ce genre de fonction. C'est une tâche difficile de défendre une personne surprise sur les lieux du crime.

— Mon mentor, le brehon Morann, disait de s'abstenir de juger avant d'avoir la version des deux parties.

— Excellente philosophie.

Il jeta un coup d'oeil à Eadulf.

— Donc vous allez travailler tous les deux sur cette affaire ?

— Oui, et je crois que vous avez été désigné pour examiner le corps.

— Disons qu'on a fait appel à moi pour cette tâche ingrate. Mais on ne m'avait pas prévenu qu'il s'agissait de l'abbé Ultán.

Fidelma esquissa un sourire.

— Et où se trouve le cadavre à cette heure ?

— Sur le lit où l'abbé a été assassiné. C'étaient les ordres du brehon Baithen, afin que vous preniez vous-même connaissance de la scène du forfait en l'état. Baithen est un juge avisé, contrairement à Dathal.

Il jeta un coup d'oeil en biais à Eadulf qui avait été injustement accusé de meurtre par le vieux juge.

— Voulez-vous que je vous désigne les principaux éléments que j'ai relevés ? demanda-t-il en revenant à Fidelma.

— Volontiers.

Frère Conchobhar mit de côté le mélange auquel il travaillait et s'essuya les mains à une pièce de tissu.

— Allons-y.

Ils se dirigèrent vers la partie du château réservée aux invités.

Enda, un des guerriers de Caol, se tenait devant les appartements qui avaient été alloués à l'abbé Ultán. Il s'effaça devant les visiteurs avec un salut respectueux.

À l'intérieur de la chambre éclairée par des chandelles, le corps de l'abbé gisait sur le lit. Le sang avait imbibé ses vêtements et taché les draps. Sinon, tout était dans un ordre parfait.

— A-t-on bougé quelque chose ? demanda Fidelma.

Frère Conchobhar secoua la tête.

— Baithen m'a bien précisé de tout laisser comme je l'avais trouvé. L'abbé était à l'évidence un homme rangé.

— Aucune trace de lutte ?

— Aucune.

— Ce qui signifie qu'il connaissait probablement son assassin, fit remarquer Eadulf.

— Le corps n'a pas été déplacé ? s'enquit Fidelma.

— Je n'avais aucune raison de le toucher : la cause du décès est évidente.

— On lui a plongé une dague dans le coeur.

— Exactement.

— Donc l'abbé n'avait aucune idée de l'assaut dont il allait être l'objet, en conclut Eadulf.

— Pourquoi donc ? s'étonna Fidelma.

— Regarde la position du corps. Quand on l'a frappé, l'abbé est tombé en arrière alors qu'il était assis sur le lit. Les jambes touchent à peine le sol et un pied est nu... la sandale a glissé quand il a été attaqué. Donc il avait détaché les lanières. Un abbé comme lui n'était pas du genre à adopter une attitude aussi détendue devant un étranger.

Fidelma eut un sourire approuvateur.

— Bien observé, Eadulf.

Elle se pencha et examina les pieds de l'homme. Puis elle jeta un regard circulaire, poussa une exclamation de satisfaction et récupéra une sandale, qui s'était retrouvée sous une petite table. L'autre pied était toujours chaussé.

Quand elle se redressa, Eadulf était penché sur l'abbé.

— Vous confirmez comme moi qu'il a été poignardé à plusieurs reprises ? demanda-t-il à frère Conchobhar qui acquiesça.

— Cela me rappelle, dit le vieil apothicaire, que vous avez étudié dans une de nos plus grandes écoles de médecine. Tuam Breacain, je crois ?

— C'est exact. L'abbé a été frappé six fois.

Fidelma regarda par-dessus son épaule.

— Vraiment ?

Il y avait tellement de sang sur les vêtements qu'elle n'avait pas

compté les plaies.

— Et qu'en déduisez-vous ? demanda frère Conchobhar. Ce n'est pas à moi de tirer des conclusions, mais il y en a une qui s'impose.

— Ce meurtre a été commis sous l'empire d'une émotion violente, répondit aussitôt Fidelma.

— Des six blessures, une seule était mortelle, renchérit frère Conchobhar : celle qui a pénétré entre les côtes. Les autres ont provoqué un grand épanchement de sang. On jurerait que les coups ont été portés au hasard. À mon avis, l'assassin, possédé par une furie soudaine, s'est jeté sur l'abbé. Surpris, celui-ci est tombé en arrière, comme l'a judicieusement remarqué Eadulf, et la gravité de la première blessure l'a laissé sans défense.

Fidelma hocha la tête.

— En d'autres termes, vous pensez que l'assaillant était une personne d'assez faible constitution.

Frère Conchobhar pinça les lèvres d'un air entendu.

— Je pense qu'un homme aguerri n'aurait pas frappé de façon aussi désordonnée.

Eadulf fit la grimace.

— Et si la passion expliquait le manque de vigueur ? La rage peut réduire l'homme le plus robuste à une impuissance temporaire.

— A-t-on récupéré la dague ? s'enquit Fidelma.

— Non, l'assassin l'a emportée avec lui.

Fidelma, qui examinait la couverture sur le lit, indiqua une tache de forme irrégulière non loin du corps.

— Après l'avoir essuyée. Apparemment, la lame était assez large.

— Donc cette personne n'était pas aussi troublée qu'on aurait pu le croire au premier abord, souligna Eadulf.

Brusquement, Fidelma s'avança et souleva un coin de la robe de l'abbé.

— On dirait qu'un papier s'est glissé dans les plis du tissu, murmura-t-elle.

Quand elle se redressa, elle tenait à la main une feuille maculée de sang. Elle la déplia, y jeta un coup d'oeil et la tendit à Eadulf qui se mit à rire.

— Eh bien ! Après tout, l'abbé n'était peut-être pas la personne arrogante et insensible qu'on nous a décrite. Voilà un poème d'amour qui vaut son pesant d'or.

Il lut à voix haute :

Par ces nuits glacées, je ne puis dormir,

Je pense à l'élu de mon coeur,

Aux nuits que nous avons passées ensemble, Moi et mon amour de Cill

Ria.

— S'il écrivait de tels poèmes, l'homme cachait quelque

tendresse, commenta frère Conchobhar.

Fidelma replia le papier et le rangea dans son marsupium⁽³⁾.

— En tout cas, le vol n'était pas le motif de ce meurtre : on lui a laissé son collier et sa bague d'évêque.

Frère Conchobhar désigna un coffret posé sur une petite table.

— Je l'ai trouvé ouvert quand je suis venu la première fois. Il est plein de pierres précieuses. Peut-être l'évêque avait-il l'intention de faire des cadeaux ?

Fidelma vit qu'il était effectivement rempli de gemmes de grande valeur.

— À quel genre de présents pensez-vous ?

Le vieux religieux haussa les épaules.

— J'ai entendu dire que la mission de l'abbé ici ne consistait pas seulement à contrarier votre mariage, lady. Il aurait été chargé de persuader un certain nombre de personnes d'appuyer les ambitions d'Ard Macha.

— D'où tenez-vous cette histoire ?

Frère Conchobhar hésita un instant, puis se décida.

— De l'abbé Augaire de Conga, à qui j'ai parlé hier au soir. D'après Augaire, des oboles de ce genre auraient été généreusement distribuées aux prélats de certaines abbayes du Nord, afin de remporter leurs suffrages.

— Alors il ne s'agit pas de présents, mais de tentatives de corruption ! s'exclama Fidelma.

Elle avait utilisé l'expression de *duais do chionn chomaine*, qui signifiait littéralement « un cadeau en retour de bontés ».

— Voilà ce qu'Augaire m'a confié, dit Conchobhar d'un air grave.

— Autre chose que vous auriez vu ou entendu ?

Frère Conchobhar réfléchit.

— Si je puis me permettre une remarque peut-être déplacée, dit-il enfin, il me semble que l'abbé Ultán aimait un peu trop son confort.

— Oui ? le pressa Eadulf.

— Tout d'abord, il portait de la soie sous la robe de laine rêche des religieux.

— C'est assez courant chez ceux qui en ont les moyens.

— Sauf qu'Ultán clamait qu'il vivait au plus près des règles de l'austérité, de la chasteté et de la pauvreté, en accord avec les règles des Pénitentiels.

— Vous en en apprenez des choses dans votre officine d'apothicaire ! fit observer Eadulf, très pince-sans-rire.

— N'est-ce pas ? reconnut Conchobhar d'un ton léger. Que voulez-vous, à mon âge, j'ai le temps d'écouter les autres tandis que vous, les jeunes, n'arrêtez pas de vous agiter. En procédant ainsi, vous passez régulièrement à côté de l'essentiel.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Je crois que nous en avons assez vu. Nous nous entretiendrons plus tard avec l'entourage de l'abbé. Dès que le brehon Ninnid en aura fini avec son enquête, on fera procéder à la toilette du corps pour l'enterrement.

Frère Conchobhar s'inclina.

Dehors, Fidelma s'arrêta devant Enda.

— Aucun membre de la suite de l'abbé n'est autorisé à pénétrer dans cette pièce sans mon autorisation.

— Bien, lady.

— Et maintenant ? demanda Eadulf dans le corridor.

— Il faut que je parle à Muirchertach Nár. Quant à toi, tu devrais aller te reposer ou en profiter pour manger quelque chose. Dès que j'en aurai terminé avec le roi du Connacht, je promets de venir tout te raconter.

CHAPITRE VI

Muirchertach Nár avait été autorisé à rester dans ses appartements avec son épouse, lady Aíbnat. Devant leur porte, Fidelma trouva Gormán, qui appartenait lui aussi à la garde de Colgú. Elle le salua d'un chaleureux sourire. Gormán, un jeune homme de belle prestance, était le fils de son amie Della qui vivait dans la ville au pied de la forteresse. Il leva la main pour la saluer.

— On m'avait prévenu que vous viendriez, lady. Je suis désolé que cette belle journée ait été gâchée par des événements aussi fâcheux. Ma mère se faisait un tel plaisir d'assister à votre mariage...

Gormán n'avait révélé le nom de sa mère que tardivement, car Della avait autrefois exercé la fonction de *bé-taide*, de prostituée. Cela lui avait valu d'être rejetée par bon nombre de bien-pensants, même après que Fidelma l'eut défendue avec succès et lui eut obtenu des compensations pour avoir été victime d'un viol. Plus récemment, Della avait été accusée d'avoir enlevé le fils de Fidelma, Alchú. Des soupçons malveillants dont Fidelma, l'avait rapidement blanchie.

— Je vous remercie, Gormán. Espérons que les cérémonies ne seront pas trop retardées. Tout est calme ?

Gormán parut troublé.

— Je n'ai pas eu de problèmes particuliers, lady. En vérité, je suis heureux que vous soyez venue. C'est une tâche difficile d'être le geôlier d'un roi. Heureusement, Muirchertach Nár est un prisonnier courtois, comme il sied à son rang. L'exact contraire de son épouse, lady Aíbnat, qui ne perd jamais une occasion de manifester sa colère et son ressentiment.

Fidelma fit la grimace.

— En les circonstances, on ne peut raisonnablement s'attendre à des dispositions aimables de la part de chacun.

Elle se redressa, se concentra et fit signe à Gormán de frapper à la porte.

— Qui est-ce ? demanda une voix.

— Lady Fidelma ! annonça Gormán.

La porte s'ouvrit et elle fit son entrée.

Le roi du Connacht, Muirchertach Nár des Uí Fiachracha Aiden, était un homme grand, mince, avec des cheveux noirs, une peau pâle

tendue sur un visage osseux. Ses yeux clairs et cernés semblaient fixer le vide. Alors qu'il s'avavançait vers elle, Fidelma remarqua sa démarche de marin, surprenante chez un monarque. Elle s'accordait étonnamment à son nom, qui signifiait « habile à la navigation », et sa poignée de main était ferme malgré son apparence malade.

Au cours de ses cinq années de règne, Muirchertach Nár n'avait cessé de quêter des succès qui lui eussent permis de sortir de l'ombre de son père. Mais cette entreprise était ardue. Guaire Aidne, roi du Connacht, avait été un homme célébré pour sa générosité, son hospitalité et sa grandeur. Muirchertach avait néanmoins gagné l'épithète de Nár, maintenant rattaché à son nom, qui signifiait non seulement noble, mais aussi honnête et avisé. Cependant, quelque chose chez lui rappelait à Fidelma de vieilles histoires qui avaient couru sur Guaire. On racontait que, doté d'une nature rusée et ambitieuse, il n'avait pas hésité à faire assassiner des rivaux gênants. Par exemple des invités qui assistaient à une fête dans sa propre forteresse de Durlas. Le père de Fidelma avait livré une bataille contre Guaire, lui infligeant une cuisante défaite. À sa mort, Guaire avait été transporté jusqu'à la grande abbaye de Cluain Mic Nois, où il avait été enterré avec tous les honneurs dans un concert de lamentations des abbés et des évêques d'Éireann. Après tout, ces rumeurs sur les méfaits de Guaire n'étaient peut-être pas fondées...

Fidelma observa Muirchertach à la dérobée. Son visage buté n'inspirait pas confiance. Juvénal avait bien dit qu'il ne fallait pas se fier aux apparences, mais, d'après sa propre expérience, cet adage ne se vérifiait pas toujours. Fidelma s'en tenait souvent à sa première impression.

— Il paraît que vous désirez que je vous défende contre l'accusation du meurtre de l'abbé Ultán ? déclara Fidelma sans autre préambule.

— Oui, c'est pour cela qu'on vous a envoyé quérir ! s'exclama une voix aiguë et autoritaire appartenant à une femme qui venait d'émerger de la chambre voisine.

Malgré sa silhouette épaissie et le double menton qui gâchait l'ovale de son joli visage, elle était encore séduisante avec sa belle chevelure rousse, ses yeux d'un bleu de myosotis et sa peau laiteuse. Mais les plis amers de part et d'autre de sa bouche pincée entraînaient un mouvement de recul.

Fidelma la contempla avec une apparente indifférence et revint à Muirchertach.

Le rouge monta aux joues du roi.

— Je vous présente ma femme, lady Aífnat.

Fidelma inclina la tête.

— Vu les circonstances, il serait mal venu de vous souhaiter la

bienvenue à Cashel, lady. Espérons cependant que nous pourrons résoudre cette triste affaire en temps utile, afin que nous vous fassions oublier les désagréments de votre séjour ici.

Aífnat renifla.

— Je me suis déplacée pour complaire à mon mari, non par déférence envers les Eóghanacht, lança-t-elle d'un ton acide. J'appartiens aux Uí Briúin. Nous n'avons rien de commun avec vous et n'attendons rien de votre part.

— Dans ce cas, permettez que je vous accueille ici au nom de la courtoisie que votre époux a toujours manifestée à notre égard, rétorqua Fidelma avec un petit sourire. Et maintenant, si nous en venions aux faits ?

Muirchertach jeta un regard réprobateur à la reine qui avait pris un siège auprès du feu et semblait les ignorer. Fidelma se dirigea aussitôt vers le fauteuil en face de celui d'Aífnat et s'y installa confortablement. Aussitôt, la reine se raidit.

— Vous vous asseyez en présence d'un roi ? Pas même la soeur du souverain d'un *cóicead* n'y est autorisée !

— Sans doute ignorez-vous que je suis un *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*. D'après nos coutumes et nos lois, je peux m'asseoir en présence du roi d'un des cinq royaumes sans lui en demander l'autorisation, et même en présence du haut roi s'il m'y convie.

Muirchertach se racla la gorge d'un air gêné, prit une chaise dans un coin de la pièce et l'amena près du feu.

— Pardonnez à ma femme qui est un peu distraite, Fidelma. Et maintenant, venons-en au sujet qui nous préoccupe.

Aífnat émit un reniflement de mépris.

— Très bien. Racontez-moi ce qui s'est passé.

Muirchertach parut déconcerté.

— Je croyais qu'on vous en avait informée.

— Pour vous défendre, j'ai besoin que vous me l'expliquiez en personne et me donniez votre point de vue.

— Comment peut-il se défendre s'il ne connaît pas le chef d'accusation ? ironisa Aífnat.

Fidelma l'ignore.

— Vous savez que vous êtes soupçonné d'avoir assassiné Ultán de Cill Ria, évêque des Uí Thuirtrí ? dit-elle d'une voix posée.

— Oui, admit Muirchertach.

— Si vous êtes innocent, le détail des charges retenues contre vous importe peu. Seul un coupable utilise les éléments fournis par ses accusateurs pour se frayer un chemin vers l'acquittement. Je vous écoute.

Muirchertach jeta un rapide coup d'oeil à sa femme et se décida.

— Mon histoire est simple. Je me suis rendu dans les

appartements de l'abbé Ultán...

Il se tourna en direction de la fenêtre. La lumière du jour commençait à pointer.

— Cela s'est passé la nuit dernière. J'ai frappé à la porte, mais, comme nul ne me répondait, j'ai essayé la poignée. C'était ouvert. En entrant, j'ai tout de suite vu Ultán, allongé en travers du lit. J'ai d'abord cru qu'il s'était endormi encore habillé. En m'approchant pour le réveiller, j'ai remarqué des taches sombres sur sa robe. Ses yeux étaient fixes et grands ouverts. Dans ma vie, j'ai vu beaucoup de cadavres et j'ai aussitôt compris qu'il n'était pas mort de mort naturelle. Pris de panique, je suis ressorti en courant et me suis réfugié ici. C'est tout ce que je sais.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— En réalisant que l'abbé avait été assassiné, dit-elle enfin, vous n'avez pas eu l'idée de donner l'alarme ?

— J'avais l'esprit confus et je m'interrogeais sur les dispositions à prendre.

— À votre retour, lady Aífnat vous attendait-elle ici ?

— Oui, bien sûr.

— Et vous lui avez tout raconté ?

— Naturellement.

— Comment a-t-elle réagi ?

Muirchertach rougit.

— Elle m'a dit que...

— Cette affaire ne nous concernait en rien, intervint aussitôt Aífnat. Et qu'on découvrirait bien assez tôt le corps de l'abbé Ultán sans que nous nous mêlions de ce qui ne nous regardait pas.

Fidelma pinça les lèvres d'un air désapprobateur.

— Un bien piètre conseil si l'on considère que cette attitude vaut à votre mari d'être le principal suspect. Quant à vous, Muirchertach, vous auriez mieux fait d'y réfléchir à deux fois avant de vous taire. Maintenant que le pot au lait a été renversé, impossible de revenir en arrière. Ensuite, que s'est-il passé ?

— Le brehon Baithen et le commandant de la garde de Colgú se sont présentés ici. Baithen m'a annoncé qu'ils m'avaient vu m'enfuir de la chambre d'Ultán et il m'a accusé de meurtre.

— Baithen a-t-il déclaré qu'il avait été témoin de ce meurtre ?

Muirchertach la fixa avec dureté.

— Non, comment l'aurait-il pu ? Je n'ai pas tué Ultán.

— D'après vous, il vous a simplement vu quitter la chambre ?

— S'il prétend le contraire, il ment.

— Vous ne savez rien de précis sur la façon dont Ultán aurait trouvé la mort ?

— Non, rien.

— Vous êtes certain que vous n'avez rien d'autre à me dire ?

Muirchertach parut hésitant.

— Pourquoi vous êtes-vous rendu chez l'abbé aux environs de minuit ?

Muirchertach cligna des yeux et adressa un regard suppliant à son épouse, comme s'il lui demandait la permission de parler. À son tour, Fidelma se tourna vers la reine, murée dans son attitude hostile.

— Lady Aíbnat, seriez-vous impliquée dans cette affaire ?

L'expression de son visage confirma Fidelma dans ses doutes, mais Aíbnat garda le silence.

— Très bien. Soit nous traitons cette affaire entre nous de façon courtoise, soit nous entamons une action en justice devant le chef brehon des cinq royaumes...

Muirchertach fronça les sourcils.

— En quoi le brehon Barrán est-il concerné ?

— Quand se tiendra le procès, c'est lui qui jugera et mènera les débats. Le haut roi l'assistera en personne.

— Encore faudrait-il que le procès ait lieu ! s'exclama Aíbnat.

— À moins que vous ne me fournissiez de nouveaux éléments capables de récuser l'accusation, je crains fort qu'il ne se tienne très prochainement.

Muirchertach semblait perdu. Puis ses épaules s'affaissèrent.

— Je suppose que c'est logique, murmura-t-il.

— Y aurait-il une chance pour que le procès soit annulé ? demanda soudain Aíbnat.

— Oui, si vous me dites la vérité, répondit Fidelma. Et si je peux persuader le plaignant et le chef brehon que vous ne mentez pas et qu'ils devraient orienter leurs recherches ailleurs. Tout dépend de votre époux et de vous-même en tant que témoin à décharge.

Aíbnat se mordit la lèvre, puis elle adressa un léger signe de tête à Muirchertach.

Ce dernier s'éclaircit la voix.

— Je crains que la vérité ne vous soit pas d'un grand secours, Fidelma de Cashel.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je m'étais rendu dans la chambre d'Ultán pour le tuer.

Eadulf était trop agité pour retourner se coucher, et il n'avait pas assez faim pour se faire servir son premier repas de la journée. Il jeta sa cape de castor sur ses épaules et alla se promener sur le chemin de ronde des murailles de la forteresse. À ses pieds, la ville se réveillait. Des panaches de fumée montaient des cheminées, aussitôt dissipés par le vent. Les habitants se préparaient déjà pour la grande fête, ignorants du drame qui s'était produit pendant la nuit. Autour de la

ville, les pavillons et les tentes dressés pour les invités formaient des taches de couleur.

Eadulf déambulait à pas lents. Le temps s'était radouci et les nuages bas annonçaient de la pluie. Dans la plaine saupoudrée de givre, on apercevait des troupeaux de moutons et leurs bergers, silhouettes sombres se détachant sur l'étendue laiteuse.

En voyant Eadulf, une sentinelle leva la main en souriant. Eadulf lui répondit et poursuivit sa promenade, respirant l'air glacé à pleins poumons afin de s'éclaircir les idées. Il n'avait pas assez dormi et, l'esprit trop épuisé pour trouver le repos, était en proie à un sentiment de mélancolie inquiète.

Il aperçut une silhouette devant lui : un vieil homme aux cheveux longs attachés, par une lanière qui portait un mantelet doublé de lapin...

— Bien le bonjour, Ordwulf ! lança Eadulf en saxon.

Le vieil homme se retourna, les yeux écarquillés.

À croire qu'il n'avait pas la conscience tranquille. Puis il fronça les sourcils, comme s'il essayait de se rappeler où il avait déjà vu Eadulf. Décidément, se dit le moine, Ordwulf vivait dans un monde étrange. Il se demanda même si le père de Berrihert n'était pas sénile.

— Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, de la terre des South Folk, dit-il en détachant ses mots. Nous nous sommes rencontrés il y a deux jours à l'occasion de...

Ordwulf eut un geste agacé.

— Je sais, je sais. Vous me prenez pour un vieux gâteux ?

— Loin de moi cette idée, répondit Eadulf, interloqué.

Puis il se figea.

— Je croyais que vous et vos hommes étiez logés en ville ? J'ignorais que vous séjourniez à la forteresse.

— On nous a bien installés en ville, dans un endroit réservé aux religieux, grommela le vieil homme. Mais je suis venu ici aux premières lueurs du jour. J'attendais qu'ils ouvrent les portes, car j'avais quelqu'un à voir.

Son regard erra sur les lointaines montagnes, au nord.

— Ce pays est assez plaisant, mais il ne peut se comparer à Deira.

Berrihert et ses frères venaient de l'ancien royaume de Deira, conquis par Athelfrith de Bernicia et réuni au royaume situé au nord de la rivière Humber pour former la Northumbrie. Certains, qui étaient encore de ce monde, avaient été les témoins de cette époque.

— Ici, il n'y a pas de rivages. Ma forteresse se dressait au bord de la mer. Et aussi loin que portait le regard, les terres alentour m'appartenaient. Maintenant, je ne suis qu'un exilé dans ces contrées.

— Vous avez le mal du pays ? s'enquit poliment Eadulf.

— Je me languis plutôt de ma femme, qui est décédée, et de tous

les amis qui vivaient auprès de moi.

Eadulf ne savait trop quoi répondre.

— *Tempori parendum, murmura-t-il.*

Le vieil homme le toisa d'un air désapprobateur.

— Parlez-moi en bon saxon, l'ami, car je suis lassé de ces charabias auxquels je ne comprends rien.

— Je disais que les temps changent et nous devons changer avec eux.

— Sottises pour les ignorants ! grommela Ordwulf. Le temps est un voleur. Il m'a pris Aelgifu et que m'a-t-il laissé ?

— Au moins trois fils dont vous devriez être fier, lui rappela Eadulf.

— On se demande pourquoi ! s'exclama le vieil homme.

Sans se gêner, il examina Eadulf de la tête aux pieds.

— Tout le monde n'est pas obligé de partager l'opinion de personnes dans votre genre.

— Qu'entendez-vous par là ? s'énerva Eadulf.

— Trois fils qui se sont convertis à la nouvelle foi à laquelle vous appartenez. Trois fils très saints et très pieux et pas un seul guerrier.

— Pourquoi le regretter ? Ne vaut-il pas mieux servir Dieu et aider les gens plutôt que de risquer sa vie sur les champs de bataille ?

— Aider les gens ? Si l'un d'eux avait été un guerrier, ma femme vivrait encore. Puisse Hel attendre celui qui a provoqué sa mort aux portes de Niflheim, la contrée des brouillards.

Eadulf frissonna au nom de la déesse de la Mort. Il avait été élevé dans les anciennes croyances et même aujourd'hui Odin, Thor, Tyr, Freya et Hel lui inspiraient une crainte irrépressible. Surtout Hel.

— Rejetteriez-vous la nouvelle foi ? lança-t-il au vieil homme d'un ton indigné.

Ordwulf eut un rire sans joie.

— Si l'ancienne était assez bonne pour mes ancêtres, elle l'est aussi pour moi. Quand mon temps sera venu, je veux rendre mon dernier souffle ma hache de guerre à la main et le nom d'Odin sur les lèvres, afin d'entrer au Walhalla et de festoyer avec les dieux et les héros de mon peuple.

— Cependant, vos fils...

— Mes fils ! Ils n'ont même pas été capables de protéger leur mère des membres de la foi qu'ils avaient embrassée. Je les maudis ! Et je me réjouis que celui qui m'a ravi lady Aelgifu ait été expédié en enfer où il souffrira les tourments des damnés. Que Hel le dévore vivant !

Le vieil homme cracha par-dessus le parapet, tourna les talons et s'éloigna sous le regard consterné d'Eadulf.

Fidelma fixait Muirchertach Nár avec stupéfaction.

— Vous admettez être entré chez l'abbé Ultán pour le tuer ? demanda-t-elle d'un air incrédule.

Muirchertach Nár baissa la tête.

— Oui, mais je n'ai pas eu le temps de mettre mon projet à exécution, car quelqu'un m'avait devancé.

Fidelma se renversa sur son siège et croisa les mains sur ses genoux pour se donner une contenance.

— Pouvez-vous me confier les motifs qui vous avaient poussé à de telles extrémités ?

Muirchertach coula un regard à Aíbnat qui haussa les épaules, comme si elle se lavait les mains de ce qui allait suivre.

— Ma femme vous a déjà dit qu'elle appartenait aux Uí Briúin Aí. Avez-vous entendu parler de la poétesse Searc de ce clan ?

Fidelma secoua la tête.

— Searc, la plus jeune soeur de mon épouse, était douce et affectueuse, répondant en cela au nom qui lui avait été donné.

Searc signifiait « amour » ou « affection ».

— Je suppose qu'elle est décédée puisque vous en parlez au passé ?

— Oui, mais si elle avait vécu, elle serait devenue un de nos plus grands bardes.

Il s'interrompt.

— Poursuivez, le pressa Fidelma.

— Elle avait autant de talent que Líadan ou Ita. Plus de cinq ans se sont écoulés depuis que le Connacht l'a reconnue comme un nom illustre parmi ses *banfilidh*, ses femmes poètes. Elle s'était lancée dans ses premiers tours des grands centres des cinq royaumes pour réciter ses poésies lors des fêtes. Elle assistait à un rassemblement à Ard Macha quand elle a rencontré un jeune poète, du nom de Senach.

Il marqua une pause et Fidelma attendit qu'il se rassérène. Quant à Aíbnat, elle fixait le feu, indifférente en apparence.

— Ils sont tombés amoureux, reprit Muirchertach. Senach appartenait à l'abbaye de Cill Ria et quand il y retourna après la fête de la poésie d'Ard Macha, Searc le suivit.

— Je suppose qu'Ultán était alors abbé de Cill Ria ?

— Exactement.

— Que s'est-il passé ?

— Vous connaissez maintenant les prises de position de l'abbé Ultán. Il appartenait à ce groupe de réformateurs qui se sont prononcés en faveur du célibat des religieux. Il a fait jurer à tous les membres de son abbaye de fuir la compagnie des femmes. Le monastère de Cill Ria, qui était un *conhospitae*, une maison double, a été divisé en deux communautés séparées. Apparemment, Senach pria l'abbé Ultán de le délier de ses vœux afin qu'il puisse rejoindre un

conhospitae. Non seulement Ultán refusa, mais il emprisonna Senach et quand Searc vint le chercher, il la chassa en la faisant fouetter avec des branches de bouleau par des moines.

— De tels actes sont contraires à la loi ! s'écria Fidelma, horrifiée. Personne ne peut s'attaquer à une femme en toute impunité.

— L'abbé Ultán se réclamait des Pénitentiels, expliqua Muirchertach. Ce n'était pas la première fois qu'il ordonnait à ses disciples de faire fouetter une femme dont il affirmait qu'elle avait transgressé les règles de la foi... ou plutôt sa version personnelle de ces règles. On m'a rapporté que certaines de ses victimes ne s'étaient jamais remises de ces châtements.

— Si ce que vous dites est vrai, comment cet homme a-t-il pu devenir le *comarb* de Patrick ? C'est incompréhensible.

— Il avait des amis bien placés, ce qui est parfois plus utile qu'une armée.

— Sommes-nous obligés de nous effacer devant les commandements de la ville étrangère de Rome ? grommela Aíbnat.

— Nous ignorons ce qui s'est passé exactement, poursuivit Muirchertach. D'après une des versions qui nous sont parvenues, Ultán a fait embarquer Senach, contre sa volonté, dans un bateau de pèlerins en partance pour le monastère de Mazerolles de l'abbé Rónán, en Gaule. Or ce navire n'a jamais atteint la Gaule et d'après les rumeurs, il aurait été attaqué par des pirates francs et ses passagers massacrés. Quand Searc apprit cette tragédie...

— Elle se suicida, lança Aíbnat d'une voix rauque.

— Dans son désespoir, ajouta Muirchertach, elle se jeta du haut d'une falaise.

— Si ce geste a été provoqué par l'abbé Ultán, pourquoi n'avez-vous pas intenté une action en justice contre lui ? s'étonna Fidelma. Votre brehon vous aurait été d'un excellent conseil.

Aíbnat eut un sourire sans joie.

— Comment faire un procès à quelqu'un qui nie ce dont on l'accuse ? Ultán pérorait sur les lois de Dieu et citait des textes étranges dont nous n'avions nulle connaissance.

Mais vous avez tenté d'obtenir des compensations ?

— Mon émissaire et mon brehon ont fait les démarches nécessaires, confirma Muirchertach, mais Ultán s'est réfugié derrière les Pénitentiels. Nous avons protesté auprès du *comarb* de Patrick, l'évêque-abbé d'Armagh. Il a refusé d'intervenir, car lui aussi travaille à propager les Pénitentiels.

Fidelma demeura un instant silencieuse.

— Donc, hier, vous vous êtes rendu auprès de l'abbé Ultán dans l'intention de le tuer ?

Muirchertach haussa les épaules.

— Quand j'ai découvert sa présence ici, j'ai pris la décision de lui faire payer ses forfaits. Il avait détruit la vie de deux jeunes gens.

Fidelma contempla Aífnat d'un air songeur.

— Et vous, connaissiez-vous les projets de votre mari quand il a quitté vos appartements la nuit dernière ?

— Tout cela ne concerne en rien mon épouse, s'empressa de dire Muirchertach.

— Saviez-vous que votre mari avait l'intention de venger la mort de votre soeur ? insista Fidelma.

Une étincelle brilla dans les yeux de la reine.

— En tant que roi du Connacht, il y a longtemps qu'il aurait dû lancer une attaque contre les Uí Thuirtrí et brûler l'abbaye d'Ultán.

Fidelma eut un petit sourire.

— Je prends cela pour une réponse affirmative. Je suppose que Muirchertach et vous-même étiez ensemble pendant l'heure qui a précédé la visite de votre époux à l'abbé ?

— Oui, pourquoi ?

— J'ai besoin de comprendre ce qui s'est passé exactement. Comment avez-vous découvert qu'Ultán était ici ?

— Par Augaire de Conga, mon évêque et chef abbé.

— On m'a rapporté que, dès son arrivée, il avait échangé des paroles peu amènes avec Ultán.

— C'est ce qu'il nous a dit.

— L'abbé Augaire était-il ici quand vous êtes parti affronter Ultán ?

— Non, il s'était retiré tôt dans sa chambre.

Fidelma se rappela qu'elle devait confectionner un plan des chambres des invités et de leurs occupants.

— Donc après son départ, vous avez discuté avec lady Aífnat, votre colère est devenue irrépressible et vous avez décidé d'affronter Ultán, résuma-t-elle.

— Mais je ne l'ai pas tué. Dieu m'est témoin, je ne l'ai pas tué sauf en rêve.

Aífnat eut un rire amer.

— Mon mari est incapable d'occire un homme sur le champ de bataille sans se trouver mal. Vous parlez d'un monarque ! Tout ce qui l'intéresse, c'est le bon vin, les banquets, la danse, les fêtes et les femmes.

Muirchertach rougit.

— Je ne pense pas que...

— Tu ne penses pas, un point c'est tout ! Retourne à tes plaisirs et laisse la couronne du Connacht à ton cousin, il est plus homme que tu ne le seras jamais.

Le *tanist* de Muirchertach était Dúnochad Muirisci des Uí

Fiachracha Muaide.

Apparemment, le couple royal ne s'entendait guère et, sous les insultes de sa femme, le souverain s'était empourpré. Gênée, Fidelma toussota.

— Vous me confirmez que vous êtes parti d'ici juste avant minuit et avez découvert le corps sans vie de l'abbé Ultán ?

— Oui !

— Vous avez la parole d'un roi, intervint Aífnat d'un ton railleur. Même s'il n'est pas un représentant très intéressant de la noblesse, sa parole prévaut sur celle de n'importe qui.

— Je vous le jure sur mon honneur, murmura Muirchertach.

Fidelma, qui ne pouvait s'empêcher d'éprouver un mouvement de pitié envers le roi, préféra changer de sujet.

— Et vous, Aífnat, êtes-vous restée ici après le départ de Muirchertach ?

— Que voulez-vous insinuer ?

— Je n'insinue jamais rien, rétorqua Fidelma. Je vous ai posé une question et j'entends que vous y répondiez. Pour votre bien, naturellement. Après tout, Searc était votre soeur. Je devine que c'est vous qui avez poussé votre époux à rendre visite à Ultán, même s'il n'a pas eu le loisir d'aller jusqu'au bout de son projet initial. En l'état actuel des choses, il demeure le principal suspect. Et on pourrait argumenter que vous êtes aussi coupable que lui de cet assassinat.

— Peut-être, répondit Aífnat sans s'émouvoir. Il n'en demeure pas moins que je n'ai pas quitté cette chambre.

— Vous devrez en répondre devant le chef brehon.

— Vous ne nous croyez pas ? s'indigna Aífnat.

— Je n'ai pas encore d'opinion. Mais ma première impression est que si Muirchertach avait été coupable, il aurait inventé une histoire plus crédible pour se disculper.

Elle se leva et le roi l'imita en la fixant d'un air anxieux.

— Acceptez-vous de me défendre ?

— Je suis toujours prête à défendre un innocent contre une accusation infondée, soupira-t-elle. Et maintenant je dois poursuivre mon enquête. Cela vous dérange-t-il qu'Eadulf de Seaxmund's Ham collabore à mes investigations ?

— Un Saxon ? s'exclama Aífnat avec mépris.

— Mon futur époux, lady, qui m'a aidée avec succès dans nombre de mes travaux.

— Naturellement, dit aussitôt Muirchertach. N'étions-nous pas venus ici pour assister à vos noces ? M'exprimer devant Eadulf ne me dérange pas le moins du monde.

— Parfait. À plus tard.

CHAPITRE VII

Fidelma tomba sur Eadulf alors qu'il descendait les marches du chemin de ronde. Quand il lui demanda ce qu'elle avait découvert, elle lui résuma rapidement son entretien avec les souverains du Connacht. Eadulf se frotta le menton d'un air pensif.

— Si Muirchertach est coupable, alors il est très rusé.

— Tu crois que ce récit n'est qu'un stratagème ?

— Peut-être. Se présenter comme l'auteur de ce crime tout en clamant qu'il n'a rien fait peut lui valoir l'acquittement.

— Ce serait le signe d'un esprit pervers.

— Les êtres humains sont insondables, tu le sais mieux que personne. Sachant que le drame vécu par sa belle-soeur serait de toute façon révélé, il a préféré prendre les devants.

— Mais si Muirchertach était vraiment innocent ?

— Ce ne sont pas les suspects qui manquent, ironisa Eadulf.

— Tu penses à l'abbé Augaire ?

— Et aussi à Berrihert et à ses frères.

— Ah oui, je les avais oubliés.

— Je viens de rencontrer Ordwulf sur les murailles... Je pense cependant que nous devrions les éliminer de la liste.

— Pourquoi ?

— Ils ont dormi à l'hôtellerie et à moins d'avoir une bonne raison, personne ne peut pénétrer ici la nuit. Ordwulf dit qu'il est entré dans la forteresse aux premières lueurs du jour. Je crois qu'il désirait s'entretenir avec l'abbé. C'est ainsi qu'il aura appris son assassinat, dont il n'a certainement pas manqué de se réjouir.

— Mieux vaut garder un oeil sur tes amis saxons. Décidément, l'abbé Ultán était haï d'une foule de gens.

— Nous ne disposons que de peu d'éléments sur sa vie. Le roi d'Ulaidh aurait certainement pas mal de choses à nous raconter sur le sujet.

Fidelma secoua la tête.

— Il est trop tôt pour aller voir Blathmac. Commençons par interroger les membres de l'entourage de l'abbé.

Quelques instants plus tard, ils se retrouvaient dans la bibliothèque, que Fidelma avait requise pour questionner les témoins.

Eadulf était assis à une table avec un *tabhall lorga*, un cadre de bois rempli de cire, sur lequel il s'apprêtait à prendre des notes à l'aide d'un *graib* ou style. Fidelma avait pris place à côté de lui, et en face d'eux se tenait le vieux scribe au visage émacié, qui les observait de ses yeux bleu pâle.

— Vous vous appelez bien Drón ? commença Fidelma.

Il avança et recula le menton d'un geste vif, comme un oiseau.

— Je suis frère Drón de Cill Ria. Et vous un *dálaigh* du nom de Fidelma, c'est bien cela ?

Il se tourna vers Eadulf.

— Vous êtes son scribe, je suppose ?

— Je m'appelle Eadulf de Seaxmund's Ham, de la terre des South Folk.

Drón hocha la tête à plusieurs reprises.

— Quel malheur qu'un abbé ait été assassiné alors qu'il se trouvait sous la protection d'un roi !

— Vous-même étiez le scribe de l'abbé Ultán, le coupa Fidelma.

Le menton de Drón pointa en direction de cette dernière.

— Oui, et aussi son intendant et son conseiller. Je l'ai servi à l'abbaye de Cill Ria pendant quatre ans.

— Mais si j'en juge par votre accent, vous n'appartenez pas aux Uí Thuirtrí.

— Vous avez une excellente oreille, ma soeur. Je suis des Uí Dróna de Laigin – d'où mon nom. Nous descendons de Breasal Bélach et avons régné sur Laigin à l'époque de...

— Vous êtes maintenant réduits à un petit clan vivant au nord-ouest de Ferna, conclut Fidelma avec rudesse.

Frère Drón cligna des yeux.

— Vous semblez tout connaître de mon humble origine, murmura-t-il.

— J'ai résidé à Cill Dara et les clans de Laigin me sont familiers. Dites-nous comment vous êtes devenu un proche de l'abbé. Ferna est très éloigné de Cill Ria et des terres des Uí Thuirtrí.

— J'ai quitté Laigin et suis entré en religion alors que j'étais un adulte. Puis j'ai fait mon apprentissage à Ard Macha.

— Pourquoi en Ulaidh ? intervint Eadulf. Laigin a de nombreuses universités ecclésiastiques

— Sléibhte, dans le territoire de votre clan, la maison double de Cill Dara...

— Et vous, Saxon, ricana Drón, pourquoi servez-vous dans les cinq royaumes d'Éireann plutôt que dans votre pays ?

Eadulf s'empourpra.

— Cela ne répond pas à ma question, répliqua-t-il d'un ton sec.

— Au contraire. Tous les oiseaux sont-ils destinés à vivre dans le

nid où ils sont nés ? Je vous rappelle qu'Ard Macha a été fondée par notre grand patron, le bienheureux Patrick. Rien ne m'aurait empêché de marcher sur le sol béni où il a édifié la plus grande église de ces contrées.

— Comment êtes-vous devenu le clerc et le conseiller de l'évêque Ultán ? insista Fidelma.

— Ultán était un ami proche du *comarb* de Patrick, l'*archiepiscopus* Ségéne, et il se rendait souvent à Ard Macha alors que j'y occupais la fonction de scribe. Il m'a félicité pour mon travail et m'a demandé si je voulais bien le suivre dans son abbaye de Cill Ria. C'est ainsi qu'au cours de ces quatre dernières années, je l'ai servi du mieux de mes capacités.

— Et je suppose que vous appuyiez l'abbé dans ses ambitions de faire reconnaître Ard Macha comme le siège épiscopal de la foi dans les cinq royaumes ? demanda Fidelma d'une voix douce.

— Naturellement. Je lui ai même fourni certains des arguments susceptibles de renforcer sa position dans cette noble entreprise, répliqua Drón avec fierté.

— Vous l'avez donc accompagné, en tant que conseiller dans son ambassade, auprès des royaumes du Sud. Dites-moi comment ce projet a pris corps.

Frère Drón haussa les épaules.

C'était à la requête du *comarb* du bienheureux Patrick.

— L'évêque Ségéne ?

— L'*archiepiscopus*, la corrigea frère Drón d'un ton sentencieux. Il cherchait un émissaire pour plaider la reconnaissance d'Ard Macha auprès des abbayes et des églises du Sud. Comme il s'agissait d'un projet que je... que l'abbé Ultán caressait depuis longtemps, il a accompli cette mission avec la plus grande joie.

— À part vous et l'abbé Ultán, qui participait à cette ambassade ?

— Deux de nos religieuses, soeur Marga et soeur Sétach. Et deux serviteurs nous escortaient pour s'occuper de notre carriole et de nos chevaux.

— Quel était le rôle de vos compagnes ?

— Elles tenaient la chronique de nos entrevues et prenaient soin des documents que nous présentions pour appuyer nos requêtes.

— En ce qui concerne l'abbé Ultán, le connaissiez-vous bien ?

— Dans quel sens ?

— Quel type d'homme était-il ? Parlez-nous de ses espoirs, ses craintes, ses ennemis...

Frère Drón se renversa en arrière et croisa les mains devant lui.

— Je le définirais comme un homme intègre, énergique, dont la seule passion était la religion et la cause qu'il défendait.

— Une cause qui vous tient trop à coeur ne risque-t-elle pas de

mener à l'intolérance et au despotisme ? demanda Eadulf en relisant ses notes.

Frère Drón parut choqué.

— Vous parlez de l'abbé Ultán !

— Je parle d'un pécheur comme nous tous, qu'il soit abbé ne change rien à l'affaire.

— Je vous concède que l'abbé Ultán était fermement ancré dans sa foi et se montrait implacable avec ceux qui s'y opposaient.

Eadulf eut un sourire sans joie.

— *Fortiter in re, suaviter in modo*. Il faut être résolu dans son action, mais conciliant dans ses manières.

— Cette sévérité à laquelle vous faisiez allusion, intervint Fidelma, n'a-t-elle pas valu de solides inimitiés à Ultán ?

— Ses ennemis étaient les ennemis de la foi, qui ne manquent pas autour de nous. Et n'oubliez pas que ses qualités de meneur d'hommes lui valaient l'admiration de l'*archiepiscopus* Ségéne.

Après réflexion, Fidelma renonça à lui rappeler que personne, en dehors d'Ard Macha, ne reconnaissait cette nouvelle distinction d'*archiepiscopus*. Dans les cinq royaumes, le statut de *comarb* de Patrick et celui de *comarb* d'Ailbe étaient équivalents. Nul n'avait la préséance sur l'autre. Drón pouvait bien élever Ségéne à la dignité qui lui plaisait, elle demeurerait inexistante et sans fondement.

— Certaines des qualités que vous reconnaissez à Ultán ne conviennent guère à ceux qui ressentent l'appel de la foi, déclara-t-elle.

Frère Drón parut perplexe.

— Cet homme que vous décrivez comme dur et implacable semblait très éloigné d'un message de paix et d'amour.

— Notre mouvement est comme une armée en marche, déclara frère Drón avec une naïveté désarmante. Nous devons conquérir des âmes pour le Christ. L'abbé Ultán menait une croisade pour convertir les païens au christianisme.

— Conquérir les âmes, dites-vous ? Une âme n'a pas à être soumise et subjuguée. Elle se gagne par la raison et la logique.

Frère Drón fit la moue.

— Peu importe comment les gens s'inclinent devant Notre-Seigneur, l'important est qu'ils courbent la tête.

— Même nos anciens dieux ne se sont jamais proclamés les maîtres de qui que ce soit, ils n'ont jamais exigé que l'on se prosterne devant eux. Et le Christ pas davantage. Si Dieu a donné le libre arbitre aux hommes, alors c'est que nous sommes en mesure de choisir. Rien ne nous destine à être conquis par la peur et la force.

— Gardez vos leçons de théologie pour vous, Fidelma de Cashel ! s'écria Drón, le visage déformé par la colère. L'abbé Ultán avait bien

raison de venir ici pour s'opposer à votre mariage. Vous ne méritez pas la place que vous occupez parmi les religieux. Tenez-vous-en à la loi et laissez donc les questions sur la foi à ceux qui sont qualifiés pour en débattre.

— Je vous entends, frère Drón, lui répondit Fidelma d'un ton cassant. Vous désirez parler de la loi ? Cela tombe bien. Je suis un *dálaigh* et vous un *fiadu*, un témoin. En tant que tel, vous avez des obligations : l'honnêteté, le respect de la justice et de ses représentants. Dans l'éventualité où vous ne respecteriez pas ces obligations, vous seriez soumis à des contraintes et des amendes. Cela, au moins, n'est pas difficile à comprendre.

Frère Drón déglutit.

— À Cill Ria, aucune femme n'oserait s'adresser à moi sur ce ton. Nous sommes gouvernés pas les règles des Pénitentiels et...

— Vous n'êtes pas à Cill Ria. Depuis des temps immémoriaux, la loi dans ce pays est celle des Fénechus. Si vous refusez de vous y soumettre, j'appellerai un des gardes de mon frère, qui vous mènera en un lieu où vous aurez tout le loisir de méditer sur la justice dans les cinq royaumes. Où étiez-vous la nuit dernière ?

— Je vous demande pardon ?

— Vous m'avez parfaitement comprise.

— J'étais dans ma chambre. On m'avait réservé une place dans un dortoir avec les autres religieux, mais l'abbé Ultán s'est plaint à votre intendant : il désirait que je sois logé près de lui, dans l'éventualité où il aurait besoin de mes services.

— Où exactement ?

— Les appartements de l'abbé se trouvaient à l'angle d'un corridor et ma chambre à cinq toises environ de sa porte.

— Étiez-vous présent au moment où l'abbé a été assassiné ?

— Je me suis retiré tôt, selon mon habitude : je me lève plusieurs heures avant le lever du soleil, afin de prier et de me préparer pour la journée qui s'annonce.

— Et quand vous a-t-on annoncé la mort de l'abbé ?

— Je me trouvais à la chapelle où je méditais quand des frères sont entrés et ont annoncé la nouvelle. Horrifié, je me suis aussitôt rendu aux appartements de l'abbé, mais un garde m'en a interdit l'accès. On m'a demandé, ou plutôt ordonné, de retourner dans ma chambre et d'y attendre la convocation du *dálaigh* chargé des investigations. J'ai protesté avec vigueur et me suis rendu auprès du roi Blathmac mac Mael Coba, qui est dans ces murs.

— Je suppose que le roi Blathmac d'Ulaidh vous a rappelé à vos devoirs envers la loi ? susurra Fidelma.

— Il m'a effectivement conseillé d'accéder à vos exigences, grommela le religieux.

— Voilà un sage monarque, murmura Eadulf, qui leva les yeux au ciel tandis que Fidelma cherchait un moyen d'ébranler l'assurance du moine rétif.

— Vous avez bien dormi pendant la nuit, frère Drón ? Vous n'avez été dérangé à aucun moment ?

— Je vous l'aurais signalé !

— Pas même quand le corps a été découvert et que de nombreuses personnes se sont succédé dans les appartements de l'abbé Ultán ?

— Non, pas même à ce moment-là.

— Et vous êtes certain que vous ne lui connaissiez aucun ennemi ?

Frère Drón renifla.

— Je n'ai pas dit cela. Mais ses seuls ennemis étaient ceux de la foi. D'ailleurs, quand on m'a appris que Muirchertach de Connacht était le principal suspect, je n'ai guère été étonné.

— Vraiment ?

— Cela faisait plusieurs années qu'il menaçait l'abbé.

— De quelle manière ?

— Au nom de sa belle-famille, il exigeait le prix de l'honneur pour la soeur de son épouse. Dix *seids* parce qu'elle était un poète reconnu.

Fidelma plissa les paupières.

— Cette exigence avait-elle été formulée par le biais d'un brehon ?

— Euh... oui, naturellement.

— Une demande de compensation transmise par un brehon n'a rien d'une menace. Pourquoi la considérez-vous comme telle ?

Le scribe paraissait gêné.

— À cause des circonstances. Searc, la belle-soeur de Muirchertach, était une poétesse du rang de *clí*. Or dans l'abbaye de Cill Ria, nous avions un jeune religieux également poète. L'évêque Ultán l'avait autorisé à prendre part à un rassemblement de bardes, à Ard Macha. C'est là qu'il a rencontré cette femme du Connacht. Elle le subjuga grâce à des stratagèmes propres à son sexe et quand il retourna à Cill Ria, elle le suivit, telle une sirène, dans le but de provoquer sa chute.

Fidelma ne broncha pas.

— L'abbé Ultán décida de mettre à l'abri ce garçon, du nom de Senach. Il lui réserva une place sur un bateau en partance pour la Gaule, où les membres d'une fondation religieuse recherchaient des jeunes moines pour les aider à convertir les Francs. Par malheur, le navire n'est jamais arrivé à destination. On raconte qu'il a été attaqué par des pirates francs, sans doute les personnes à bord ont-elles été

tuées ou emmenées en esclavage.

— Est-il vrai que Senach avait demandé à être libéré de son serment ?

— On ne revient pas sur un serment.

— Vous confondez une formule verbale avec des chaînes et des verrous. Pour mettre un terme à un serment, il suffit que les deux parties impliquées s'accordent entre elles.

— L'abbé Ultán a refusé, car on ne peut trahir sa promesse de servir Dieu.

— Senach n'a pas trahi sa promesse, il a demandé à en être délié. Non seulement l'abbé Ultán a refusé, mais il l'a contraint à embarquer sur un bateau.

— C'était pour son bien.

— Les deux jeunes gens sont morts.

— Par la volonté de Dieu, qui les a punis.

Un sentiment de dégoût envahit Fidelma.

— Dieu n'est pas à votre service et Ses voies sont impénétrables.

Eadulf s'éclaircit la voix.

— Excusez-moi. Si Muirchertach, par le biais d'un brehon, a exigé des compensations devant une cour de justice, comment l'abbé Ultán a-t-il justifié son refus de répondre à la convocation d'un tribunal ? Qu'il ait fait appliquer les Pénitentiels dans son abbaye ne changeait rien à l'affaire.

— Je vous ai déjà dit qu'il avait l'appui de *l'archiepiscopus*.

— Le roi d'Ulaidh sait fort bien que les lois des Fénechus régissent les cinq royaumes, et que l'usage des Pénitentiels se limite aux quelques monastères qui les ont adoptés. Il était du devoir du roi de contraindre Ultán à venir rendre des comptes devant le brehon.

— Un Saxon aurait-il l'outrecuidance de donner des leçons de droit au roi d'Ulaidh ? ricana Drón.

— Oui, de même qu'un *dálaigh* de s'interroger sur le non-respect de la loi, intervint Fidelma.

— Interrogez le roi. Sur de nombreux points, les Pénitentiels ont pris le pas sur les anciennes pratiques, amenant ainsi notre peuple à une relation authentique avec les saintes ordonnances de Dieu.

Eadulf s'attendait à un éclat de la part de Fidelma, mais elle contrôla son irritation.

— Un dernier point, lança-t-elle. L'abbé Augaire s'est présenté à plusieurs reprises devant l'abbé Ultán au nom du roi du Connacht. À quand remonte sa dernière requête ?

— Plusieurs années. À l'époque, il n'était encore que frère Augaire.

— L'affaire a donc été enterrée ?

— Oui, en ce qui concerne Cill Ria.

— Cela expliquerait-il l'altercation d'hier entre l'abbé Augaire et l'abbé Ultán ?

— Ils ne s'appréciaient pas beaucoup. L'abbé Ultán estimait qu'Augaire, témoin par le plus grand des hasards du suicide de Searc, se servait de ce privilège pour se faire valoir auprès de Muirchertach et de son épouse. Il a d'ailleurs été récompensé de ses efforts en étant élevé au rang d'abbé de Conga. En résumé, l'abbé Ultán s'était fait deux ennemis

— Augaire et Muirchertach.

Fidelma se leva.

— Ce sera tout pour l'instant, frère Drón. Nous nous reverrons plus tard, quand j'aurai interrogé soeur Marga et soeur Sétach.

— Pour quoi faire ? lança frère Drón d'un ton agressif.

— Je conduis mes enquêtes comme je l'entends et n'ai pas de comptes à vous rendre. Ce n'est pas la première fois que je vous rappelle à l'ordre, frère Drón. Vous êtes ici à Cashel, où vos Pénitentiels n'exercent aucune influence.

Le moine, maîtrisant sa colère, haussa les épaules et s'éclipsa. Après son départ, Fidelma jeta un coup d'oeil à son compagnon.

— Te voilà bien tranquille, Eadulf.

Il lui sourit.

— Cet affreux personnage, étroit d'esprit et bourré de préjugés, m'a complètement épuisé. Difficile d'entretenir un dialogue avec un individu de ce genre.

— Comme je te comprends ! Mais du moins commençons-nous à nous faire une idée plus précise de notre preux évêque. Frère Drón confirme que c'était un dévot peu scrupuleux qui engendrait la haine.

— Je ne comprends toujours pas comment l'abbé Ultán a pu se soustraire à la convocation d'un brehon. Les Pénitentiels ne peuvent en aucun cas se substituer à la loi des cinq royaumes !

— Tu te rappelles ce qu'il t'est arrivé à Laigin ? demanda Fidelma d'une voix douce.

Eadulf acquiesça en frissonnant.

— Chaque jour nous sommes confrontés à des chefs locaux, et même des rois des provinces, qui reculent devant des abbés. Ces derniers parviennent parfois à imposer un système juridique étranger, tiré de la lie de l'ancien empire de Rome. Ils se montrent implacables et ne lésinent pas sur les châtiments corporels. Les royaumes du nord de l'Irlande sont en péril, et me voilà contrainte de demander une audience à Blathmac d'Ulaidh.

Elle tambourina du bout des doigts sur le bras de son fauteuil.

— Et maintenant ? s'enquit Eadulf.

— Je crois qu'un entretien avec l'abbé Augaire s'impose. Il semble occuper une place centrale dans ce conflit entre Muirchertach et

Ultán.

Eadulf haussa les sourcils tandis qu'elle se dirigeait vers la porte.

— Tu ne préfères pas le convoquer ici ?

— Non, en tant qu'abbé, il a droit à davantage d'égards que frère

Drón.

CHAPITRE VIII

Alors qu'ils quittaient la bibliothèque, un jeune homme les aborda. Il était de taille moyenne, vêtu avec élégance, ses cheveux blond cendré rejetés en arrière dégageaient un visage agréable, mais sa trop grande assurance trahissait une haute opinion de lui-même.

— Vous êtes soeur Fidelma ? demanda-t-il du ton inquisiteur d'une personne menant un interrogatoire.

— Je suis Fidelma de Cashel.

D'un naturel plutôt réservé, elle ne rappelait son rang qu'à ceux dont elle n'appréciait pas la désinvolture.

— Et voici Eadulf de Seaxmund's Ham.

— C'est cela, répondit l'autre, qui ne semblait pas avoir compris l'avertissement. Vous serez bientôt prête à plaider ? On ne peut pas décemment faire attendre le chef brehon et le haut roi.

Fidelma coula un regard en coin à Eadulf qui se mordit la lèvre pour ne pas éclater de rire.

— Vous êtes ? demanda-t-elle d'une voix posée.

Le jeune homme cligna des yeux.

— Ninnid, c'est évident.

— Suis-je bête !...

— Inutile de vous excuser, poursuivit le jeune homme avec superbe.

— Je ne...

— Nous ne nous sommes pas encore rencontrés et il est bien normal que vous ne m'ayez pas reconnu.

Eadulf, pris d'une toux subite, s'était détourné. Puis il revint au brehon.

— Ninnid ? Il me semble avoir déjà entendu ce nom...

Fidelma faisait de gros efforts pour garder son sérieux.

— Tu pensais à Ninnid Lámberg, le disciple du bienheureux Finnian de Clonard ? suggéra-t-elle d'un air innocent.

— Cet homme est trop peu avancé en âge pour avoir connu Finnian, qui est mort il y a plus d'un siècle, rétorqua Eadulf avec componction.

Ninnid, qui n'avait aucun sens de l'humour, semblait très irrité.

— Je suis Ninnid le brehon de Laigin !

— Ah ! Vous êtes le jeune brehon de Laigin...

À l'évidence, ce garçon était incapable de saisir les moqueries dont il était l'objet.

— Que désirez-vous exactement, Ninnid ? demanda Fidelma en recouvrant son sérieux.

— Ouvrir le procès de Muirchertach. Êtes-vous prête à le défendre ?

— Je n'ai pas terminé d'enquêter sur les circonstances du crime.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'y ai déjà veillé. Nous avons des témoins, il ne vous reste plus qu'à faire valoir les arguments que Muirchertach ne manquera pas de vous communiquer pour expliquer son acte.

— Seriez-vous en train de donner des ordres à un *dálaigh* ?

— Je suis certain que vous apprécierez les conseils d'une personne aguerrie dans ce type d'affaires, répliqua l'autre sans s'émouvoir.

— Vraiment ?

Cette fois, c'en était trop.

— Avec tout le respect que je vous dois, Ninnid, personne n'a été le témoin oculaire de l'assassinat de l'abbé Ultán.

Ninnid eut un geste péremptoire de la main.

— La loi accepte les preuves indirectes.

Eadulf fronça les sourcils. Pour lui, *imthoicell*, le terme que le brehon venait d'employer, correspondait à une action d'encerclement. Et il lui fallut un moment pour comprendre ce que cela signifiait dans ce contexte.

— Si on surprend un homme agissant de façon qui semble l'incriminer, poursuit Ninnid, cette preuve est recevable devant un tribunal. Or Muirchertach s'est enfui de la chambre d'Ultán devant deux témoins.

— Vous êtes certain qu'il s'est enfui ? répliqua Fidelma d'un ton sec.

— Oui, si j'en crois les documents en ma possession. Et nous avons un troisième témoin qui confirmera que Muirchertach était un ennemi juré de l'abbé Ultán. Figurez-vous...

Fidelma leva la main.

— Nous disposons des mêmes informations.

Ninnid lui adressa un sourire condescendant.

— Alors je vous admire d'avoir accepté de le défendre. Naturellement, s'il plaide la légitime défense, j'écouterai ses arguments. Cependant, il a peu de chances d'être absous vu les circonstances du crime. Il est clair que l'abbé Ultán a été attaqué alors qu'il s'apprêtait à se mettre au lit.

— Il ne fait pour moi aucun doute que Muirchertach plaidera non

coupable, déclara Fidelma avec fermeté.

Ninnid gloussa.

— Mieux vaut passer un marché sur le degré de culpabilité que prendre des risques inconsidérés, vous apprendrez cela quand vous aurez acquis davantage d'expérience. À votre place, c'est ce que j'expliquerais à Muirchertach.

— Je vous remercie pour vos conseils avisés, dit Fidelma d'un ton glacial.

— Il n'y a pas de quoi, je suis à votre disposition.

— Cette conversation a été très instructive, intervint Eadulf, inquiet de la lueur dangereuse qui s'était allumée dans les yeux verts de Fidelma, mais nous sommes pressés et si vous voulez bien nous excuser...

Ils allaient s'en aller quand Ninnid les retint.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, protesta-t-il.

— Quelle question ? s'écria Fidelma, excédée.

— M'autorisez-vous à annoncer au chef brehon Barrán qu'il peut entamer les procédures ?

— Quand je serai prête, je préviendrai personnellement Barrán et c'est lui qui se chargera de *vous* donner ses instructions.

Sur ce, ils tournèrent les talons.

— *Beati pauperes spiritu*, dit Eadulf en pouffant de rire. Heureux les pauvres d'esprit.

Fidelma eut un sourire espiègle.

— Malheureusement, je doute que notre ami Ninnid ait été doté de la grâce d'un esprit simple. A-t-on jamais vu une prétention pareille ?

— La défense de Muirchertach ne devrait pas être trop difficile si un tel imbécile représente la partie adverse.

— Comme disent les paysans, il ne faut pas construire la porcherie avant d'avoir la litière.

Eadulf haussa les épaules.

— Tu penses que tant de vanité cache quelque chose ?

— On ne devient pas brehon, même de Laigin, sans un certain talent et pas mal de bon sens. Rappelle-toi que Barrán a lui-même recommandé Ninnid en raison de ses succès en tant que magistrat. Peut-être Ninnid tente-t-il de dominer ses adversaires afin de mieux les frapper en temps utile ?

— Tu le crois rusé à ce point ?

— Il faut se méfier des apparences. L'avenir nous dira si je me trompe.

Caol, toujours mortifié de ne pas avoir envoyé une sentinelle garder la porte d'Ultán, ce qui aurait pu éviter le drame, leur indiqua où se trouvait la chambre de l'abbé Augaire.

L'abbé lui-même leur ouvrit sa porte.

— Abbé Augaire ? J'espère qu'on ne vous dérange pas, je suis soeur Fidelma.

Augaire était un homme râblé, musclé, et son teint basané évoquait davantage la vie en plein air que l'atmosphère confinée d'un cloître. Il avait des yeux d'un bleu intense et des cheveux d'un blond lumineux. Son sourire accueillant n'avait rien de convenu et la main qu'il tendit aux deux religieux était chaude et ferme.

— Fidelma ! Je me réjouissais de vous rencontrer enfin. Malheureusement, les circonstances qui nous réunissent sont étrangères à votre mariage.

Il leur avança des chaises et s'assit sur le bord de son lit.

— J'ai entendu parler du décès... subit de l'abbé Ultán et de son départ vers un monde meilleur, du moins faut-il l'espérer.

— Vous parlez d'un crime, dit Fidelma, ce qui n'a pas l'air de vous choquer outre mesure.

L'abbé fit la grimace.

— Vous savez certainement par votre compagnon Eadulf qu'Ultán et moi n'étions pas dans les meilleurs termes.

— Votre dernière rencontre n'était pas des plus fraternelles, reconnut Eadulf. Mais peut-être l'avez-vous revu après votre altercation ?

— Non. Ultán de Cill Ria suscitera peu de regrets. Certains religieux répandent la joie autour d'eux, mais celui-là inspirait la crainte et la rancœur.

— Vous ne manquez pas de franchise, abbé Augaire, fit remarquer Fidelma.

— *Probitas laudatur et alget*, répliqua l'abbé.

— Si l'honnêteté est souvent louée, on l'ignore la plupart du temps. Je vois que vous avez lu Juvénal.

— Je suis un fervent admirateur de ses *Satires*.

— Moi aussi, j'apprécie l'honnêteté, mon père. Et vu l'animosité que réveille chez vous feu l'abbé Ultán, puis-je vous demander où vous étiez aux alentours de minuit ?

Augaire semblait beaucoup s'amuser.

— Vous avez la réputation d'un *dálaigh* avisé, Fidelma de Cashel, et ce serait maladroit de ma part de prétendre que j'appréciais l'abbé. Quant à l'endroit où je me trouvais à cette heure-là, eh bien je disputais une partie de *brandubh*, avec Dúnchad Muirisci des Uí Fiachracha Muaide, qui s'est prolongée jusqu'à près de minuit.

— Dúnchad Muirisci, l'héritier présomptif de Muirchertach Nár ?

L'abbé Augaire hochait distraitement la tête.

— Puis je suis allé me coucher.

Et il ajouta avec un sourire :

— Malheureusement pour moi, il n'y avait pas de témoin. Ah, si ! En quittant Dúnchad Muirisci, je suis passé devant un des gardes de votre frère. Je lui ai souhaité une bonne nuit et il m'a répondu.

— La chambre de Dúnchad Muirisci est à une courte distance de celle de l'abbé Ultán, dans le même couloir. De quel côté vous dirigiez-vous ? demanda Eadulf.

— Je m'éloignais de la chambre d'Ultán, dont je voyais la porte depuis le seuil de celle de Dúnchad Muirisci.

— Comment saviez-vous qu'il s'agissait de la porte d'Ultán ?

L'abbé Augaire le fixa un instant.

— Eh bien, alors que je m'avançais vers la chambre de Dúnchad Muirisci, j'ai aperçu Ultán : il rentrait dans sa chambre, au coin du couloir qui forme un angle droit.

— Quelle heure était-il ?

— Un peu après le repas du soir. Il venait de disparaître quand quelqu'un de son entourage est passé près de moi dans le corridor. Nous marchions dans la même direction et cette personne est entrée chez Ultán sans frapper. Alors que la porte se refermait, j'ai entendu la voix d'Ultán qui s'exprimait avec véhémence.

— Qui était le visiteur ? Frère Drón ?

— Non, une des deux femmes de son escorte.

— Je suppose que vous l'avez identifiée. Pouvez-vous me la décrire ?

— Je ne la connais pas et ne l'ai vue que de dos. Elle portait une longue cape dont le *cabhal* lui couvrait la tête. Cependant, elle a laissé dans son sillage les effluves d'un parfum assez entêtant. Je ne m'y connais pas beaucoup en fragrances, mais il me semble bien que c'était du chèvrefeuille. Cela se passait tôt dans la soirée. On m'a rapporté qu'Ultán avait été tué vers minuit et qu'on avait vu Muirchertach sortir précipitamment de sa chambre avant de s'enfuir.

Fidelma poussa un soupir.

— Ce terme de « s'enfuir » laisse aussitôt supposer la culpabilité d'un fugitif, et nous empêche de mener cette enquête avec objectivité.

— Toujours est-il qu'en ce qui me concerne, celui qui a tué Ultán nous a rendu un fier service, martela l'abbé Augaire.

— Un assassinat ne peut rester impuni et la justice doit suivre son cours.

— Certes, mais Ultán refusait d'obéir à la loi de son vivant et, maintenant qu'il est mort, d'autres doivent répondre de leurs actes devant la loi qu'il avait choisi d'ignorer. Cela ne manque pas de sel.

Fidelma étudia attentivement le visage d'Augaire.

— J'aimerais que vous me disiez ce que vous savez d'Ultán et ce qui vous a amené à porter sur lui un jugement aussi sévère.

— Volontiers, mais le procès de Muirchertach Nár va bientôt

s'ouvrir, et je n'aimerais pas qu'on utilise mon témoignage contre lui. Si vous êtes ici pour rassembler des preuves afin de le confondre...

Fidelma secoua la tête.

— Muirchertach Nár, qui clame son innocence, m'a demandé de le défendre. Et c'est le brehon Ninnid qui a été désigné pour instruire l'affaire.

L'abbé Augaire se détendit.

Alors je vous conterai précisément ce que je sais d'Ultán et de Muirchertach. Au nom du roi, je suis allé exiger des compensations d'Ultán pour la mort de sa belle-soeur. Ce fut le début de notre différend.

— N'aviez-vous pas des intérêts personnels dans cette histoire ?

— Des intérêts personnels ? s'exclama l'abbé.

— Vous avez vu la jeune fille se donner la mort.

— Je ne le nie pas.

— Racontez-nous comment cela s'est passé.

L'abbé Augaire leva les yeux au ciel.

— Il y a trois ou quatre ans, j'appartenais à une communauté qui vivait sur les rives des frontières sud du Connacht. Un endroit situé non loin de la forteresse de Durlas, la résidence de Muirchertach. Je péchais sur la rive quand cette belle jeune femme est passée devant moi. Puis elle s'est jetée du haut d'un promontoire rocheux ! J'ai eu beaucoup de mal à imaginer comment une personne d'une telle beauté avait pu être amenée à un acte aussi terrible.

— Vous ignoriez son identité ? demanda Eadulf.

— Oui. J'entrepris alors une enquête qui me mena à la forteresse du roi. Je découvris qu'elle s'appelait Searc et qu'elle était la jeune soeur de la reine Aíbnat. Je me suis rappelé son apparition surnaturelle, ce jour-là sur la plage. Je suppose que sa jeunesse, sa beauté et sa féminité m'ont ému. Vous comprenez ? J'ai juré de rester fidèle à cette vision, de venir en aide à Aíbnat et à Muirchertach, afin de mettre au jour les raisons de sa mort et de punir les coupables.

Ses yeux s'étaient embués.

— On dirait que cette jeune femme a fait résonner en vous une corde sensible, dit Fidelma.

L'abbé se ressaisit.

— Maintes fois, au cours d'une insomnie, j'ai revécu cette scène terrible. Si seulement je n'avais pas été aussi aveugle à la tragédie qui allait se jouer sous mes yeux... Si seulement j'étais intervenu... Ah, pour revenir à Juvénal, *Sic erat in fatis*.

— Son destin était écrit, traduisit Eadulf. Votre sentiment de culpabilité explique que vous vous soyez donné tant de mal. À cette époque, son aventure avec le religieux de Cill Ria était-elle connue ?

— Oui, Searc était une poétesse de renom. Des personnes qui

assistaient à la fête de la poésie d'Ard Macha m'en ont parlé. J'ai commencé par mener des investigations sur le garçon, Senach, dont elle était tombée amoureuse, ce qui m'a amené à Cill Ria. Et là j'ai découvert ce qui s'était passé.

— C'est donc vous qui avez révélé à Aífnat et à Muirchertach les détails de ce drame ? demanda Eadulf.

— Oui, et j'ai juré de venger cette jeune fille, de poursuivre ceux qui avaient contrarié son bonheur et l'avaient poussée au suicide.

— D'un point de vue pratique, qu'avez-vous entrepris ? s'enquit Fidelma.

L'abbé Augaire, maintenant rasséréiné, reprit le fil de son discours :

— J'ai demandé une audience à Muirchertach et Aífnat pour leur apprendre la vérité. Muirchertach était très content...

— Voilà une étrange façon de réagir à une histoire aussi cruelle.

— Ne vous méprenez pas, il était content d'avoir résolu le mystère de la mort de Searc.

— Ainsi qu'Aífnat, je suppose.

Augaire fit une drôle de grimace.

— Cette noble dame des Uí Briúin est sujette aux sautes d'humeur. Elle n'a fait aucun commentaire et ne m'a pas exprimé sa gratitude pour mes efforts. C'est une âme sombre et inquiète.

— Elle venait de perdre sa jeune soeur. Cela n'expliquerait-il pas son amertume ?

L'abbé Augaire se pencha vers elle et parla à mi-voix :

— En vérité, je ne pense pas qu'elle était très bouleversée. J'ai eu vent de rumeurs... on prétend qu'Aífnat était jalouse de la beauté de Searc.

— Mais suffisamment contrariée pour exiger des compensations d'Ultán de Cill Ria, fit remarquer Eadulf.

L'abbé Augaire secoua la tête.

— C'était une idée de Muirchertach. Il a déclaré que cela serait une consolation pour sa femme, mais il ne l'avait pas consultée. J'ai compris plus tard qu'elle n'était pas d'accord. En ce qui concerne Muirchertach, il était tellement satisfait de mes démarches qu'il m'a nommé abbé d'une des abbayes du royaume.

Il n'était pas inhabituel pour les rois, qui exerçaient une grande influence sur leurs territoires, d'offrir des récompenses ecclésiastiques.

— Quelques mois auparavant, poursuivit Augaire, le bienheureux Féchin, l'abbé de Conga, située au nord de Loch Coirib, avait succombé à la peste jaune. Cela s'est passé en même temps que se tenait le grand concile de Whitby.

— Alors que j'assistais au concile, j'ai effectivement entendu dire que l'abbé Féchin était décédé de la peste jaune, confirma Fidelma.

— Se voir offrir de telles responsabilités, un pauvre moine comme moi, représentait une gageure. Le bienheureux Féchin et ses travaux étaient célèbres dans les cinq royaumes. Après sa disparition, le premier évêque de Muirchertach a été convoqué, et j'ai été ordonné évêque et abbé de Conga.

— Dire que vous deviez ces honneurs à votre enquête sur Searc ! déclara Eadulf d'un ton cynique.

Augaire eut un petit sourire en coin.

— Vous oubliez la politique. Lady Aífnat était la fille de Rogallach mac Uatach des Uí Briúin, les rivaux des Uí Fiachracha pour le trône du Connacht.

Devant l'air perplexe d'Eadulf, Fidelma expliqua :

— Il y a vingt ans de cela, à la mort de Rogallach, roi du Connacht, ce furent Laidgnén, puis son frère Guaire Aidne des Uí Fiachracha, qui héritèrent de la couronne. Féchin et d'autres prélats de premier plan ont joué un rôle non négligeable dans ces élections. Guaire était le père de Muirchertach.

— Muirchertach voulait que l'abbaye de Conga reste aux mains d'un religieux qui lui serait lié par une dette de reconnaissance, et lui devrait donc allégeance.

— Ce qui est votre cas ?

— Je n'en fais point mystère. Je me suis élevé d'origines très humbles – mon père était chasseur et pisteur – jusqu'à la direction d'une des abbayes les plus renommées d'Éireann. Par comparaison, la maison d'Ultán à Cill Ria est une parente pauvre. Les terres de l'abbaye de Conga s'étendent de la rivière des Uí Briúin au nord jusqu'à Sliabh Neimhtheann, et du gué du Sanctuaire à l'ouest jusqu'à la côte.

Fidelma le considéra d'un air désapprobateur.

— Qu'était-il exigé de vous en retour de tant de faveurs ?

— Servir loyalement Muirchertach, rien de plus.

— Et accepter des missions auprès d'Ultán ?

— Naturellement. J'ai fait sept fois le voyage à Cill Ria en deux ans, et j'étais toujours accompagné d'un brehon pour appuyer ma requête. Mais au cours de ces deux dernières années, on n'a plus fait appel à moi. J'ai été franchement soulagé. Ultán avait le don de me faire oublier que tous deux nous servions Dieu et étions frères dans le Christ. Son refus de reconnaître ses crimes me donnait envie de lui sauter à la gorge.

— Il a donc refusé toutes les demandes de compensation ?

— Vous devez tenir cela de Drón, son répugnant petit scribe. Il a assisté à toutes nos rencontres et ne cessait de bêler que les Pénitentiels avaient la préséance sur notre droit coutumier. Cela devenait monotone.

— En résumé, Ultán refusait d'être jugé par un brehon selon notre système juridique ?

— Il a répudié haut et fort les lois des Fénéchus.

Fidelma se renversa en arrière sur son siège.

— Une chose me trouble. Il existait un recours pour forcer Ultán à se soumettre à la justice d'un brehon.

— Lequel ?

— Si un défendeur appartient à la classe des *nemed*, à savoir s'il est un noble ou un privilégié comme Ultán, alors le plaignant peut procéder au *troscud*, le jeûne rituel, afin d'obliger le défendeur à accepter le jugement. Cette parade a été utilisée à de nombreuses reprises contre les *óes ecalso* – les dignitaires de l'Église – afin qu'ils acceptent un jugement légitime.

Augaire eut un sourire triste.

— Non seulement le *troscud* a été envisagé, mais il a été mis en oeuvre.

— L'*apad*, la notification aux parties concernées, a-t-il été correctement énoncé ?

— Oui.

— Qui a entrepris le *troscud* ? Muirchertach n'étant pas du même sang que Searc, il était dans l'incapacité de le faire. Était-ce Aíbnat ?

— Elle n'en a jamais manifesté le désir. Mais Muirchertach avait convaincu un cousin de Searc, du nom de Cathal, de se lancer dans cette entreprise.

— Que s'est-il passé ?

— Nos adversaires se sont livrés à un infâme tour de passe-passe, qui n'a fait que renforcer ma haine à l'égard d'Ultán.

— Expliquez-nous cela.

— Cathal et son brehon se rendirent dans une petite chapelle, visible depuis les murailles de Cill Ria. L'avis fut lancé et le jeûne commença. Comme vous le savez, si le plaignant, en l'occurrence Cathal, persiste dans son jeûne alors que le défendeur a offert de régler l'affaire, la plainte n'est plus recevable, le défendeur est exonéré de toute responsabilité et les éventuelles actions ultérieures sont considérées comme nulles et non avenues.

— Seriez-vous en train de me dire qu'Ultán avait proposé un arrangement que Cathal aurait refusé ?

— C'est du moins ainsi que cela a été présenté !

— Et les témoins ? N'y a-t-il pas eu des témoins de l'offre et de son rejet ?

L'abbé Augaire haussa les épaules.

— Si, bien sûr. Le brehon d'Ulaidh a été convoqué à Cill Ria. Ultán a alors déclaré qu'il paierait des compensations pour manifester sa bonne volonté à l'égard de Muirchertach et de son épouse, bien

qu'il ne se sente en rien responsable de ce qui était arrivé. Le brehon d'Ulaidh estima qu'il s'agissait d'une noble décision. L'offre fut donc inscrite sur une baguette de coudrier et donnée à frère Drón, qui était chargé de l'apporter à la chapelle où Cathal jeûnait. Ce qui se passa ensuite est matière à controverse.

— Quelle était la version de Cathal et de son brehon ?

— Cathal a affirmé que Drón n'était pas venu à la chapelle. Trois jours plus tard, ce qui correspond au délai réglementaire, le brehon d'Ulaidh et frère Drón se rendirent à la chapelle, où ils trouvèrent Cathal toujours engagé dans son *troscud*. Ils déclarèrent qu'il avait refusé de renoncer à son jeûne rituel alors même qu'ils avaient offert de payer des compensations. D'après la loi, la dette était annulée.

Cathal s'écria que personne n'était venu l'avertir qu'une offre avait été faite. Frère Drón s'est avancé et a juré le contraire. Il prétendit qu'il l'avait trouvé seul et lui avait donné la baguette.

— Qu'a dit le brehon de Cathal ? Il était dans l'obligation de demeurer avec celui qui était engagé dans un *troscud* afin de témoigner de la transaction.

— Après un interrogatoire public de frère Drón, on découvrit qu'au crépuscule du jour où Drón affirmait avoir fait son offre, le brehon avait été convaincu de porter secours à une jeune fille, entrée en pleurs dans la chapelle. Elle demandait de l'aide pour sa mère malade qui avait perdu connaissance. La mère malade n'existait pas et on n'a jamais retrouvé la jeune fille. C'était à l'évidence une femme de Cill Ria.

— Il était légalement possible de plaider une incitation à la perversion de la loi.

— Certes, mais le brehon d'Ulaidh – là encore poussé par Drón – fit fouiller la chapelle...

Et on y a découvert la baguette de coudrier, cachée dans les affaires de Cathal ?

— Exactement.

Eadulf poussa une exclamation indignée.

— Il y a fort à parier que ce jour-là frère Drón a attendu que le témoin de Cathal soit attiré ailleurs pour dissimuler la baguette de coudrier dans la chapelle. Puis il est retourné auprès de son maître en prétendant avoir remis le message. Il ne reste plus qu'à le prouver...

— Personnellement, je demeure persuadé que frère Drón a agi sur les ordres d'Ultán, qui se refusait à payer des compensations sous quelque forme que ce soit.

— Et Cathal ? Comment a-t-il réagi ?

— Il s'est retrouvé incapable de se défendre contre tant de mauvaise foi. Dans un grand geste de magnanimité, Ultán a suggéré que Cathal soit autorisé à rentrer dans le Connacht et que l'affaire en

reste là. Cathal a obtempéré, il n'avait pas d'autre choix, mais c'était un jeune homme brisé.

— Donc personne n'a tiré de bénéfices de cette affaire.

— Si, Ultán.

— On peut en douter quand on sait ce qui lui est arrivé la nuit dernière.

L'abbé Augaire haussa les épaules.

— Ses péchés ont mis du temps à le rattraper.

— Il n'en reste pas moins qu'un abbé a été assassiné, intervint Eadulf.

— Vous me reprochez de ne pas suivre les enseignements de notre foi et de ne pas pardonner à Ultán ? demanda Augaire d'un ton ironique.

— Je ne me le permettrais pas, mais il n'en demeure pas moins qu'aimer ses ennemis est la pierre angulaire du christianisme. *Diligite inimicos vestros benefacite his qui oderunt vos...* aimez vos ennemis, faites du bien, et prêtez sans rien attendre en retour^[2].

— Je connais l'Évangile de Luc, répliqua Augaire d'un ton sec.

— Il rapporte les instructions du Christ, lui rappela Eadulf.

— Les erreurs de traduction sont nombreuses. Il m'arrive parfois de me demander si ses paroles ont été rapportées correctement.

Fidelma haussa les sourcils.

— Vous les mettez en doute ?

— Quand des hommes comme Ultán prennent de l'ascendant et qu'on nous enseigne de les respecter et de leur obéir, je pense que nous devrions nous rebeller contre de tels préceptes. Quand nous subissons une oppression, il est de notre devoir de juguler l'opresseur. C'est du moins ainsi que nos ancêtres voyaient les choses.

— Ils n'avaient pas encore été touchés par la parole de Dieu et nous avons choisi une autre voie.

— *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum caelorum*, cita l'abbé Augaire, se faisant inconsciemment l'écho d'Eadulf. Heureux sont les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux^[4].

— Vous n'y croyez pas ? demanda Fidelma.

— Le temps où j'étais un moine jeune et idéaliste est révolu. J'ai vu la nature mauvaise de l'homme. Pourquoi la simplicité d'esprit serait-elle la grande vertu de la foi ? En vérité, je doute que ce soit une vertu. Je crois même que c'est un crime.

Eadulf inspira profondément. Cet argument allait à l'encontre de tout ce qu'on lui avait enseigné.

— Un crime ? dit Fidelma en étudiant attentivement le visage de l'abbé.

— Quand les gens ignorent la ruse, les orgueilleux et les puissants les oppriment aussitôt. Et si vous ne résistez pas au mal, alors vous

l'encouragez, surtout si vous tendez l'autre joue. *Ego autem dico vobis non resistere malo sed si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam praebe illi et alteram*, comme le rapporte Matthieu⁽⁵⁾. Mais pour quoi faire ? Pour être frappé une seconde fois ? Mieux vaudrait, si on vous frappe sur la joue droite, que vous empêchiez avec fermeté votre adversaire de vous infliger un nouvel outrage.

— Vous n'avez pas tort, soupira Fidelma. Mon mentor, le brehon Morann, citait souvent un vieux proverbe : « Celui qui encourage l'opresseur partage le crime. » Je comprends votre crainte de voir les simples d'esprit réduits en esclavage. Mais la nouvelle foi pose des exigences auxquelles nous devons tenter de nous conformer.

L'abbé Augaire eut un vague sourire.

— Vous êtes une personne raisonnable, Fidelma. Et votre intelligence vous a valu de grands succès. Vous comprenez les débats d'idées et ne craignez pas de vous y engager. Moi, je me suis réfugié dans la foi, car j'étais submergé par les émotions, et maintenant je ne ressens plus rien. La logique a pris le dessus. En tant qu'abbé et évêque, je suis tourmenté par la culpabilité, mais je n'ajouterai pas à mes afflictions en prétendant pouvoir aimer une personne mauvaise et lui pardonner ses méfaits.

Fidelma hocha la tête.

— Nous vous remercions de nous avoir consacré un peu de votre temps, abbé Augaire.

Elle se leva, imitée par l'abbé qui semblait préoccupé.

— Vous croyez vraiment que Muirchertach est coupable ?

— Vous doutez de son innocence ? Je croyais que vous vous abstiendriez de prononcer un seul mot contre lui de crainte d'entraver sa défense...

— Je plains celui qui sera puni pour nous avoir débarrassés d'un homme comme Ultán, que ce soit Muirchertach ou un autre. Si vous voulez en savoir davantage sur Ultán, interrogez Fergus Fanat, un prince guerrier des Uí Néill appartenant à l'entourage de Blathmac, le roi d'Ulaidh. Quant à Muirchertach, c'est un homme qui a ses secrets. Ses relations avec sa femme sont plutôt tendues et je ne m'explique pas pourquoi il s'est tant démené, à la mort de sa belle-soeur, pour obtenir des compensations.

— Vous n'êtes pas parvenu à percer ce mystère ? s'enquit Eadulf.

— Non, et je le regrette.

Il sourit.

— J'ai le sentiment d'être très proche de la solution. Quelque chose me démange... mais je ne sais pas où me gratter !

CHAPITRE IX

Fidelma et Eadulf retournèrent dans leurs appartements en silence. Ils furent surpris de constater que dans les salles et les corridors de la forteresse l'atmosphère était pleine d'une excitation joyeuse. Les gens avaient bien été informés de la mort de l'abbé Ultán, mais cela ne semblait guère les affecter. Des serviteurs s'affairaient, occupés à veiller aux désirs des invités. Tous saluaient gaiement Fidelma et Eadulf. Certains hôtes exprimèrent leurs regrets pour le retard qu'avait pris la cérémonie du mariage. Leur comportement exprimait clairement qu'en ce qui les concernait, l'assassinat de l'abbé n'était pas un motif suffisant pour retarder les réjouissances. Cependant, quelques guerriers de la garde s'inclinèrent avec une mine de circonstance.

Quand Muirgen leur ouvrit la porte, elle jeta un regard désapprobateur à Eadulf.

— Lady, la cérémonie n'a pas encore eu lieu, et il est malséant pour votre fiancé d'entrer ici.

Fidelma lui adressa un grand sourire.

— Hélas, Muirgen, la fête a été ajournée. Jusqu'à ce que le meurtre de l'abbé soit résolu, nous reprendrons la vie commune. Cette affaire de meurtre prend le pas sur le reste.

Muirgen renifla.

— Rien ne devrait venir gâcher ce grand jour, lady.

Fidelma lui tapota le bras.

— Il ne s'agit que d'un léger retard. Comment va Alchú ?

— Tranquille comme Baptiste.

Elle désigna du menton un tapis dans un coin, sur lequel un bébé jouait avec des jouets en fourrure. Fidelma le rejoignit et il émit des gargouillis de contentement tout en lui tendant ses bras potelés. Fidelma le souleva de terre et lui roucoula des mots doux tandis qu'il se blottissait contre elle. Puis il ouvrit et serra son petit poing en direction de son père. Ravi, Eadulf le rejoignit et lui chatouilla le menton en murmurant « gentil bébé ».

Fidelma revint au centre de la pièce, son fils dans les bras.

— Vous avez l'air épuisée, lady, remarqua Muirgen.

Fidelma, qui n'avait dormi qu'une heure, se tourna vers son

compagnon. Lui aussi avait les traits tirés.

— Il faut que nous nous reposions, lui dit-elle. Mais commençons par manger quelque chose, nous n'avons pas encore rompu notre jeûne de la nuit.

Muirgen commença à s'agiter, telle une mère poule rassemblant ses poussins.

— Asseyez-vous près du feu, je vais vous servir quelque chose. Et je prendrai Alchú dans ma chambre pour que vous soyez tranquilles.

Elle remit le bébé sur son tapis et sortit de la pièce. Fidelma et Eadulf se laissèrent tomber dans des fauteuils.

— L'abbé Augaire est un homme curieux, fit observer Eadulf.

— Plus curieux que frère Drón ? Nous avons tous nos bizarreries...

— Certes. Mais un évêque qui souhaite ouvertement la mort d'un autre évêque et remet en question un des principes essentiels des enseignements de Notre-Seigneur, tu avoueras que ce n'est pas ordinaire.

— Les abbés et les évêques sont des hommes comme les autres. Ils aiment et haïssent en égale proportion.

— Et commettent des meurtres ?

— Et commettent des meurtres.

— Donc il est suspect ?

— Je n'ai pas assez d'éléments pour m'aventurer à exprimer une opinion.

— Il faut que nous parlions à ce prince du Nord, qu'Augaire a mentionné. Comment s'appelle-t-il, déjà ? Fergus Fanat ? Plus nous en apprendrons sur Ultán, mieux nous cernerons son assassin.

— Nous devons aussi vérifier qu'Augaire jouait bien au *brandubh* avec Dúnchad Muirisci.

— Tu en doutes ?

— Pas du tout. Simple routine à laquelle un *dálaigh* est tenu de se plier. Et puis cela nous aidera peut-être à déterminer à quelle heure exactement Ultán s'est rendu dans sa chambre et a été vu se querellant avec une des religieuses de son escorte.

— Sommes-nous certains qu'il s'agissait d'une querelle ? L'abbé a dit que quand la femme est entrée, il a entendu l'abbé qui s'exprimait avec véhémence. Or pour se disputer, il faut être deux.

Fidelma acquiesça en bâillant.

— Je suis fatiguée, soupira-t-elle.

Muirgen arriva avec un plateau chargé de bols de soupe, de fruits, de fromage et de pain frais qu'elle posa sur une table.

— Mangez et allez dormir, leur ordonna-t-elle avant de récupérer Alchú.

L'enfant se tortilla, puis tira les cheveux de sa nourrice. Elle se

dégagea en riant, salua Fidelma et Eadulf d'un bref hochement de tête et s'éclipsa avec le bébé.

Deux heures plus tard, Muirgen alla les réveiller et leur annonça que Colgú était là et voulait les voir. Ils remirent de l'ordre dans leur tenue et dirent à Muirgen de le faire entrer et de se retirer.

— Je sais que vous n'avez pas beaucoup dormi, s'excusa Colgú, mais je me demandais comment les choses se présentaient.

— Une enquête prend du temps, mon frère, lança Fidelma tandis qu'Eadulf leur servait du cidre.

— Crois-tu à la culpabilité de Muirchertach ?

— Je suis prête à le défendre, répliqua-t-elle avec prudence. Eadulf et moi estimons que s'il est vraiment coupable, soit il est idiot, soit il est très rusé. Personnellement, je penche pour son innocence. Quant à l'abbé Ultán, il s'était fait un nombre d'ennemis impressionnant, dont certains sont entre nos murs. Nous devons repousser le mariage et les investigations prendront le temps qu'il faudra.

— Ta tâche n'est pas simple, j'en ai conscience. Cependant, le haut roi, les rois des *cóicead* et leurs escortes ne peuvent pas être retenus ici indéfiniment.

— Désolée, mais je ne peux pas aller plus vite, malgré les pressions que le brehon Ninnid n'a pas manqué d'exercer sur moi !

Je m'en doute. Quant à moi, il me faut distraire le haut roi et son entourage. Le temps s'est éclairci et demain, à la première heure, j'avais l'intention d'emmener nos nobles invités à la chasse.

Eadulf releva le nez de son gobelet de cidre.

— Une horde de sangliers fait des ravages dans les champs d'un fermier à environ trois milles d'ici, expliqua Colgú. Ce sera une excellente occasion de prendre un peu d'exercice.

Fidelma réfléchit.

— Comme l'affaire ne sera certainement pas résolue demain, je pense que c'est une excellente idée. Qui ira ?

— Le haut roi, c'est d'ailleurs lui qui a suggéré de trouver une occupation aux nobles et à leurs dames qui séjournent ici.

Fidelma pinça les lèvres.

— Je regrette que Sechnassach considère un assassinat comme un fâcheux contretemps.

— Tout le monde n'a pas ta patience, protesta Colgú. Si au moins tu pouvais nous donner une date approximative pour le procès...

Fidelma poussa un soupir d'exaspération. Elle comprenait la situation difficile dans laquelle se trouvait son frère, mais il était trop tôt pour avancer une date. Son instinct lui disait que Muirchertach était innocent, et d'un autre côté elle avait le pressentiment qu'il lui cachait quelque chose.

— Mais enfin, Colgú, tu sais bien que c'est impossible !

— Ninnid dit qu'il est prêt ainsi que le chef brehon. Ils n'attendent qu'un mot de toi.

— L'affaire est plus compliquée que Ninnid ne voudrait le faire accroire.

— Ce garçon m'a semblé des plus présomptueux, grommela Eadulf.

— Sans doute, mais c'est également un esprit avisé et féru de droit, rétorqua Colgú.

— Quoi qu'il en soit, il nous faut davantage de temps, conclut Fidelma.

— Si tu tardes trop, Ninnid est en droit d'ouvrir le procès, avec ou sans ton accord, lui rappela Colgú. Barrán accepte de patienter par courtoisie envers toi et Muirchertach. S'il ne s'agissait pas du roi du Connacht et d'une princesse de Muman, l'affaire serait déjà résolue.

— Un procès où la vérité n'aurait aucune possibilité de se manifester serait un procès dénaturé.

Colgú haussa les épaules.

— *Verbum sat sapienti*. Un mot suffit au sage. N'empêche que Barrán et le haut roi ne vont pas s'éterniser ici. Tu ne vois pas d'objections à cette chasse ?

— Aucune, si cela peut leur faire plaisir. Blathmac, le roi d'Ulaidh, vous accompagnera-t-il ? J'aurais pensé que lui, au moins, porterait le deuil d'un des abbés de son royaume.

— En dehors de son entourage proche, Ultán n'avait pas d'amis. Même Blathmac semble partager l'aversion générale qu'inspirait l'abbé. Et Muirchertach nous a donné son *gell* afin de pouvoir nous accompagner.

— Muirchertach participera à la chasse ? s'exclama Fidelma, stupéfaite. Il semble bien confiant dans mes capacités de le faire acquitter ! Même s'il t'a donné sa parole, à ta place je garderais un oeil sur lui.

— Donc tu le soupçonnes ? dit aussitôt Colgú.

— Non, mais d'autres peuvent lui en vouloir. Ce serait dangereux de laisser nos hôtes se promener sans surveillance.

Colgú sourit.

— Difficile de traiter le haut roi comme un suspect !

— Je te conseille seulement de rester vigilant et de prendre les mesures qui s'imposent. Je regrette de ne pas vous accompagner, car je dois rester ici afin de poursuivre mes investigations, mais, j'y pense...

Elle se tourna vers Eadulf, dont la figure s'allongea.

— Je préférerais... commença-t-il.

Colgú éclata de rire en lui donnant une claque sur l'épaule.

— Excellente idée ! Vous n'avez encore jamais traqué le sanglier, Eadulf ? Voilà l'occasion rêvée. Vous verrez, ce sera très amusant.

— Mais je suis un très médiocre cavalier !

— Vous vous sous-estimez ! Les pisteurs ouvrent la voie à pied avec les chiens, puis suivent les nobles armés de lances, et enfin viennent les dames. Donc vous avez le choix : à pied avec les pisteurs ou à cheval avec nous.

Devant l'air alarmé d'Eadulf, Fidelma fut prise de pitié.

— Gormán t'accompagnera et il t'expliquera les différentes phases de la traque. Mais surtout, ne quitte pas Muirchertach des yeux.

— Et toi, à quoi vas-tu t'occuper ? demanda Eadulf avec humeur.

— Nous ne finirons pas les entretiens aujourd'hui, et il faut aussi interroger les deux jeunes religieuses qui accompagnaient Ultán. Pour l'instant, nous nous contenterons de Fergus Fanat et de Dúnchad Muirisci.

— Seraient-ils impliqués ? demanda Colgú qui tombait des nues.

— Je l'ignore. En vérité, j'ai juste besoin de leurs témoignages pour éclaircir certains points.

— Surtout, montre-toi diplomate ! s'exclama Colgú. Ces nobles jouissent de grands pouvoirs.

— Contrairement à toi ? ironisa Fidelma.

Colgú secoua la tête d'un air réprobateur.

— L'art de la royauté consiste à maintenir la paix et à éviter les antagonismes entre les personnes.

— Et moi je ne suis intéressée que par la quête de la vérité.

Colgú fit la moue.

— Quel était ce vers dans la pièce de Térence qu'on a donnée ici l'année dernière ? À un moment donné, la jeune fille d'Andros déclarait...

— *Veritas odium parit, murmura Eadulf.*

— Exactement. Fais bien attention, Fidelma, la vérité engendre la haine.

— En tant que *dálaigh*, je ne peux guère la sacrifier !

— Je vais faire la liste de tous ceux qui assisteront à la chasse demain, lança Colgú en partant. Je te la ferai parvenir dès qu'elle sera prête.

La curieuse référence à Fergus Fanat de l'abbé Augaire avait piqué la curiosité de Fidelma, mais en traversant la cour ils croisèrent Dúnchad Muirisci, le *tanist* du roi du Connacht. Fergus Fanat attendrait. Dúnchad, un beau jeune homme blond au sourire avenant et aux yeux rieurs, avait la stature et la contenance d'un guerrier.

— L'abbé Augaire ? Oui, il était bien avec moi hier au soir. Nous avons joué au *brandubh* et il est parti tard. C'est un joueur audacieux, qui a réussi à me pousser dans mes derniers retranchements et à me

faire perdre mon haut roi.

Le *brandubh*, ou « corbeau noir » était un jeu très populaire qui se disputait sur un plateau divisé en quarante-neuf cases. Celle du centre symbolisait Tara, entourée de quatre autres pour les capitales des autres royaumes. Les pièces représentant les rois des provinces devaient tenir les envahisseurs à distance tout en protégeant le haut roi. Eadulf trouvait ce jeu trop lent et trop cérébral à son goût.

— Donc l'abbé Augaire a gagné la partie, dit-il. À quelle heure l'abbé vous a-t-il rejoint ?

— Peu de temps après le repas du soir. Pendant que la plupart des nobles continuaient de boire et d'écouter les bardes et les conteurs, Augaire et moi avons décidé de nous affronter au *brandubh*. Cela m'a coûté la pièce d'argent que nous avions pariée.

— Et quand est-il parti ?

— Aux environs de minuit. Après son départ, je n'ai pas tardé à me coucher, et c'est là que j'ai été dérangé par des cris dans le couloir. Comme nous avons déjà été importunés dans la soirée, j'ai décidé de ne pas bouger. Ce matin, j'ai compris que cette agitation avait suivi la découverte du corps d'Ultán.

— Qu'avez-vous pensé quand Muirchertach a été accusé du meurtre ?

— Vous voulez la vérité ?

— Les mensonges ne m'intéressent guère, répliqua Fidelma d'un ton glacial.

— Eh bien j'étais assez excité. En tant qu'héritier présomptif, s'il était accusé de meurtre, je lui succédais automatiquement et devenais roi du Connacht.

— Voilà ce qui s'appelle parler avec franchise, grommela Eadulf. Dúnchad Muirisci éclata de rire.

— Les émotions troubles ne sont pas encore interdites par la loi. Fidelma pinça les lèvres.

— Tant qu'elles ne se traduisent pas par des actes.

— Allons, lady, vous n'imaginez tout de même pas que je me suis glissé dans la chambre de l'abbé Ultán pour le tuer, afin de faire porter la responsabilité de ce meurtre à Muirchertach dans le seul but de lui succéder ?

— On a vu des choses plus étranges, répondit Fidelma, impassible. Mais dans le cas qui nous intéresse, cette idée ne m'est pas venue à l'esprit. Vous connaissiez bien l'abbé Ultán ?

— Je ne lui avais jamais été présenté.

Fidelma haussa les sourcils.

— Avec toutes ces allées et venues entre la cour de Muirchertach et l'abbaye d'Ultán provoquées par le suicide de Searc, voilà qui est surprenant.

— C'est pourtant la vérité. Cette affaire concernait Muirchertach et Aífnat. Plus tard, Cathal des Uí Briúin Aí y a été impliqué. Quant à moi, je n'avais jamais posé les yeux sur Ultán et, si je l'avais croisé dans un couloir, je ne l'aurais pas salué. Les relations avec Cill Ria étaient placées sous la responsabilité d'Augaire et d'un de nos brehons.

— Que pensez-vous de la tentative de Muirchertach d'obtenir des compensations au nom de son épouse ?

Dúnchad Muirisci réfléchit un instant.

— Je vous avouerai que j'ai trouvé cette démarche plutôt étrange. Aífnat n'avait jamais été très proche de sa soeur et je parierais qu'elle n'a pas été autrement affectée par son décès. Il n'en demeure pas moins qu'elle a porté plainte contre Ultán.

— D'après Augaire, Aífnat se sentait assez peu concernée, c'est votre cousin Muirchertach qui a pris la décision de faire un procès.

Dúnchad Muirisci ouvrit de grands yeux.

— Vous l'ignoriez ?

— Oui, j'étais persuadé que c'était Aífnat, en tant que plus proche parente de Searc, qui avait pris les choses en main.

— Vous étiez proche de Searc ?

— Non, pas du tout. Je ne l'avais rencontrée que rarement à Durlas. C'était une jeune fille rêveuse, et je n'ai pas été surpris quand on a commencé à louer ses *dántaigeacht grádh*, ses poèmes d'amour, qui n'étaient pas vraiment mon genre.

Il avança les lèvres et récita d'une voix de fausset :

Froides sont les nuits, je ne puis dormir,

Ton image me hante, ô mon amour...

— Quel ennui !...

— Donc vous n'avez jamais été proches ? l'interrompit Fidelma, agacée.

— Lorsqu'elle est venue séjourner chez sa soeur, à la forteresse de Durlas, nous nous sommes vus plus souvent. Cela se passait au cours des semaines qui ont précédé sa mort.

— Quand elle a découvert que son amoureux avait disparu, a-t-elle manifesté un désespoir qui aurait pu faire craindre pour sa vie ?

Dúnchad Muirisci secoua la tête.

— Certes, elle était bouleversée, mais elle s'était convaincue que ce garçon, Senach je crois, n'avait pas péri en mer. Elle avait décidé de partir à sa recherche.

Fidelma croisa le regard d'Eadulf.

— Comment cela ?

— Elle parlait de trouver un bateau pour la Gaule, afin de se rendre à l'abbaye où Senach avait été envoyé. Elle était persuadée qu'il l'attendait là-bas.

— Cela se passait combien de temps avant son suicide ?

— Je l'ai vue trois jours avant le drame. Savez-vous qu'Augaire a été le témoin de son geste ? Après un jour ou deux de recherches, il a fini par découvrir l'identité de Searc, et Muirchertach s'est déplacé pour identifier le corps.

Il marqua une pause et se frotta le menton d'un air pensif.

— C'est étrange... elle était très occupée à organiser son expédition en Gaule et, brusquement, elle se jette du haut d'une falaise.

— Oui, très bizarre, murmura Eadulf.

— Qui avait-elle mis dans la confidence de son voyage en Gaule ?

— Aífnat et Muirchertach, je suppose.

— Pourtant, personne ne l'a mentionné, dit Fidelma d'un air préoccupé. J'en parlerai au roi et à la reine.

Dúnchad eut un sourire entendu.

— Je ne suis pas certain qu'on découvre la vérité. Muirchertach n'apprécie pas que l'on s'imisce dans ses pensées intimes. Même avec moi, il est de la plus grande discrétion.

— Pourtant, vous êtes son *tanist*. Qui dirige le royaume s'il ne prend même pas la peine de vous demander conseil ? s'enquit Eadulf.

— Vous voulez la vérité ? Les tribus du Connacht sont retombées dans l'anarchie. À cause des faiblesses du roi, les Fiachra ne sont plus respectés. Dieu merci, je ne suis que son cousin et j'appartiens à la tribu des Muaide.

— Si son incapacité à gouverner est si évidente, pourquoi personne n'a-t-il recours à la loi pour destituer Muirchertach ? s'étonna Fidelma.

Dúnchad Muirisci haussa les épaules.

— Ce temps viendra. Il a peu d'amis pour le soutenir et même sa femme le réprouve.

— Voilà pourquoi je m'intéresse aux raisons qui l'ont poussé à exiger des compensations d'Ultán.

— Peut-être voulait-il par cette démarche regagner l'estime de son épouse ?

— Peut-être. Mais si elle n'était pas très attachée à sa soeur, cela me semble un motif insuffisant.

— À votre place, j'aborderais ce sujet avec Muirchertach.

— Je n'y manquerai pas.

Tout à coup, le *tanist* devint grave.

— Je me montrerai honnête avec vous : mes relations avec Muirchertach sont assez médiocres. Même enfant, je l'évitais. Il était d'une nature rancunière et, plus tard, il s'est acquis une réputation déplaisante à cause des femmes. J'ai été surpris quand Aífnat l'a épousé, mais Aífnat des Uí Briúin Aí était ambitieuse.

Il s'interrompt à la vue d'une femme qui traversait la cour.

— Ah ! Lady Fina. Vous voudrez bien m'excuser ? Je lui ai promis une promenade à cheval pendant qu'il fait encore jour.

Il se dépêcha de rejoindre une jeune personne qui se dirigeait vers les écuries.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Il y a là quelque chose qui ne tourne pas rond. C'est agaçant, à la fin.

— Nous finirons bien par trouver la clé de l'histoire.

— Sauf qu'il nous manque beaucoup d'éléments.

— Au travail ! Où donc se cache Fergus Fanat ?

Caol leur apprit que Fergus Fanat jouait à l'*immán* sur un terrain au pied de la forteresse. Les invités intéressés avaient formé deux groupes qui s'affrontaient en ce moment même. Maintenant que Colgú lui avait assuré qu'il n'était pas à blâmer pour avoir retiré la sentinelle montant la garde devant la porte d'Ultán, Caol était de bien meilleure humeur.

Il ne faisait pas très beau, mais le temps était sec, et Fidelma proposa qu'ils descendent à pied au *faithche*, le terrain de jeu. Eadulf n'y vit pas d'objection et ils se dirigèrent vers la ville. Les gens, en les reconnaissant, ouvraient de grands yeux. Ç'aurait dû être le jour de leurs noces, et on lisait de la commisération dans les regards en coin des villageois. Sur le passage du couple, de petits groupes se formaient et les salutations embarrassées se succédaient. Fidelma répondait d'un air distrait, ignorant la mine lugubre et les soupirs de sympathie des habitants de Cashel.

Bien avant les dernières maisons et les prairies, ils entendirent les cris et les hourras des gens rassemblés autour du *faithche*. Fidelma et Eadulf se choisirent un point d'observation un peu à l'écart. Il s'agissait pour chaque équipe d'entrer dans le but, ou *berna*, de l'équipe adverse en y conduisant un ballon avec un bâton en bois.

Eadulf trouva ce jeu excitant, les baguettes de bouleau sifflaient et pouvaient infliger de sévères blessures à ceux qui n'y prenaient pas garde. Pour les joueurs, il s'agissait d'une guerre menée avec des moyens pacifiques. Les cris et les conseils fusaient, et aussi les jurons quand une stratégie tournait court. Les jeunes gens se déplaçaient très vite et, pour Eadulf, cela ressemblait à une lutte sans merci avec un minimum de règles. Quand il fit part de ses réflexions à Fidelma, elle secoua la tête.

— Les règles sont très strictes, au contraire. Regarde, le brehon Baithen a été désigné pour vérifier qu'elles sont bien appliquées. Un joueur qui frappe délibérément un adversaire doit payer une amende.

— Il y a aussi des lois qui protègent le public, dit une voix derrière eux. Ravi de vous revoir, je ne pensais pas que vous auriez le temps d'assister à cette magnifique partie.

Ils se retournèrent et se retrouvèrent face à l'abbé Augaire.

— N'est-ce pas vous qui nous avez suggéré de parler avec Fergus Fanat, qui joue sur le terrain ? répliqua Fidelma.

L'abbé Augaire sourit.

— J'aurais dû me douter que vous n'étiez pas du genre à perdre votre temps à assister à cette rencontre alors que vous aviez un meurtre à résoudre.

— Où est Fergus Fanat ? lança Fidelma, ignorant sa remarque ironique.

— Vous voyez ce petit homme musclé avec de longs cheveux noirs ? Celui qui frappe la balle en ce moment même ? C'est Fergus. Il mène l'équipe des royaumes du Nord contre les gens d'ici.

Fidelma vit que son cousin Finguine mac Cathal, le *tanist* de Colgú, menait la seconde équipe.

— Combien de temps avant la fin de la rencontre ? demanda-t-elle.

— Celui de remplir trois fois la coupe.

Il désigna un homme, assis près d'une pendule à eau à côté du brehon Baithen. Une coupe était placée sur la surface d'une bassine d'eau. Percée d'un petit trou, elle se remplissait graduellement avant de tomber au fond du récipient. Ensuite, on la récupérait, on la vidait et on recommençait.

L'attention de Fidelma fut soudain attirée par une silhouette dans la foule, derrière le brehon Baithen : une jeune femme, revêtue de la robe des religieux, qui ne manquait pas d'attrait, suivait la partie avec passion.

Intriguée, Fidelma l'observa attentivement, puis fut distraite par des cris. Sur le terrain, les joueurs s'étaient regroupés et se querellaient avec ardeur. Le brehon Baithen les rejoignit d'un pas vif.

— Que se passe-t-il ? demanda Eadulf.

— Un des joueurs affirme que deux hommes de l'équipe adverse l'ont bousculé pour l'empêcher de s'emparer de la balle.

Le calme revint. À l'évidence, le brehon avait tranché et la partie reprit.

L'abbé Augaire poussa un grognement de satisfaction.

— Saviez-vous, mon cher ami saxon, que c'est à Conga, dans la plaine de Maigh Éo, que d'après les annales a été disputée la première partie d'*immán* ?

— Vraiment ? murmura Eadulf sans grand enthousiasme, car il se doutait bien du discours qui allait suivre.

— On rapporte que lors d'une guerre opposant les Fir Bolg aux Tuatha Dé Danann, il fut décidé par les deux camps de régler leurs différends sur un terrain de jeu.

— Les origines de l'*immán* sont controversées, intervint Fidelma.

Setanta était le plus grand joueur de son époque. N'est-ce pas avec sa balle et sa baguette qu'il tua le chien de Culann afin d'offrir de le remplacer ? D'où son nom : Cúchulainn – le chien de Culann.

Une clameur s'éleva. Apparemment, c'était l'équipe de Cashel qui avait gagné.

Fidelma salua Augaire d'un bref hochement de tête et fendit la foule pour rejoindre Fergus Fanat. Assis en compagnie des membres de son équipe, il s'épongeait le visage avec un linge. Puis il but un gobelet de cidre à grands traits. Malgré sa défaite, l'équipe du Nord était d'excellente humeur et discutait avec chaleur des points décisifs de la partie.

Fidelma aperçut à nouveau la jeune religieuse qui attendait, un peu à l'écart. Eadulf, à qui sa présence n'avait pas échappé, l'observa avec curiosité.

— Tu la reconnais ? murmura Fidelma.

— C'est l'une des deux religieuses qui accompagnaient Ultán. Je l'ai brièvement entrevue quand ils sont arrivés.

Qu'une femme soit fascinée par l'*immán* et ses joueurs n'avait rien d'inhabituel. Mais Fidelma trouvait bizarre qu'une religieuse de l'entourage d'Ultán soit venue assister à des festivités alors qu'elle était en deuil.

Fergus Fanat releva la tête et, voyant Fidelma et Eadulf s'approcher, il se leva.

— Je suis surpris de vous voir, lady, dit-il avec un sourire hésitant tout en tendant son gobelet à un de ses compagnons.

— Vous me connaissez ?

— Vous m'avez été désignée hier, quand je suis arrivé dans la forteresse de votre frère.

Il se tourna vers Eadulf.

— Vous devez être Eadulf de Seaxmund's Ham ?

Eadulf lui sourit.

— Oui, c'est moi.

Ce jeune homme ouvert et à l'attitude spontanément amicale lui plaisait.

— Je suis désolé que votre mariage ait dû être repoussé.

Il revint à Fidelma.

— On m'a rapporté que Muirchertach Nár vous avait sollicitée pour sa défense. Cela me semble assez égoïste, vu les circonstances. Il aurait pu choisir quelqu'un d'autre.

— Il ne fait qu'exercer son droit. Quand un homme est accusé de meurtre, il est jusqu'à un certain point autorisé à se conduire égoïstement.

Fergus Fanat se mit à rire.

— Vous avez raison. En ce qui me concerne, la mort d'Ultán ne

m'a pas beaucoup affecté.

— C'est la raison pour laquelle je désirais vous parler.

Fergus ne dissimula pas son étonnement.

— Pourquoi donc ? Mon indifférence vous intrigue ?

Il fit un geste circulaire.

— Je crois que vous aurez du mal à trouver ici une seule personne attristée par la mort d'Ultán.

— Justement, c'est ce qui excite ma curiosité et je pensais que vous pourriez peut-être m'aider. Pourquoi le meurtre d'un abbé de votre propre territoire vous touche-t-il si peu ?

En réalisant que certains des joueurs les écoutaient, elle proposa à Fergus de faire quelques pas.

Il posa son linge.

— Volontiers, j'allais justement retourner à la forteresse pour prendre un bain.

Les spectateurs se dispersaient. Ici et là, quelques personnes s'attardaient pour bavarder. Ils croisèrent la jeune religieuse, qui s'empressa de disparaître sous le regard insistant de Fidelma.

— Donc vous n'aimiez pas l'abbé Ultán, déclara Fidelma.

— Je ne l'aimais pas, mais je ne l'ai pas tué, répliqua Fergus avec une tranquille assurance. C'est bien la question que vous désiriez me poser ?

Elle sourit.

— Pas encore. Pourquoi vous déplaisait-il ?

— Ce n'était pas une personne plaisante.

— Tout dépend du point de vue. Les personnes les plus dénuées de charmes pour les uns peuvent être appréciées et chéries par d'autres, objecta Eadulf.

Fergus Fanat semblait beaucoup s'amuser.

— Excusez-moi, mon frère, mais je ne suis qu'un guerrier, pas un philosophe.

— Au service de Blathmac, roi d'Ulaidh.

— Oui, au service de mon cousin, confirma le jeune homme.

— Vous êtes donc bien placé pour nous expliquer pourquoi Ultán suscitait tant d'hostilité.

— Je commencerai par une histoire que m'a racontée Bressal, mon père, frère de Máel Coba, alors roi d'Ulaidh. Il avait rencontré Ultán dans sa jeunesse. À l'époque, c'était un garçon incontrôlable, dissipé, qui rejetait toutes les croyances.

Fidelma n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous parlez bien de l'abbé Ultán, émissaire du *comarb* de Patrick à Ard Macha ?

— Lui-même, connu comme un voleur, un assassin, un coureur de femmes, un homme qui menait une vie dissolue.

— Difficile à croire, s'exclama Eadulf, de la part d'un homme qui se présentait comme un grand réformateur de l'Église et défendait les règles les plus strictes !

— Voilà son histoire, poursuivit Fergus. En réalité, Ultán s'appelait Uallgarg, le fier et le sauvage, et il portait bien son nom. Il n'aimait personne et rejetait toute autorité. Il avait à plusieurs reprises été arrêté par la garde du roi et amené devant les brehons, mais il dénigrait leur justice et refusait de s'amender. Puis il tomba amoureux d'une belle jeune fille qu'il parvint à corrompre. Quand elle fut enceinte, il l'abandonna.

— Vous répétez l'histoire que vous a contée votre père, l'interrompt Fidelma. Devant un tribunal, cela n'est guère recevable. Pouvez-vous prouver ce que vous avancez ?

Fergus Fanat la fixa d'un air triste.

— La jeune fille en question était ma tante. Après avoir mis au monde un enfant mort-né, elle sombra dans la folie. J'avais quinze ans à l'époque du drame, qui m'a laissé des souvenirs très vifs. Ma tante n'a pas survécu très longtemps à son malheur.

Il poussa un profond soupir.

— À la vérité, j'ai poussé un cri de joie quand j'ai appris qu'Ultán avait été assassiné. Et je regrette de ne pas l'avoir tué de mes mains.

CHAPITRE X

Fidelma et Eadulf s'immobilisèrent, impressionnés par la passion contenue qu'exprimait la voix du jeune homme. Puis ils se remirent en marche.

— À la lumière de ce que vous venez de nous confier, déclara Fidelma d'une voix posée, peut-être vaudrait-il mieux nous dire où vous étiez quand Ultán a été assassiné la nuit dernière.

Fergus Fanat, loin de s'offenser, prit la chose avec détachement.

— Si j'avais été raisonnable, vers minuit j'aurais été dans mon lit. Mais il se trouve que j'étais en train de boire avec des amis à moi, qui servent dans les Fianna du haut roi.

Les Fianna représentaient l'élite des guerriers du haut roi, l'équivalent des Nasc Niadh des rois de Cashel. Chaque roi d'un *cóicead*, un des cinq royaumes, avait un corps d'armée similaire.

— Et ces amis à vous peuvent le jurer ?

Fergus sourit.

— S'ils étaient assez sobres pour s'en souvenir. Personnellement, je vous avoue que j'ai eu du mal à retrouver ma chambre.

— Ce qui m'étonne, intervint Eadulf, c'est comment cet Uallgarg a pu se transformer en Ultán, le pieux évêque-abbé qui avait toute la confiance du *comarb* de Patrick à Ard Macha. Frère Drón chante ses louanges et le considère comme un grand réformateur de l'Église.

— Uallgarg, qui ne connaissait ni Dieu ni maître, s'était fait de nombreux ennemis. Il abusa de la patience des brehons qui finirent par le condamner à tin terrible châtement. Le déclarant incapable de se racheter, ils le livrèrent au jugement de la mer.

Fidelma frissonna.

— Le *cinad ó muir* ? murmura-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'enquit Eadulf.

— Quand une personne enfreint la loi de façon répétée et commet des crimes de sang, on l'embarque dans un bateau avec de l'eau et de la nourriture pour un jour. Puis elle est remorquée au large et abandonnée à son triste sort.

— Il a donc survécu ?

Fergus hocha la tête.

— Trois jours plus tard, il accosta non loin de l'endroit d'où il

était parti.

— Je suppose que ceux qui le croisaient étaient autorisés à le tuer ?

— Pas exactement, expliqua Fidelma. Quand Dieu a prononcé Sa sentence, le coupable est en droit de réintégrer sa famille et il redevient un *duine dligthech*, une personne jouissant de tous ses droits. Mais si sa famille le chasse, alors il tombe dans la catégorie des *fuidir*.

L'expression de « non libre » qualifiait la lie de la société : les couards qui avaient déserté leur clan quand leur présence était requise, ceux qui ne pouvaient porter une arme ni participer aux décisions politiques du clan, qui étaient assignés à résidence dans un étroit périmètre et contraints de se racheter en travaillant pour la communauté.

— Qu'est-il donc advenu d'Uallgarg ? demanda Fidelma.

— Personne n'a voulu s'en charger à l'exception de l'abbé de Cill Ria, près de la côte. Le vieil homme cherchait un serviteur qui ne rechignerait point aux travaux pénibles. Il fit une offre à Uallgarg : soit il rejoignait l'abbaye, soit il était à nouveau remorqué au large. Uallgarg n'avait pas le choix et il se jeta à corps perdu dans la religion. Il prétendit avoir eu une vision en mer qui l'avait radicalement transformé. Il jura être « né de nouveau », changea son nom en Ultán, « homme d'Ulaidh ». Pendant quelques années il accomplit les tâches les plus ardues. Il se montra plus dévot que tous les moines. Le vieil abbé, qui était également évêque des Uí Thuirtrí, fut persuadé qu'il était en présence d'un miracle. Non seulement il l'accueillit au sein de la communauté, mais il l'ordonna prêtre.

— C'est incroyable, grommela Eadulf.

— Mais pas impossible, objecta Fidelma. Il y a eu un précédent en Ulaidh. Celui de Mac Cuill.

— Vous connaissez son nom ? dit Fergus Fanat, qui semblait impressionné. Il a vécu il y a bien longtemps.

Il se tourna vers Eadulf.

— Lui aussi était un voleur et un meurtrier qui avait connu le jugement de la mer. La marée le rejeta sur le rivage d'Ellan Vannin, l'île de Manannán Mac Lir – le dieu de l'Océan –, qui est située entre Éireann et la Bretagne. Lui aussi affirma qu'il avait eu une vision. Il se convertit à la foi et finit évêque sur cette île où on le vénère encore aujourd'hui.

— Donc Ultán se repentit et devint un chrétien exemplaire ?

Fergus Fanat eut un reniflement méprisant.

— Sûrement pas.

— Mais l'abbé d'Ard Macha en fit son émissaire, rétorqua Fidelma.

— Ultán était un grand stratège. En quelques années, il passa du

statut de *fuidir* à celui d'abbé. Avant de rendre l'âme, le vieil abbé avait rédigé une missive chantant ses louanges et lui donnant sa bénédiction s'il lui succédait.

— La mort de l'abbé a-t-elle éveillé des soupçons ? s'enquit Eadulf.

Le guerrier fit la moue.

— Certains avaient des doutes.

— Des faits peuvent-ils étayer ces hypothèses ? s'enquit aussitôt Fidelma.

— Non, ce n'étaient que des rumeurs. Mais elles ne dépareraient pas les antécédents d'Ultán, car un loup déguisé en agneau demeure un loup. De nombreuses histoires confirment qu'il était loin d'avoir changé.

— Selon vous, il était toujours un voleur et un meurtrier ?

Fergus haussa les épaules.

— Vu sa position, il n'avait plus besoin de recourir à des crimes aussi grossiers. Il contrôlait Cill Ria, une communauté prospère, quant au reste, ses femmes et...

— Je croyais qu'il rejetait les maisons doubles et les relations amoureuses entre religieux ? Ne s'était-il pas fait le fougueux avocat des Pénitentiels ?

— Oui, pour la forme. Cill Ria était un *conhospitae* qu'il avait divisé en deux bâtiments voisins, un pour les femmes et un pour les hommes. Et il clamait partout que c'était un monastère de célibataires. En réalité, il s'agissait d'une façade.

— Les charges que vous apportez contre Ultán sont écrasantes. Votre cousin, le roi Blathmac, partage-t-il votre opinion ? En tout cas, l'abbé d'Ard Macha est certainement d'un autre avis, sinon il n'aurait pas choisi Ultán comme ambassadeur.

— Demandez-leur, lança Fergus d'un ton sec. Je vous dis ce que je sais, voilà tout.

— Selon vous, Ultán était un menteur et un tricheur. Ces réformes réclamées par le *comarb* d'Ard Macha ne signifiaient rien pour lui et il ne visait qu'un seul but : renforcer son pouvoir.

Le guerrier du Nord eut un bref sourire.

— Vous avez à merveille résumé ma pensée, lady. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser... la partie a été rude et j'aimerais aller prendre un bain.

Fidelma hocha la tête et il courut en direction de la forteresse tandis qu'elle le suivait à distance avec son compagnon.

— Il semblerait qu'Ultán ait excité la haine de bon nombre de personnes, dit Eadulf. Mais si on en revient aux faits, Muirchertach est le seul qu'on ait vu quitter ses appartements au moment de sa mort. Et il s'est tu jusqu'à ce que Caol et le brehon Baithen aillent le

questionner. Lui seul avait l'opportunité et le mobile.

— La vie d'Ultán comporte encore des lacunes. Nous devons parler à nos amis du Nord et à frère Drón. Ultán était-il un authentique religieux ou un pécheur de la pire espèce ?

— Comment juger ?

— *Ex pede Herculem.*

— À partir du pied, un Hercule ? Je ne comprends pas.

— À partir d'un élément, nous pouvons reconstituer la personne.

— Je ne connaissais pas cette expression.

— Elle est d'un mathématicien et philosophe du nom de Pythagore, à qui les investigateurs de crimes doivent beaucoup. Sachant que la taille d'une personne est proportionnelle à la longueur de son pied, il s'employa à calculer la taille d'Hercule.

Eadulf fronça les sourcils.

— Voyons, il n'avait jamais mesuré son pied !

— Non, mais il avait mesuré les pistes des stades grecs et découvert que celle d'Olympie, le stade d'Hercule, était la plus longue. Il en avait donc déduit que le pied du demi-dieu était plus grand que la moyenne.

Eadulf ne semblait pas convaincu.

— Cet argument présente des faiblesses.

Fidelda éclata de rire et le prit par le bras.

— C'est juste une représentation générale, non un fait concret. Et ce que nous voulons, ce sont quelques exemples supplémentaires des comportements d'Ultán. Mais pour commencer, je propose de retourner dans sa chambre.

La porte d'Ultán était toujours gardée par Enda, un des guerriers de la garde de Colgú, qui les accueillit avec un sourire las. Fidelda le prit en pitié.

— Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que vous restiez plus longtemps ici, Enda. Vous pourrez partir dès que j'aurai terminé ma visite.

— Le brehon Barrán m'a dit d'attendre vos instructions, lady. Et je dois vous prévenir : on a tenté d'entrer ici en votre absence.

— Qui donc ?

— Deux personnes appartenant à l'entourage d'Ultán : frère Drón et une des femmes qui voyageaient avec lui. Je crois qu'elle s'appelle soeur Sétach.

— Ont-ils justifié leur requête ?

— Ils voulaient récupérer les affaires personnelles de l'abbé.

— Et vous avez refusé ?

— Naturellement. J'ai respecté les ordres qu'on m'avait donnés. L'abbé Augaire s'est lui aussi déplacé et a demandé s'il pouvait faire quelque chose. À mon avis, il était surtout poussé par la curiosité.

Fidelma demeura impassible.

— Quelqu'un d'autre ?

— Le brehon Ninnid, dans son cas rien de plus normal. Je l'ai autorisé à entrer. Et puis il y a eu cet étrange Saxon... excusez-moi, frère Eadulf... qui dit s'appeler Ord... Ordwool ?

— Ordwulf.

— C'est cela, un vieil homme. Je crois qu'il est un peu fou. Il affirmait qu'il voulait visiter l'endroit où le tyran avait rendu le dernier soupir et s'assurer qu'il ne réapparaîtrait pas comme quand la mer l'avait recraché. Je lui ai expliqué que le corps avait été enlevé et que l'abbé Ultán était tout à fait mort.

— Et alors ?

— Il a insisté pour voir de cadavre de ses yeux. Je lui ai dit que frère Conchobhar l'avait fait déposer dans la chapelle et que cette nuit même, il serait inhumé dans le cimetière des ecclésiastiques, selon la coutume. Le comportement de ce Saxon était des plus curieux, et son celtic difficile à comprendre.

— Merci, Enda. Nous n'en aurons pas pour longtemps.

Ils pénétrèrent dans la chambre plongée dans l'obscurité. Le crépuscule avait gagné Cashel et le rideau à la fenêtre bloquait le peu de lumière qui restait. Une faible odeur de brûlé parvint à Fidelma, qu'elle identifia immédiatement. On venait d'éteindre une bougie. À cet instant, elle entrevit la main d'Eadulf qui tâtonnait en direction d'une chandelle et elle lui saisit le poignet.

C'est alors qu'une ombre se dirigea vers la fenêtre, sans doute pour tenter de s'échapper.

Fidelma donna un coup de pied dans la porte afin que la lumière du couloir pénètre dans la pièce et appela Enda à la rescousse.

Eadulf se jeta sur l'intrus, lui enserra la taille et se rejeta en arrière. C'est alors qu'il réalisa qu'il tenait dans ses bras une jeune femme frêle qu'il entraîna dans sa chute. Aussitôt, elle se mit à griffer et à donner des coups de pied.

Enda arriva, l'épée au clair et une lanterne à la main.

— Ne bougez plus ! s'écria-t-il en pointant sa lame sur la poitrine de la femme qui s'immobilisa, pétrifiée par la peur.

Eadulf se dégagea et Enda leva sa lanterne. La silhouette se redressa. Elle était revêtue de la robe des religieuses.

— Mais... je vous connais ! s'écria Eadulf, luttant pour recouvrer son souffle.

— C'est soeur Sétach, dit Enda. Je lui ai refusé l'accès de cette chambre tout à l'heure.

— Elle semble vous avoir désobéi, murmura Fidelma.

— Lady, je jure qu'elle n'est pas passée par la porte !

Fidelma se tourna vers la jeune femme qui semblait choquée,

mais la défiait du regard.

— Comment êtes-vous entrée ici ?

Elle ne répondit pas et Fidelma jeta un coup d'oeil à la fenêtre. La saillie qui entourait les murs de la forteresse, large d'un pied et située à vingt-cinq toises au-dessus du sol, passait juste sous les fenêtres de cet étage.

— Vous êtes très courageuse... ou alors complètement folle. Asseyez-vous. Enda, laissez-nous la lanterne et attendez dehors.

Enda se retira après avoir dévisagé l'intruse d'un air scandalisé.

Eadulf frissonna et tira le rideau. Même sous la menace d'une arme, il ne se serait jamais aventuré sur cette corniche.

Assise sur le lit, Fidelma examinait la jeune femme. Ce n'était pas elle qu'elle avait vue au jeu *d'immán*. Celle-ci était plus robuste, plus âgée, avec des cheveux plus sombres, et elle dégageait un parfum dont la composition échappait à Fidelma.

— Soeur Sétach, pour quelle raison avez-vous risqué votre vie de façon aussi inconsidérée ?

L'autre haussa les épaules.

— Vous ne comprendriez pas.

— Sauf si vous nous expliquez.

Toujours pas de réponse.

— Où avez-vous grimpé sur cette saillie afin d'entrer ici à l'insu du garde ?

— Il y a une fenêtre au bout du couloir.

— Et vous avez rampé sur cinq toises ?

— Il y avait assez de place pour avancer sans ramper.

— Qu'y avait-il de si précieux dans cette pièce pour que vous en forciez l'accès ?

Il y eut un long silence. Fidelma attendait.

— Je voulais m'assurer que les possessions de l'abbé n'avaient pas été emportées, dit enfin Sétach.

— Pourquoi l'auraient-elles été ?

Silence obstiné.

— Savez-vous que je suis un *dálaigh* et que vous êtes tenue, de par la loi, de vous soumettre à mes questions ?

La jeune femme releva le menton.

— Je sais que vous défendez le meurtrier qui a assassiné l'abbé Ultán.

— Vous êtes bien soeur Sétach ?

— Oui.

— Votre compagne, qui servait également le défunt abbé, comment s'appelle-t-elle ?

— Soeur Marga, concéda la jeune femme à regret.

— Comprenez-vous bien votre situation ? *Quí tacet consentit* – qui

ne dit mot consent. Vous êtes arrivée ici en compagnie de l'abbé Ultán, c'est bien cela ?

— Oui, Ultán de Cill Ria.

— Quelle était votre tâche auprès de lui ?

— Je consignais les débats auxquels j'assistais, tout comme Marga, ma soeur dans le Christ.

— Vous appartenez toutes deux à l'abbaye de Cill Ria ?

— Oui.

— Quelles sortes de débats transcriviez-vous ?

La jeune femme changea de position d'un air gêné.

— Frère Drón, notre supérieur, était le scribe en chef de l'abbé Ultán.

— Nous avons déjà parlé à frère Drón. En quoi consistait votre travail ?

— L'abbé Ultán, en tant qu'émissaire de *l'archiepiscopus* d'Ard Macha, était chargé de mettre de l'ordre dans les églises des cinq royaumes, et d'assurer la primauté de l'église de saint Patrick. Nous nous déplaçons dans toute l'Irlande pour discuter de ces sujets avec les évêques et les abbés. Il nous revenait, à moi et à soeur Marga, de résumer ces échanges afin d'en présenter un rapport précis au *comarb* de Patrick.

— Comment considériez-vous l'abbé Ultán ?

Soeur Sétach fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes de Cill Ria et avez beaucoup voyagé avec Ultán. Vous l'aimiez ? Que pensiez-vous de lui ?

Soeur Sétach hésita.

— C'était un homme merveilleux et très pieux.

Elle semblait réciter une leçon, ce qui n'échappa point à Fidelma et à Eadulf.

— Vous le connaissiez depuis longtemps ?

— Depuis mon entrée au monastère, il y a trois ans.

— C'est l'abbé qui vous avait élue pour la fonction que vous occupiez ?

Soeur Sétach secoua la tête.

— Non, c'est soeur Marga. En la choisissant, l'abbé lui avait demandé de se trouver une compagne pour l'aider dans sa tâche.

— Vous étiez contente de vous joindre à soeur Marga ?

La jeune femme hocha la tête.

— C'était une occasion inespérée de voir le monde au-delà des Sperrins.

— Les quoi ?

— Les montagnes près de Cill Ria. Je n'étais jamais allée dans le Sud auparavant.

— Vous vous entendiez bien avec l'abbé Ultán ?

— Je ne comprends pas.

Fidelma poussa un soupir d'impatience.

— Ultán se montrait-il exigeant ? Étiez-vous à l'aise en sa compagnie ?

— Oui, il était très exigeant, surtout avec frère Drón, son conseiller le plus proche.

— À l'abbaye, avez-vous entendu des histoires sur Ultán remontant à l'époque où il n'était pas encore entré en religion ?

— Des rumeurs me sont parvenues.

— Et qu'en pensiez-vous ?

— Elles ne me concernaient pas. Si une personne s'est repentie et a obtenu son pardon, ce qu'elle a fait dans le passé appartient au passé. N'est-ce pas là l'essence de la foi, Fidelma de Cashel ?

— Donc vous étiez heureuse avec Ultán ?

— Ce n'est pas ainsi que je vois les choses. Je servais la foi à Cill Ria et l'abbé Ultán était mon supérieur. Tous le considéraient comme un homme pieux et d'une grande force intérieure, un chef et un réformateur, qui par son martyre sera bientôt vénéré comme un saint dans les cinq royaumes.

Fidelma l'observait d'un air songeur.

— Revenons aux raisons qui vous ont poussée à risquer votre vie pour pénétrer ici.

— Je n'ai à aucun moment risqué ma vie.

Eadulf, qui se tenait près de la fenêtre, traversa soudain la pièce et s'arrêta devant un petit coffre rangé dans un coin.

— Avez-vous trouvé ce que vous convoitiez ? demanda-t-il d'une voix douce.

Puis il ajouta à l'adresse de Fidelma :

— Depuis ce matin, ce coffre qui contient les affaires personnelles d'Ultán a été ouvert et refermé à la hâte. Des vêtements sont restés coincés sous le couvercle.

— Que cherchiez-vous ? dit Fidelma sans quitter la jeune femme des yeux.

— Rien.

Donc si on vous fouille...

Vous n'oseriez pas me... me... balbutia soeur Sétach, effarée.

— Je vous rappelle que je suis un *dálaigh*.

— Eh bien, allez-y ! Vous ne trouverez rien.

— Même une chèvre des montagnes ne se serait pas aventurée sur la corniche surplombant le vide qui vous a permis d'accéder à cette chambre ! Qu'est-ce qui vous a inspiré pareille témérité ?

La jeune fille poussa un soupir.

— Il était impératif de s'assurer que les possessions de l'abbé

Ultán étaient en sécurité. Surtout les comptes rendus des entretiens. La nature ordonne que l'abbé soit enterré ici, mais nous ramènerons ses objets personnels à Cill Ria, où ils seront considérés comme des reliques d'une valeur inestimable.

Eadulf était stupéfait.

— Êtes-vous sûre que vous ne recherchez pas des biens terrestres ?

— Certaine ! La valeur spirituelle de ces reliques n'a pas de prix. Des pèlerins viendront de très loin à Cill Ria pour les adorer, car Ultán sera le premier martyr de notre cause.

La voix de la jeune femme avait pris des accents de ferveur fanatique.

— Retournez dans votre chambre, ordonna Fidelma, je n'ai plus de questions pour l'instant.

La religieuse hésita, désarçonnée.

— Je... je peux emmener le coffre avec moi ?

— Tant que cette affaire n'a pas été résolue, il restera ici.

Soeur Sétach se dirigea à regret vers la porte. Enda lui barra le chemin, mais la laissa passer sur un signe de Fidelma. La porte se referma.

— Tu ne crois tout de même pas ce qu'elle raconte ? Des reliques ! C'est ridicule ! grommela Eadulf.

— Même si on y avait passé la nuit, elle ne nous aurait pas livré la plus petite information.

— Pourquoi diable ne l'as-tu pas fouillée ?

— Elle n'avait rien sur elle, sinon elle ne m'aurait pas défiée ainsi.

— À moins qu'il ne s'agisse d'une ruse.

— Je ne le pense pas, elle est repartie bredouille. Examinons ce coffre de plus près.

Eadulf tira au milieu de la pièce la petite malle, qui n'était pas très lourde, et l'ouvrit tandis que Fidelma l'éclairait avec la lanterne.

— Des vêtements, murmura Eadulf en les sortant un par un.

Fidelma se pencha.

— Et des poches en cuir dissimulées sous des liasses de papiers.

Eadulf vida un des sacs.

— Tiens, des pièces et des pépites d'or. Et dans celui-ci...

Il tenait à la main un bijou d'un raffinement exquis.

— Des colliers. Il semblerait que notre abbé ait eu un goût particulier pour les gemmes travaillées par les meilleurs orfèvres.

— Après tout, tu as peut-être raison. Qui sait si Sétach ne recherchait pas des biens matériels ?

— Tu crois qu'elle s'intéressait aux pierres précieuses et à l'or ?

— Ou alors aux transcriptions des entretiens avec les hauts dignitaires religieux...

Eadulf fourragea dans les papiers.

— Ils sont tous consignés ici. Ah ! Ceux qui se prononçaient en faveur de la primauté d'Ard Macha obtenaient de bonnes notes et les autres, des commentaires désobligeants. Il y a aussi un livre en latin, le *Liber Angeli*, qui traite de l'histoire d'Ard Macha.

— Je crois que nous avons fait le tour des objets que soeur Sétach aurait pu convoiter.

— Si elle s'intéressait aux bijoux, ce serait drôle. Une voleuse volant un homme qui avait été un voleur notoire...

— Et un meurtrier, ajouta Fidelma. Ne l'oublie pas.

— Tu vois un lien entre les deux ?

Fidelma réfléchit et secoua la tête.

— *Alis volat propriis, comme disait...*

— Publilius Syrus. Encore une maxime de ton auteur préféré, l'ancien esclave d'Antioche. D'après toi, Sétach travaillerait pour son propre compte...

— Nous ferions bien de la surveiller étroitement.

Eadulf replaça les documents dans le coffre.

— Je vais demander à Enda de placer cette malle dans la chambre forte de mon frère, déclara Fidelma.

Elle donna ses instructions au guerrier et, après une dernière inspection, ils quittèrent la pièce où Ultán avait trouvé la mort.

— Et maintenant ? demanda Eadulf tandis qu'ils se réchauffaient devant le feu dans leurs appartements.

Fidelma lui sourit.

— Nous allons nous baigner et nous préparer pour le banquet de ce soir, qui aurait dû être celui de nos noces. Je ne doute pas de la qualité de la chère et des convives.

Eadulf fronça le nez d'un air dégoûté et Fidelma se leva.

— Je vais demander à Muirgen de préparer l'eau du bain. Après le festin, il nous restera une tâche importante à accomplir.

Eadulf releva la tête d'un air las.

— Quoi encore ?

— Assister aux funérailles de l'abbé Ultán à minuit. Ce sera très intéressant d'observer les personnes présentes.

Eadulf ne s'attendait pas à cela. Il trouvait cette coutume irlandaise d'enterrer les morts à minuit particulièrement fastidieuse.

— Cela nous mènera très tard, se plaignit-il. Et demain je vais à la chasse au sanglier.

Fidelma lui jeta un regard espiègle.

— Et encore, tu ne connais pas ta chance : le soleil se lève tard en hiver.

CHAPITRE XI

Un petit groupe de gens s'était rassemblé dans le *Relig na nGall*, le cimetière des étrangers, éclairé par des lanternes en bas du rocher. C'est là qu'on enterrait les visiteurs de haut rang qui décédaient à Cashel. Fidelma et Eadulf y avaient accompagné Colgú. Le haut roi Sechnassach et le chef brehon Barrán étaient également présents, ainsi que d'autres nobles dont Blathmac, le roi d'Ulaidh. Ils s'étaient déplacés pour de simples raisons diplomatiques et, naturellement, Muirchertach, le roi du Connacht, était resté dans ses appartements. Fidelma reconnut les abbés Séгдаe d'Imleach, Laisran de Durrow, Augaire de Conga, ainsi que d'autres religieux de renom. La plupart accomplissaient leur devoir envers un homme qu'ils n'estimaient pas particulièrement. Les brehons Baithen et Ninnid s'étaient joints au cortège et le deuil était conduit par frère Drón, soeur Sétach et soeur Marga.

Malgré l'illustre compagnie, il n'y avait pas eu de *fled cro lige* – de fête au chevet du mort. Quand mourait un grand homme, les célébrations duraient plusieurs jours et plusieurs nuits et on entonnait des lamentations autour du corps. Or celui d'Ultán n'avait même pas été veillé un jour et une nuit, ce qui était considéré comme le minimum décent. Quand Fidelma en avait demandé la raison à son frère, il s'était contenté de hausser les épaules en affirmant que tel était le souhait de frère Drón, qui agissait au nom de la communauté de Cill Ria.

Alors qu'ils se tenaient dans la pénombre, au milieu des tombes et des piliers portant des inscriptions en ogham pour les plus anciennes, le tintement de la *clog-estechtae*, la clochette funèbre, leur parvint. Un jeune homme en robes sombres apparut, descendant la colline. Il avançait les quatre hommes portant le *fuat*, la bière, qui renfermait le corps enveloppé dans le linceul ou *rochell*. Ils s'arrêtèrent devant la tombe ouverte, préalablement creusée et mesurée.

Il y eut un long silence.

Le sonneur de clochette jeta un coup d'oeil circulaire et, comme personne ne bougeait, il s'éclaircit la voix :

— Qui prononcera *l'écnair* ? s'enquit-il, surpris que personne ne s'avance. Qui fera l'éloge et accomplira le rituel ?

Les religieux se regardèrent, indécis, et frère Drón finit par se manifester.

— Moi ! s'écria-t-il en fixant l'abbé Ségdae avec colère. Mon abbé était un grand homme et il méritait mieux que votre indifférence !

— Votre abbé s'était joint à nous de son propre chef, répliqua Ségdae d'une voix ferme. Ici, les religieux de haut rang le connaissaient comme un homme belliqueux et prompt à engager d'interminables controverses. Et donc personne ne vous disputera le droit de prononcer *l'écnaire*.

Drón se tourna vivement vers Blathmac, dont les yeux de faucon brillaient à la lumière des lanternes.

— Et vous, roi d'Ulaidh, laisserez-vous insulter un dignitaire religieux de votre royaume sans protester ?

Le malaise dans le groupe était palpable.

— Vous imaginez des insultes là où il n'y a que des raisons logiques, répliqua le roi d'un ton sec. Personne n'étant mieux qualifié que vous pour nous entretenir de la vie d'Ultán, nous vous écoutons. Mais il se fait tard et si votre tristesse ne vous permet pas de vous exprimer, laissons le *strophais* refermer le cercueil que l'on descendra dans la tombe.

Frère Drón avala sa salive avec difficulté, jeta autour de lui des regards furibonds, s'avança et claqua des mains à plusieurs reprises pour marquer le début de la cérémonie.

— Je pleure pour l'âme d'Ultán, pilier de l'Eglise et glaive de la foi qui était...

— Un voleur et un meurtrier, qu'il soit maudit ! s'écria une voix de stentor.

Une silhouette s'avança au bord de la tombe, non loin de Fidelma et Eadulf.

C'était frère Berrihert. Un silence choqué succéda à cette intervention.

— Que la vérité éclate enfin sur les innombrables méfaits qu'a commis cet homme ! Arrêtez les pleurnicheries et l'éloge de ce bâtard que certains célèbrent comme un saint !

— Comment osez-vous ? glapit frère Drón d'une voix éraillée. Sacrilège !...

— La vérité n'est pas un sacrilège ! hurla Berrihert. Cet homme était le diable en personne et le meurtrier de ma mère !

Sétach, à moins qu'il ne s'agît de Marga, laissa échapper un long gémissement, puis les deux soeurs s'étreignirent pour se consoler. Fidelma croisa le regard d'Eadulf : stupéfait, il secoua la tête comme s'il ne croyait pas à la scène qui se déroulait sous ses yeux.

Frère Berrihert pointa l'index sur frère Drón.

— Vous qui avez épousé les vils desseins de cette créature

abominable, sachez que je suis venu cracher sur sa tombe et maudire l'âme d'Ultán, dont j'espère bien qu'elle s'enfoncera dans les ténèbres éternelles. Quant à vous, Drón, que le *fé* vous mesure bientôt !

Des exclamations d'horreur fusèrent, car le *fé*, la baguette de tremble servant à toiser les tombes, avait la réputation de porter malheur à celui qui y touchait.

Sur cet énergique anathème, frère Berrihert disparut.

— Voilà qui explique peut-être mon étrange rencontre de ce matin avec Ordwulf, le père de Berrihert, chuchota Eadulf à Fidelma.

— Il faut que nous parlions à Berrihert et à Ordwulf.

Désseparée, la petite assemblée ne savait plus à quel saint se vouer et Colgú s'avança.

— Que l'on descende le *fuat* dans la fosse ! Ceux qui désirent dire une prière pour le repos de l'âme de cet homme ont tout loisir de le faire. Quant à la célébration ou à la condamnation d'Ultán, elle dépendra des réponses à des questions qui brûlent les lèvres de beaucoup d'entre nous. Que Dieu nous pardonne ce temps de la réflexion qui nous oblige à remettre les discours à plus tard.

Le haut roi, qui s'entretenait à voix basse avec Blathmac d'Ulaidh, se redressa et hocha la tête en signe d'approbation.

— Voilà qui est bien parlé, Colgú ! lança-t-il d'une voix forte afin que frère Drón l'entende. Et maintenant retirons-nous.

Les membres du groupe commencèrent à se disperser à l'exception de frère Drón, Marga, Sétach, et des porteurs du cercueil. Eadulf allait s'éclipser quand Fidelma le retint.

— Ce ne serait pas convenable de partir maintenant.

Eadulf réalisa soudain que les brehons étaient restés et qu'il était de leur devoir de les imiter.

Alors que Drón disait les prières des morts, Fidelma remarqua que la plus jeune des deux religieuses sanglotait. Soeur Sétach la consolait du mieux qu'elle pouvait, la berçant comme un enfant. Quand frère Drón eut terminé, le cercueil fut descendu dans la fosse, recouvert de branches de bouleau et de genêts, puis de terre.

Frère Drón et les deux soeurs s'éloignèrent en compagnie du brehon Ninnid. Puis Fidelma et Eadulf rejoignirent Barrán et Baithen, et tous les quatre entreprirent l'ascension qui menait à la forteresse.

— J'ai assisté à bien des funérailles, ironisa le brehon Barrán, mais celles-là étaient de loin les plus étranges.

— Si nous voulions des preuves de l'hostilité suscitée par l'abbé Ultán, nous avons été servis, soupira Fidelma.

— Il n'en demeure pas moins que Muirchertach a été vu quittant sa chambre, fit observer Baithen, qui soupçonnait Fidelma de vouloir utiliser l'exécrable réputation de l'abbé pour innocenter le roi du Connacht.

— Certes, mais on ne peut ouvrir le procès avant de nous être informés précisément des inimitiés que l'abbé Ultán a suscitées.

— Peu important les réactions que la colère a fait naître chez les uns et les autres, répliqua Baithen, cela n'excuse en rien le meurtre d'Ultán. Il s'agit de la loi.

— Espérons que nous aurons aussi affaire à la justice, rétorqua Fidelma avec vivacité.

— Je vais m'assurer qu'un garde est posté devant la porte de frère Drón, déclara Baithen. Il serait malséant que la malédiction se traduise dans la réalité. Je crois me rappeler que ce Saxon, frère Berrihert, était un ami à vous, Eadulf ? Ignore-t-il qu'il a transgressé les lois de l'hospitalité ?

— Ni lui ni sa famille ne sont de mes amis, le corrigea Eadulf. Je connais Berrihert pour avoir étudié avec lui, et plus tard il m'a présenté ses frères au concile de Whitby.

— N'avez-vous pas persuadé Miach des Uí Cuileann de leur accorder l'asile sur son territoire ?

— Miach a pris seul sa décision.

— Qu'insinuez-vous, Baithen ? s'énerva Fidelma. Eadulf admet avoir eu des relations limitées à des périodes précises avec Berrihert, ce que ne le rend en rien responsable de ses actes ou de ceux de ses parents. Dans la vie, on se frotte à bon nombre de personnes, ce qui ne signifie pas que l'on doive assumer ce qu'elles deviennent par la suite.

Baithen se réfugia dans le silence. Quant au brehon Barrán, il était demeuré impassible.

— Il ne vous reste que peu de temps, fit-il simplement observer à Fidelma. Je dois être de retour à Tara avant la fin de la semaine.

Aux portes de la forteresse, ils se souhaitèrent une bonne nuit, puis Eadulf demanda à Fidelma :

— Veux-tu que j'aille quérir Berrihert afin de lui demander des explications sur la scène qu'il a provoquée dans le cimetière ?

Non, les portes vont bientôt fermer et demain tu as une chasse au sanglier qui t'attend.

— Es-tu sûre que je doive y assister ? Muirchertach a donné sa parole d'honneur qu'il ne s'enfuirait pas et je suis certain qu'il la respectera. Je serais plus utile en t'assistant dans tes entretiens avec les témoins.

— Il y aura foule à la chasse, même les dames la suivront, et j'ai besoin d'une personne de confiance pour surveiller nos invités.

Eadulf la fixa d'un air accusateur.

— Tu me caches quelque chose...

Fidelma se mit à rire.

— Je n'en sais pas plus que toi, je t'assure, et ce que je soupçonne se résume à de vagues intuitions. Viens, allons dormir, nous devons

nous reposer.

La journée était magnifique, le ciel clair, et un voile de givre recouvrait le paysage. Le soleil venait de se lever au-dessus des collines à l'est. Dans la cour, tout le monde s'agitait, la meute de chiens aboyait, et l'haleine des hommes formait comme un brouillard dans l'air glacé.

Eadulf découvrit que Gormán, qui devait l'escorter, avait obligeamment sellé son cheval dont il lui tendit les rênes. Les pisteurs, qui tenaient une douzaine de chiens en laisse, passaient déjà les portes de la forteresse. Ils allaient rabattre une horde de sangliers vers l'est et les amener en terrain découvert. Atteindre l'endroit où la horde avait été repérée prendrait environ une heure, puis les nobles interviendraient avec leurs lances.

Tandis que les seigneurs attendaient que les traqueurs et leur meute se soient éloignés, des serviteurs les ravitaillaient en gobelets de *corna*. Il existait la même coutume chez les Angles et les Saxons, qui appelaient cela le « coup de l'étrier » et les Irlandais le *deog an dorais*, le gobelet devant la porte. Gormán en tendit un à Eadulf.

— *Milsem cacha corna a cetdeaog*, dit-il en souriant. La plus douce des *corna* est la première.

Eadulf avala d'un trait le puissant cordial et jeta un regard circulaire. Colgú bavardait avec Sechnassach. Muirchertach Nár, revêtu d'une cape d'un bleu éclatant, se repérait facilement dans le groupe de nobles. Il semblait de bonne humeur et s'entretenait avec Dúnchad Muirisci, son héritier présomptif, d'un sujet qui semblait beaucoup les amuser. Une silhouette familière vint se joindre au groupe. Il s'agissait de l'abbé Augaire. Eadulf s'en étonna, puis il se rappela que rien n'interdisait aux religieux de pratiquer la chasse. D'ailleurs, de nombreux prélats se vantaient de leurs prouesses dans ce domaine.

De l'autre côté de la cour, Eadulf vit des épouses des nobles qui se préparaient à se mettre en selle. Il en reconnut quelques-unes dont lady Gormflaith, l'épouse du haut roi... et lady Aífnat. « Après tout, pourquoi pas, puisque son mari est là lui aussi », se dit Eadulf.

— Les dames nous suivront à distance dès que nous nous serons mis en route, expliqua Gormán. Avez-vous déjà participé à une chasse au sanglier auparavant, frère Eadulf ?

Il secoua la tête. Ce n'étaient pas les sangliers qui manquaient dans son pays natal, mais il n'avait aucun goût pour cette occupation.

— Il paraît que ces animaux peuvent se montrer dangereux quand on les attaque, hasarda-t-il.

Gormán sourit.

— Un vieux proverbe prétend qu'un sanglier peut vous renvoyer chez vous dans une charrette, mais que seul un cerf vous expédie

directement dans un cercueil. Sauf circonstances exceptionnelles, un sanglier combatif vous blessera, mais ne vous tuera point. Je dois cependant vous avouer qu'un ami à moi a péri sous les coups de boutoir d'une de ces bêtes. Quand elles sont acculées, elles se défendent avec héroïsme, mais cela arrive rarement, car elles sont très rapides. Et parfaitement capables de faire face à une meute de chiens.

— Les rabatteurs les débusquent et les nobles les tuent avec leurs lances, c'est bien cela ?

— Exactement. Aujourd'hui, la chasse devrait être fructueuse. Un *torc eochraide*, un sanglier mâle, et sa horde ravagent les cultures d'un fermier sur les collines. Nos chiens les forceront à s'aventurer hors de la forêt.

Un des hommes souffla dans une trompe. Aussitôt, les serviteurs s'avancèrent pour aider les nobles à se mettre en selle et leur tendirent à chacun une *bir*, une lance de chasse. Les nobles se querellaient en riant pour savoir qui porterait le premier coup. Colgú et Sechnassach prirent la tête de la petite troupe, ils franchirent les portes et tous s'engagèrent sur le sentier qui rejoignait la piste menant vers l'est. Muirchertach Nár montait une jument pie à taches noires qui se détachait des autres montures. Ainsi, se réjouit Eadulf, il pourrait suivre le roi plus facilement.

Sur cette pensée réconfortante, il enfourcha sa monture avec une aisance qui le surprit lui-même.

— Venez, dit-il à Gormán. Muirchertach s'éloigne déjà.

Gormán le rejoignit et ils s'élancèrent derrière les nobles.

— Le mieux serait de conserver cette position, proposa Gormán. Vous n'avez pas assez d'expérience comme cavalier et comme chasseur pour vous lancer dans la course.

Le jeune homme avait raison. Cependant, quoi qu'il lui en coûtât, Eadulf était bien décidé à ne pas perdre de vue le roi du Connacht.

Fidelma, qui assistait au départ de la chasse depuis ses appartements, constata avec satisfaction qu'Eadulf prenait sa tâche très au sérieux. Puis elle donna quelques instructions à Muirgen, embrassa le petit Alchú, qui lui prêta une attention distraite, car il était très absorbé par ses jouets, et sortit.

Quand elle demanda à son cousin Finguine, le *tanist*, s'il avait vu frère Drón, il lui répondit que non et la dirigea sur le dortoir où logeaient les religieuses. Là, l'intendante l'informa que soeur Marga et soeur Sétach priaient dans la chapelle. Fidelma entra dans le bâtiment désert et s'apprêtait à repartir quand elle aperçut une frêle silhouette dans un coin.

— Ah, soeur Sétach.

La jeune femme tourna vers elle un visage las.

— Vous semblez épuisée, fit remarquer Fidelma. Peut-être avez-

vous mal dormi la nuit dernière ?

— Je souffre souvent d'insomnies, répondit Sétach d'un ton sec.

— Nous avons un excellent apothicaire, frère Conchobhar, qui se fera un plaisir de vous fournir des simples favorisant le repos.

— Je vous remercie, mais j'ai mes propres remèdes. Je suppose que vous m'avez dénoncée pour avoir enfreint l'interdiction de pénétrer dans la chambre de l'abbé Ultán ?

Cela ne regarde que vous et votre supérieur, frère Drón. Pour l'instant, je suis surtout préoccupée par l'assassinat de l'abbé Ultán et non par ses possessions personnelles.

Elle jeta un coup d'oeil circulaire.

— Je cherchais votre compagne, soeur Marga. Où est-elle ?

— Je l'ignore. Que lui voulez-vous ?

— Je dois vous parler à toutes deux. Pourquoi tant de gens haïssaient-ils votre abbé alors que frère Drón et vous-même le portez aux nues ?

La religieuse renifla avec colère.

— Ils sont jaloux, étroits d'esprit et n'ont aucune idée de la véritable grandeur.

— *Naturam expelles furca, tamen usque recurret.* C'est une citation d'Horace. Savez-vous ce qu'elle signifie ?

— J'en comprends le sens littéral, mais je ne parviens pas à en saisir la substance.

— Chassez la nature, elle revient au galop. D'après certains, l'abbé Ultán gardait quelque chose du voleur, du meurtrier et du séducteur qu'il avait été.

— C'est faux !

— Un homme ne change jamais à ce point.

Sétach s'empourpra et défia Fidelma du regard.

— Paul n'a-t-il pas été foudroyé par la vérité sur le chemin de Damas ? Il avait pourtant consenti à l'exécution du bienheureux Étienne, le premier martyr du christianisme. Il a assisté à son agonie, tenant les manteaux de ceux qui le lapidaient. Néanmoins, ne s'est-il pas converti et n'a-t-il pas oeuvré pour la foi ? Prétendriez-vous qu'il n'était qu'un imposteur ?

Fidelma fut surprise par la véhémence et la logique du discours de Sétach.

— Vous vous défendez bien et ne manquez pas d'intelligence, ce qui n'est pas pour me déplaire. Que savez-vous de frère Berrihert ?

— Rien.

— Cependant, l'indignation qu'il a manifestée hier soir au cimetière n'était pas feinte. Et que pensez-vous de la malédiction qu'il a lancée sur frère Drón ? Prétendrez-vous ne pas connaître de ce qui l'a poussé à de telles extrémités dans un lieu sacré ?

— J'ignore tout des motifs animant frère Berrihert.

— Et vous prenez tout de même la défense de l'abbé Ultán ?

— Pendant que je le servais à Cill Ria, j'ai bien connu Ultán, qui s'est toujours montré bon, vertueux et admirable à tout point de vue. En ce qui concerne frère Berrihert, adressez-vous à frère Drón. Il est sûrement mieux placé que moi pour vous donner la réponse que vous cherchez. Il a escorté Ultán quand il s'est rendu sur l'île de l'abbé Colmán.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Que savez-vous de frère Senach ? lança-t-elle brusquement.

La religieuse tressaillit.

— Je ne l'ai pas connu. Quand je suis arrivée à Cill Ria, il était déjà parti.

— Mais vous avez entendu parler de sa disparition ?

— L'abbé avait établi des règles pour la gouvernance de l'abbaye, en accord avec la foi telle qu'elle est définie à Rome. Frère Senach ayant désobéi, il a été envoyé en Gaule, mais, malheureusement, il est mort lors de la traversée, déclara Sétach sans manifester la moindre émotion.

— Et la poétesse Searc ?

— J'ignore tout de cette femme.

Ces règles que l'abbé avaient adoptées pour diriger sa communauté, tout le monde les respectait-il ?

— Bien sûr.

— Et Ultán ?

La jeune fille cligna des paupières et le rose lui monta aux joues.

— Ultán est... était l'abbé.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez insinuer. Nous savons parfaitement qui a tué l'abbé et votre système de défense n'y changera rien, déclama la jeune fille sur un ton emphatique.

Fidelma comprit qu'elle s'aventurerait en terrain sensible.

— Coupable ou innocent, ce sera au brehon d'en décider. Pour le moment... les choses semblent assez confuses. Avez-vous été le témoin d'un événement qui pourrait m'éclairer, mais que vous préférez me cacher ?

— Je ne saisis pas.

— En d'autres termes, dissimulez-vous des informations ?

Sétach secoua la tête.

— Je ne sais rien de plus que les autres. On a vu Muirchertach quitter la chambre de l'abbé qui venait d'être assassiné. Quelle preuve supplémentaire vous faut-il ?

Fidelma lui sourit.

— Celle qui corroborerait nos soupçons. Qu'est-ce qui vous a

persuadée de rejoindre la communauté de Cill Ria ?

— J'ai une belle écriture et je manie assez bien la langue. Hélas, ma famille n'appartenait ni à la *flaith*, la noblesse, ni à la catégorie de ceux exerçant des offices. Nous n'étions que de simples *céile*, des hommes libres du clan travaillant la terre, payant leurs impôts et rejoignant les guerriers en temps de guerre. Nous ne possédions rien et n'avions pas de relations. Et donc si je voulais utiliser mes talents, je n'avais pas d'autre choix que d'entrer en religion. J'appartiens aux Uí Thuirtrí, qui peuplent les rives du Loch nEchach, le lac d'Eoghaidh. Et Cill Ria était située non loin de mes foyers.

— Les *céile* forment la base de notre société, Sétach. Sans eux, la société s'effondrerait, lui reprocha gentiment Fidelma.

— Facile pour vous de dire cela alors que vous êtes une *flaith*, et même une princesse de Muman. Vous n'avez jamais travaillé dans les champs ni gardé les vaches.

— Je n'ai pas d'expérience de la faim et de la pauvreté, je vous l'accorde, mais je sais tenir une ferme, rétorqua Fidelma d'une voix douce. Je suppose que vous connaissiez les règles de Cill Ria avant d'y entrer ?

— Pas vraiment. Ce n'est qu'après mon admission que j'ai pris connaissance de la discipline en usage à l'abbaye.

— On m'a dit que les hommes vivaient séparés des femmes ?

— Oui, un ruisseau court entre les deux maisons, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes, et...

Elle s'interrompt.

— Oui ?

— Ce n'est qu'en visitant le Sud que j'ai compris que la plupart des maisons religieuses étaient con... con...

— *Conhospitae* ?

Fidelma fronça les sourcils.

C'est votre premier voyage hors de l'abbaye ?

Soeur Sétach hocha la tête.

— J'ignorais qu'il existait d'autres interprétations des règles de la foi.

— Et soeur Marga, qui avait été choisie par Ultán pour cette expédition, avait-elle eu connaissance des controverses qui faisaient rage au-delà des murs de Cill Ria ?

— Je l'ignore. En tout cas, elle avait accompagné l'abbé Ultán à plusieurs reprises à Ard Macha et j'étais ravie qu'elle me demande de me joindre à elle.

Fidelma poussa un soupir.

— Et maintenant, où puis-je la trouver ?

— Aucune idée.

Quelque chose dérangeait Fidelma. Soeur Sétach était une

personne intelligente, pleine de ressources et qui savait se défendre. Sa tentative de pénétrer dans la chambre de l'abbé Ultán malgré l'interdiction qui lui avait été faite démontrait un certain courage. D'un autre côté, quand on la poussait dans ses retranchements, elle se montrait d'une ignorance et d'une naïveté confondantes. Et lui soutirer des renseignements était aussi pénible qu'une extraction de dents !

Elle remercia la jeune fille et tourna les talons tandis que Sétach la suivait des yeux d'un air perplexe.

Il n'y avait pas trente-six endroits où soeur Marga pouvait se cacher dans la forteresse. Fidelma rejoignit la cour principale où Finguine, qui discutait toujours avec des gardes, lui fit signe.

— Ne cherchais-tu pas les compagnes de frère Drón ?

— Je viens de m'entretenir avec soeur Sétach, mais je suis toujours en quête de soeur Marga.

— La plus jeune ? La jolie petite religieuse aux cheveux blonds et aux yeux bleus ?

Fidelma sourit à son cousin.

— Elle-même.

— Je viens de me rappeler qu'elle était partie avec les dames.

Fidelma se figea.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? s'exclama Finguine. Elle s'est apparemment trouvé un cheval et elle participe à la chasse au sanglier !

CHAPITRE XII

La plainte d'une trompe résonna au coeur de la forêt obscure.

Gormán se pencha sur sa selle et écouta.

— Les chiens ont repéré la horde ! annonça-t-il avec satisfaction.

Plusieurs trompes gémirent tandis que la meute aboyait.

Devant eux, Colgú leva sa lance et poussa un cri de ralliement tout en éperonnant son cheval. Les cavaliers le suivirent.

— Nous ne sommes pas pressés ! s'écria Gormán, mais Eadulf, n'écoulant que son courage, lança sa monture à la poursuite du groupe.

— Je suis Muirchertach ! hurla-t-il.

Et, se penchant sur l'encolure de son étalon, il serra les cuisses, les rênes bien en main près de la crinière. La bête galopait, le cou tendu, hochant sa tête puissante tandis qu'Eadulf s'efforçait de ne pas perdre de vue le cheval pie de Muirchertach. Très vite aveuglé par la crinière de sa monture, il renonça à la diriger, se contentant de veiller à rester en selle.

Les branches se précipitaient à sa rencontre et à tout instant il s'attendait à être désarçonné, mais le cheval passait son chemin et Eadulf avec lui. Sans oser se retourner, il perçut le tonnerre des sabots de la jument de Gormán derrière lui.

Bientôt, le groupe des seigneurs le distança. Sans doute l'étalon avait-il compris les limites de son cavalier. À un moment donné, le sentier était tellement étroit qu'il ralentit son allure sans même qu'Eadulf intervienne. Quand ils émergèrent dans une clairière, les chasseurs avaient disparu.

— Je les ai perdus, dit Eadulf d'un ton dépité quand Gormán le rejoignit.

Ce dernier tendit l'oreille.

— Je crois qu'ils se sont séparés. Certains se sont engagés sur le chemin de gauche et les autres...

C'est alors que des trompes qui semblaient très proches résonnèrent vers la droite.

— Par ici ! s'écria Eadulf qui lança sa monture au trot vers la forêt, Gormán à ses côtés.

Bientôt les arbres se raréfièrent, cédant la place à des buissons,

puis ils atteignirent des champs cultivés bordés de haies. Devant eux, ils distinguèrent des nobles et des rabatteurs qui tenaient des chiens en laisse. Les aboiements se mêlaient aux cris d'encouragement des hommes.

Soudain, quelque chose brisa le cercle des chasseurs : une forme sombre et puissante qui fonçait directement sur le cheval d'Eadulf, une masse de muscles haute comme un chien et large comme quatre. Il vit des défenses blanches encadrant une gueule grondante et des petits yeux rouges comme des pointes de feu.

Son cheval se cabra avec un hennissement de frayeur.

Juste après, Eadulf heurtait le sol avec une telle violence qu'il en eut la respiration coupée.

Des cris retentirent de toutes parts.

Il battit des paupières et tentait de reprendre ses esprits quand une puanteur parvint à ses narines. C'était l'haleine fétide de la bête. Bousculé par l'animal dont il ne voyait maintenant que les gencives roses et les dents jaunes, il ferma les yeux, paralysé par la terreur.

Puis il entendit un bruit de claque, suivi d'un couinement, et le calme revint. Les grognements et les plaintes du sanglier, qui se mouvait avec une étonnante rapidité, s'éloignaient déjà. Gormán se précipita sur Eadulf pour l'aider à s'asseoir.

— Vous n'êtes pas blessé ?

Eadulf bougea précautionneusement les bras, la tête et les jambes et se remit sur ses pieds en grommelant qu'il était indemne.

— Juste un peu choqué et contusionné, ajouta-t-il d'un ton rogue.

Les cavaliers galopaient déjà à la poursuite du gibier, suivis par les pisteurs et les chiens. Il était seul avec Gormán qui lui sourit d'un air espiègle.

— Que pensez-vous de la faune irlandaise ?

Eadulf frissonna.

— J'ai vraiment cru que ce monstre allait m'embrocher. Comment avez-vous fait pour l'en dissuader ?

— Je lui ai donné un cou sur le groin avec le plat de mon épée et il s'est détourné pour tenter de rejoindre la forêt. S'il parvient à se cacher dans un buisson, les chasseurs en seront pour leurs frais.

Alors qu'il se frottait la nuque, Eadulf se rappela sa mission.

— Muirchertach était-il avec eux ?

— Non, je ne le pense pas.

— Par tous les saints !

— Sans doute est-il parti avec l'autre groupe, dit Gormán alors qu'ils se remettaient en selle.

— Il faut absolument le retrouver.

En retournant à la clairière, ils virent une cavalière qui s'avavançait sur le sentier. Apparemment désireuse de les éviter, elle tira sur les

rênes de sa monture, prit une piste adjacente et disparut.

— Elle se dirige dans la mauvaise direction et elle va se perdre, murmura Gormán. Voulez-vous que je la rattrape ?

— Elle va trop vite. L'avez-vous reconnue ?

— Non, et vous ?

— Il s'agit de soeur Marga, qui est venue ici avec Ultán. Elle monte le cheval de l'abbé.

— Elle se moque des convenances ! lança Gormán avec une moue désapprobatrice. N'est-elle pas en deuil de son supérieur ? Elle devrait s'abstenir de se distraire.

À cet instant, ils entendirent des voix et des rires, et une bande de cavaliers apparut sur la piste en face d'eux : le second groupe de chasseurs et leur escorte. Ils avançaient au pas de leurs bêtes, suivis par des serviteurs qui portaient des paniers de vivres et de boissons. Les dames bavardaient avec entrain et semblaient beaucoup apprécier cette promenade dans les bois.

Un des serviteurs demanda à Gormán où s'en étaient allés les autres.

— Le roi Colgú, le haut roi et leurs amis poursuivaient un sanglier. Ils sont passés par ici il y a peu de temps. Prenez garde, ladies, car la bête est d'un gabarit impressionnant.

Les dames poussèrent des cris de frayeur feinte et la petite compagnie s'éloigna. Pendant ce temps,

Eadulf s'était avancé sur un sentier à gauche, et Gormán eut tôt fait de le rattraper.

— Les femmes ne prennent pas la chasse très au sérieux, commenta-t-il. Elles n'ont pas l'air de réaliser les dangers qu'elles courent.

— Elles sont comme moi tout à l'heure. À ce propos, vous m'avez sauvé la vie et je ne vous ai même pas remercié.

Gormán eut un geste négligent de la main.

— Donner une claque sur le groin d'un animal qui se serait enfui de toute façon n'a rien d'un exploit.

Il tira sur ses rênes et jura à mi-voix.

— Désolé, frère Eadulf, mais je crois bien que nous nous sommes perdus. Le problème, avec ces chasses, c'est que les gens ont tendance à se disperser.

— Peut-être devrions-nous rebrousser chemin ?

Eadulf avait à peine fini sa phrase qu'ils entendirent un homme riant à gorge déployée.

— Hou hou ! lança Gormán.

— Hou hou !

C'est alors que l'abbé Augaire et lady Aífnat émergèrent du bois.

— Frère Eadulf ! lança Augaire avec entrain. Vous seriez-vous

égaré ?

— Pas exactement, répondit Gormán à sa place. Mais nous avons été séparés du groupe principal.

— C'est bien ce que je disais, ironisa l'abbé Augaire. Ils sont partis par là.

Et il indiqua le chemin d'où venaient Gormán et Eadulf.

— Quant à nous, nous avons décidé de retourner à Cashel. Enfin, si nous trouvons le chemin...

— C'est très simple : vous prenez ce sentier jusqu'à une grande clairière, puis vous tournez vers l'ouest, et il ne vous restera plus qu'à suivre la route principale qui mène à Cashel.

L'abbé et la reine s'apprêtaient à les quitter quand Eadulf les arrêta.

— Savez-vous où est votre mari, lady ?

— Avec le groupe principal, je suppose, répliqua Aífnat d'un air distrait.

— Je crois plutôt qu'il s'est dirigé de ce côté-ci.

Et Eadulf indiqua le chemin d'où venaient Augaire et Aífnat.

— Nous n'avons vu personne, dit l'abbé. Je faisais partie de ceux qui se sont séparés des autres pour tenter de prendre les sangliers par derrière, mais dans l'excitation nous nous sommes perdus. Je ne pense pas que vous trouviez quiconque de ce côté-ci.

— Je vous remercie.

Perplexe, Gormán les suivit des yeux.

— N'est-ce pas étrange ? murmura-t-il.

— Quoi donc ? s'enquit Eadulf.

— Les gens ne semblent plus accorder aucune importance aux conventions. Je n'en reviens pas que Muirchertach Nár et son épouse participent à une chasse alors que le roi du Connacht est accusé de meurtre.

— Oh, c'est histoire de passer le temps ! Personne n'ira nulle part tant que cette affaire ne sera pas résolue, alors pourquoi ne pas laisser les invités se distraire ? Dans les circonstances présentes, un roi est peu susceptible de disparaître pour échapper à la justice.

Ils chevauchaient depuis un moment quand un nouvel appel déchira le silence.

— Ho hé ! Ho hé !

Cette fois, on aurait juré un homme appelant à l'aide. Les deux hommes immobilisèrent leurs montures et scrutèrent la forêt.

Un des rabatteurs émergea des arbres, rouge et hors d'haleine et, quand il aperçut Gormán, il se précipita vers lui en parlant tellement vite qu'Eadulf ne comprit rien à ce qu'il racontait.

— Que se passe-t-il ? demanda Eadulf à son compagnon.

— Il est arrivé un terrible accident.

Gormán se tourna vers l'homme.

— Où ça ?

— Pas loin, là derrière moi, du côté de la clairière de Cúil Rathan, le ruisseau des Fougères. Je vais vous y conduire. Il faut que vous mettiez pied à terre et tiriez vos chevaux par la bride, car le sentier a disparu sous la végétation. Les basses branches pourraient vous désarçonner.

Le rabatteur les entraîna sur un chemin étroit qui serpentait parmi des chênes, des bouleaux, des châtaigniers dénudés, des ronces et des genêts. Le givre crissait sous leurs pas. Ils débouchèrent sur une étendue recouverte de buissons, et l'homme leur désigna une petite élévation.

Laissant les chevaux, ils l'escaladèrent avec peine, glissant dans la boue. Une fois en haut, le pisteur leur désigna un fossé où gisait un homme de grande taille étendu sur le dos. Il portait une cape brodée d'un bleu éclatant.

Eadulf eut soudain la bouche sèche.

Il dévala la pente et s'agenouilla. Le visage d'une pâleur cadavérique, aux pommettes hautes et aux joues creusées, était celui de Muirchertach Nár.

Plongée dans ses pensées, Fidelma se dirigea à pas lents vers la grande tente qui avait été dressée pour les religieux, un peu à l'écart de la ville. Elle y trouva le *brugaid*, l'intendant, en train de surveiller deux hommes qui déchargeaient des paillasses d'un chariot. Il accueillit Fidelma avec un sourire lugubre.

— Je suis désolé que la cérémonie ait été remise, lady.

Fidelma se raidit. Tout le monde se montrait désolé, ce qui ne faisait que raviver sa déception. Elle résista à l'envie d'aller chevaucher dans la plaine sur sa jument favorite, oublieuse des intrigues et de ces visages sinistres.

— Je peux vous aider, lady ?

Elle se reprit.

— N'hébergez-vous pas ici un moine saxon du nom de Berrihert ?

— Oui, ainsi que ses deux frères et son vieux père.

— J'aimerais lui parler.

— Hélas, lady, il est parti avant l'aube et j'ignore où il s'est rendu. Déçue, Fidelma tourna les talons, mais l'intendant la rappela.

— Cependant, ses deux frères sont ici. Peut-être pourraient-ils vous renseigner ?

Fidelma le remercia et pénétra dans la tente. Deux jeunes gens blonds se levèrent en la voyant. Elle remarqua qu'ils arboraient la tonsure de saint Jean, dégageant le devant de la tête, tandis qu'à l'arrière les cheveux se portaient longs sur les épaules.

— Vous êtes les frères de Berrihert ?

Les jeunes gens s'inclinèrent.

— C'est exact, dit l'un d'eux.

— Je suis Fidelma. Comment vous appelez-vous ?

Le plus jeune sourit.

— Nous vous connaissons, ma soeur, pour vous avoir croisée au concile de Whitby. Je suis Naovan, et voici Pecanum.

— Ce ne sont pas des noms saxons.

— Depuis que nous avons quitté notre pays pour des terres étrangères, nous avons adopté des noms en usage dans Rome, la première ville de la foi.

— Asseyons-nous. On m'a dit que Berrihert était absent ?

Pecanum prit place sur un des lits de camp.

— Il est parti tôt ce matin en nous assurant qu'il serait de retour ce soir. Il a déclaré qu'il voulait faire un... un pèlerinage pour demander réparation.

— Un pèlerinage à un jour de distance de Cashel ? s'étonna Fidelma.

— C'est ce qu'il a dit, confirma frère Naovan.

Fidelma réfléchit.

— Votre père l'a-t-il accompagné ?

— Lui aussi s'est absenté et nous ignorons où il s'est rendu.

— Je suppose que vous avez été informés de ce qui s'est passé aux funérailles de l'abbé Ultán la nuit dernière ?

Naovan échangea un regard inquiet avec son frère.

— Oui, et nous savons que des gens ici ont condamné la malédiction que Berrihert fait peser sur un religieux.

— Comment expliquez-vous son geste ?

— Nous aurions préféré que notre frère ne donne pas libre cours à son courroux, mais il avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Cependant, je vous accorde que la colère n'est pas une solution.

— Voilà des paroles sages. Si j'ai bien compris, l'abbé Ultán aurait été responsable de la mort de votre mère ?

— Il vaudrait peut-être mieux que vous abordiez ce sujet avec Berrihert, déclara Naovan d'un ton hésitant.

— Vous avez décidé de vous installer en Irlande il y a près de quatre ans, après le grand concile de Whitby, c'est bien cela ?

— Oui, ma soeur.

— Alors vous devez connaître les lois des Fénechus. En tant que *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, j'ai été chargée de mener une enquête. Quand je procède à des entretiens, j'exige qu'on me fournisse les informations qui me sont nécessaires.

Les deux frères baissèrent la tête.

— Loin de nous, l'idée de nous opposer aux lois et aux coutumes du pays qui nous a accordé l'hospitalité, murmura Pecanum. Que

désirez-vous savoir ?

— Ce qui est arrivé à votre mère.

Par un accord tacite entre les deux jeunes gens, ce fut Naovan qui prit la parole.

— Vous savez que notre famille refusa d'accepter la décision d'Oswy prise au concile de Whitby. Donc nous décidâmes de suivre l'abbé Colmán jusqu'en Éireann et de nous joindre à la communauté religieuse qu'il avait fondée à Inis Bó Finne, une petite île...

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Eadulf m'a déjà raconté cette partie de votre aventure. Et aussi que votre père, Ordwulf, avait refusé de se convertir à la foi chrétienne.

— Nos parents nous ont accompagnés parce que nous étions leur seul soutien dans leur grand âge. Nous ne pouvions les abandonner à une mort certaine alors qu'ils n'étaient plus capables de subvenir à leurs besoins.

Fidelma se rappela que les Angles et les Saxons ne considéraient pas la vieillesse de la même façon que les Irlandais. Les textes de loi des Fénéchus étaient très clairs : « La vieillesse est récompensée par le peuple. » Quand les hommes et les femmes devenaient dépendants, la loi précisait de quelle façon on devait les assister, tant sur le plan financier que sur celui des soins qu'on était dans l'obligation de leur prodiguer. Le texte des *Crith Gabhlach* stipulait qu'un *úaiithne*, littéralement « pilier » ou soutien de la société, était désigné par chaque clan. Son rôle était de s'assurer que les personnes âgées ne manquaient de rien et étaient protégées des insultes et des mauvais traitements. Dans le *Senchus Mór*, il était écrit en toutes lettres que le clan devait secourir chacun de ses membres.

Quand un chef de famille n'était plus en mesure de mener une vie active, il se retirait et remettait son héritage à son parent le plus proche, qui veillait sur lui et son épouse. Ils pouvaient vivre avec leur famille ou dans une maison séparée s'ils en exprimaient le désir. Cette maison, l'*inchis*, était entretenue pour eux. S'ils n'avaient pas d'enfants ni de parents proches, on leur portait secours par le biais de l'*úaiithne*. Un vieillard infirme devait être lavé au moins une fois par semaine, les cheveux compris, et baigné au moins toutes les trois semaines. Les provisions et les sommes allouées étaient également précisées par la loi.

Fidelma, qui avait beaucoup voyagé, avait souvent été choquée de constater que, dans d'autres cultures, les dispositions prises pour les malades, les personnes âgées et les pauvres étaient quasi inexistantes.

— Votre tribu n'accorde donc pas son aide aux vieux et aux infirmes ? s'enquit-elle.

Les deux garçons secouèrent la tête.

— Personne ne respecte le grand âge, dit l'un.

— Parce que les vieux ne contribuent en rien au bien-être de la communauté, dit l'autre.

— N'y ont-ils pas déjà contribué ? rétorqua Fidelma. Sans compter que leur sagesse n'a pas de prix. Quand les vieux coqs chantent, les jeunes coqs apprennent.

Frère Naovan haussa les épaules.

— De toute façon, il n'était pas question pour nous d'abandonner nos parents. Nous les avons emmenés et comme ils étaient fermement ancrés dans les anciennes croyances, ils ont continué à pratiquer leur religion.

— Nombreux sont ceux, dans les cinq royaumes, qui n'ont pas encore adopté le christianisme. Cela n'est pas très grave.

— En l'occurrence, cela nous a coûté cher, grommela frère Pecanum d'un air sombre.

— Quand nous nous sommes installés dans la communauté de Colmán, poursuivit Naovan, nous avons construit une maisonnette, une *inchis*, qui leur était destinée. Tout se passa bien jusqu'à l'arrivée de l'arrogant prélat de Cill Ria. Il exigeait que notre communauté reconnaisse Ard Macha comme siège primatial. Nous, les Angles et les Saxons, ignorions tout de cette controverse. L'abbé Colmán s'est élevé contre cette contrainte, de même que la plupart des hommes de la communauté. Cependant, d'autres se montraient sensibles aux discours de l'abbé Ultán.

Les esprits s'échauffèrent et, pour finir, frère Gerald quitta l'île, emmenant ses adeptes – essentiellement des Saxons – à Maigh Éo, sur le continent, où il fonda une nouvelle communauté. Cela ne dissuada en rien l'abbé de revenir dans le but de provoquer de nouvelles querelles.

— Je ne comprends pas en quoi cela concernait vos parents qui n'étaient même pas chrétiens, s'étonna Fidelma.

Pecanum poussa un gémissement de détresse. Naovan posa une main sur son bras pour le réconforter et se tourna vers Fidelma.

— Le drame s'est produit alors que l'abbé Ultán quittait notre île. Il était accompagné par frère Drón et une douzaine d'hommes, des guerriers et des mercenaires de son pays dont il avait loué les services pour le voyage. S'il n'avait pas été entouré par ces gardes du corps, il ne se serait pas conduit avec une telle arrogance. En descendant vers la crique où leur bateau les attendait pour les ramener sur le continent, ils passèrent devant la maison de nos parents qui se trouvait au bord du chemin. Notre père n'était pas là, il était allé pêcher de l'autre côté de l'île.

Naovan marqua une pose sans lâcher le bras de son frère qui avait les larmes aux yeux.

— Ma mère, Aelgifu, était dehors, agenouillée sous un arbre. Là, elle avait dressé un autel aux dieux qu'elle révérait. Comme mon père était en mer, elle avait sacrifié un lièvre à la déesse Ran pour qu'elle le protège.

— Ran ?

— Ran est la femme d'Aegir, le dieu de la Mer. Quand les marins se noient, elle les emmène dans son palais au fond des océans, où ses neuf filles s'occupent d'eux.

Le jeune homme rougit.

— Voilà ce qu'on apprenait dans l'ancienne religion de nos parents. C'étaient de braves gens, trop âgés pour changer leur manière de vivre.

— Je comprends. Continuez.

— L'abbé Ultán lui demanda ce qu'elle faisait. Elle ne parlait pas le celte d'Éireann mais un des guerriers, qui avait été mercenaire chez les Saxons, lui traduisit ses explications. L'abbé Ultán entra dans une colère folle en apprenant qu'une étrangère célébrait une cérémonie païenne à l'ombre d'un monastère. Il ordonna au guerrier de la battre pour la punir de ce sacrilège.

— Il a fait fouetter une vieille femme ? s'exclama Fidelma, horrifiée.

— Que Dieu le précipite en Enfer, murmura Pecanum. Il a bien mérité d'être assassiné.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Ils abandonnèrent ma mère sans connaissance après avoir brisé son petit autel. Nous n'avions jamais revu Ultán et Drón jusqu'à ce qu'on apprenne qu'ils étaient ici, à Cashel.

— Comment vous a-t-on informés de ce qui était arrivé à votre mère ?

— Quelqu'un a couru jusqu'à la communauté pour nous avertir. Berrihert, Pecanum et moi-même nous sommes précipités auprès d'elle. Elle vivait encore et a eu le temps de nous expliquer ce qui s'était passé. Elle a lutté pour garder conscience jusqu'au retour de mon père, mais, avant la tombée de la nuit, elle avait rendu l'âme. Puisse-t-elle reposer en paix avec ses dieux.

Fidelma étudia attentivement le visage des deux garçons.

— Dites-moi la vérité : Berrihert, votre père Ordwulf et vous-mêmes êtes-vous venus ici pour vous venger d'Ultán et de Drón ?

Pecanum la regarda droit dans les yeux.

— Quand nous avons découvert qu'ils étaient ici, mon père était hors de lui. Hier à l'aube, il s'est rendu à la forteresse à l'ouverture des portes et il avait l'intention de partir en quête d'Ultán.

— Pour le tuer ?

— Pour le tuer, confirma Pecanum.

La franchise du jeune homme surprit Fidelma.

Serait-ce abuser de votre honnêteté que de vous demander si votre famille est impliquée dans le meurtre de l'abbé Ultán ?

Cette fois, ce fut Naovan qui répondit.

— Non, nous n'y sommes pour rien. Je parle pour Pecanum et moi-même. Notre père nous en a beaucoup voulu de ne pas être des guerriers et de ne pas venger la mort de notre mère. Mais nous sommes engagés dans la voie de la religion et la vengeance ne nous appartient pas. Nous avons appris que notre père s'était rendu à la forteresse quand lui-même nous l'a révélé, tout en se plaignant d'avoir été devancé dans ses projets par le roi du Connacht.

— Donc Ordwulf et Berrihert ne sont en rien coupables de cet assassinat ?

— On nous a affirmé que c'était Muirchertach qui avait tué Ultán. Pourquoi nous questionnez-vous ainsi ?

— Parce que je ne pense pas que ce soit le roi du Connacht qui ait tué l'abbé.

— Mais alors... commença frère Naovan.

— Croyez bien que je suis de tout coeur avec vous dans la tragédie qui vous a frappés, l'interrompt Fidelma. Cependant, je dois appliquer la loi. Je vous demanderai donc de rester à Cashel jusqu'à la résolution de cette affaire.

— Nous comprenons, ma soeur, mais il est pénible pour nous de nourrir des soupçons contre notre père et notre frère. Que Dieu fasse qu'ils ne soient pas impliqués dans l'assassinat d'Ultán. Espérons que vous vous trompez en pensant que ce n'est pas le roi du Connacht qui a frappé l'abbé.

— Voilà qui va faire beaucoup de bruit ! murmura Gormán tout en regardant par-dessus l'épaule d'Eadulf occupé à examiner le corps.

Le coup mortel avait été porté juste au-dessus du coeur. Les trois blessures au cou, bien que profondes et irrégulières, n'avaient pas été décisives. Elles étaient dues à une épée, un couteau, ou...

Il allait se lever quand il remarqua un morceau de papier dans les plis de la cape de Muirchertach. Il le prit et le déplia. Ce qu'il lut le figea sur place :

Par ces nuits glacées, je ne puis dormir, je pense à l'élu de mon coeur...

Il connaissait ce texte et, tout en se demandant ce qu'il faisait là, il le glissa dans son sac. Puis il se releva et jeta un coup d'oeil circulaire.

Non loin, il aperçut une lance. La *bir* de Muirchertach. Il alla la récupérer et en examina la pointe. Elle était maculée de sang. De retour auprès du corps, il la rapprocha de la blessure près du coeur.

— Il a été transpercé avec sa propre lance, conclut-il. Où donc est

passé son cheval ?

Gormán fit signe au pisteur de s'approcher.

— Avez-vous vu le cheval du roi ?

— Non.

— C'est donc vous qui avez fait cette macabre découverte.

Comment vous appelez-vous ?

— Rónán.

— Racontez-moi comment vous êtes arrivé ici.

— Nous rabattions le gibier et je me trouvais à l'extrémité gauche de la ligne des pisteurs. Un des chiens a donné l'alerte et je l'ai suivi, pensant qu'il avait repéré un sanglier. Je me trouvais encore dans la forêt quand j'ai entendu un hennissement, puis le martèlement des sabots d'un cheval qui partait au galop. Le temps que j'arrive dans le sous-bois, tout était calme. Pas de cheval et pas de chien. Je suis alors monté sur ce tertre pour observer les alentours.

— Et c'est alors que vous avez vu le corps ? demanda Gormán.

— Oui. Et j'ai aussitôt reconnu Muirchertach Nár. J'ai couru jusqu'à la piste principale et j'ai remercié Dieu en vous voyant.

— Le sol est assez meuble, et il devrait avoir retenu les traces du cheval que vous avez entendu.

— Je les ai déjà repérées, venez.

Laissant le corps derrière eux, ils s'avancèrent dans les broussailles.

— Regardez, dit l'homme. Deux cavaliers sont venus jusqu'ici par des sentiers différents.

Il fronça les sourcils et s'accroupit.

— Et voilà les empreintes d'un troisième cheval, qui a un fer cassé. Il est parti dans cette direction. Les deux autres l'ont suivi, mais, contrairement à celui-ci, ils ne portaient pas de cavalier.

Eadulf accueillit ces déductions d'un air sceptique.

— Joueriez-vous aux devinettes ?

Rónán ne s'offensa point.

— Je suis un pisteur aguerri, frère Eadulf, et il m'a fallu des années de pratique pour acquérir cette compétence. Je sais quand un cheval est chargé et quand il chevauche librement. Et deux des trois étaient plus légers en partant qu'en arrivant.

Il haussa les épaules et ajouta :

— Un chasseur doit se montrer observateur. C'est souvent ce qui fait la différence entre manger et mourir de faim.

— Excusez mon ignorance. À votre avis, pourquoi Muirchertach et les deux autres cavaliers se sont-ils éloignés des chasseurs ?

— Peut-être ont-ils pensé que les sangliers s'échapperaient dans cette direction ?

— C'est tout à fait possible, acquiesça Gormán. Le sanglier est un

animal intelligent. Les chasseurs se dirigeaient vers la droite, et les pisteurs essayaient de pousser les sangliers vers les porteurs de lances. Un sanglier rusé a très bien pu charger sur la gauche et rompre l'encerclement.

— Admettons que Muirchertach ait décidé de prendre ce sanglier à revers. D'où vient l'homme qu'il va rencontrer ?

— Le roi a pris le chemin d'où nous venons, expliqua Rónán, et l'autre cavalier, probablement son assassin, est arrivé de la gauche en contournant la forêt... sans doute suivi par le cheval au fer fendu, mais je n'en suis pas certain : les empreintes ne sont pas assez nettes.

— Nous voilà confrontés à un mystère, soupira Eadulf.

— Pourquoi cela ? s'étonna Gormán.

— Comment la personne qui a croisé la route de Muirchertach savait-elle qu'il viendrait ici ?

— Le hasard ?

— Peut-être. Mais pourquoi Muirchertach aurait-il autorisé un inconnu à prendre sa lance de chasse pour le tuer ?

— Imaginons qu'ils se soient battus et que l'adversaire de Muirchertach lui ait arraché sa lance...

— Il n'y a aucun signe de lutte. S'il avait été attaqué et désarmé, Muirchertach porterait des traces de coups, ses vêtements seraient déchirés, or regardez-le : c'est comme s'il était tombé à la renverse.

— Et son visage n'exprime ni les affres de l'agonie ni aucun sentiment violent, renchérit Gormán. Il semble juste surpris... ou choqué. Et que faisons-nous de cette troisième monture ?

Eadulf se dit qu'il y avait là des points communs avec la manière dont l'abbé Ultán était mort. Il s'adressa à Rónán qui attendait des instructions :

— Allez chercher du renfort pour faire transporter le corps du roi à Cashel où vous l'amènerez à l'officine de frère Conchobhar. Attendez !

L'homme se retourna.

— Assurez-vous que le cadavre sera recouvert d'un linge pendant le trajet. Ce sera plus convenable et puis mieux vaut agir avec discrétion.

— Il sera fait selon vos ordres, frère Eadulf.

Celui-ci se tourna vers Gormán.

— Et maintenant, essayons de suivre les traces des chevaux pour voir où elles mènent.

— Celui avec le fer fendu devrait vous aider ! cria Rónán en s'en allant. Il s'agit de la jambe avant gauche. Le métal s'est brisé.

Eadulf leva la main pour le saluer.

— Les empreintes semblent mener dans ces bois, vers le nord-ouest, dit Gormán en sautant sur sa jument.

— Oui, en direction de Cashel, confirma Eadulf qui se mit à son tour en selle.

— À moins que les traces ne bifurquent à un moment donné ou à un autre...

— Cela m'étonnerait. J'ai dans l'idée que l'assassin de Muirchertach Nár est retourné à Cashel.

Après avoir pris congé des deux moines, Fidelma retourna à la forteresse, où elle se mit en quête de son cousin Finguine qu'elle repéra à l'entrée des écuries.

— À part les nobles, qui d'autre est allé à la chasse ce matin ? lui demanda-t-elle sans autre préambule.

— Tout le monde et n'importe qui... à part moi ! plaisanta Finguine.

— Arrête, je suis sérieuse. À ton avis, frère Berrihert s'y est-il rendu ?

Le *tanist* réfléchit.

— Si on excepte Eadulf, les seuls religieux qui se sont joints aux chasseurs sont l'abbé Augaire, soeur Marga et frère Drón.

— Frère Drón ? s'exclama Fidelma.

— Oui, cet homme déplaisant qui suivait Ultán comme son ombre.

— Et il tenait compagnie à soeur Marga ?

— Non, comme je te l'ai déjà précisé, soeur Marga est partie avec les dames et frère Drón s'est mis en route avec un temps de retard. J'ai l'impression qu'au départ il n'avait pas l'intention d'y aller.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Il est arrivé tout essoufflé aux portes, tirant son cheval par la bride, et il a demandé à un guerrier comment accéder à je ne sais plus quel endroit vers le sud et si cette chevauchée lui prendrait beaucoup de temps. Il ne cessait de consulter un papier qu'il tenait à la main. Alors qu'il se mettait en selle, l'autre soeur s'est précipitée vers lui et a pointé le doigt vers l'est, en direction de la chasse. D'après les sentinelles, frère Drón avait l'air en colère et il est parti au galop en suivant les indications de la soeur. Un comportement assez étrange pour un moine...

— Qui va là ? s'écria soudain une sentinelle.

Puis un cavalier solitaire pénétra dans la cour :

Dúnchad Muirisci, l'héritier présomptif de Muirchertach, roi du Connacht.

Sur un ordre de Finguine, un *gilla scuir*, un palefrenier, s'empressa d'aider Dúnchad à mettre pied à terre tandis que Fidelma s'avavançait vers le *tanist*.

— Vous rentrez tôt de la chasse, Dúnchad Muirisci.

Le noble lui jeta un regard maussade qui contrastait avec sa

bonne humeur de la veille, quand elle l'avait interrogé.

— Vous êtes très perspicace, lady, ironisa-t-il tout en soutenant sa main droite, rouge de sang.

— Vous vous êtes blessé ?

— Juste une égratignure.

— Une égratignure ne saigne pas ainsi. Juste derrière ce bâtiment vous trouverez l'officine de frère Conchobhar, un apothicaire très réputé.

Dúinchad remercia et voulut s'éloigner, mais Fidelma le retint.

— Que s'est-il passé ?

— Un stupide accident. Un sanglier a chargé mon cheval qui m'a désarçonné. Je suis tombé dans des ronces et, en protégeant mon visage, je me suis blessé à la main.

— Vous êtes rentré seul ?

— Il n'y avait personne alentour et le sanglier est sorti de nulle part.

— Vous avez eu de la chance dans votre malheur, cela n'a pas l'air trop grave. Savez-vous où en sont les chasseurs ?

Le *tanist* secoua la tête.

— Je me suis retrouvé séparé du groupe principal à l'instant où on sonnait l'hallali.

— Et du coup, vous avez perdu votre *bir*.

— Je l'ai laissée tomber sous l'effet de la douleur... et j'ai oublié de la ramasser. Je suppose qu'elle est toujours là où elle m'a échappé.

— Le palefrenier m'a dit qu'un des fers de votre étalon s'était fendu. Il va l'emmener à notre forgeron qui aura tôt fait d'arranger ça.

Dúinchad Muirisci fronça les sourcils, parut sur le point de refuser et se ravisa.

— Excellente idée.

Il s'éloigna à grands pas en direction de l'officine de Conchobhar.

— Il a l'air contrarié, fit observer Fidelma à Finguine.

— Et avec raison. L'héritier présomptif du Connacht va à la chasse et atterrit dans un buisson d'épines, se blesse à la main, perd sa lance et se retrouve avec un cheval boiteux. Si jamais un mauvais plaisant s'avise d'en faire un couplet satirique... son honneur en prendra un coup.

Fidelma éclata de rire.

— Ah, les hommes et leur honneur ! Dieu merci, le nôtre est moins fragile.

— Vous en avez de la chance ! En attendant, Dúinchad Muirisci est mortifié.

Fidelma regarda le ciel. Midi approchait.

— Les chasseurs seront bientôt de retour.

— Oui, si tout s'est bien déroulé. Espérons que ce divertissement

les aura mis de bonne humeur et les aura aidés à passer le temps. Et ton enquête, elle avance ?

— Pas aussi bien que je le voudrais. J'aurais dû dresser la liste de ceux que je désirais interroger afin qu'ils ne disparaissent pas dans les bois. D'un autre côté, en les retenant je risquais de les rendre méfiants. Je préfère questionner les gens quand ils ne sont pas sur leurs gardes.

Finguine parut songeur.

— Donc tu as d'autres suspects en dehors du roi du Connacht ?

Fidelma eut un sourire ironique.

— Les suspects ne manquent pas, cousin, car il semblerait que tout le monde haïssait Ultán et désirait sa mort.

CHAPITRE XIII

Eadulf et Gormán, après s'être évertués à suivre les pistes, avaient finalement renoncé. Ils avaient débouché sur une étendue caillouteuse où les empreintes s'étaient évanouies et Gormán avait eu beau faire le tour de l'endroit, il ne les avait pas retrouvées.

— On rentre à Cashel, décida Eadulf. Si nos soupçons sont fondés, le meurtrier y est retourné, et il nous sera facile de repérer le cheval au fer fendu sur une terre meuble.

Ils venaient de traverser un boqueteau de hêtres et de trembles, entouré de genêts et de buissons épineux, et contournaient une colline quand Gormán poussa une exclamation de surprise.

Il pointa le doigt sur une vallée un peu en contrebas, où un cavalier avançait au pas en tirant un cheval par les rênes, qu'Eadulf reconnut à sa robe comme étant celui de Muirchertach Nár.

Gormán enfonça les talons dans les flancs de sa monture qui partit à vive allure sur la pente, et Eadulf imita le guerrier en pestant.

À leur approche, le cavalier se tourna vers eux et Eadulf, qui avait craint qu'il ne s'enfuie, fut soulagé de le voir s'immobiliser sur sa selle.

Quelle ne fut pas sa surprise en réalisant que le gibier qu'ils poursuivaient n'était autre que frère Drón !

— Nous attendons vos explications ! lança Eadulf en guise de salut.

Frère Drón le fixa comme s'il était devenu fou.

— Mes explications sur quoi ?

— Où avez-vous trouvé ce cheval ?

Drón le toisa d'un air méprisant.

— Et depuis quand suis-je censé répondre à vos questions, Saxon ? Vous n'avez aucune autorité pour me parler sur ce ton.

— Moi, si, déclara Gormán qui se pencha vers lui en touchant le torque d'or qu'il portait à son cou.

Ce collier marquait son appartenance au corps des *Nasc Niadh*, les guerriers d'élite du roi de Muman.

— Puisque vous insistez, je le ramène à la forteresse, répliqua frère Drón de mauvaise grâce.

— Je vous ai demandé où vous aviez trouvé cet animal, pas où vous l'emmeniez, s'énerva Eadulf.

Drón leva les yeux au ciel d'un air buté.

— Mieux vaudrait que vous répondiez, le menaça Gormán d'une voix douce.

— Très bien. Je passais par la forêt quand j'ai vu ce cheval pie dont les rênes s'étaient prises dans un buisson épineux.

— Et que faisiez-vous là ? Vous n'étiez pas avec les chasseurs quand nous avons quitté la forteresse ce matin.

— Cela ne vous regarde pas, que vous apparteniez ou non à la garde du roi de Muman.

Gormán posa tranquillement la main sur la poignée de son épée.

— Je n'étais pas avec les chasseurs parce que j'ai chevauché seul, vous êtes content ?

— Dans quel but ? intervint Eadulf.

— Je cherchais quelqu'un.

— Qui ?

— Vraiment, vous...

— Répondez !

— Une des personnes dont j'ai la charge et qui s'est jointe à la chasse sans me demander l'autorisation ! Une conduite scandaleuse, un affront à l'abbaye alors que son supérieur, l'abbé Ultán, vient de mourir.

— Vous voulez parler d'une des deux religieuses qui accompagnaient l'abbé ?

Eadulf échangea un regard avec Gormán. Ils avaient vu soeur Marga chevauchant dans la forêt peu de temps auparavant.

— Oui, cracha frère Drón.

— Soeur Marga ?

— Elle-même ! Elle sera punie pour cet affront à sa mémoire sacrée. Et quand je pense qu'elle monte sur le cheval d'Ultán !

— Avez-vous une idée de la personne à qui appartient celui-ci ? demanda Gormán.

— Non, pourquoi ?

— C'est celui de Muirchertach Nár.

Frère Drón ouvrit de grands yeux.

— Et il se trouve que Muirchertach Nár vient de trouver la mort, ajouta Gormán.

Quelle que fût la réaction à laquelle ils s'attendaient, ils demeurèrent sans voix devant l'éclat de rire sonore de frère Drón.

C'est la justice de Dieu ! gloussa-t-il. Sa punition pour l'assassinat de l'abbé Ultán !

Fidelma s'apprêtait à quitter son cousin aux portes de la forteresse quand une des sentinelles lança un cri d'avertissement.

— On dirait que les chasseurs commencent à rentrer au bercail, dit Finguine.

Mais ce n'étaient que la reine Aíbnat et l'abbé Augaire. Fidelma plissa les paupières en les voyant deviser gaiement. À la vérité, cette femme n'avait aucune décence ! Afficher une telle bonne humeur alors que son mari était accusé d'un crime !

Quand l'abbé de Conga mit pied à terre, il s'aperçut de la présence de Fidelma.

— Quelles nouvelles, lady ? Êtes-vous prête à assurer la défense de Muirchertach ?

— Je suppose que la chasse était bonne ? susurra Fidelma d'un air faussement aimable.

Augaire haussa les épaules.

— J'ai assez vite perdu nos amis et me suis égaré dans la forêt. Par chance, j'ai rencontré lady Aíbnat qui se trouvait dans la même situation que moi et, grâce au ciel, nous sommes tombés sur frère Eadulf et un guerrier qui nous ont indiqué le chemin de retour à Cashel.

Leurs chevaux furent emmenés aux écuries.

— Vous aussi vous vous êtes perdue ? dit Fidelma à Aíbnat. Mon frère s'était pourtant assuré que des serviteurs avaient été mobilisés pour éviter pareille mésaventure.

— Parlons-en ! Vos serviteurs, qui étaient supposés veiller sur les dames, les ont laissées s'égarer comme un troupeau de moutons à la première menace des sangliers. En tentant de rejoindre mes compagnes, je me suis retrouvée seule en pleine forêt. Soit vos domestiques manquent d'entraînement, soit votre livre ne sait pas les choisir !

— On se perd facilement dans ces sombres forêts de Muman, intervint l'abbé Augaire pour tenter de la calmer. Des imprévus surgissent dans la chasse la mieux organisée.

Aíbnat jeta un coup d'oeil réprobateur autour d'elle.

— Mon mari est-il rentré ?

Fidelma secoua la tête.

— À cette heure, Dúnchad Muirisci est le seul à avoir réintégré la forteresse.

— Et où est-il, je vous prie ?

Décidément, cette femme était insupportable, songea Fidelma.

— Si vous traversez la cour et passez la voûte, vous trouverez l'officine de frère Conchobhar, sur la droite. Il s'y fait soigner.

— Mais de quoi souffre-t-il ? s'exclama Aíbnat.

— Il a eu un petit désagrément. Il saigne un peu.

Aíbnat grommela des paroles inaudibles et s'éloigna, martelant le pavé d'un talon rageur.

— De quelle nature, ce petit désagrément ? s'enquit Augaire en la suivant des yeux.

— Il est tombé dans un buisson d'épines. Rien de grave.

Il y eut un nouveau « Qui va là ? » de la sentinelle et Fergus Fanat apparut, portant négligemment sa *bir* qui avait visiblement servi. Il était accompagné de soeur Marga. Fidelma avait enfin l'occasion d'examiner la jeune femme de plus près. Sa première impression, qui remontait au jeu *d'immán* de la veille, se trouva confirmée. Elle était très séduisante, avec une peau claire, des cheveux blonds et un visage en forme de coeur qui était un ravissement pour les yeux. De plus, contrairement à la veille où elle semblait sombre et anxieuse, un sourire illuminait son visage. En les regardant s'avancer, Fidelma eut le sentiment que les deux jeunes gens partageaient une certaine intimité.

L'abbé Augaire les observa d'un air désapprobateur et disparut à son tour en direction de l'officine de frère Conchobhar.

— Comment s'est passée la chasse ? demanda Fidelma à Fergus Fanat tandis que les deux cavaliers s'immobilisaient devant les palefreniers.

— Bien, mais je n'ai aucune bête à inscrire à mon tableau de chasse, lança joyeusement le guerrier du Nord en mettant pied à terre.

— Pourtant, votre arme est rouge de sang.

— J'ai réussi à blesser un sanglier qui passait à ma portée... et m'a échappé. Le temps que je me lance à sa poursuite, la chasse s'était déplacée. J'ai bien repéré de quel côté portaient les haro mais j'en avais assez et j'ai décidé de rentrer. En chemin, j'ai rencontré cette jeune dame en détresse.

Il s'inclina galamment devant soeur Marga qui l'avait rejoint.

— Et j'ai été en mesure de lui venir en aide.

Marga rougit.

— Vous étiez donc dans la peine ? lui demanda Fidelma, intriguée.

— J'ai été séparée des dames et je ne savais plus très bien où j'étais quand Fergus... euh...

— Fanat de l'escorte de Blathmac d'Ulaidh, dit très vite le jeune guerrier.

Fidelma fronça les sourcils.

— Je suis Fidelma de Cashel et j'avais déjà remarqué que vous vous intéressiez au jeu *d'immán*, soeur Marga...

La jeune femme parut de plus en plus troublée.

— Et je ne suis pas autrement surprise que vous soyez partie à la chasse. Mais quand je vous ai cherchée, même soeur Sétach ignorait où vous étiez passée.

La jeune fille hésita un instant et se décida.

— Sétach aurait désapprouvé mon attitude, déclara-t-elle d'une voix posée. Mon père était un des pisteurs des Uí MacUais, et je n'ai

pas pu résister à l'attrait d'une chevauchée avec les chiens au son des trompes.

— Même sur la monture de l'abbé Ultán ?

Marga se mordit la lèvre.

— Elle n'est pas responsable de ce qui est arrivé à son maître. Vous croyez que frère Drón sait que j'ai pris le cheval de l'abbé ?

— Certainement, puisque vous avez demandé une selle aux palefreniers. Et selon mes informations, frère Drón a finalement décidé de rejoindre les chasseurs.

Fergus Fanat éclata de rire.

— Si frère Drón cherche du réconfort à la chasse, je ne vois pas pourquoi vous reprocheriez à soeur Marga d'en faire autant. Quant au cheval d'Ultán, elle l'a juste emprunté pour quelques heures.

— Ce n'est pas mon problème. Cependant, j'aimerais m'entretenir avec vous, Marga... seule à seule.

— Pour quelle raison ? demanda la jeune femme, sur la défensive.

— Je voudrais vous parler de l'abbé Ultán.

Son visage se durcit.

— Je n'ai rien à en dire, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Fergus Fanat sourit.

Allons, chacun sur les terres des Uí Thuirtrí et dans les contrées alentour a son mot à dire sur Ultán. Peu aimable, la plupart du temps.

Fidelma lui adressa un regard réprobateur et se tourna vers la jeune femme.

— Le moment est mal choisi pour une telle discussion, mais je viendrai vous voir plus tard. Ne quittez pas la forteresse sans que je vous en aie donné l'autorisation.

— Mais vous n'avez pas le droit... protesta soeur Marga.

— Au contraire, lui assura Fidelma d'un ton sévère. Je suis certaine que Fergus Fanat se fera un plaisir de vous instruire sur les pouvoirs d'un *dálaigh*.

— Lady Fidelma a raison, dit Fergus d'un air grave. Vous feriez mieux de lui obéir.

— Très bien, concéda Marga à regret.

Ils s'éloignaient quand une sentinelle sonna de la trompe.

Fingune rejoignit Fidelma.

— Les voilà, Colgú accompagne Sechnassach et les serviteurs portent trois sangliers. La chasse a été bonne.

Eadulf et Gormán fixaient frère Drón d'un air incrédule tandis qu'il riait à la nouvelle de la mort de Muirchertach Nár.

— Il a été puni pour l'assassinat de l'évêque Ultán, répéta-t-il avec ravissement.

— Vous prendriez-vous pour la main de Dieu ? répliqua Eadulf.

Frappé par le ton glacial du Saxon, le religieux se figea.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Muirchertach Nár a été assassiné avec sa propre lance. D'après le pisteur qui l'a découvert, le meurtrier s'est enfui avec son cheval.

Drón avala sa salive.

— Je ne l'ai pas tué, dit-il d'une voix blanche.

— Vous voudriez nous faire croire que vous avez trouvé cet animal par hasard ?

— C'est la vérité.

— Vous étiez convaincu que c'était Muirchertach qui avait tué l'évêque Ultán et vous criiez vengeance. Or le roi a été assassiné et vous vous promenez avec sa monture. Il semblerait que les faits parlent d'eux-mêmes.

— Et maintenant nous allons rentrer à Cashel, frère Drón, où nous exposerons cette affaire devant les brehons, déclara Gormán d'un air menaçant.

— Je jure devant Dieu...

— Gardez vos protestations pour le tribunal. Vous aurez tout le temps de plaider votre affaire.

Frère Drón paraissait ébranlé. L'homme était un excellent acteur, jugea Eadulf, ou alors il disait la vérité. Pourtant, les circonstances ne pouvaient être interprétées que d'une seule façon.

— Je chevaucherai devant, dit-il à Gormán, frère Drón me suivra et vous fermerez la marche.

Frère Drón s'était tassé sur sa selle. Le religieux arrogant et suffisant avait laissé la place à un homme aux abois.

— Il ne s'enfuira pas, déclara Gormán avec un petit sourire.

— Mais comment cela a-t-il pu arriver ? demanda le brehon Ninnid, rouge de contrariété.

Colgú, Sechnassach, les brehons Barrán, Baithen, Ninnid ainsi que Fidelma s'étaient rassemblés dans la salle du conseil privé de Colgú. Maintenant, à peu près tout le monde était rentré et le corps de Muirchertach Nár avait été discrètement ramené à la forteresse, dissimulé sous des couvertures. Il reposait dans l'officine de frère Conchobhar.

Fidelma toisa le jeune brehon de Laignin.

— C'est ce qu'il nous faut découvrir !

— Je croyais que frère Eadulf s'était joint à nous pour veiller sur le roi ?

— Effectivement. Il a risqué sa vie quand un sanglier l'a désarçonné et, avec l'aide de Gormán, il a appréhendé un suspect.

— Frère Drón ? Je ne crois pas une seconde à sa culpabilité. Un religieux de son rang ne s'abaisserait jamais à un acte aussi commun.

Le haut roi tapota sur la table.

— Fidelma, si frère Drón s'est vraiment vengé du meurtre d'Ultán

alors que vous étiez chargée de la défense de Muirchertach Nár, notre position est intenable.

Barrán, le chef brehon de Sechnassach, prit la parole :

— Ultán était un religieux éminent, un émissaire de l'abbaye d'Ard Macha, située dans le royaume d'Ulaidh où règne Blathmac. Ce dernier m'a affirmé qu'il se chargerait de toute plainte qu'Ard Macha pourrait déposer à l'occasion de l'assassinat de son émissaire, à la condition qu'il puisse garantir à Ségéne, le *comarb* de Patrick, que le meurtrier a été arrêté et puni. Le principal suspect ayant été assassiné à son tour, la situation est devenue inextricable. On nous dit que frère Drón est sans doute l'assassin du roi du Connacht. Le Connacht va donc exiger qu'Ard Macha prononce un châtiment à son encontre. Avant de prévenir Dúinchad Muirisci du drame qui le frappe, nous devons lui donner des assurances puisque c'est lui qui est appelé à régner sur le Connacht. Rappelez-vous que les rois doivent répondre de leurs actes devant le peuple. Dans de telles circonstances, le peuple joue un rôle majeur, car c'est lui qui fait et défait les rois, non l'inverse.

Le brehon Ninnid releva le menton avec autorité.

— Plus tôt nous parlerons à frère Drón, plus vite cette affaire sera résolue. Je ne parviens pas à croire qu'un religieux ait pu recourir au meurtre pour se venger.

— Frère Drón est à votre disposition, dit Fidelma.

— Très bien. Nous ne pouvons pas attendre éternellement et la solution ne va pas nous tomber du ciel. Peut-être que si nous avons jugé Muirchertach Nár sur-le-champ les choses se seraient déroulées autrement.

Le brehon Barrán regarda Fidelma qui secouait la tête.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— C'est trop facile, murmura-t-elle.

Le haut roi se renversa en arrière et la fixa d'un air pensif.

— J'ai le plus grand respect pour vous, Fidelma de Cashel. Sans vos capacités hors du commun pour résoudre les mystères, je n'aurais sans doute pas été sacré haut roi. Je me souviens très bien de la façon dont vous avez retrouvé la sainte épée liée à ma fonction. Je vous dois beaucoup et suis prêt à vous accorder davantage de temps pour résoudre cette énigme, mais pourquoi dites-vous que l'évidence est « trop facile » ? Vous serait-il pénible d'admettre qu'un roi a tué un abbé et qu'un religieux a tué un roi pour se venger ?

— Il n'est pas certain que les choses se soient déroulées ainsi, déclara Fidelma d'une voix douce.

— Vous avez une autre version des faits à nous proposer ?

— Pas pour l'instant. Mais nous avons au moins appris une chose, au cours des siècles d'exercice des lois que nos brehons ont imaginées

et mises en application, c'est que la vérité prime sur la loi. On enseigne aux juristes que la vérité est le but ultime de tout être humain. Il ne nous reste donc plus qu'à la découvrir afin que justice soit rendue.

— Et depuis quand la mise en application de la loi contredit-elle la vérité ? lança le brehon Ninnid.

— Cela se produit à chaque fois qu'un juge choisit la facilité plutôt qu'une investigation approfondie. Auriez-vous oublié l'histoire de la coupe d'or de Cormac Mac Art ?

— Des sornettes païennes ! répliqua Ninnid avec morgue.

— Seulement si vous refusez de comprendre le symbolisme de ce conte. Souvenez-vous, Cormac possédait une coupe d'or qui se brisait en trois si trois mensonges étaient prononcés, et reprenait sa forme première grâce à trois vérités. La vérité restaure l'unité.

— Qu'est-ce que vous racontez, Fidelma ? intervint le haut roi.

— Rappelez-vous le conseil que mon mentor, le brehon Morann, donnait aux princes de ces royaumes. Si vous magnifiez la vérité, alors elle vous magnifiera, si vous la servez, elle vous servira. Si vous la préservez, elle vous protégera...

Le chef brehon Barrán eut un geste d'impatience.

— Nous connaissons tous cette citation tirée des oeuvres de Morann.

— D'où j'en conclus que le haut roi ne doit pas se presser de juger.

Sechnassach poussa un profond soupir.

— J'entends bien, mais le temps n'est pas extensible.

— *Tempus omnia revelat*. Le temps révèle toute chose.

— Pour des mortels comme nous, il est compté et se mesure en jours. Je parlerai à Dúnchad Muirisci et à Blathmac qui sont des personnes raisonnables. Mais dès que la nouvelle se répandra dans leurs royaumes respectifs, il leur sera difficile de contrôler les têtes brûlées qui réclameront vengeance. Et les problèmes se multiplieront.

Fidelma se leva et s'inclina devant Sechnassach.

— J'en ai conscience. Et vous proposerai une solution d'ici à quelques jours qui ne dureront pas une éternité, je vous le promets.

Elle trouva Eadulf qui attendait à l'extérieur de la salle du conseil avec Gormán.

— La nouvelle de la mort de Muirchertach a-t-elle été gardée secrète ? demanda-t-elle avec anxiété à Eadulf.

— Seuls Rónán le pisteur et les deux hommes qui nous ont aidés à recouvrir le corps sont informés de l'identité du cadavre que nous avons ramené ici. Mais on ne manquera pas de remarquer que Muirchertach a disparu.

Fidelma hocha la tête.

— Tout d’abord, nous devons prévenir Aíbnat, puis Dúinchad Muirisci, qui va succéder à Muirchertach.

— Et frère Drón ?

— Qu’en avez-vous fait ?

— Nous l’avons remis à Caol qui l’a conduit dans une des chambres et monte maintenant la garde devant sa porte, dit Gormán. Il proteste de son innocence à grands cris.

— Dites à Caol que le brehon Ninnid est autorisé à l’interroger. Et maintenant, Eadulf et moi allons nous rendre chez lady Aíbnat.

Aíbnat les reçut à la porte de ses appartements.

— Qu’est-ce que vous voulez ? Mon mari n’est toujours pas rentré de la chasse, dit-elle d’une voix sèche.

— Nous avons de mauvaises nouvelles pour vous, lady, répondit Fidelma.

Aíbnat se raidit.

— Votre mari a été... blessé.

Aíbnat ne broncha pas. Puis, devant les hésitations de Fidelma, un doute s’empara d’elle.

— Serait-il... mort ? murmura-t-elle.

— Je le crains.

Aíbnat leur tourna le dos. Fidelma et Eadulf la suivirent dans la pièce et Fidelma referma doucement la porte. Puis ils attendirent, embarrassés.

— Qui l’a tué ? demanda Aíbnat en leur faisant face.

Eadulf échangea un regard surpris avec Fidelma.

— Qu’est-ce qui vous fait croire qu’il a été assassiné et qu’il ne s’agit pas d’un accident de chasse ?

— Je connais les qualités de chasseur de mon mari, répliqua Aíbnat, les yeux secs. Et c’était un excellent cavalier. D’autre part, il avait reçu des menaces.

— Mais... de qui ? s’étonna Fidelma.

— Nous avons trouvé, une plume de corbeau sur un oreiller de notre lit la nuit dernière, alors que nous revenions de dîner.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— En avez-vous parlé au garde ?

Aíbnat secoua la tête.

— Muirchertach a refusé d’y prêter attention, estimant qu’il s’agissait d’un acte d’intimidation d’un des partisans d’Ultán. D’ailleurs ce religieux, frère Drón, n’a cessé de proférer des malédictions à son encontre. Et puis nous pensions être protégés par vos guerriers. Par votre négligence, vous avez failli à votre devoir envers nous et envers Ultán.

— Vous auriez dû le signaler, dit Fidelma sans prêter attention à sa colère.

— Ce n'est pas une excuse pour ne pas avoir veillé à la sécurité de Muirchertach !

— Quelle est la signification de cette plume ? demanda Eadulf à Fidelma.

— C'est un symbole de la mort et des batailles. La déesse de la Mort apparaît souvent sous la forme d'un corbeau. Où est passée cette plume, lady ?

— Mon mari l'avait sur lui.

Cette femme semblait supporter avec vaillance la nouvelle de son veuvage. D'un autre côté, songea Fidelma en se rappelant l'entretien de la veille, elle n'était pas particulièrement proche de son époux.

— Le corps du roi a été transporté dans l'officine de frère Conchobhar, lady. Il y sera lavé et préparé pour les funérailles, puis on le portera dans la chapelle où le haut roi désire qu'il reçoive les honneurs dus à son rang. Libre à vous et à votre *tanist* de prendre par la suite les dispositions qu'il vous plaira.

— Dans quel sens l'entendez-vous ?

— Vous pourrez ramener le corps du roi dans son royaume.

Aífnat hocha la tête.

— J'en discuterai avec Dúnchad. Le père de Muirchertach repose dans l'abbaye de Cluain Mic Nois avec d'autres monarques du Connacht.

Elle marqua une pause.

— L'homme qui a tué Muirchertach a-t-il été arrêté ?

— Un homme, dites-vous ?

— J'imagine mal une femme...

— Nous sommes en cours d'enquête.

— Si j'étais vous, je m'orienterais vers les fidèles d'Ultán. Et à mon avis, il n'y a qu'un suspect parmi eux. Quant à moi, je quitterai Cashel dès demain, car rien ne me retient ici. Dúnchad Muirisci prendra les dispositions nécessaires pour les obsèques.

— Je regrette, déclara Fidelma d'une voix posée, mais vous devrez rester ici jusqu'à ce que cette affaire soit résolue. Vous ne pourrez partir que quand je vous en donnerai l'autorisation.

Aífnat cligna des paupières.

— Savez-vous bien à qui vous parlez ? Si vous êtes princesse de Muman, je suis reine du Connacht.

— Ou plutôt veuve du roi du Connacht, qui sera bientôt exposé dans la chapelle. En tant que *dálaigh* qui le défendais pour le crime dont il était accusé, je suis maintenant chargée d'enquêter sur son assassinat. Et devant la loi, vous ne jouissez d'aucun privilège.

Aífnat plissa les paupières.

— Je ne manquerai pas de faire part à Sechnassach de votre impertinence.

— Sechnassach est aussi bien renseigné que moi sur les procédures légales et vous confirmera mes dires. En attendant, si vous le désirez nous pouvons poster un garde devant votre porte... pour votre protection. Je vous conseille également de vous entretenir avec le chef brehon Barrán.

Aíbnat la foudroya du regard.

— Je vais le faire dans les plus brefs délais. Et pendant que vous y êtes, envoyez-moi l'abbé Augaire. J'ai besoin du réconfort de la religion.

Fidelma tourna les talons sans répondre et Eadulf la suivit.

Une fois dehors, il constata qu'elle tremblait de colère.

— Peu de personnes me font cet effet, maugréa-t-elle. Cette femme est tellement arrogante et glaciale qu'elle me donne envie de la gifler.

Eadulf passa un bras autour de ses épaules.

— Cela ne te ressemble pas. À moi aussi elle a laissé une impression désagréable et son manque de réaction en apprenant la mort de son mari est surprenant.

— Ils ne s'aimaient guère.

— Mais elle n'a pas tort en ce qui concerne frère Drón. L'histoire qu'il nous a racontée quand on l'a trouvé avec le cheval de Muirchertach était ridicule. À ce propos, pourquoi ne lui as-tu pas parlé de Drón ?

— J'attends d'avoir davantage de certitudes.

— Mais tout concorde ! protesta Eadulf. Et maintenant cette plume de corbeau déposée sur leur oreiller la nuit dernière...

— Sauf qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Cette plume est un symbole de l'ancienne foi, non du christianisme. Pourquoi un chrétien aurait-il recours à la déesse de la Mort et des Batailles ?

Eadulf réfléchit.

— Eh bien, les anciennes coutumes mettent du temps à disparaître. À moins que cette plume ne soit destinée à égarer celui ou celle qui mènerait les investigations, et n'ait été déposée par une personne qui n'avait rien à voir avec l'assassinat.

— Les corbeaux sont-ils des oiseaux de mauvais augure chez les Saxons ?

— Les femmes qu'Odin envoie pour rassembler les cadavres des guerriers morts au combat sont accompagnées par des corbeaux.

— Ils n'ont donc pas une excellente réputation. Et maintenant, allons porter la nouvelle à Dúnchad Muirisci.

Elle s'immobilisa brusquement.

— Tu as mentionné Rónán le pisteur. Je le connais depuis que je suis enfant, c'est un excellent chasseur et nous devons prêter attention à ce qu'il a dit. Je suppose que tu as suivi ses indications ?

— Tout à fait, puis nous avons perdu les traces des chevaux sur un sol pierreux. Et c'est alors que nous sommes tombés sur frère Drón et le cheval pie.

— Rónán a spécifié que celui monté par la personne qui avait rencontré Muirchertach dans les bois, sans doute son meurtrier, avait un signe particulier.

— Ah ! J'avais oublié. Ce serait un argument que Drón ne pourrait nier.

— Alors va vite vérifier avant que nous nous rendions chez Dúnchad Muirisci et que nous questionnions frère Drón. On se retrouve à l'officine de frère Conchobhar.

Eadulf se dépêcha de rejoindre les écuries en se maudissant pour son étourderie. Là, il demanda au chef palefrenier de le conduire auprès du cheval de Drón. L'homme lui jeta un regard curieux, prit une lanterne et se dirigea vers une des stalles.

— J'aimerais examiner ses sabots, déclara Eadulf, mais vu que je n'ai pas une grande habitude de ces bêtes je ne sais pas trop comment m'y prendre.

Le *gilla scuir* lui sourit.

— De ce point de vue là, vous êtes tout le contraire de lady Fidelma. Ah, voilà celui que nous cherchons. Tenez-moi cette lanterne, quel sabot voulez-vous examiner ?

— Avant gauche.

Le palefrenier pénétra dans la stalle, caressa le museau de l'animal et lui souleva une patte. Le fer était en place et nullement brisé.

— C'est un fer mal fixé qui vous tracasse ?

Eadulf secoua la tête.

— Regardons les autres sabots.

Ils eurent tôt fait de constater que les quatre fers étaient intacts.

Revenu devant la porte de l'écurie, Eadulf ne bougeait pas, plongé dans ses réflexions, tandis que le *gilla scuir* attendait.

— Que cherchez-vous exactement, frère Eadulf ? lui demanda-t-il.

— Un cheval avec un fer fêlé.

Le visage de l'homme s'éclaircit.

— Dans ce cas, vous vous êtes trompé de bête.

Il pointa du doigt une autre stalle.

— C'est celui-là qui est rentré ce soir avec un fer cassé. Un défaut du métal. Cela arrive parfois. En tout cas, il n'avait pas été fabriqué ici, c'était le travail d'un forgeron du Nord.

— Il s'agissait de quel fer ?

— Celui de la patte avant gauche. Notre forgeron l'a déjà remplacé, c'est moi qui l'ai aidé à le clouer.

— Mais à qui appartient ce cheval ? Le palefrenier se frotta le

menton.

— Dúnchad Muirisci. Le prince du Connacht.

CHAPITRE XIV

Fidelma écoutait Eadulf qui finissait de lui raconter ce qu'il avait découvert. Gormán, préférant ne pas se mêler de leur conversation, les avait laissés seuls dans l'officine de l'apothicaire.

— Rónán nous a affirmé que le cheval qui avait été monté sur la scène du crime avait un fer brisé à la patte avant gauche, ce qui correspond à celui de Dúnchad Muirisci, conclut Eadulf.

— Rónán est un homme de confiance et donc l'histoire de frère Drón, qui affirme avoir trouvé par hasard la monture de Muirchertach, est sans doute vraie.

— Ce qui n'explique pas pourquoi l'assassin aurait quitté la scène du crime en emmenant la monture de Muirchertach pour la perdre un peu plus loin !

— Le cheval pie de Muirchertach a probablement suivi celui du meurtrier. Quand ce dernier a réalisé qu'il ne pourrait pas s'en débarrasser, il a mis pied à terre et l'a attaché à un buisson. Puis il a repris sa route.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ce cheval pie aurait suivi une monture inconnue.

Fidelma sourit.

— Tout est là. Il en a probablement suivi une qu'il connaissait déjà.

— Évidemment ! Les chevaux de Dúnchad et de Muirchertach venaient de la même écurie ! Je m'en veux de n'avoir pas accordé plus d'importance à ce fer brisé.

— Quant à moi, en y réfléchissant un peu, j'aurais pu mieux te renseigner. J'étais dans la cour quand Dúnchad Muirisci est rentré. Le *gilla scuir* a mentionné le fer brisé sur l'étalement du *tanist*, dont la main était ensanglantée, d'après lui parce qu'il était tombé dans un buisson d'épines. Et il a raconté qu'il avait perdu sa lance de chasse.

— C'est notre homme !

Fidelma fit la grimace.

— Patience, Eadulf, ce n'est peut-être qu'une fausse piste, comme avec frère Drón. Nous devons nous montrer d'autant plus prudents que Dúnchad Muirisci va succéder à Muirchertach Nár. Tout impair de notre part serait sévèrement sanctionné.

— Les motivations de Dúinchad pour tuer Muirchertach sont évidentes.

— Oui, mais pour quelles raisons aurait-il assassiné l'abbé Ultán ?

— Eh bien... aucune.

— Nous aurions donc affaire à deux meurtriers distincts ?

— Pourquoi pas ? Muirchertach pour Ultán et Dúinchad pour Muirchertach.

— Sauf que, si Muirchertach avait depuis des années nourri un projet de vengeance contre Ultán, il aurait trouvé une histoire plus crédible et aurait mis au point un plan plus sûr. D'autre part, vu les relations exécrables que Muirchertach entretenait avec sa femme, pourquoi s'est-il obstiné à intenter un procès au nom d'Aíbnat qui n'y accordait pas grande importance ? Il y a là quelque chose qui m'intrigue.

— Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? On relâche frère Drón ?

— Je vais rendre sa liberté au garde qui est posté devant sa porte, tout en demandant à frère Drón de ne pas quitter la forteresse pour l'instant. Puis nous rendrons visite à Dúinchad Muirisci.

Le *tanist*, dont la main avait été bandée, parut surpris en les voyant.

— Je vous ai dit tout ce que je savais sur l'abbé Ultán.

— C'est un autre sujet qui nous amène. Pouvons-nous entrer ?

Comme le *tanist* hésitait, Fidelma força son chemin dans la pièce, Eadulf sur les talons. Et là, ils se figèrent.

Soeur Sétach se tenait au milieu de la chambre, aussi surprise qu'eux.

— Tiens ! Que faites-vous ici ? demanda Fidelma.

La jeune femme ne répondit rien, consultant Dúinchad du regard.

Ce dernier toussota, rouge et embarrassé.

— Soeur Sétach était venue discuter avec moi de la mort de l'abbé Ultán.

Fidelma haussa les sourcils.

— Quel aspect, exactement, de sa mort ?

— Nous parlions de Searc, par qui tout est arrivé.

— Voilà qui est intéressant.

Il y eut un silence.

— Nous essayions de voir, maintenant que l'abbé n'est plus... commença Sétach avant de s'interrompre.

S'il n'y aurait pas un moyen d'apaiser les différends entre le Connacht et Cill Ria, conclut Dúinchad Muirisci d'un air de défi.

— Vous pensez que votre position vous y autorise ? s'enquit Fidelma.

L'héritier présomptif eut un sourire crispé.

— Il est évident que dans les circonstances présentes, soeur

Sétach ne peut pas s'adresser directement à Muirchertach. Il lui est plus facile de passer par moi, en tant que *tanist*. Mais mieux vaut remettre cette discussion à plus tard.

Il fixa la jeune femme qui s'inclina et sortit de la pièce sans que Fidelma la retienne.

— Et maintenant, poursuivit Dúnchad qui essayait de reprendre le contrôle de la situation, que puis-je pour vous ?

— Ce matin, à la chasse au sanglier, Muirchertach Nár a été tué.

Si Dúnchad Muirisci feignait la surprise, il était un comédien hors pair.

— Un excellent cavalier et qui maniait la lance comme personne ! grommela le *tanist*. Comment le sanglier l'a-t-il attaqué ?

Il marqua une pause.

— Et pourquoi ne m'en a-t-on pas averti plus tôt ?

— Il n'a pas été victime d'un accident de chasse, déclara Fidelma.

— Mais alors...

— Il a été assassiné avec sa propre lance.

Le jeune homme recula d'un pas et se laissa tomber sur une chaise.

— Assassiné ? Mais par qui ?

Son visage s'éclaira.

— S'agirait-il d'une vengeance ?

— Nous procédons à des investigations.

— Cette fouine de frère Drón ! Que faisait-il au moment du crime ?

— Nous ne pouvons rien dire.

Dúnchad fronça les sourcils, comme si une pensée venait de le frapper.

— Cet événement signifie que vous êtes le nouveau roi du Connacht, lui confirma Fidelma, à la condition que votre *derbhfine* donne son accord.

Le *derbhfine* était un conseil de famille, élargi à trois générations, qui choisissait le successeur du roi.

— Oui, bien sûr, grommela Dúnchad.

— Cela fait également de vous le principal suspect, ajouta Eadulf.

Le jeune homme le fixa d'un air idiot, puis la colère le submergea d'un coup, mais Fidelma intervint avant qu'il ne la laisse éclater.

— Si vous nous disiez comment vous vous êtes blessé à la main ?

Eadulf se demanda pourquoi Fidelma n'allait pas droit au but, mais la laissa mener l'interrogatoire comme elle l'entendait.

— Je vous l'ai déjà dit dans la cour.

— Reprenez.

— Mon cheval a trébuché et je me suis retrouvé dans un buisson d'épines.

— Vous êtes pourtant un cavalier et un chasseur émérite...

— J'ai été surpris ! Un sanglier a effrayé mon cheval qui s'est cabré et m'a désarçonné. Le temps que je me relève, il avait pris la fuite et le sanglier aussi. Ça peut arriver à n'importe qui.

Ce n'était pas Eadulf qui allait le contredire.

— Et ensuite ?

— J'appartiens aux Uí Fiachracha Muaide et je descends du haut roi Niall Noigíallach ! Si cette mésaventure était venue aux oreilles des mauvais esprits des cinq royaumes, ils n'auraient pas manqué de plaisanter sur Dúinchad Náire, le futur successeur de Muirchertach Nár !

Náire, se rappela Eadulf, signifiait « déshonoré ».

— J'ai donc décidé que si je retrouvais mon étalon, je tairais ma mésaventure afin de préserver ma réputation. Voilà la vérité ! Je n'en suis pas particulièrement fier...

Fidelma se pencha vers lui.

— Donc vous nous avez menti, à Finguine et à moi, en prétendant vous être tout de suite remis en selle.

— Retrouver ma monture m'a pris pas mal de temps, avoua le jeune homme d'un air déconfit. J'ai marché pendant une éternité. Comme ma lance me gênait, j'ai fini par la jeter dans des buissons et, mon cheval demeurant introuvable, je me suis fait à l'idée de rentrer à Cashel à pied.

— Mais vous avez fini par le récupérer. Racontez-nous cela.

— Eh bien, je suis arrivé dans un endroit avec une butte.

— Décrivez-le, intervint Eadulf.

Dúinchad parut étonné de son intérêt soudain, mais se plia à ses exigences.

— Vous n'êtes pas monté sur ce tertre ? demanda Eadulf.

— Non, pourquoi ?

— C'est là que Muirchertach Nár a été tué. Son corps gisait dans la ravine, un peu plus loin.

Dúinchad était consterné.

— Je l'ignorais. Une fois arrivé au pied du tertre, j'ai perçu le bruit de chevaux non loin. Envoyant ma réputation au diable, j'ai crié et me suis précipité dans leur direction, espérant que l'un des chasseurs me prendrait en croupe. J'ai pensé qu'ils ne m'avaient pas entendu. La piste empruntée par les cavaliers revenait vers Cashel et j'ai donc décidé de la suivre. Peu après j'ai débouché sur une aire rocailleuse, et c'est là que j'ai vu mon étalon. Il semblait m'attendre, les rênes attachées à un buisson.

— Vous êtes certain qu'elles ne s'étaient pas simplement emmêlées, empêchant l'animal d'aller plus loin ?

— Je sais ce que je dis : les rênes avaient été soigneusement

enroulées autour de branchages.

— Et il n'y avait aucun autre cheval dans les environs ? Aucun cavalier ?

— Rien ni personne.

— Et alors ?

— Alors j'ai décidé de m'en tenir à la version initiale de mes aventures. Ah ! J'oubliais. Mon étalon boitait légèrement et j'ai découvert qu'il avait un fer cassé. Peut-être était-ce arrivé sur les cailloux ? Le forgeron l'a ferré à mon retour. Et maintenant...

Son regard alla d'Eadulf à Fidelma.

— Dites-moi ce que vous pensez. Vous croyez vraiment que j'ai tué mon roi ?

— Comment décririez-vous vos relations avec Muirchertach ? demanda Fidelma. Étiez-vous proche de lui ?

Dúnchad secoua la tête.

— Non, pas vraiment. Il était un Uí Fiachracha Aidni et moi je suis un Uí Fiachracha Muaide. J'appartiens à la cinquième génération descendant en ligne directe de Náth Í, tandis que Muirchertach Nár appartenait à la huitième génération descendant du fils cadet de Náth Í. Nous étions des cousins éloignés et ne nous fréquentions guère.

— Mais vous vous entendiez assez bien pour vous accorder sur la gouvernance du royaume ?

— Nous avons passé un accord. Il me laissait toute autorité sur les territoires de l'ouest du Connacht et il s'occupait des territoires de l'Est. Cela se passait plutôt bien. Mais il n'était pas un homme très assidu dans ce domaine, il préférait les plaisirs plutôt que les devoirs inhérents à sa charge.

— Maintenant qu'il est mort, qu'arrivera-t-il à lady Aíbnat ? Je ne pense pas que la nouvelle du décès de son mari l'ait beaucoup affectée.

Dúnchad haussa les épaules.

— Elle regrettera la position qu'elle occupait, mais d'un autre côté, elle appartient aux Uí Briúin Aí. Ils font la loi dans le nord du Connacht et nous ne nous mêlons pas beaucoup de l'administration de leurs territoires. Ils ont autant de pouvoir que le souverain. Ils descendent de Bríon, le frère de Níall Noigíallach, mais seul le père d'Aíbnat a été couronné roi et il a régné pendant vingt-cinq ans. Aíbnat a toujours pensé que son frère Cellach aurait dû être choisi à ma place, et elle fera tout pour qu'il soit élu *tanist* quand le *derbfhine* de la famille se rassemblera.

— Elle m'a donné l'impression de ne pas tenir son époux en grande estime.

— À part elle-même, peu de monde a droit à sa considération. Le règne de mon cousin a été court et assez terne, alors que son père,

Guaire, était célèbre pour son courage et ses exploits. Il a aussi donné beaucoup de terres à l'Église afin que le christianisme prospère. Muirchertach préférait acheter la loyauté et les louanges plutôt que de les mériter.

— Vous ne le portiez pas dans votre cœur.

— Non, et je l'admets volontiers, même si cela doit me desservir auprès de vous. Je n'aimais pas mon cousin. C'était un homme futile et il n'avait pas une très bonne réputation. Mais je ne l'ai jamais haï au point de vouloir le tuer.

— À propos de sa réputation... que lui reprochait-on exactement ?

— C'était un *clúanaire*.

Eadulf, qui connaissait ce mot, mais ne l'avait jamais entendu employer sans qualificatif, demanda des explications à Fidelma.

— Dúnchad veut dire que c'était un coureur de jupons.

Le *tanist* hocha la tête.

— On prétendait qu'aucune femme n'était en sécurité en sa compagnie.

— Et qu'en pensait la reine ?

— Tant que sa position n'était pas menacée et que Muirchertach la laissait mener sa vie à sa guise, peu lui importait.

— Et vous, qu'en pensiez-vous ?

— Du moment que cela ne mettait pas en danger la sécurité du royaume, je ne m'en préoccupais guère.

— Je suppose qu'aucune des dames concernées ne s'est plainte ?

— Pas à ma connaissance. À mon avis, en cas de problème, Muirchertach devait les payer suffisamment cher pour acheter leur silence et celui de leurs maris, quand elles en avaient un.

— On aurait pourtant juré qu'il était un homme hautement moral. Ne s'est-il pas donné beaucoup de mal pour amener Ultán devant un tribunal afin de laver l'affront fait à sa belle-soeur ? fit remarquer Eadulf.

— Un homme peut vivre selon des critères contradictoires. Ou appliquer aux autres des normes qu'il ne respecte pas lui-même. Et en ce qui concerne la mort de Searc, l'affaire est d'autant plus troublante qu'il était lui-même attiré par elle.

— Aífnat le savait-elle ?

Dúnchad Muirisci haussa les épaules.

— Nul ne l'ignorait. Cela s'est passé quand Searc est rentrée de Cill Ria. Elle venait d'apprendre la mort de son amoureux et était encore sous le choc. Je crois que Muirchertach a tenté de s'imposer à elle, vous comprenez ce que je veux dire, et Aífnat l'a plutôt mal pris. Puis Searc s'est suicidée et on n'en a plus parlé. En tout cas, elle était follement éprise de ce garçon qui s'est noyé, ou a été tué, on ignore

quel a été son destin.

— Et c'est alors que Muirchertach a chargé l'abbé Augaire d'exiger des compensations de la part de l'abbé Ultán ?

— Témoin par hasard du suicide de Searc, Augaire était indigné par ce qu'il avait appris. Un homme passionné, Augaire, qui se voyait comme le chevalier servant de Searc chargé de la venger. Muirchertach l'encouragea dans cette voie et le nomma abbé de Conga.

— Si je vous suis, Aíbnat et Muirchertach, en dépit ou à cause de leurs fautes respectives, ne s'accordaient pas si mal ? résuma Fidelma.

— C'est cela. Ne sommes-nous pas tous coupables de quelque chose ?

— Mais les péchés de Muirchertach Nár ne justifiaient nullement son assassinat, lança Eadulf.

Dúnchad cligna des paupières.

— Il a été victime d'une vengeance. Ce moine, frère Drón, était un intime d'Ultán et l'intendant de Cill Ria. Et l'abbé a amené d'autres proches avec lui. Par exemple soeur Marga, qui s'est permis d'aller à la chasse, une attitude assez scandaleuse qui peut avoir une signification cachée...

Fidelma se leva.

— Je vous prierai de demeurer à la forteresse en attendant que nous ayons terminé nos investigations.

Elle s'immobilisa, essayant de se rappeler une question qu'elle désirait poser au *tanist* et qu'elle avait oubliée.

— Ah, oui. La nuit où l'abbé Ultán a été tué, vous m'avez rapporté que vous aviez joué au *brandubh* avec l'abbé Augaire. Il vous a quitté vers minuit, c'est bien cela ?

— C'est exact.

— Puis vous avez dit qu'après vous être mis au lit, vous aviez été dérangé par des cris dans le couloir. Vous n'aviez pas prêté attention à ce vacarme, car vous aviez déjà été importuné cette nuit-là. Quelle était la cause de ce premier remue-ménage ?

Dúnchad Muirisci réfléchit, puis il sourit.

— Cela m'était sorti de la tête. Après le départ de l'abbé Augaire, alors que je me préparais à me coucher, j'ai entendu un cri et un bruit sourd devant ma porte. Je suis allé l'ouvrir et là, j'ai vu cette fouine de frère Drón qui venait de tomber et se relevait péniblement.

— Que lui était-il arrivé ?

— Sans que je lui demande d'explications, il a grommelé qu'il courait après quelqu'un et qu'il avait trébuché. Après cela, je suis allé au lit et je n'ai plus bougé.

Dúnchad se leva à son tour.

— Et maintenant, que va-t-il se passer en ce qui concerne le corps

de Muirchertach Nár ?

— Pour l'instant, il est à l'officine de l'apothicaire où on va le laver et le préparer pour les funérailles.

— Il faudrait le transporter jusqu'à l'abbaye de Cluain Mic Nois où ses ancêtres sont enterrés, ainsi que tous les rois du Connacht.

— Il n'est pas certain que cela soit possible. Vous, Aífnat et vos escortes êtes tenus de demeurer à Cashel jusqu'à la fin de l'enquête.

— Vous n'allez tout de même pas garder son corps ici ? s'indigna Dúnchad.

— J'espère que nous n'en aurons pas pour longtemps, répliqua Fidelma d'un air pénétré.

— Nous sommes au cœur de l'hiver et les journées sont froides, ajouta Eadulf avec pragmatisme.

Une fois dans le couloir, il se tourna vers Fidelma.

— Son histoire n'est pas vraiment crédible, qu'en penses-tu ?

— Les histoires peu crédibles se vérifient souvent.

— À ton avis, quel était le but de la visite de soeur Sétach ? Je ne pense pas que la promiscuité soit en cause.

Fidelma sourit.

— Tu t'exprimes avec beaucoup de délicatesse, Eadulf.

— Le comportement de soeur Sétach serait passablement répréhensible si... enfin tu comprends ce que je veux dire. Si ça se trouve, elle venait juste de rencontrer Dúnchad Muirisci.

— Parfois, tu mets sans le savoir le doigt sur un détail précis qui m'échappait.

— Tu veux parler de soeur Sétach ? demanda Eadulf d'un air ahuri.

— Non, de soeur Marga. Il faut absolument que je parle à cette jeune femme.

Ils se dirigeaient vers l'hôtellerie quand ils se retrouvèrent nez à nez avec l'abbé Augaire.

— Comment progressent vos investigations, soeur Fidelma ? s'enquit-il avec empressement. Je sors de chez Aífnat. Pourquoi tant de mystères au sujet de l'assassinat de Muirchertach ? Allez-vous mettre un point final à cette histoire afin que nous puissions escorter son corps jusqu'à son royaume ?

— Pas encore, père abbé.

— On raconte que frère Drón a été surpris avec le cheval de Muirchertach.

— Les rumeurs se répandent vite. Mais chaque chose en son temps. Cependant, à propos de frère Drón, j'ai une question à vous poser. La nuit du meurtre de l'abbé Ultán, avez-vous vu frère Drón dans le couloir quand vous avez quitté la chambre de Dúnchad Muirisci ?

— Parce qu'il y était ?

— Vous ne m'avez pas répondu.

— Je n'ai rencontré personne avant de regagner ma chambre. Et je ne pense pas que frère Drón ait pu se dissimuler quelque part...

Il se figea.

— Oui ? le pressa Fidelma.

— Oh, rien, c'est juste qu'il y a un genre d'alcôve dans tous les corridors et donc à moins qu'il ne se soit caché là... mais je n'ai rien vu. On peut aussi supposer qu'il se tenait sur la saillie qui passe sous la fenêtre de l'alcôve.

Il gloussa.

— Mais je ne pense pas que frère Drón soit le genre de personne à prendre de tels risques. Il y a là plusieurs blocs de pierre sur le point de se desceller.

Eadulf sourit.

— Nous pouvons écarter l'éventualité de frère Drón se livrant à de telles acrobaties.

Fidelma et Eadulf trouvèrent soeur Marga à l'hôtellerie des invitées. La religieuse sortait de la maison des bains. Fidelma aspira. Cela sentait le *fendlend*, le chèvrefeuille, et aussi une odeur plus forte qu'elle ne parvint pas à identifier. Soeur Sétach, qui s'affairait autour de sa compagne, divers objets nécessaires à la toilette en main, releva la tête d'un air exaspéré en voyant Fidelma.

— Vous ne nous laisserez donc jamais tranquilles ? s'écria-t-elle d'un ton agacé.

Soeur Marga jeta un regard surpris à la religieuse.

— Rien n'a changé depuis notre dernière entrevue, soeur Sétach, dit Fidelma d'une voix posée. Je suis toujours un *dálaigh* autorisé à vous déranger autant de fois qu'il me plaira. Cependant, comme c'est avec soeur Marga que je désire m'entretenir, je vous demanderai de quitter cette pièce un instant.

Soeur Sétach se figea et baissa les yeux sur soeur Marga.

— Tu veux que je m'en aille ? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Je crois préférable d'obéir à soeur Fidelma, répondit l'autre.

Soeur Sétach s'éclipsa avec un reniflement désapprouvateur, tandis que soeur Marga la suivait du regard, les sourcils froncés.

— Elle dort mal, ce qui la rend irritable, dit-elle sur un ton d'excuse, et elle croit de son devoir de me protéger. Elle était déjà à Cill Ria quand j'y suis entrée et elle se considère comme mon aînée.

— Mais c'est vous, si j'ai bien compris, qui l'avez priée de venir à Cashel.

— Elle vous a dit ça ?

— Ce n'est pas vrai ?

— Si, dans un certain sens. Elle était tellement contrariée de ne

pas être choisie pour participer à cette ambassade du *comarb* de Patrick... elle ne cessait de me harceler et il y avait de la place pour une personne supplémentaire si on voulait s'occuper correctement des comptes rendus. J'ai donc demandé à l'abbé Ultán s'il ne serait pas préférable qu'elle se joigne à nous. Mais frère Drón avait déjà fait la démarche et l'abbé Ultán était tombé d'accord pour emmener Sétach.

— Nous reviendrons à soeur Sétach dans un instant. Appartenez-vous aux Uí Thuirtrí ?

— Non, aux Ciannachta. Mon clan vit au nord-ouest des terres des Uí Thuirtrí. Je suis entrée en religion à Ard Stratha, où j'ai appris à lire et à écrire le latin, le grec et l'hébreu. J'étais douée pour copier et consigner les textes. On m'a alors appris que l'abbaye de Cill Ria recherchait des érudits et, il y a quelques années de cela, je m'y suis rendue. Tout d'abord, mon travail m'a beaucoup intéressée. Je calligraphiais des textes passionnants. Mais c'était une erreur de me rendre à Cill Ria, conclut-elle d'un air mélancolique.

— Vous ignoriez de quelle manière l'abbaye était dirigée ? demanda Fidelma.

Soeur Marga hocha la tête.

— Vous aviez entendu parler de l'abbé Ultán ?

— Non, et j'ai vite détesté Cill Ria, Ultán et les Pénitentiels.

— Mais alors pourquoi êtes-vous restée ? Soeur Marga eut un rire amer et ne répondit rien.

— Votre compagne ne partage pas votre point de vue.

— Elle n'est pas ma compagne, même si elle le regrette, si vous voyez ce que je veux dire. Je suis désolée pour elle. Elle est très dévouée à Cill Ria et semble croire que l'abbé Ultán était un saint.

— À l'évidence, vous ne partagez pas son avis.

— Il y avait deux Ultán. D'un côté le pieux abbé, sa conversion miraculeuse sur la mer après une vie de débauche, l'image qu'il présentait au monde... et de l'autre le vrai Ultán, que je ne connaissais que trop bien.

— Expliquez-vous.

— Ultán avait persuadé le *comarb* de Patrick à Ard Macha qu'il s'était radicalement transformé, tout comme Paul sur le chemin de Damas. Frère Drón usait et abusait de cette référence pour éviter de répondre à ceux qui mettaient en doute la sincérité de l'abbé. Si Ultán faisait appliquer les Pénitentiels avec autant de sévérité, c'était pour qu'on l'admire et qu'on croie à sa supériorité morale. C'était le visage qu'il montrait, l'autre était tout à fait différent.

— Comment le jugiez-vous ?

— Il n'avait pas changé. C'était toujours un voleur qui s'emparait des biens d'autrui en affirmant qu'ils avaient été offerts à l'Église. Il faisait fouetter des gens dont il clamait qu'ils avaient commis un

sacrilège, et il prenait beaucoup de plaisir à infliger des châtements corporels. Au moins une personne par jour était fouettée pour de prétendues pensées impures. Il est responsable de plusieurs décès.

— Vous avez été le témoin de bien des horreurs.

— Et la liste n'est pas close. Il utilisait des jeunes filles de la maison des femmes pour assouvir sa luxure.

— Soeur Sétach ?

— Non, pas elle, et cela peut s'expliquer.

— Vous ?

Soeur Marga rougit et haussa les épaules en un geste de défi.

— Les faibles ne peuvent pas lutter contre les torts. Pour ne pas sombrer dans le désespoir, je me rappelais ce que mon père me disait : « Il n'y a pas de marée, aussi forte soit-elle, qui ne finisse par se retirer. » J'ai attendu et prié pour qu'une occasion de m'échapper se présente.

Eadulf se pencha vers elle.

— Avez-vous tué l'abbé Ultán ?

La jeune femme le fixa, le visage grave.

— Je n'ai pas eu ce courage et je le regrette.

— Pourquoi avoir fait ce voyage si vous le détestiez tant ?

— Vous croyez que j'avais le choix ? De plus, j'espérais toujours m'enfuir si une opportunité se présentait. Mais frère Drón me surveillait de près. Ainsi que soeur Sétach.

— Pour quelles raisons ?

— Ultán avait commencé à se méfier de moi et il leur avait ordonné de m'espionner. Ils n'ont d'ailleurs jamais cessé. Ce matin, j'ai pour la première fois trompé leur vigilance. Ils n'avaient pas imaginé qu'Ultán mort, j'en profiterais pour leur fausser compagnie. J'ai réussi à persuader le palefrenier de seller le cheval d'Ultán afin de suivre la chasse. En réalité, j'avais l'intention de chevaucher vers l'est pour rejoindre Laigin.

— Vous vouliez vraiment disparaître ?

— Je voulais surtout me débarrasser de Drón et de Sétach, et ne pas retourner dans les sinistres bâtiments de Cill Ria.

— Ce matin, vous aviez réussi à recouvrer la liberté. Pourquoi êtes-vous revenue ?

La jeune fille haussa les épaules.

— J'étais dans la forêt quand j'ai vu frère Drón qui chevauchait dans ma direction. Prise de panique, j'ai éperonné mon cheval et Drón m'a poursuivie sur une longue distance, mais, Dieu merci, je suis meilleure cavalière que lui. Quand je me suis arrêtée, j'ai compris que je m'en étais débarrassée. J'étais assez désespérée, hésitant sur le chemin à prendre, quand Fergus Fanat est arrivé... et je lui ai tout confessé. Il m'a alors promis de m'aider si je revenais à Cashel avec

lui. Il a juré qu'il me protégerait. Voilà pourquoi je suis rentrée.

Elle marqua une pause.

— Je n'ai rien à ajouter.

— Mais pourquoi frère Drón a-t-il entrepris de vous poursuivre ? Comment a-t-il soupçonné que vous vous étiez enfuie ?

— Je l'ai appris par Sétach. Frère Drón me cherchait quand il est tombé sur elle. Il lui a révélé qu'il venait de recevoir un message disant que j'avais rendez-vous avec un amant près de la source de Patrick. Il s'était renseigné auprès des sentinelles qui l'avaient informé que cette source est située au sud. Sétach s'est aussitôt rendue aux écuries où elle a découvert que j'avais pris le cheval d'Ultán. Le palefrenier lui confirma que je m'étais jointe à celles qui participaient à la chasse. Pensant que ce message était une ruse de ma part pour égarer frère Drón dans la mauvaise direction, elle lui conseilla de suivre la chasse.

— Voilà qui est curieux, murmura Fidelma. Qui a donné ce message à Drón ?

— Je l'ignore. En tout cas, il racontait des mensonges.

— En disant que vous aviez un rendez-vous avec votre amant ou que Vous aviez un amant ?

La jeune femme rougit.

— Que j'avais un quelconque rendez-vous.

— Revenons à cette rencontre avec Fergus Fanat. Vous le connaissez depuis longtemps ?

Marga parut surprise.

— Je suppose que vous avez fait sa connaissance sur les terres des Uí Thuirtrí ? poursuivit Fidelma. Cela s'est-il passé avant ou après que vous ayez rejoint Cill Ria ?

— Comment savez-vous que nous étions amis ?

— Vous assistiez au jeu *d'immán* pour le regarder jouer. Votre rencontre pendant la chasse était-elle prévue ?

— Je vous ai déjà dit que non.

— Comment vous a-t-il persuadée de revenir ici ?

La jeune femme semblait maintenant très gênée.

— Il est votre amant, n'est-ce pas ? la pressa Fidelma.

— Pour l'amour de Dieu, n'en dites rien à frère Drón ou à soeur Sétach !

— Très bien, mais éclairez-moi sur vos relations.

— Cela s'est passé juste après que je suis entrée à Cill Ria. On m'avait envoyée chercher des manuscrits à Ard Stratha, et c'est au cours de ce voyage que j'ai rencontré Fergus Fanat. C'est un jeune guerrier, un cousin du roi d'Ulaidh et...

Fidelma eut un geste agacé de la main.

— Peu importe. Il me suffit de savoir qu'il vous attirait.

— L'attraction était mutuelle et nous nous sommes revus plusieurs fois. Puis ma vie est devenue intenable à Cill Ria. On m'a envoyée dans le lit d'Ultán sous la menace de terribles châtiments et après cela, j'avais trop honte pour renouer avec Fergus. Il a essayé à plusieurs reprises d'entrer discrètement en relation avec moi, et je ne pense pas qu'Ultán ou Drón en aient jamais rien su. Je ne l'avais pas revu jusqu'à ce que j'arrive ici et que je le reconnaisse sur le terrain de jeu. J'allais lui parler quand vous m'avez devancée.

— Pourquoi ne pas avoir tenté de vous entretenir avec lui plus tard ?

— J'étais étroitement surveillée... et proche du désespoir. Il assistait aux funérailles d'Ultán, la nuit dernière, avec son cousin le roi d'Ulaidh. Et quand soeur Sétach m'a étreinte, je suis sûre qu'elle l'a fait exprès parce qu'elle avait remarqué qu'il me regardait et elle avait deviné qu'il y avait quelque chose entre nous. Mais il n'a pas fait le moindre geste pour m'approcher. J'étais très affligée. C'est alors que j'ai décidé de m'enfuir à Laigin.

Fidelma se renversa sur son siège d'un air songeur.

— Et vous maintenez que cette rencontre avec Fergus, dans les bois, était purement fortuite ?

— La vie est pleine de coïncidences. Quand le hasard nous est contraire, nous disons : « Si seulement... » Si seulement j'avais pris un certain chemin à une certaine heure, cela aurait changé le cours de ma vie. Mais si nous empruntons ce chemin et que notre vie s'en trouve transformée, on est la proie des soupçons.

— Je comprends. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est ce que Fergus vous a raconté pour vous convaincre de ne pas fuir à Laigin.

— Je lui ai tout avoué sur la vie que je menais à Cill Ria, et sur les raisons qui m'avaient empêchée de le revoir. Il m'a dit qu'il m'acceptait comme j'étais. Nous voulons nous marier. Il m'a convaincue de revenir ici et de tenir tête à frère Drón et à soeur Sétach. Il a affirmé qu'il me soutiendrait.

— Et vous les avez affrontés ?

— Pas encore. Nous le ferons ensemble. Puis je partirai pour l'Ulaidh avec Fergus.

Au fur et à mesure qu'elle révélait ses projets, la jeune femme s'était illuminée. Puis elle jeta des regards anxieux autour d'elle.

— Surtout, gardez le secret. Fergus et moi voulons agir de concert.

— Ne vous inquiétez pas, nous resterons muets.

Eadulf hocha la tête devant l'air implorant de Marga.

— Quand cette confrontation avec Drón et Sétach doit-elle avoir lieu ?

— Ce soir, après le repas.

Juste avant le dîner, Fidelma et Eadulf furent à nouveau priés de se rendre dans les appartements privés de Colgú. Le haut roi trônait dans le siège qu'occupait habituellement le roi de Muman. Il semblait contrarié.

Colgú avait pris place à ses côtés, et les brehons Barrán, Baithen et Ninnid étaient également présents. Sechnassach pria Fidelma de s'asseoir. Eadulf qui, en tant qu'étranger d'un rang inférieur, n'était pas autorisé à faire de même en présence d'un haut roi, resta debout derrière le siège de Fidelma. Finguine, le *tanist* de Colgú, ainsi que Caol, le commandant de la garde, se tenaient devant la porte.

Ce fut le brehon Barrán qui parla le premier.

— Le brehon Ninnid nous informe que vous avez relâché frère Drón, Fidelma. Vous seriez convaincue que le principal suspect est l'héritier présomptif de Muirchertach, néanmoins vous retarderiez son arrestation en attendant d'avoir rassemblé des preuves suffisantes.

Fidelma demeura impassible, mais Eadulf vit qu'elle s'était raidie.

— Il n'existe, en effet, aucune preuve qui permettrait de le faire passer en jugement, déclara-t-elle d'un ton sec.

— Un abbé est assassiné et maintenant un roi, déclara le brehon Barrán. Dans l'un et l'autre cas, des charges accablantes pesaient sur une personne, et pourtant vous vous obstinez à remettre les audiences à plus tard. Or, nous devons résoudre ces affaires au plus vite.

— Nous en avons déjà discuté et il était entendu, du moins je le pensais, qu'un peu de temps était nécessaire, dit Fidelma en s'adressant à Sechnassach.

Le haut roi semblait mal à l'aise.

— C'est à la demande du brehon Ninnid que j'ai convoqué ce conseil. À la lumière des récents événements, il approuve la libération de frère Drón et serait d'avis de mettre en accusation Dúnchad Muirisci, le *tanist* de Muirchertach Nár.

Le brehon Ninnid toussota et se leva.

— Avec tout le respect que je lui dois, je crois que soeur Fidelma complique les choses inutilement. Il est évident que c'est Muirchertach Nár qui a assassiné l'abbé Ultán.

— Pour quelles raisons ?

— Fidelma de Cashel ne me contredira pas si je dis qu'il faisait porter le blâme de la mort de sa jeune belle-soeur à Ultán. Il avait même exigé des compensations de Cill Ria. L'affaire est passée en jugement et les compensations ont été refusées. Cela donnait à Muirchertach Nár de bonnes raisons de vouloir se venger.

Sechnassach se tourna vers Fidelma.

— Confirmez-vous la déclaration du brehon Ninnid, Fidelma ?

— Il est exact qu'il existait un contentieux entre Muirchertach Nár et Ultán en ce qui concernait la mort de Searc, répondit Fidelma.

Le brehon Ninnid eut un sourire de triomphe.

— Voilà le mobile. Et les honorables témoins – il s'inclina en direction du brehon Baithen, puis de Caol – qui ont vu Muirchertach Nár sortir précipitamment de la chambre d'Ultán ne me démentiront pas.

— Cela ne démontre aucunement que Muirchertach était le meurtrier, fit remarquer Fidelma. Et maintenant qu'il a été assassiné à son tour, il lui est difficile de se défendre.

— Il a été assassiné par son héritier qui convoitait le trône du Connacht, poursuivit Ninnid. La preuve nous en a été fournie par frère Eadulf et le guerrier Gormán, qui ont découvert le cadavre du roi du Connacht et ont suivi les traces de deux chevaux depuis la scène du crime. L'un était la monture de Muirchertach Nár, trouvée par frère Drón, l'autre un étalon au fer brisé qui appartient à Dúnochad Muirisci. Mais voilà que soeur Fidelma, après avoir affirmé que Muirchertach Nár était innocent et demandé du temps pour mener une enquête, libère frère Drón sans énoncer aucun chef d'accusation contre Dúnochad Muirisci. J'affirme qu'elle ne cesse de repousser les audiences sans réelle nécessité.

Je préciserai que Rónán le pisteur avait relevé les empreintes de trois chevaux. Le troisième n'a pas été identifié.

— Tout cela me semble quand même assez logique, soupira Sechnassach. Nos peuples commencent à s'impatienter et les spéculations vont bon train. Un procès promptement mené y mettrait fin.

Fidelma se leva à son tour.

— Sauf que la justice n'y trouverait pas son compte, lança-t-elle d'une voix coupante. Cela est également vrai pour feu l'évêque Ultán et feu le roi Muirchertach, dont nous devons respecter la mémoire, et aussi pour Dúnochad Muirisci et frère Drón.

Le brehon Ninnid haussa les épaules et se rassit.

— Pouvez-vous apporter des preuves contredisant celles que nous avons déjà ? déclara-t-il avec un sourire méprisant.

— Qu'avez-vous à répondre, Fidelma ? demanda gentiment Sechnassach.

— Pour l'instant, je n'ai que des intuitions, rien de très consistant. Cependant, elles me tracassent.

Sechnassach se tourna vers le brehon Barrán.

— Nous sommes très conscients des qualités de Fidelma, avança Barrán. Tout le monde ici respecte sa sagacité et sa connaissance des lois. Personnellement, je ne me permettrais pas de repousser ses arguments sans les avoir étudiés avec attention.

— Je vous remercie, dit Fidelma. Ce qui m'irrite dans ces deux affaires, c'est que nous avons des preuves indirectes qui accablent

deux personnes. Or toutes deux, Muirchertach Nár et Dúnchad, ont donné des explications peu crédibles qui semblent confirmer leur culpabilité. Mais les justifications que nous a opposées frère Drón sont également très faibles et ne l'éliminent pas de la liste des suspects.

— Pourquoi ces preuves indirectes ne vous satisfont-elles pas ? demanda Barrán.

— Parce que si les suspects avaient vraiment commis ces crimes, ils auraient préparé une défense plausible. Or ils racontent des histoires qui ne tiennent pas debout et ne les innocentent en rien.

Cette dernière phrase provoqua l'hilarité du brehon Ninnid, mais le visage du brehon Barrán était grave.

— Je comprends votre trouble, Fidelma, cependant, comme le disait le haut roi, les gens s'impatientent. Un abbé et un roi assassinés en deux jours, cela l'ait beaucoup. Nous ne pouvons pas rester confinés ici pendant que vous poursuivez votre quête de la vérité.

— Je vous rappellerai simplement qu'hier, j'étais censée me marier. Si quelqu'un souffre de ces retards, qui inquiètent tant le brehon Ninnid, c'est bien moi et Eadulf de Seaxmund's Ham.

Le brehon Barrán croisa le regard de Sechnassach et lui adressa un léger hochement de tête.

— Je crains qu'il ne me faille prendre une décision, Fidelma, déclara le haut roi. Plus tôt dans la journée, j'ai cru pouvoir vous accorder un délai supplémentaire, mais les membres de mon conseil m'ont fait prendre conscience de l'agitation qui couve. Nous nous rassemblerons à nouveau dans une nuit et un jour. Et vous devrez me présenter vos conclusions.

Fidelma et le brehon Ninnid se levèrent et s'inclinèrent devant le haut roi.

Une fois dehors, Eadulf ne sut comment consoler Fidelma, qui semblait triste et malheureuse.

— Cela ne sert pas la justice de se plier aux exigences de personnes qui ne tiennent pas en place ou veulent rentrer chez elles, grommela Fidelma tandis qu'ils se dirigeaient vers leurs appartements.

— Ou qui désirent se marier, ironisa Eadulf pour tenter de la dérider.

Le visage de Fidelma s'adoucit.

— Même les brehons semblent oublier à quoi sert la loi – *jus est ars boni et aequi*.

— Oui, elle est l'art de décider ce qui est bon et juste... or notre ami Ninnid la confond avec l'art de faire carrière. Et maintenant, il nous reste très peu de temps pour trouver une solution.

— J'aimerais que tu ailles vérifier que tout va bien avec Alchú, et profite-en pour manger quelque chose, je te rejoins dans un instant. Moi je vais m'entretenir avec l'abbé Laisran.

- Pourquoi donc ?
- Il est souvent de bon conseil quand je me sens perdue.

CHAPITRE XV

L'abbé Laisran, un petit homme rond et joyeux au visage de chérubin, accueillit sa cousine avec une mine sombre, ce qui n'était guère dans ses habitudes.

— Je suis vraiment désolé pour toi, Fidelma. Ce qui aurait dû être une période de réjouissances s'est transformé en une épreuve des plus désagréables.

— Cela ne durera pas. Dès demain soir, j'aurai rendu mes conclusions au haut roi.

— Assieds-toi et raconte-moi où tu en es.

Il s'installa confortablement dans un fauteuil auprès du feu et croisa les doigts sur son ventre replet avec un sourire de satisfaction.

— Comme tu le sais, les étudiants du collège de Durrow, dont je suis l'abbé, viennent de tous les coins de la terre... et y retournent quand ils ont complété leurs études. De ce fait, peu de choses m'échappent, je suis souvent le premier informé des rumeurs de ce monde. Est-ce que je peux t'aider ? À l'heure qu'il est, tu as certainement découvert la vraie nature d'Ultán des Uí Thuirtrí. Cela t'a-t-il aidée ?

— Cela ne fait que compliquer les choses, au contraire. La plupart des gens le haïssaient.

— Certes.

— Donc ils étaient nombreux à désirer sa mort.

— Non sans raisons. Je n'ai pas été surpris quand Muirchertach Nár a été soupçonné.

— Que savez-vous de lui ? demanda Fidelma, brusquement intéressée.

— Ah ! Ce pauvre Muirchertach ! s'exclama Laisran d'un air moqueur. *De mortuis nihil nisi bonum*, il ne faut pas dire du mal des morts. Chez lui, le bon et le mauvais se mêlaient à parts égales, c'était un homme triste, écrasé par son père, le roi Guaire. Quand il accéda au trône, il fit de son mieux pour se montrer à la hauteur. Je parierais que tu n'apprécies guère son épouse... enfin, sa veuve. Une femme étrange, lady Aífnat. Il court une plaisanterie chez ses servantes : enfermez la reine dans une pièce vide et elle réussira à faire battre les murs.

Fidelma éclata de rire.

— Ce n'est pas faux.

— Son mariage avec Muirchertach devait beaucoup à la politique, peu aux sentiments, et visait surtout à apaiser les querelles de deux familles rivales. Muirchertach satisfaisait ses appétits charnels ailleurs.

— Vous avez sûrement entendu parler de l'affrontement de Muirchertach avec l'abbé Ultán, au sujet de la jeune soeur d'Aíbnat. À votre avis, s'agissait-il d'un désir de pacifier les Uí Briúin ou de venger sa femme ?

— Cela ressemblait peu à Muirchertach de s'embarquer dans un tel procès pour des raisons sentimentales.

L'abbé Laisran se frotta le menton d'un air pensif.

— À quoi pensez-vous ? s'enquit Fidelma.

— Searc était ravissante et, comme chacun sait, Muirchertach avait un grand appétit pour les belles jeunes filles.

— Mais Searc était éprise d'un jeune homme, Senach de Cill Ria.

— Il n'empêche qu'on raconte que Muirchertach était tombé amoureux de sa belle-soeur. N'était-elle pas allée vivre dans la forteresse de Durlas pour tenir compagnie à Aíbnat ?

— Avant qu'elle ne rencontre Senach ?

— Aucune idée. Cependant, j'ai ouï dire qu'elle avait repoussé les avances de Muirchertach, qui lui déplaisait fort.

Fidelma s'abîma dans la contemplation des flammes du foyer avant de relever la tête.

— Si je vous comprends bien, Muirchertach aurait essayé de séduire la soeur de sa femme ?

— Ce ne serait pas la première fois qu'une telle chose se produirait. Les hommes, quelles que soient leurs origines, sont souvent la proie de leurs désirs. Quant à moi, Dieu merci, je ne suis plus tenté que par une cruche de bon vin, un repas délicat ou une course de chevaux.

Fidelma sourit.

— Vous avez oublié le jeu. Je connais vos péchés mignons, Laisran.

— Je ne l'avais pas mentionné, de crainte que tu ne me défies au *brandubh* ou au *fidchell* où tu me bats régulièrement. Tu es trop rusée pour moi.

— Pour en revenir à Muirchertach, vous croyez que c'était un coureur de jupons et que son épouse en était informée ?

— Oui, mais personne ne voudra en témoigner.

— Qui vous a entretenu de cela ? Durrow est très éloignée de la forteresse de Durlas.

— Comme le dit Virgile, *fama malum quo non aliud velocius ullum*, répliqua Laisran avec un clin d'oeil.

— Il est vrai que rien ne voyage plus vite que le scandale, mais les rumeurs malveillantes ne reflètent pas toujours la réalité.

— Il n'y a pas de fumée sans feu, surtout quand les rumeurs se répètent avec insistance. Plusieurs religieux en visite à Durrow m'ont conté la même histoire.

Fidelma fit la moue.

— Horace affirmait qu'il ne fallait rien dire de blessant sur les absents de crainte d'amener sur nous une punition des dieux.

— Si tu croyais en cette maxime, tu n'exercerais pas la fonction de *dálaigh*, se moqua l'abbé. Et si les gens obéissaient au *favete linguis* prôné par Horace, il ne te resterait plus qu'à mettre la clé sous la porte. Sans les hypothèses et les spéculations, sans les confidences des uns et des autres, tes enquêtes ne mèneraient nulle part.

Fidelma haussa les épaules.

— Ce n'est pas faux. Je suppose que le secret consiste à repérer les pépites de vérité dans le limon des bavardages, de la calomnie et de la diffamation.

— Voilà une excellente définition de la profession que tu t'es choisie, Fidelma.

— Selon vous, ce que ces voyageurs vous ont rapporté recelait-il quelque vérité et Muirchertach était-il vraiment obsédé par les femmes ?

— Oui.

— Croyez-vous qu'il aurait été capable de s'en prendre à sa propre belle-soeur ?

— Sans aucun doute.

Elle se leva.

— J'espère que notre conversation t'aura été utile, dit Laisran.

— Vous avez soulevé des questions très intéressantes. Malheureusement, même si en rapprochant certaines pièces de l'énigme on obtient un dessin cohérent, je ne suis pas certaine qu'il soit exact. Il me manque des éléments.

Laisran eut un geste désinvolte de la main.

— Faut-il vraiment que tu ailles chercher plus loin ? Ultán a été tué et tout le monde s'en moque. Quant à Muirchertach, qui fait un coupable tout trouvé, il a sans doute été assassiné pour un motif de vengeance.

— Oui, mais qui a tué Muirchertach ?

— Cela n'intéresse personne.

— Sauf la justice, et se moquer de la justice conduit tout droit à la décadence.

— Un sage brehon préférerait que personne de Laigin ne soit impliqué dans cette affaire, dit Laisran d'une voix douce. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Fidelma le fixa avec intensité.

— J'oublie parfois que l'abbaye de Durrow est située non loin de la frontière avec le royaume de Laigin !

— Tu es une juriste hors pair, soupira Laisran. Et une jeune femme à l'esprit aiguisé.

— Mon cher abbé, quand vous verrez le brehon Ninnid de Laigin, dites-lui bien que d'après la rumeur, je suis déterminée à poursuivre l'assassin de Muirchertach et à découvrir celui de l'abbé Ultán.

— Je n'y manquerai pas. Et si j'étais toi, je me demanderais qui a le plus souffert des écarts de conduite de Muirchertach.

— Aífnat ? s'écria aussitôt Fidelma. Je pense que tout cela lui était bien égal.

— Sauf si cela concernait sa propre soeur.

Fidelma réfléchit un instant et se dirigea vers la porte.

— Je m'en souviendrai. Merci.

Fidelma venait de rapporter à Eadulf sa conversation avec son cousin quand on frappa à la porte. Muirgen traversa la pièce pour aller ouvrir, jetant un coup d'oeil au passage au berceau du petit Alchú afin de s'assurer qu'il n'avait pas été réveillé. C'était Caol, qui semblait très agité et se précipita aussitôt vers Fidelma.

— Je vous prie de m'excuser, lady, mais c'est Fergus Fanat...

Fidelma se leva et renvoya Muirgen.

— Que se passe-t-il avec Fergus Fanat ? demanda-t-elle à voix basse.

— Il a été attaqué.

— Est-il mort ? s'enquit aussitôt Eadulf.

— Non, mais il ne vaut guère mieux.

— Où est-il ?

— Il a été transporté dans l'officine de frère Conchobhar.

— Où l'agression a-t-elle eu lieu ? demanda Fidelma tout en posant une cape sur ses épaules.

— Devant les appartements de Blathmac, le roi d'Ulaidh.

— Qui est responsable de ce forfait ? s'écria Eadulf tandis qu'ils sortaient dans le couloir, laissant le bébé endormi aux soins de Muirgen.

— On l'ignore.

— Y avait-il des témoins ?

— Pas que je sache.

— Et que savez-vous exactement ? demanda Fidelma.

— Un serviteur de Blathmac est venu me trouver pour m'annoncer qu'on venait de découvrir le cousin du roi à l'article de la mort.

— A-t-il été poignardé ? s'enquit Eadulf.

— Je ne le pense pas. Frère Conchobhar vous renseignera mieux

que moi sur la gravité de ses blessures : après m'être assuré que Fergus Fanat vivait encore, je l'ai fait transporter chez l'apothicaire.

— Allons nous entretenir avec Blathmac, décida Fidelma.

Ils trouvèrent le roi d'Ulaidh, l'air accablé, qui se servait de la *corma*. Deux de ses hommes se tenaient dans la pièce, armés de dagues, tandis que deux guerriers de Caol montaient la garde devant sa porte. Blathmac accueillit ses visiteurs avec un petit sourire.

— Tant que je n'aurai pas la certitude que je n'étais pas visé par cette attaque, je préfère prendre mes précautions. Il semblerait que la vie des abbés et des souverains ne soit pas très protégée à Cashel.

Fidelma préféra ne pas relever le reproche.

— Je ne pense pas que Fergus Fanat ait été agressé à votre place, dit-elle en s'asseyant auprès du monarque tandis qu'Eadulf demeurait debout derrière elle.

Blathmac fit la grimace.

— Un roi a déjà été tué, ainsi qu'un de mes abbés. Comment pourrais-je être sûr que je ne suis pas menacé ?

— Dans la mesure où nous mourrons tous un jour, personne ne peut vous rassurer tout à fait. Cependant, je doute fort qu'on ait confondu Fergus avec vous. Que s'est-il passé exactement ?

Blathmac renifla.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. J'étais en train de manger quand j'ai entendu du bruit à ma porte.

— Quel genre de bruit ?

— Des pas traînants et mal assurés, auxquels ont succédé un cri de douleur et le bruit étouffé d'une chute. J'ai attrapé mon épée et trouvé Fergus étendu sur le seuil, le crâne ensanglanté.

— Avez-vous vu quelqu'un dans le corridor ?

— Non, personne.

— Avez-vous entendu une porte que l'on refermait ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que c'est un long couloir. Combien de temps s'est écoulé entre le moment où vous avez entendu cette chute et celui où vous avez ouvert ?

— Pas beaucoup.

— Mais cet intervalle a permis à l'agresseur de disparaître. Donc il a regagné une chambre.

Fidelma marqua une pause.

— À moins que...

Blathmac attendit qu'elle exprime le fond de sa pensée, mais elle changea brusquement de sujet.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai appelé mes serviteurs et l'un d'eux est parti prévenir le commandant de la garde. Fergus était encore en vie, Dieu soit loué, et

il l'a fait transporter dans l'officine de l'apothicaire.

— Fergus était-il inconscient ?

— Oui.

Fidelma se leva.

— Allez-vous faire fouiller les pièces donnant sur le couloir ? demanda Blathmac.

— Non. À la réflexion, je ne pense pas que l'agresseur se soit éclipsé en se réfugiant dans une des chambres. Il a utilisé un autre moyen. Et ne craignez rien, ce n'est pas à vous que cette personne en voulait. Mais pour plus de sécurité, la garde sera maintenue jusqu'à demain.

Une fois dehors, Fidelma s'absorba dans la contemplation de taches de sang sur le seuil pendant qu'Eadulf l'observait, perplexe. Puis elle se dirigea droit sur une alcôve qui dissimulait une fenêtre.

— Ah ! s'exclama Eadulf. Tu crois que le coupable s'est réfugié ici ?

Fidelma se détourna.

— Pose cette lanterne et allons voir comment se porte Fergus Fanat.

Alors qu'ils pénétraient dans l'officine, frère Conchobhar releva la tête de sa table de travail.

— Je pensais bien que vous ne tarderiez pas à arriver.

— Comment va-t-il ?

— Il vit, mais il est inconscient.

— De quelles blessures souffre-t-il ? demanda Eadulf.

— Il a été frappé par deux fois à la tête. Le cuir chevelu est entamé, mais je ne pense pas que le crâne soit fracturé. Il ne nous reste plus qu'à attendre qu'il émerge des profondeurs où il a plongé.

— Donc vous ignorez quand nous pourrons lui parler ? dit Fidelma, visiblement déçue.

— Oui, car mes connaissances ont leurs limites. Il peut se réveiller maintenant ou pas du tout. J'ai connu des cas comme celui-ci. S'il ne reprend pas ses esprits, il mourra de faim et de soif et il s'éteindra. C'est parfois ce qui se passe avec ces pertes de conscience prolongées.

Fidelma pinça les lèvres.

— Pouvons-nous le voir ?

— Oui, bien sûr, murmura le vieil homme en glissant de son tabouret.

Il les conduisit à l'arrière de sa boutique, où on soignait les blessés et préparait les morts pour les funérailles.

Fergus avait l'air de dormir et sa respiration régulière soulevait à peine sa poitrine.

— Vous avez raison, frère Conchobhar, il ne nous reste plus qu'à espérer, et maintenant excusez-nous, d'autres tâches nous attendent.

En se dirigeant vers la porte, elle passa devant la table de travail et revint sur ses pas.

— Cette odeur m'est familière, qu'est-ce que c'est ?

Le vieil homme baissa les yeux sur le mortier et le pilon que Fidelma lui indiquait.

— Je pile de la lavande, lady.

Il avait utilisé le terme celte de *lus na túis*, l'« herbe de l'encens ».

— J'aime ce parfum, murmura Fidelma.

— Cette plante, dit Eadulf, a été apportée par les Romains il y a plusieurs siècles de cela. Ils utilisaient les fleurs pour parfumer leurs bains et voilà pourquoi, en saxon, on se sert du terme latin de *lavare* pour la désigner.

— Je la fais pousser dans mon *lúbgort*, mon jardin des simples, expliqua Conchobhar. Certains l'emploient pour mieux trouver le repos, d'autres comme eau pour la toilette, comme les Romains autrefois. Elle est très aromatique.

Fidelma remercia le vieil apothicaire et ils sortirent dans la cour où Caol les attendait.

— Quelles nouvelles, lady ? demanda-t-il, plein d'espoir.

— Il est toujours inconscient. Venez avec nous, vous pourrez nous être utile.

Elle les amena jusqu'à l'hôtellerie plongée dans l'obscurité où résidaient les religieuses. Apparemment, tout le monde dormait, mais quand Fidelma s'approcha, la *brusaid*, la gardienne, lui demanda son nom d'une voix forte. Fidelma s'annonça.

— Les hommes ne sont pas autorisés ici, lady, marmonna la vieille femme.

— Très bien. Ils m'attendent. Je désirerais parler aux soeurs Sétach et Marga.

La vieille femme prit une lanterne et Fidelma la suivit.

Soeur Sétach, qui était couchée, se redressa en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que c'est ? Êtes-vous maintenant venue me hanter ? Fidelma vit que le lit à côté du sien était vide.

— Vous êtes dans votre chambre depuis combien de temps ?

— Je suis rentrée ici après le repas du soir.

— Vous n'avez pas bougé ?

— Non, pourquoi ?

— Montrez-moi vos mains.

— Mais...

— Obéissez !

La jeune femme obtempéra de mauvaise grâce. Il était évident qu'elle venait de se laver les mains à la hâte, car Fidelma remarqua des paillettes de savon mal rincées.

— Où est soeur Marga ?

Soeur Sétach haussa les épaules.

— Je l'ignore.

Fidelma était certaine qu'elle mentait.

— D'après ce que vous me dites, vous n'avez pourtant pas quitté cette pièce.

— Quand je suis arrivée, elle se préparait à se mettre au lit. Moi, je me suis endormie et me suis réveillée quelques instants avant votre irruption dans ma chambre.

— Donc elle est partie après que vous vous êtes endormie ? Je croyais que vous souffriez d'insomnies.

— Par intermittence !

— À quelle heure aviez-vous rendez-vous avec soeur Marga, Fergus Fanat et frère Drón ce soir ?

Cette fois, l'étonnement sur le visage de la jeune femme n'était pas feint.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous, Marga, Drón et Fergus Fanat vous êtes-vous réunis ?

— Non.

— Une telle rencontre a-t-elle été envisagée ?

— Absolument pas. Pour quoi faire ?

— Dès que soeur Marga reviendra, vous devrez en informer l'intendante de l'hôtellerie qui me préviendra. Est-ce que c'est clair ?

Sur ces mots, Fidelma alla rejoindre Eadulf et Caol.

— Je pensais que l'agresseur de Fergus était peut-être Sétach, grommela-t-elle.

— Cela n'aurait rien d'étonnant si l'on songe à ses acrobaties sur la saillie extérieure, fit remarquer Eadulf. Je m'étais déjà formulé cette idée.

— Il y avait l'empreinte d'une main ensanglantée sur le rebord de la fenêtre. D'autre part, Marga a disparu, ce qui n'est pas forcément concluant. Et d'après Sétach, aucun rendez-vous n'était prévu entre Marga, Drón, Fergus et elle. À mon avis, Marga nous a raconté des histoires.

— À moins que ce ne soit Sétach.

Il ne nous reste plus qu'à questionner frère Drón.

Ils allèrent frapper à la porte de Drón et comme ils n'obtenaient pas de réponse, ils pénétrèrent à l'intérieur, Caol les éclairant de sa lanterne. La chambre était vide et le lit n'avait pas été défait.

— Le soleil se lèvera dans quelques heures, dit Caol. Drón est sûrement dans la forteresse puisque les portes sont encore fermées. Sans compter qu'aucune personne sensée ne s'aventurerait seule en pleine nuit dans une région qu'elle ne connaît pas.

Fidelma se dirigeait déjà vers la cour où elle questionna la

sentinelle qui parut mal à l'aise.

— Frère Drón, l'homme au visage de faucon de Cill Ria ? Un jeune garçon est venu lui porter un message. Il a alors pris son cheval et s'en est allé il y a environ une heure. Il m'a dit qu'il avait un rendez-vous important à l'aube, dans un lieu de pèlerinage, il me semble.

— Vous avez laissé un étranger aller se perdre dans la campagne en pleine nuit ? tonna Caol.

— Je n'avais pas reçu d'ordres me l'interdisant ! Par contre, quand un peu plus tôt une des religieuses a demandé la permission d'aller rendre visite à quelqu'un en ville, j'ai sollicité les conseils de Finguine. Cela s'est passé avant que les portes ne soient fermées pour la nuit.

Fidelma étouffa une plainte.

— Elle était à cheval ?

— Non, à pied.

Fidelma se précipita aux écuries voisines, suivie d'Eadulf.

Le *gilla scuir* était assis sur une botte de foin en compagnie d'une autre sentinelle. Ils jouaient à un jeu d'argent sur un *fidchell*, un tableau en bois, et se levèrent d'un air coupable en voyant Fidelma.

— Le cheval de l'abbé Ultán est-il toujours là ? demanda-t-elle au palefrenier.

— Oui, regardez.

Et il pointa du doigt la monture d'Ultán.

— Vous manquerait-il un cheval, par hasard ?

Le palefrenier secoua la tête.

— Non, à part celui de frère Drón, qui s'en est allé il y a quelque temps déjà. Que se passe-t-il ?

Fidelma réfléchissait.

— Donc Marga est à pied et, Drón à cheval.

— Tu crois que c'est Marga qui a attaqué Fergus ? s'enquit Eadulf. Nous devrions partir à leur recherche.

Ils furent interrompus par un appel à l'extérieur des portes. La sentinelle répondit et laissa un homme pénétrer à l'intérieur de la forteresse. C'était frère Berrihert qui, en les voyant près des écuries, se précipita vers eux, le visage enflammé par l'émotion. Ignorant Fidelma, il adressa à Eadulf un flot de paroles en saxon.

— Eadulf, j'ai besoin de toi, mon père a disparu. Il s'est mis en tête de tuer frère Drón. Dès que j'ai découvert qu'il s'était éclipsé, je suis venu ici t'avertir. Malheureusement, la sentinelle vient de me dire que frère Drón avait déjà quitté les lieux. J'aurais dû te prévenir qu'Ordwulf était obnubilé par la vengeance, mais c'est mon père. Je ne peux te raconter tous les détails de l'histoire, sache qu'il fait porter le blâme de la mort de ma mère à Drón et à Ultán et si tu ne m'aides

pas...

— Cela vous dérangerait-il de parler en latin si vous ne maîtrisez pas suffisamment le celte d'Éireann ? l'interrompt Fidelma qui parlait mal le saxon.

— Nous n'avons pas le temps. Je...

— Exposer clairement un problème fait toujours gagner du temps.

Frère Berrihert inspira profondément et se lança dans le récit de l'assassinat de sa mère.

— Je connaissais cette histoire par vos frères, le coupa Fidelma. Mais n'avez-vous pas dit que votre père s'apprêtait à tuer Drón ? Où sont-ils ?

Frère Berrihert leva les bras en un geste d'impuissance.

— Je l'ignore, lady. J'ai le sentiment que mon père avait déjà concocté quelque chose hier, mais Drón lui a échappé en se rendant à la chasse. J'ai entendu Ordwulf le maudire parce qu'il avait pris la mauvaise direction, le privant ainsi du châtiment qu'il lui réservait.

— La mauvaise direction, dites-vous ?

— Je n'ai pas bien saisi ce qu'il entendait par là. Puis j'ai compris que mon père avait envoyé un message à Drón, lui demandant de se rendre à un certain endroit où il avait prévu de le tuer.

Fidelma fit signe à la sentinelle de les rejoindre.

— Selon vous, frère Drón aurait mentionné un lieu de pèlerinage. Vous êtes sûr que vous ne vous souvenez pas de son nom ?

— Eh bien... il s'agissait d'un lieu de pèlerinage.

— Quelle imbécile !

La sentinelle se redressa d'un air indigné.

— Pas vous ! Moi ! rectifia Fidelma avant de se tourner vers Eadulf. Il s'agit de la source de Patrick, un peu plus au sud. Marga m'a confié que selon Sétach, Drón avait reçu un message disant que Marga devait retrouver un amant à la source. Drón s'apprêtait à s'y rendre quand Sétach l'a prévenu que Marga suivait la chasse. Je parierais que ce message était d'Ordwulf.

Frère Berrihert ferma les yeux d'un air douloureux.

— Lors du voyage qui nous a amenés ici, mes frères et moi nous sommes rendus à cette source. Nous en avons bu et avons demandé à Patrick, le grand apôtre de la foi, de bénir notre nouvelle vie sur ces terres.

Il laissa échapper un long gémissement.

— Mon père, frappé par l'isolement de la clairière, a retenu ce lieu proche de la forteresse.

— La source de Patrick, murmura Fidelma, tout près du Champ de miel. Un endroit idéal pour un meurtre. Autrefois, les druides y célébraient leur culte et, après avoir baptisé mes ancêtres sur le rocher de Cashel, Patrick s'y est rendu afin de purifier ce ruisseau au nom de

la nouvelle foi.

Elle observa le ciel.

— L'aube se lèvera dans deux heures. Caol, faites seller nos chevaux, vous venez avec nous.

— Moi aussi, déclara Berrihert.

Caol consulta Fidelma du regard et elle hocha la tête.

— Il montera derrière vous.

Le commandant de la garde donna des instructions au *gilla scuir*, et Fidelma et les trois hommes se lancèrent sur la route conduisant au Champ de miel, un hameau situé sur les berges de la rivière Siúr. Caol ouvrait le chemin avec détermination et habileté. Bientôt pointa une aube grise, et le jour s'affirma bien avant qu'ils longent la rive ouest du Mael, un affluent de la Siúr. Puis ils traversèrent un marécage où courait un ruisseau, au pied d'une colline couronnée de menhirs. Des religieux avaient gravé des croix sur les faces nord et sud de ces pierres levées pour en expulser les esprits païens. Mais certaines des anciennes coutumes perduraient : avant de partir en guerre, le chef des Déisi rassemblait toujours ses guerriers à cet endroit. Et les guerriers faisaient le tour des piliers dans le sens de la trajectoire du soleil.

Au sud de ces menhirs était située la petite vallée où Fidelma jouait quand elle était enfant, dans une clairière où jaillissait une source. Depuis que saint Patrick l'avait bénie, elle s'était transformée en un lieu de pèlerinage pour les chrétiens.

Ils chevauchaient en silence. Quand Fidelma estima qu'ils étaient suffisamment proches de la clairière, elle leva la main et ils s'arrêtèrent.

— Nous allons laisser les chevaux ici et poursuivrons à pied. Espérons que frère Drón n'est pas encore arrivé.

Ils attachèrent les rênes de leurs bêtes à des buissons et se mirent en marche. Ils entamaient la descente qui menait à la source quand un cri plaintif leur parvint.

— Pour l'amour de Dieu, étranger, laissez-moi la vie sauve ! Je n'y suis pour rien ! Je vous jure que ce n'était pas moi !

CHAPITRE XVI

Fidelma reconnut la voix de Drón. Avant qu'elle ait eu le temps d'arrêter une stratégie, frère Berrihert l'écartait et dévalait la pente. Elle connaissait suffisamment la langue saxonne pour le comprendre quand il cria :

— Père, par tous les saints, baissez votre arme !

La réponse fut immédiate :

— Ne bouge pas, Berrihert ! Un pas de plus et j'égorge ce porc !

Fidelma et les autres débouchèrent dans la petite clairière où coulait la source. Frère Drón était attaché à un frêne, le visage tourné vers le tronc, les bras étreignant l'arbre. Derrière lui se tenait le vieux guerrier Ordwulf, avec à la main la hache de guerre à double lame en usage chez les Angles et les Saxons.

Berrihert s'était figé au milieu du chemin, ses trois compagnons derrière lui. Ordwulf ne semblait pas autrement surpris de leur arrivée.

— Tu as amené avec toi tes amis chrétiens, mon fils ? ricana-t-il. Voilà qui me plaît. Je vais leur donner un excellent exemple de la façon dont on se venge chez nous.

Frère Drón poussa un long gémissement.

— Sauvez-moi, je vous en prie !

Et il se mit à sangloter.

Ordwulf sourit.

— Confesse-toi, espèce de vautour !

— Je vous jure que ce n'était pas moi, mais Ultán le responsable de ce meurtre ! Ultán !

Frère Berrihert se racla la gorge.

— Père, dit-il d'une voix douce, nous savons tous comment mère est morte. Et maintenant Ultán a été justement assassiné.

— Oui, mais cette vermine n'a pas été frappée de ma main ! Heureusement, il m'a laissé son domestique.

— Croyez-vous que mère apprécierait le sacrifice que vous vous apprêtez à accomplir ?

— Aelgifu, fille d'Aelfric, était d'une noble lignée de Deira qui approuvait les anciennes coutumes de notre peuple. Tu aurais bien fait de t'en souvenir avant de te lier avec ces chrétiens.

— Qu'est-ce que cela vous apportera de priver cet homme de la vie ?

— Lui et son maître démoniaque ont fait battre Aelgifu à mort. Ils ont osé porter la main sur mon épouse quand je n'étais pas là pour la défendre. Maintenant me voilà, et la justice de mon peuple m'autorise à exercer mon droit à la vengeance. Son maître est mort et il mourra.

À l'instant où Ordwulf levait sa hache, Caol s'avança, la main sur la poignée de son épée.

— Dis à ton ami de se tenir tranquille ! ordonna Ordwulf à l'adresse de Berrihert.

Fidelma retint Caol.

— Ce vieillard décapitera Drón avant que vous ayez eu le temps de l'atteindre.

— Père, arrêtez ! s'écria Berrihert, désespéré.

— N'essaye pas de m'attendrir, mon garçon, avec ton christianisme qui pardonne le mal !

— Vous ne pouvez pas faire cela !

— De quel droit me parles-tu ainsi, toi dont la foi te transforme en spectateur du meurtre de ta mère ? Tu n'es pas un homme, tu fais mentir ton sang et je te renie. Ta foi peuple le monde d'assassins et de malfaiteurs. Tu veux envoyer les hommes en Enfer et les esclaves aux Cieux ? Eh bien, il n'en sera rien. Moi, Ordwulf, fils de Frithuwulf Churlslayer, je crois en Vali, le fils archer d'Odin, dieu de la Vengeance ! Recule, étranger, si tu ne veux pas toi aussi tâter de mon acier...

Ces derniers mots s'adressaient à Caol qui s'avançait vers le vieillard. Ce dernier avait levé sa hache au niveau de sa poitrine et ses yeux brillaient du feu de la folie. Fidelma ordonna à Caol de s'immobiliser.

— Si vous refusez d'écouter votre fils, alors écoutez-moi, dit Eadulf en ouvrant les mains.

— Vous, un traître qui a lui aussi trahi les croyances viriles de ses ancêtres ? Pourquoi vous écouterais-je, Eadulf, autrefois de Seaxmund's Ham, autrefois des South Folk, qui a été élevé dans l'amour d'Odin et qui rampe maintenant devant un dieu d'esclaves gémissants ?

— Je n'ai pas à justifier ma foi devant vous, Ordwulf. Et je ne vous demanderai pas de renoncer à la vengeance au nom de cette même foi que vos fils ont décidé de suivre. Je vous dirai simplement que votre geste ne soulagera pas votre esprit troublé.

— Ni le pardon, esclave.

— Je vous l'accorde. Des représailles sont exigées et ce n'est pas moi qui vous contredirai sur ce point. Mais pourquoi ne pas laisser la justice s'en charger ?

Elle est là pour décider des châtiments et les administrer. Tuer une personne est facile. Laisser un criminel en vie et le traîner devant un tribunal afin de lui faire payer ses crimes devant le peuple est infiniment plus satisfaisant pour tout le monde.

Ordwulf parut hésiter.

— Je ne comprends pas vos paroles mielleuses, chrétien.

— La terre où vous vous êtes exilé a ses lois. Ici, un homme n'est pas contraint de sévir seul, les juges s'en chargent. Le meurtre de votre femme était passible de punitions sévères. Personne n'a porté plainte, et le temps a passé, mais il n'est pas trop tard et si cet homme...

Il fit un geste en direction de Drón, toujours attaché à son arbre.

— ... est coupable, la nouvelle se répandra dans tout le pays.

— Et je serai alors autorisé à le tuer ? demanda Ordwulf.

— Non. Cependant, l'épreuve qui l'attend est bien pire que la mort.

— Il n'y a pas de pire châtimement que d'être précipité dans les bras de la déesse Hel et emporté dans un monde de ténèbres.

— Il n'y a rien de plus douloureux que de continuer à vivre quand le récit de vos turpitudes a atteint votre famille et votre entourage, qui vous reprochent sans relâche les crimes que vous avez commis. Sans compter que vous êtes alors condamné à passer le reste de votre existence à tenter de racheter vos fautes auprès de ceux que vous avez offensés.

Ordwulf secoua la tête.

— Pour des gens comme lui, cela n'a pas de sens. Hier, nous entrions dans le mois de Solmanath, consacré à Sjöfn, notre déesse de l'Amour. C'est pendant le mois de Solmanath que j'ai rencontré Aelgifu et que nous nous sommes mariés. Hier à l'aube, j'ai déposé des gâteaux au pied d'un chêne près d'ici et les ai offerts aux dieux. Dans quelques jours sera célébrée la fête de Vali, le dieu de la Vengeance, et j'ai juré que si je ne tuais pas cette mauviette – il désigna Drón qui gémissait le nez contre le tronc – je me donnerais la mort. Soit Hel l'emportera, soit je festoierai dans le château des héros avec Odin. Et maintenant, plus un mot, frère saxon.

Le vieil homme resserra sa prise sur sa hache.

— Regarde bien, mon garçon, lança-t-il à l'adresse de Berrihert, vois comment devrait agir un guerrier quand on porte la main sur sa mère. C'est pour toi, Aelgifu mon amour...

Il leva la hache au-dessus de sa tête, frère Drón laissa échapper un hurlement de terreur et tout le monde demeura figé sur place.

C'est alors qu'Ordwulf ouvrit de grands yeux, comme agrandis par la stupéfaction. Une expression de douleur tordit ses traits et il fit quelques pas avant de tomber à genoux, laissant échapper la hache.

Les spectateurs pétrifiés ne comprenaient pas ce qui se passait.

Quand un souffle entrecoupé s'échappa des lèvres d'Ordwulf, Eadulf s'avança et le vieillard leva vers lui des yeux emplis de rage impuissante.

— Non ! s'écria-t-il.

Son teint était devenu gris. Agenouillé sur ses talons, il cherchait sa respiration.

— Berrihert, mon fils...

La main d'Ordwulf tâtonnait désespérément sur le sol.

— Aide-moi, mon fils.

Frère Berrihert rejoignit son père, se pencha et plaça la hache dans ses mains tremblantes.

Ordwulf leva vers lui un regard vitreux.

— Merci, mon garçon.

Berrihert recula et se retrouva côte à côte avec Eadulf, le seul avec lui à savoir ce qui allait suivre, Fidelma les regardait d'un air incrédule, se demandant si elle devait ordonner à Caol d'aller s'emparer de l'arme, puis elle vit Eadulf qui lui faisait non de la tête.

S'aidant du manche de sa hache, Ordwulf avait réussi par un effort surhumain à se remettre debout. Il inspira profondément.

— Déjà ? murmura-t-il. Oui, il est temps.

D'un geste vif nourri par une force intérieure surgie du plus profond de son être, il leva les bras. Puis, les yeux perdus dans le ciel, il poussa un hurlement qui résonna longuement dans la clairière :

— Odininin !

Et il tomba à la renverse sur l'herbe verte au bord de l'eau, laissant échapper sa hache.

Aussitôt, Eadulf se précipita vers lui.

— Un arrêt du coeur, grommela-t-il. Il était vieux et son coeur n'a pas supporté toutes ces émotions.

Il se releva et se tourna vers frère Berrihert, trop bouleversé pour parler.

— Du moins est-il mort en guerrier, lui dit-il avec un sourire triste. Il a rejoint le château des héros debout, son arme à la main, et le nom d'Odin sur les lèvres.

Berrihert hocha la tête.

— J'allumerai un cierge pour son âme et prierai Dieu afin qu'il considère avec indulgence le château des héros d'Odin.

— Pour moi, les dieux dont les fidèles croient dans la vérité, la justice et la fraternité sont une manifestation du Dieu unique que nous servons.

Eadulf s'était exprimé en saxon et, pendant que Berrihert se recueillait auprès de la dépouille de son père, il alla parler à Fidelma et Caol.

Puis Caol coupa les liens de frère Drón.

Une fois libéré, le religieux recouvra son arrogance avec une rapidité surprenante.

— Cet étranger était fou ! hurla-t-il en gesticulant. J'exigerai des compensations pour l'indignité que j'ai subie. Je suis un invité sous le toit de votre frère, lady, et vous aviez le devoir de me protéger ainsi que l'abbé Ultán. Vous avez failli à vos engagements les plus sacrés et je prendrai toutes les mesures pour...

Berrihert se releva. En quelques pas il rejoignit frère Drón et lui administra une gifle qui le fit reculer d'une toise. Drón se mit à trembler, à nouveau envahi par une terreur pitoyable. Caol se tenait prêt à empêcher toute nouvelle agression de frère Berrihert mais ce fut inutile.

— Vous êtes un porc répugnant, frère Drón. Je regrette que mes vœux et la mémoire de mes parents me retiennent de vous écraser comme la vermine que vous êtes. Je n'ai jamais partagé les projets de vengeance de mon père, car je me suis éloigné des anciens dieux. Mais je laisserai éclater ma joie quand, grâce aux lois de ce pays, vous serez condamné pour l'assassinat de ma mère.

Frère Drón, qui s'était ressaisi, se mit à hurler :

— Guerrier, frappez cet étranger, car il m'a outragé !

— Reprenez-vous, dit Fidelma d'un ton glacial.

— Vous défendez cet homme ? couina frère Drón. Ah, oui ! J'oubliais que vous les soutenez.

Il jeta un regard venimeux à Eadulf.

— Vous les préférez à ceux de votre race.

— Vous aggravez votre cas, frère Drón, répliqua Fidelma avec nonchalance. Pourquoi ne cherchez-vous pas refuge dans le réconfort de la religion que vous affirmez représenter ?

— Pardon ?

Fidelma lui sourit.

— Puisque frère Berrihert vous a frappé sur la joue droite, pourquoi ne lui tendez-vous pas la gauche ?

Drón se mit à trépigner.

— Je rapporterai votre conduite à l'abbé Ségdae, au haut roi et à son chef brehon ! Vous aurez à répondre de votre attitude inqualifiable !

— Inutile de tempêter, frère Drón ! Rien n'empêchera votre comparution devant un tribunal qui vous jugera pour ce qui s'est passé sur l'île d'Inis Bó Finne. Une enquête sera diligentée et la vérité éclatera au grand jour. Maintenant, dites-moi où se trouve soeur Marga.

— Si je savais où elle est, croyez-vous que je perdrais mon temps à la poursuivre dans cette maudite clairière ? On m'avait assuré qu'elle s'était rendue ici pour y rencontrer un amant.

— Avez-vous vu soeur Marga et Fergus Fanat la nuit dernière ?
— Est-ce donc l'homme avec lequel elle s'est enfuie ?
— Vous ne l'avez jamais rencontré ?
— Non, je ne le connais pas.
— Et vous ignorez tout de l'agression qu'il a subie ?
— Mais de quoi parlez-vous ?
— Quand avez-vous vu soeur Marga pour la dernière fois ?
— Hier, au repas du soir. Puis elle est partie pour l'hôtellerie avec soeur Sétach.

— Mais alors, qu'est-ce qui vous a amené ici ?
— Soeur Sétach m'a affirmé que Marga avait disparu aux environs de minuit. Pour la seconde fois, on m'a fait parvenir un message à la forteresse disant qu'elle avait rendez-vous avec un amoureux dans cette clairière.

— Ce message avait été écrit par Ordwulf. Pourquoi prenez-vous tant de peine à contrôler les faits et gestes de Marga ?

— Elle a fait le serment de servir Cill Ria et elle doit le respecter.

— Tout comme Senach ?

Frère Drón cligna des yeux et, sans lui laisser le temps de répondre, Fidelma se tourna vers Caol :

— Ramenez frère Drón à Cashel et assurez-vous qu'il ne quitte pas la forteresse.

— Et vous, lady ?

— Nous vous rejoignons dans un instant. Frère Berrihert montera le cheval d'Ordwulf.

Caol s'inclina et désigna à Drón le sentier qui conduisait hors de la clairière. Frère Drón s'y engagea de mauvaise grâce et Caol lui emboîta le pas.

— Quelles funérailles souhaitez-vous pour votre père ? demanda Fidelma à Berrihert.

— J'aimerais respecter ses croyances en le faisant brûler sur le bûcher traditionnel, dans un endroit à l'écart afin de ne choquer personne. À votre avis, Miach nous autoriserait-il à dresser ce bûcher sur la colline, près de notre futur lieu de résidence ?

— Je suis certaine qu'il n'y verra aucun inconvénient. Sans doute vos frères assisteront-ils à la cérémonie ?

— C'est leur droit.

— Très bien. Si vous prenez ce chemin qui mène vers le nord-ouest, à une vingtaine de milles d'ici vous tomberez sur la vallée d'Eatharlaí, où vous avez du domicile. Je vais prévenir vos frères qui vous rejoindront à Ardane. Au sud s'élèvent les *Sleibhte lia gCoillte*, les montagnes boisées. Dites à Miach qu'il me fera une faveur en vous permettant d'aller y incinérer votre père, c'est un lieu isolé où personne ne viendra vous déranger. Miach vous indiquera le meilleur

itinéraire. Quant à Eadulf, il escortera ce soir vos frères jusqu'à Ardane, en compagnie de Gormán.

Frère Berrihert lui prit la main.

— Dieu vous ait en sa sainte garde, lady. Soyez bénie pour votre confiance.

Fidelma lui sourit.

— Je ne doute pas qu'elle soit bien placée.

— Je garde à l'esprit que mes frères, mon père et moi demeurons suspects du meurtre d'Ultán, surtout après cette tentative de mon père de tuer cette fripouille de Drón.

— Je suis certaine que vous et vos frères êtes étrangers au meurtre d'Ultán.

— En tout cas, dès que les funérailles de notre père seront terminées, nous rejoindrons Cashel pour nous tenir à la disposition de la justice.

Avec l'aide d'Eadulf, Berrihert porta Ordwulf et sa hache jusqu'aux chevaux. Ils arrimèrent Ordwulf sur sa monture, Berrihert monta derrière lui, et Fidelma mit le moine sur la bonne route. Les *Sleibhte na gCoillte* étaient parfaitement visibles et, si on les contournait par l'est, on débouchait sur la vallée d'Eatharlaí. Ardane était situé tout près.

Fidelma et Eadulf se mirent en selle et suivirent le Saxon du regard. Fidelma se sentait triste et fatiguée.

— Espérons que la clairière bénite de la source de Patrick étendra ses pouvoirs de guérison et d'apaisement à la pauvre âme d'Ordwulf.

Eadulf eut une grimace sceptique.

— Il me semble que frère Drón court un plus grand danger qu'Ordwulf, à mon avis il a grand besoin d'être calmé.

— Drón et les gens de son espèce sont une cause inépuisable de tourments, soupira Fidelma tandis qu'ils prenaient la direction de Cashel. Je suis désolée de t'imposer cela, mais j'aimerais qu'avec Gormán tu accompagnes les frères de Berrihert à Ardane, afin qu'ils assistent à l'incinération d'Ordwulf.

— Tu crains des problèmes ? s'inquiéta Eadulf.

— Je veux surtout m'assurer qu'il n'y en aura pas. Ninnid essaye toujours de trouver des solutions qui arrangent tout le monde et les invités de Cashel sont de plus en plus impatients, ce qui est la meilleure recette pour une justice expéditive.

— Maintenant qu'Ordwulf a attenté à la vie de Drón, tu penses qu'on va accuser Ordwulf de la mort d'Ultán ? Mais alors qui aurait tué Muirchertach ? Dúnchad Muirisci ?

— Disons que certaines personnes à Cashel rechercheront des issues faciles même si elles ne correspondent en rien à la réalité.

Ils arrivèrent à Cashel en milieu de matinée et Fidelma partit

aussitôt en quête de Caol afin de s'assurer qu'il était rentré à bon port avec son prisonnier.

Le jeune guerrier étrillait son cheval aux écuries.

— Vous n'avez pas eu de problèmes en chemin ?

Caol lui sourit.

— Comment avez-vous deviné que je connaîtrais quelques difficultés ?

— À cause de la nature plaisante et joviale de frère Drón !

— Il a essayé de s'enfuir, ce qui ne sera pas pour vous étonner !

— Qu'avez-vous fait ? s'enquit Eadulf.

— Je lui ai gentiment frappé le crâne avec le plat de mon épée et une fois qu'il a été assommé, je lui ai attaché les mains.

Fidelma fit la grimace.

— Il ne manquera pas de se plaindre d'avoir subi des mauvais traitements, mais vous avez ma bénédiction. Et maintenant, où est-il ?

— Bien qu'il soit un invité, je l'ai fait enfermer dans la *Duma na nGiall*. Espérons que maintenant nous aurons enfin la paix.

À l'arrière de la forteresse se dressait un mur, percé d'une porte qu'on ne franchissait qu'à l'aide d'un laissez-passer. Et derrière ce mur s'élevait une vieille prison connue sous le nom de *Duma na nGiall*, le mont des otages. On y retenait les nobles qui avaient été faits prisonniers et refusaient de donner leur *gell*, ou parole d'honneur, de ne pas s'échapper. Encore récemment, des chefs Uí Fidgente y avaient été incarcérés jusqu'à la signature du traité de paix avec Donennach, leur nouveau prince.

— Vous avez fait part à mon frère de cette décision ?

Caol hocha la tête.

— Je lui ai expliqué les circonstances de la capture de frère Drón. Le roi a dit qu'il en informerait Blathmac d'Ulaidh, puisque Drón était théoriquement placé sous sa protection. Colgú craint un différend.

— Ce qui est normal sur un sujet aussi sensible. Il est très scrupuleux.

— En tout cas, il a autorisé l'incarcération de Drón jusqu'à votre retour.

— Très bien. Je vais m'entretenir avec mon frère, puis avec frère Drón.

Alors qu'ils traversaient la cour, elle se tourna vers Eadulf.

— J'aimerais que tu te rendes à la tente des religieux où logent Pecanum et Naovan. Je te laisse le soin de leur annoncer la nouvelle de la mort de leur père. Demande à Gormán de t'accompagner dans ta mission et de trouver deux chevaux supplémentaires, puis vous partirez tous pour Ardane. Explique à Miach qu'il doit tout faire pour aider Berrihert et ses frères à célébrer les funérailles de leur père selon les anciens rituels saxons. Présente-le comme un service que je lui

demande.

— Volontiers. Mais toi, que vas-tu faire ? Je ne serai pas de retour avant demain matin au plus tôt. Or tu as promis au haut roi de lui dire ce soir qui avait tué Ultán et Muirchertach.

— J'ai promis de confirmer que j'étais prête pour une audience devant le chef brehon. Mais ne t'inquiète pas, rien ne sera scellé avant ton retour, car il nous faut d'abord rassembler tous les suspects. Assure-toi donc de rentrer sain et sauf avec tes amis.

Quand Fidelma fut introduite dans les appartements de Colgú, elle le trouva en compagnie de Blathmac. Ce dernier leva les yeux sur elle, les sourcils froncés.

— Vous avez placé un lourd fardeau sur mes épaules, lady, déclara-t-il d'un air sombre.

Fidelma s'assit près du feu.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda Fidelma en se réchauffant les mains aux flammes.

— De l'incarcération de frère Drón de Cill Ria.

— Pourquoi cela vous pèse-t-il ?

— Quoi qu'il ait pu se passer et quel que soit le mépris que suscitent Ultán et Drón, ils étaient les émissaires de Ségéne, abbé d'Ard Macha et *comarb* de saint Patrick. Maintenant, il va falloir que je me justifie devant Ségéne. Même si les royaumes du Sud ne le considèrent pas comme le premier évêque des cinq royaumes, les royaumes du Nord se sont rangés à ses côtés. En tant que roi d'Ulaidh je me dois de protéger les intérêts de mon peuple, des bons comme des méchants, sinon je risque d'en pâtir.

— Nous le comprenons fort bien, répliqua Colgú.

Il jeta un regard anxieux à sa soeur.

— J'espère que tu as une bonne raison pour maintenir frère Drón en détention.

— Caol ne t'a-t-il pas informé de ce qui s'était passé ?

— Si, et je l'ai rapporté à Blathmac.

— J'ai juste besoin de l'isoler suffisamment longtemps pour l'interroger. L'intérêt qu'il prend à soeur Marga de Cill Ria me semble suspect et je refuse qu'il arpente le pays selon son bon plaisir avant qu'il ait répondu à mes questions. Que savez-vous de lui, Blathmac ?

Le roi d'Ulaidh fit la moue.

— D'une manière générale, j'évite de me mêler des affaires de l'abbaye, avoua-t-il. Vous vous êtes déjà entretenue de ce sujet avec mon cousin Fergus Fanat, qui porte quelque intérêt à cette jeune femme. Personnellement, j'éprouvais pour l'abbé Ultán une profonde répulsion. Dieu me pardonne, mais j'ai toujours pensé que le jugement de la mer était équivoque. Le jour où il a été rejeté sur le rivage, clamant qu'il s'était converti à la vraie foi, est à marquer d'une pierre

noire.

— Vous ne croyiez pas à sa sincérité ?

— Non, mais le *comarb* de Patrick a été convaincu, et il a accueilli Ultán dans le cercle de ses amis et des religieux de haut rang. Quant à Drón, vous savez peut-être qu'il a été formé à Ard Macha et envoyé à Ultán pour lui servir de scribe. L'abbé Ultán et frère Drón ont des amis puissants à Ard Macha, même un roi comme moi doit se méfier.

— Je comprends. Je m'assurerai que frère Drón ne sera pas emprisonné plus longtemps que nécessaire. Voilà pourquoi je tenais à vous voir.

— Je vous remercie et j'espère que cette histoire sera rapidement résolue.

Fidelma les quitta et alla chercher Caol avant de se diriger vers la prison.

Le petit homme maigre et chafouin auquel Fidelma avait eu affaire lors de la libération des prisonniers Uí Fidgente était toujours en fonction. Le *giall-chométaide*, ou chef geôlier, ressemblait à un furet avec ses yeux rapprochés, ses lèvres minces et son perpétuel sourire. Bien qu'il fût très efficace dans son travail, Fidelma s'en était toujours méfiée.

Il ouvrit la porte à leur approche, souriant et s'inclinant avec obséquiosité à plusieurs reprises.

— Bienvenue, lady. Que puis-je pour vous ?

— Nous voulons interroger frère Drón, expliqua Fidelma d'un ton sec.

— Frère Drón ?

Le sourire de l'homme s'effaça.

— Nous n'avons pas beaucoup de temps, dépêchez-vous ! s'impatienta Fidelma.

— Mais... votre frère le roi a ordonné sa libération il y a une heure environ.

CHAPITRE XVII

Une stupéfaction indignée se peignit sur les traits de Fidelma tandis qu'elle fixait le geôlier ahuri.

— Vous plaisantez ? Je viens de chez mon frère et je suis ici pour interroger le prisonnier.

L'homme avait pâli.

— Je vous ai dit la vérité, lady. Le brehon Ninnid a ordonné sa libération au nom du roi Colgú il y a environ une heure.

— Quoi ?

Fidelma se tourna vers Caol.

— Vérifiez si frère Drón est encore dans la forteresse, mais je suppose qu'il s'est déjà enfui. Ensuite, vous irez chercher le brehon Ninnid et vous le conduirez sur-le-champ dans les appartements du roi – s'il résiste, employez la force. Demandez également au brehon Barrán de nous rejoindre chez Colgú. Je n'en reviens pas, ajouta-t-elle en secouant la tête.

Quelques instants plus tard, Fidelma faisait irruption dans la pièce de réception de Colgú où elle le trouva seul.

— Frère Drón a été relâché en ton nom ! s'écria-t-elle avant qu'il ait eu le temps de placer un mot.

— Mais je n'ai jamais...

— C'est Ninnid. Il a osé se rendre à la prison pour faire libérer Drón en se réclamant de toi !

À cet instant, le chef brehon Barrán fut introduit dans la pièce.

— Que se passe-t-il ? Votre chef de la garde vient de m'envoyer ici de toute urgence.

Colgú s'était levé, le visage grave.

— Frère Drón avait été emprisonné avec mon autorisation et l'accord de Blathmac d'Ulaidh. Or ma soeur me dit que le brehon Ninnid de Laigin a ordonné sa libération en mon nom et sans que j'en sois informé. Il devra répondre d'un tel outrage.

Dans le regard du brehon Barrán, l'indignation le partageait à la curiosité.

— Quel crime avait donc commis frère Drón pour mériter un tel traitement ?

Fidelma le lui expliqua et elle avait à peine fini de parler que Caol

faisait son entrée.

— Frère Drón a bien quitté la forteresse, lady, ainsi que le brehon Ninnid. Usant de son autorité de juge, il a fait seller deux chevaux et ils se sont éclipsés.

— Quelle direction ont-ils prise ?

Caol haussa les épaules.

— On les a vus traverser la ville, mais nul témoin n'a été capable de préciser quel chemin ils ont emprunté. Mes hommes sont en train d'enquêter.

Le brehon Barrán commençait à perdre contenance.

— Je ne comprends pas quel motif a pu pousser Ninnid à agir ainsi, balbutia-t-il. Il s'agit d'un affront impardonnable envers vous, Colgú.

Il se tourna vers Fidelma.

— Croyez-vous que frère Drón soit coupable d'un des deux meurtres qui nous occupent ?

— Il est un témoin important. Quelque chose le lie à soeur Marga et le pousse à avoir l'oeil sur elle en permanence. J'espérais résoudre cette énigme en l'interrogeant et maintenant, je crains que la vie de soeur Marga ne soit en danger.

— On m'a dit qu'elle s'était enfuie au cours de la nuit après avoir appris l'agression dont Fergus Fanat d'Ulaidh avait été l'objet.

— Encore un point qui doit être éclairci. Marga s'est enfuie et Drón a tenté de la rattraper, mais il a suivi une fausse piste.

Elle fit un rapide compte rendu au brehon de ce qui s'était passé à la source de Patrick. Barrán avait visiblement du mal à assimiler tous ces événements.

— Voilà une histoire bien compliquée...

— Maintenant que Drón m'a échappé, il va repartir à la recherche de soeur Marga.

— Qui est notre meilleur pisteur ? s'enquit abruptement Colgú auprès de Caol.

— Rónán, répondit Caol sans l'ombre d'une hésitation.

— Oui, bien sûr. Allez le chercher.

Caol s'en allait quand un de ses guerriers l'arrêta sur le seuil de la porte et lui murmura quelque chose à l'oreille. Le commandant revint, le sourire aux lèvres.

— Le brehon Ninnid vient de rentrer à la forteresse. Mes hommes l'ont amené ici. Il proteste de son innocence.

Colgú adressa un regard satisfait à sa soeur.

— Barrán, en tant que chef brehon des cinq royaumes, je vous demande d'exercer toute votre autorité pour donner un tour solennel à cette audience.

— Je conduirai l'entretien, les agissements du brehon Ninnid sont

tout à fait contraires à la loi.

Fidelma alla s'asseoir près de son frère tandis que le brehon Barrán prenait une pose martiale, debout devant le foyer. Sur un signe de Colgú, Caol demanda à un de ses guerriers d'aller quérir Ninnid.

Celui-ci fit son entrée, rouge de colère, suivi d'Enda.

— Allez chercher Rónán, dit Colgú à Caol, et faites-le patienter dans l'antichambre.

La porte se referma et Ninnid s'avança, agité et sûr de lui. Il changea de figure quand le brehon Barrán se retourna pour lui faire face.

— Je suis heureux que vous soyez ici, lança Ninnid qui recouvra aussitôt son assurance. J'ai été traité avec la plus choquante grossièreté. Ce guerrier m'a pratiquement jeté à bas de mon cheval alors que je revenais de la ville et il m'a traîné ici sous la menace. Depuis quand traite-t-on ainsi un brehon ? Je suis scandalisé.

Barrán le toisait d'un air impassible.

— Ainsi vous n'avez aucune idée des raisons qui vous ont conduit ici ?

— Aucune qui exige un traitement aussi infamant !

Barrán haussa les sourcils.

— N'avez-vous pas abusé de votre autorité pour permettre à un prisonnier de s'échapper ?

— Je suppose que vous faites allusion à frère Drón ? C'est ridicule. Il avait été incarcéré par un garde sans aucune raison valable et je n'ai fait que mon devoir.

— Vous êtes dans le château de Colgú, roi de Muman ! tonna brusquement Barrán. Et on ne peut libérer un prisonnier de la *Duma na nGiall* qu'avec son aval. Auriez-vous prétendu auprès du geôlier que vous agissiez au nom du roi ?

— Eh bien... je l'ai probablement sous-entendu. Mais je suis autorisé à intervenir pour corriger une injustice et il était évident que ce guerrier était allé trop loin.

— D'où tirez-vous de tels principes, brehon Ninnid ? Ht pour commencer, qui vous a informé que frère Drón avait été emprisonné ?

— Quelqu'un l'a vu alors qu'on le conduisait à la *Duma na nGiall* et en tant que brehon, j'ai exercé mon droit de visite.

— Comment avez-vous appris les détails de son arrestation et décidé qu'il s'agissait d'une injustice ?

— Le récit de frère Drón était clair.

Le chef brehon le fixa d'un air incrédule.

— Vous l'avez cru ?

— Pourquoi pas ? Nous avons affaire à un religieux connu dans tout Ulaidh, et il... il est...

Ninnid s'interrompt.

— Il est originaire de Laigin, intervint Fidelma. C'est un Uí Dróna tout comme vous.

Le brehon Barrán ouvrit de grands yeux.

— J'avais oublié ce détail. Vous êtes parents ?

Ninnid releva le menton d'un air de défi.

— Je suis bien des Uí Dróna mais je ne vois pas en quoi cela vous concerne.

— Vraiment ? Donc il vous raconte qu'il a été maltraité, vous le faites libérer, vous l'emmenez aux écuries et vous chevauchez tous deux hors de la forteresse... quelle direction a-t-il prise ?

L'arrogant jeune brehon, qui venait enfin de comprendre qu'il s'était mis dans une situation difficile, commença à montrer des signes de nervosité.

— Nous avons rejoint une hôtellerie de Cashel où je voulais m'entretenir avec quelqu'un, puis il est parti seul. Il m'a dit qu'il recherchait soeur Marga qui s'était enfuie sans son autorisation.

— Où s'est-il rendu ? s'écria Fidelma, incapable de garder plus longtemps le silence.

Comme il hésitait, Barrán perdit patience.

— Répondez à la question ! aboya-t-il.

— Je crois qu'il a pris la route à l'ouest qui mène à la rivière Siúr.

— Cela ne nous aide pas beaucoup, soupira Fidelma. Nous aurons besoin de l'aide de Rónán.

Le chef brehon toisa Ninnid d'un air triste et réprobateur.

— Dans votre arrogance, Ninnid de Laigin, vous avez transgressé la loi à plus d'un titre. Pour commencer, vous avez usurpé l'autorité du roi. Il ne vous est pas venu à l'esprit que Drón pouvait mentir ? Et que le guerrier obéissait à des ordres et n'agissait pas par caprice ? Vous serez traduit devant un tribunal et s'il est prouvé que vous avez agi par népotisme en tant que membre du clan des Uí Dróna, vous n'aurez plus jamais l'occasion d'exercer votre fonction.

Ninnid déglutit avec difficulté.

— Ce n'est pas ça...

Barrán leva la main.

— Chacun doit assumer la responsabilité de ses actes. Et vous avez déjà confessé le délit de *leth-tacrae*,

C'était le terme légal pour désigner une sentence prononcée après avoir entendu seulement une des deux parties. Une telle sentence était considérée comme une offense envers le roi et les nobles du royaume. Il s'agissait d'une des fautes les plus graves que pouvait commettre un juge, qui se voyait alors exclu de sa profession et condamné au paiement de son prix de l'honneur.

Ninnid avait pâli.

— Le fait que nous appartenions au même clan ne m'a pas

influencé. J'ai sincèrement cru agir en toute liberté.

Devant la consternation du jeune homme, Fidelma se sentit presque désolée pour lui.

— Certes, le comportement de Ninnid est inexcusable, avançat-elle, mais la qualification de *leth-tacrae* est peut-être un peu exagérée. Après tout, il ne s'agissait pas d'une sentence, mais d'une opinion erronée, un aveuglement né de l'orgueil.

— Auriez-vous décidé d'entamer une plaidoirie en sa faveur ? ironisa le chef brehon.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de Fidelma.

— Nous ne sommes pas un tribunal, nous nous sommes juste rassemblés pour interroger Ninnid. Il a commis plusieurs infractions, mais nous pouvons espérer que ses erreurs lui serviront de leçon. Des compensations ne seraient-elles pas un châtiment suffisant ? Après tout, comme il est souvent répété dans les textes de loi, *cah brithmoin a báegul...* à chaque juge son erreur.

Le chef brehon se tourna vers Colgú.

— Comme votre soeur l'a souligné, nous ne constituons pas une cour de justice. Vous avez cependant le droit, en tant qu'offensé, d'exiger une audience devant une cour de trois juges d'un rang équivalent à celui de Ninnid. Désirez-vous entamer une procédure légale contre lui ?

Colgú consulta Fidelma du regard et haussa les épaules.

— Si Ninnid accepte de reconnaître ses erreurs, je propose d'en rester là.

Barrán s'adressa au brehon de Laigin qui se tenait maintenant la tête baissée et les épaules voûtées.

— Le roi et la princesse de Muman se montrent très indulgents à votre égard, mais en tant que chef brehon, je ne puis suivre la même voie. Je vous condamne donc à payer cinq onces d'argent, la somme que vous auriez mise en gage si vous aviez présidé au procès contre Muirchertach Nár, plus une amende d'un *cumal*, la valeur de trois vaches laitières, qui aurait représenté votre salaire. De plus, vous serez écarté des procès concernant les assassinats de l'abbé Ultán et de Muirchertach Nár. Vous êtes également destitué de votre fonction de chef brehon de Laigin et retournerez à l'ordre inférieur des juges. Acceptez-vous ce verdict ou désirez-vous faire appel ?

— J'accepte, murmura Ninnid.

Quand il eut quitté la pièce, le chef brehon se détendit.

— Voilà un homme bien présomptueux. Certes, sa connaissance des lois est assez remarquable, mais il lui manque des qualités essentielles pour prononcer des sentences équitables. Il avait besoin d'une bonne leçon et j'espère qu'elle lui sera profitable. Et pour en revenir à nos moutons, Fidelma, avez-vous avancé dans vos enquêtes ?

— Dites au haut roi que demain, à midi, nous aurons les réponses qu'il attend. Sinon, il ne nous restera plus qu'à accepter que le coupable s'est enfui.

— Vous voulez parler de frère Drón ?

Fidelma refusa tout commentaire et s'en excusa avant de se retirer. Quant à Colgú, il invita le chef brehon à le rejoindre auprès du feu où du vin avait été servi sur une petite table. Une fois confortablement installés, ils burent en silence tout en réfléchissant aux récents événements.

— J'espère de tout coeur que ma soeur sera capable de résoudre cette énigme, dit Colgú au bout d'un moment. C'est une affaire dangereuse pour nous, car tout le monde est prêt à condamner Cashel.

— J'ai confiance en Fidelma, le rassura le chef brehon. Sa réputation ne doit rien au hasard. Si j'étais à votre place, je la persuaderaï de renoncer à l'état de religieuse et d'échanger sa charge de *dálaigh* pour celle de brehon. Ses capacités d'analyse et de conciliation sont telles que je regrette souvent de la voir plaider devant des juges aussi médiocres que Ninnid.

— Je sais qu'elle y a réfléchi. Cependant, elle est mal à l'aise à cause de la confiance qu'elle place dans notre cousin.

— L'abbé Laisran de Durrow ?

Colgú hocha la tête.

— C'est lui qui l'a convaincue d'entrer en religion. Il a fait valoir qu'elle y gagnerait son indépendance, mais la vie monastique n'est pas à son goût. Son engagement va d'abord à la justice et voilà plusieurs années qu'elle est son propre maître. Cependant, elle a le sentiment qu'en renonçant à l'état de religieuse, elle trahirait Laisran.

— Croyez-vous que son mariage avec le Saxon la fera changer d'attitude ?

— Eadulf est un homme de valeur, équilibré et stable. Naturellement, j'aurais préféré qu'elle épouse un des nôtres, mais il partage son enthousiasme pour son travail. Il n'est pas qualifié dans nos lois, mais il a de grandes aptitudes pour l'aider dans sa tâche. Je lui ai d'ailleurs suggéré d'entreprendre des études de droit irlandais vu qu'il était un... *gerefa* héréditaire, un magistrat en pays saxon.

— Je partage vos vues, soupira Barrán. C'est un homme bon, même s'il a le tort d'être étranger. Peut-être avez-vous raison, Colgú. Peut-être aidera-t-il votre soeur à se frayer un chemin dans les eaux tourmentées où nous entraîne la nouvelle foi. Les débats sur ces rituels romains voulant supplanter les pratiques locales deviennent de plus en plus violents. En vérité, je crains pour l'avenir.

Fidelma s'avança dans la petite chambre où frère Conchobhar soignait ses patients. Fergus Fanat était assis sur son lit, un bandage autour de la tête. Fidelma avait été informée que le guerrier avait

repris conscience alors qu'elle s'apprêtait à quitter la forteresse avec Caol et Rónán. Elle les avait enjoint de partir seuls à la recherche de frère Drón tout en leur promettant de les rejoindre plus tard.

— Comment vous sentez-vous ? demanda-t-elle en s'asseyant sur une chaise près du lit.

Il eut un bref sourire.

— Comme quelqu'un qui a reçu un coup de gourdin sur la tête.

— Je suis heureuse de constater que cela ne vous a pas privé de votre sens de l'humour. Savez-vous que soeur Marga a quitté la forteresse ? Et Drón, malgré tous nos efforts, est parvenu à s'échapper. Nous pensons qu'il s'est lancé à sa poursuite.

Fergus Fanat poussa un profond soupir.

— Vous ne semblez pas surpris. Quand je vous ai interrogé pour la première fois, après le jeu d'*immán*, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez Marga ?

— Vous ne me l'avez pas demandé.

— Certes, mais elle vous attendait au bord du terrain et vous n'avez pas jugé bon de m'en informer.

— Notre dernière entrevue ne s'était pas très bien passée et je n'étais pas certain d'avoir envie de lui parler.

— Quand l'avez-vous rencontrée pour la première fois ?

Fergus Fanat changea de position, réveillant la douleur, et il leva la main à son bandage en grimaçant.

— Elle vous l'aura sûrement raconté.

— J'aimerais avoir votre version.

— Eh bien, j'étais en mission pour le compte de Blathmac à l'abbaye d'Ard Stratha, où soeur Marga était venue consulter certains manuscrits. J'ignore lesquels. Et puis je suis tombé amoureux, rien de plus ordinaire, et elle n'a pas repoussé mes avances. Après qu'elle fut retournée à Cill Ria, j'ai réussi à la rencontrer de nouveau à plusieurs reprises.

— Je suppose que ce n'était pas facile.

— Rappelez-vous, je connaissais Ultán, ses origines et ses positions religieuses. Il avait déjà séparé le *conhospitae*, la maison double, en deux maisons distinctes. Nos rendez-vous étaient très difficiles à arranger. Puis elle a mis fin à nos relations en usant d'un intermédiaire. Elle me disait que tout était fini et qu'elle ne voulait plus me revoir.

Fidelma releva la tête.

— Qui était cet intermédiaire ?

— Sa compagne, soeur Sétach. Moi, je n'y comprenais plus rien. Et au jeu d'*immán*, c'était la première fois que je posais les yeux sur Marga depuis notre rupture.

— Quand lui avez-vous reparlé ?

— Dans la forêt, pendant la chasse.

Fergus jeta un regard en biais à Fidelma.

— Je suppose que vous savez qu'elle fuyait Cashel ?

— Oui.

— Nous étions tombés sur les sangliers, toute une horde avec un gros mâle qui avait déjà éventré un des chiens. Quand il nous a repérés, il a chargé nos chevaux. Lorsqu'ils sont menacés, ces animaux se montrent assez combatifs, mais tout de même... charger des chasseurs à cheval, je n'avais encore jamais vu ça. Je suis néanmoins parvenu à piquer cette bête avec ma lance, mais des chevaux se sont cabrés, et certains sont partis au galop. C'est lors de cette péripétie que j'ai été séparé du groupe principal. Je cherchais à le rejoindre quand Marga est apparue.

Fidelma se pencha vers lui.

— Donc votre rencontre était due au hasard ?

— Elle était purement fortuite. Je la savais bonne cavalière, sa famille élevait des chevaux dans les Sperrins, les montagnes du pays des Uí Thuirtrí. Je n'ai donc pas été vraiment surpris de la trouver là.

— Vous ignoriez qu'elle s'était jointe au groupe des femmes ?

— Tout à fait. Elle s'est arrêtée, nous avons échangé quelques phrases contraintes, puis elle a éclaté en sanglots et m'a donné les véritables raisons de son départ de l'abbaye.

— À savoir la façon dont l'abbé Ultán la traitait.

Fergus parut choqué.

— Vous savez ?

— Oui, elle m'a tout raconté. Comment avez-vous réagi ?

— Je l'ai rassurée en lui affirmant que pour moi cela ne changeait rien, que je l'aimais toujours et voulais l'épouser.

— Malgré ce qu'elle avait été forcée d'endurer ?

— Oui, ou plutôt à cause de ce qu'elle avait souffert. Ce n'était pas sa faute. Elle m'a avoué qu'elle était sur le chemin de Laigin, cela faisait longtemps qu'elle méditait d'échapper aux griffes d'Ultán. Elle était venue jusqu'ici avec lui dans le seul but de trouver une occasion de mettre son projet à exécution. Elle craignait qu'Ultán mort, frère Drón, l'héritier présumé de la fonction d'abbé, ne la force à rentrer à Cill Ria.

Fidelma n'avait pas réalisé que Drón avait toutes les chances de succéder à Ultán. Les dirigeants des abbayes et des maisons religieuses d'Éireann étaient élus de la même façon que les chefs de clan, les nobles et les rois : par le *derbhfine*. Dans le cas des abbayes et des établissements monastiques, le *derbhfine* était représenté par la *familia* ou congrégation des religieux.

— Vous l'avez dissuadée de se rendre à Laigin ? Pourquoi la ramener ici ? Cela semble illogique si vous étiez vraiment soucieux de

sa sécurité.

Fergus demeura un instant silencieux.

— Ce n'est pas aussi absurde qu'il y paraît, dit-il enfin. Au bout du compte, sa fuite l'aurait desservie.

Fidelma inclina la tête.

— Pourquoi donc ?

Le jeune guerrier eut un sourire sans joie.

— Je n'ai pas besoin de vous l'expliquer.

— Même si je le devine, j'aimerais que vous l'exprimiez à haute voix.

— Ultán est tué alors que Marga avait toutes les raisons de le détester. Après cela elle s'enfuit de Cashel sur le cheval d'Ultán. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour deviner ce que les gens auraient pensé : persuadés qu'elle était l'assassin, ils l'auraient rattrapée et traînée devant un tribunal.

— Comment saviez-vous qu'elle montait le cheval d'Ultán ?

— Très simple : elle me l'a dit.

— Pourquoi avez-vous supposé que dès la fuite de Marga devenue publique, l'alarme serait donnée et tout le monde se précipiterait à sa recherche ?

— Parce que...

Il s'interrompt et fixa Fidelma.

— Exactement, murmura-t-elle. À votre connaissance, quand vous l'avez rencontrée dans la forêt, Muirchertach était encore en vie et c'était sur lui que pesait la charge de meurtre contre Ultán. Même si vous saviez que je le défendais, il n'y avait aucune raison de penser que Marga était soupçonnée de quoi que ce soit.

Fergus soutint son regard vert et pénétrant sans ciller.

— Vous tentiez de la protéger ? suggéra-t-elle.

— Oui.

— En réalité, vous étiez persuadé que Marga avait tué Ultán, ce qui à vos yeux pouvait tout à fait se justifier. Mais si elle s'enfuyait à Laigin, j'allais forcément la suspecter puisque je ne croyais pas à la culpabilité de Muirchertach. Voilà pourquoi vous l'avez persuadée de revenir à Cashel.

— Elle avait tous les droits de tuer ce porc, maugréa Fergus. C'est une jeune femme terrorisée qui essaye de survivre. Ce monstre a transformé une jeune femme belle et intelligente en une bête traquée qui pense que le monde entier est contre elle.

— Sait-elle ce dont vous la croyez coupable ? La dernière fois que je lui ai parlé, elle pensait que vous la défendiez.

— Je l'aurais fait, murmura Fergus en détournant la tête.

— Qu'est-ce qui vous rend si sûr de votre jugement ?

Fergus était pâle. À l'évidence, il souffrait de sa blessure.

— Parce que la nuit où Ultán a été assassiné, je suis passé devant sa porte et j'ai vu Marga pénétrer dans sa chambre.

— Quand exactement ?

— Aux environs de minuit.

— Réfléchissez bien et décrivez-moi la scène.

— Je n'ai pas vu son visage, précisa Fergus. Je me trouvais dans le couloir où donnait la porte d'Ultán. Frère Drón venait de sortir de sa chambre et se trouvait juste devant moi à l'instant où Marga est apparue à son tour.

— Comment saviez-vous qu'il s'agissait de la chambre d'Ultán ?

— On me l'avait précisé. Tous les représentants d'Ulaidh étaient logés les uns à côté des autres.

— Frère Drón vous a-t-il adressé la parole ?

— Il ne m'a pas remarqué, il était trop occupé à espionner Marga. Puis il est rentré dans sa chambre. Marga n'a pas regardé dans ma direction, mais a disparu dans le couloir qui tourne à angle droit. Quant à moi, j'ai rejoint ma chambre, proche de celle de Drón.

Fidelma secoua la tête.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous vous êtes convaincu que Marga avait tué Ultán.

Fergus Fanat haussa les épaules.

— J'en suis certain parce que... Marga a essayé de me tuer.

Le vent soufflait en rafales et il tombait une petite pluie fine tandis que les cavaliers approchaient du lac des Cochons. D'après Gormán, au sud se trouvait un gué peu profond permettant de traverser la rivière Siúr, ce qui raccourcirait leur route. Eadulf connaissait bien le gué de l'Âne.

Les quatre hommes étaient vêtus d'une cape de laine rêche afin de se protéger des intempéries. Leur itinéraire les menait par des plaines fertiles où nichaient de nombreux hameaux et des fermes prospères.

Gormán, excellent guide, les menait à une allure rapide. Eadulf venait derrière lui, suivi de Pecanum et Naovan.

— Nous devrions arriver à Ardane juste après la tombée de la nuit, lança Gormán,

Il désigna le ciel.

— Les nuages se dissipent à l'ouest, donc la pluie va cesser. Bientôt, les chevaux s'abreuveront dans le lac des Cochons.

Le temps qu'ils y arrivent, la pluie s'était arrêtée et un pâle soleil d'hiver apparaissait par intermittence. Gormán leur suggéra de boire quelques gorgées de *corma* pour lutter contre le froid.

Le lac était entouré de chênes et d'ifs qui semblaient rivaliser pour dominer le paysage.

Les chevaux se désaltérèrent pendant qu'ils se réchauffaient avec la boisson forte préférée des Irlandais. Ils s'apprêtaient à se remettre

en selle quand Eadulf aperçut une silhouette à travers les arbres, à l'autre bout du lac.

— Sans doute un voyageur, fit-il observer à Gormân en tendant le bras dans la direction du cavalier avant de sauter sur sa monture.

— Un religieux, murmura Gormân. Et je suis sûr qu'il s'agit d'une femme.

Eadulf pensa aussitôt à Marga. Elle avait disparu de Cashel avant minuit, mais elle était à pied. Et en supposant qu'elle eût trouvé un cheval, elle était déjà loin. Cependant, cela valait la peine de vérifier.

— Pouvons-nous la rattraper ? demanda Eadulf, piqué par la curiosité. Il s'agit peut-être de la femme de Cill Ria qui a disparu.

— Elle est obligée de rejoindre ce sentier, répliqua Gormân. N'ayez crainte, je vais m'arranger pour que vous puissiez vous entretenir avec elle.

Sur ces mots, le jeune guerrier dirigea son cheval vers le lac où l'animal s'engagea pour le traverser à la nage.

Sur un signe d'Eadulf à Pecanum et à Naovan, les trois cavaliers s'élancèrent. Eadulf avait compris que Gormân allait prendre un raccourci qui lui permettrait de couper la route à la religieuse. Eadulf réfléchit. Pourquoi cette femme serait-elle soeur Marga ? Si Marga avait fui Cashel, elle s'était sûrement dirigée vers Laigin. Pourtant, son instinct lui disait qu'il ne se trompait pas.

Bientôt, il distingua la silhouette de la religieuse sur le chemin devant lui. Elle chevauchait tranquillement, inconsciente de la poursuite dont elle était l'objet. Puis un grondement de sabots lui parvint et elle jeta un coup d'oeil derrière elle. Eadulf ne pouvait pas distinguer ses traits, mais la réaction de la religieuse trahit sa frayeur, car elle enfonça ses talons dans les flancs de sa monture à l'instant même où Gormân, surgissant des bois, lui bloquait le passage.

Le cheval de la jeune femme se cabra. Elle lutta pour maintenir son équilibre, perdit le contrôle de la bête, glissa et heurta le sol. Aussitôt, Gormân se saisit des rênes du cheval et parvint à le maîtriser.

Eadulf mit pied à terre et se dirigea vers la jeune femme étendue sur le dos, le souffle coupé.

En reconnaissant Marga, il ressentit un étrange soulagement mêlé d'inquiétude.

Impassible, Fidelma contemplait Fergus Fanat, allongé sur son lit.

— Dites-moi, Fergus, que s'est-il passé quand vous avez été attaqué ?

— Je n'ai rien vu, on m'a frappé par-derrière.

— Pourtant, vous êtes certain qu'il s'agissait de soeur Marga ?

— Oui.

— Quand avez-vous parlé à Marga pour la dernière fois ?

— À notre retour, je lui avais promis de tenter de résoudre ses

problèmes. Puis une idée m'est venue. J'irais voir mon cousin, le roi Blathmac, qui tout comme moi n'ignore rien de la réputation détestable de l'abbé Ultán. Je lui raconterais toute l'histoire et lui demanderais d'intervenir. Il était au moins en position d'empêcher que Marga soit renvoyée à Cill Ria.

— Quelque chose m'intrigue.

— Quoi donc ?

— Si vous pensiez que Marga avait tué l'abbé Ultán, sans doute vous étiez-vous imaginé qu'elle avait tué Muirchertach Nár ?

Fergus hocha la tête.

— Quand je lui ai posé la question à propos de Muirchertach, elle s'est mise en colère. Elle a nié, bien sûr. Mais elle a très bien pu l'assassiner parce qu'il l'avait vue la nuit du meurtre d'Ultán, tout comme moi, et qu'il essayait d'utiliser cet avantage contre elle. Et contre Cill Ria.

— Voilà qui est tiré par les cheveux. D'après ce que je sais, Marga aurait été ravie de s'allier à quiconque aurait voulu nuire à la réputation de Cill Ria.

— Marga est une femme qui a horreur d'être forcée à quoi que ce soit, répliqua Fergus d'un air grave. Dans la forêt, quand je lui ai demandé si elle avait vu Muirchertach pendant la chasse, elle a nié. Mais moi je crois qu'elle l'a tué.

Fidelda se renversa un instant sur sa chaise, les yeux clos.

— Vous proclamez votre amour pour elle, mais vous ne lui faites guère confiance, commenta-t-elle.

— Mon amour m'a poussé à mettre mon honneur en jeu en la soutenant alors qu'elle a tué l'abbé Ultán !

— Un meurtre dont vous la croyez coupable alors qu'elle a nié l'avoir commis.

— J'essayais de l'aider.

— En vous proposant d'aller trouver Blathmac pour lui annoncer qu'elle était une meurtrière, mais que vous l'aimiez. Vous anticipez quelle réaction de la part de Blathmac ?

— Je pensais que si la vérité éclatait, on reconnaîtrait qu'elle avait eu toutes les raisons de tuer Ultán. Et j'étais prêt à payer les amendes et son prix de l'honneur.

— Comment soeur Marga a-t-elle accueilli vos desseins ?

— Quand elle a compris que je ne plaiderais pas en faveur de son innocence, mais de sa culpabilité avec circonstances atténuantes, elle a été submergée par la rage. Elle avait le sentiment qu'en la croyant coupable, je ne l'aimais pas. Je lui ai expliqué qu'elle ne pouvait pas espérer échapper à la condamnation alors que les preuves contre elle étaient accablantes. Ce qui ne m'empêchait pas de l'aimer.

— Votre amour renâclerait-il à accepter son innocence ?

Fergus releva le menton.

— Mon amour est tempéré par la logique.

— Mais comment expliquez-vous qu'elle vous ait agressé ?

Il secoua la tête.

— Cette conversation avait eu lieu avant le repas du soir, près de la chapelle. Elle est partie en courant vers l'hôtellerie, et je suis allé me promener sur les remparts de la forteresse pour m'éclaircir les idées. Mais en réalité, j'avais pris ma décision. Avec ou sans son consentement, je devais lui démontrer qu'elle avait eu raison de tuer Ultán, et cela avant qu'elle ne soit découverte et condamnée. J'ai donc résolu de m'en tenir à ma première idée et d'aller trouver Blathmac.

— Et alors ?

— Je me souviens d'avoir pénétré dans le corridor qui mène aux appartements de Blathmac. Il était désert et...

Il s'arrêta brusquement.

— Quoi donc ?

— Je suis passé devant une alcôve.

— Je vois très bien laquelle.

— Je la croyais vide, mais, en y réfléchissant, j'ai entendu un bruit sourd, très léger. J'ai regardé par-dessus mon épaule sans rien remarquer de particulier. Cependant, mon regard ne pouvait pas pénétrer dans l'alcôve. J'avais presque atteint la porte quand j'ai perçu un froissement d'étoffes derrière moi et, avant que j'aie eu le temps de me retourner... on m'a frappé. Le monde a volé en éclats et je me suis enfoncé dans les ténèbres. Quand je me suis réveillé, j'ai vu le vieil apothicaire, penché sur moi, qui changeait mon bandage.

— Pardonnez-moi, mais vous venez de me dire que c'était Marga qui vous avait agressé. Et maintenant vous m'affirmez que vous n'avez pas vu votre assaillant.

— Je n'ai pas eu besoin de la voir pour savoir que c'était elle.

— Je ne vous suis pas.

— D'abord il y a eu ce froissement de tissu et puis surtout son parfum, qui embaumait.

— Vous l'avez reconnu ?

— Oh, oui ! La lavande, *lus na túis*.

Fidelma le fixa avec attention.

— Et c'est grâce à la lavande que vous avez acquis votre conviction ?

— Absolument. Marga est une sotte d'avoir pensé qu'en me réduisant au silence elle dissimulerait son crime. Elle n'a fait que démontrer qu'elle est folle... ou alors qu'elle m'utilisait.

— Où pensez-vous que Marga se soit enfuie ? À Laigin ?

— Non, car c'est là qu'on aurait eu l'idée de la chercher. Je suppose qu'elle ira à la terre.

Cette drôle de métaphore appartenait au langage des chasseurs, et faisait allusion à un renard qui se cachait dans son terrier.

— C'est l'expression qu'elle a utilisée alors que nous discutions pendant la chasse au sanglier. Je lui ai demandé ce qu'elle ferait si l'alarme était donnée avant qu'elle se soit réfugiée à Laigin. Cette phrase lui est venue naturellement. C'est une excellente cavalière et elle chasse aussi bien qu'un homme.

Fidelma se demanda où se trouvait le terrier de Marga. Sans doute près de Cashel, où elle attendait le bon moment pour rejoindre Laigin. Il fallait absolument qu'elle la retrouve avant frère Drón.

Eadulf se pencha sur la jeune femme.

— Ça va, soeur Marga ? Comment vous sentez-vous ?

Elle ouvrit les yeux... et les referma. Elle respira profondément et murmura d'une voix rauque à peine audible :

— Je crois que j'ai eu le souffle coupé, rien de plus.

Puis elle reconnut Eadulf et la peur se peignit sur ses traits. Quand elle voulut se redresser, il l'en empêcha en posant la main sur son épaule,

— Ne bougez pas, vous vous êtes peut-être cassé quelque chose.

Elle secoua la tête.

— Je ne pense pas. Pourquoi me poursuivez-vous ?

Eadulf sourit.

— C'est une pure coïncidence. Nous nous dirigeons vers le *glen* d'Eatharlaí. Où alliez-vous ?

— Loin ! Loin de Cashel, loin de... de tout.

Eadulf l'aida à se remettre debout et remarqua qu'elle ne manifestait aucun signe de douleur.

— Je suis désolé, Marga, mais je crains que vous ne soyez obligée de nous suivre avant de retourner avec nous demain à Cashel.

— Je refuse ! répliqua la jeune femme.

— Vous n'avez pas le choix !

— Vous n'êtes qu'un étranger sans qualification de brehon et je ne suis pas obligée de vous obéir.

La jeune femme n'avait pas tort. Eadulf jeta un coup d'oeil à Gormán qui était en train d'examiner la monture de Marga.

— Aucune importance, déclara Gormán, car j'appartiens aux Nasc Niadh, la garde du roi, et suis en mesure de vous contraindre à regagner Cashel afin d'y être interrogée.

— Interrogée sur quoi ? J'ai déjà répondu à toutes les questions concernant l'assassinat de l'abbé Ultán.

— Pour commencer, j'aimerais bien savoir où vous avez volé ce cheval.

La jeune femme s'empourpra.

— Je ne l'ai pas volé !

— Vraiment ? Je connais bien cette jument, car j'en avais fait cadeau à une personne qui m'est chère.

Eadulf dissimula sa surprise, préférant s'en tenir à l'essentiel.

— Et nous aimerions que vous nous confiiez ce que vous savez sur l'agression dont Fergus Fanat a été l'objet, ajouta-t-il d'une voix douce.

La jeune femme pâlit et tituba.

— Fergus a été agressé ?

— Oui, la nuit dernière, et il n'avait pas repris connaissance quand j'ai quitté Cashel vers midi. Quant à vous, vous avez disparu peu après cette attaque, ce qui est assez troublant.

Soeur Marga le fixa d'un air incrédule.

— M'accusez-vous d'avoir frappé Fergus ? s'enquit-elle d'une voix frémissante.

— Nullement. Je vous informe des derniers événements qui nécessitent votre retour à Cashel, voilà tout.

— Si je vous suis, on me tuera ! s'écria-t-elle avant d'éclater en sanglots.

— Je suppose que vous craignez frère Drón ?

Elle hocha la tête en silence.

— Alors, rassurez-vous, car il a été emprisonné ce matin à Cashel, et lui aussi devra s'expliquer sur un certain nombre de sujets.

Eadulf lui raconta l'histoire d'Ordwulf et la raison de leur voyage au *glen* d'Eatharlaí.

Elle écouta attentivement.

— Ce doit être frère Drón qui s'en est pris à Fergus, conclut-elle. C'est un homme mauvais. Et s'il a essayé de tuer Fergus, maintenant il va s'en prendre à moi.

— Nous vous protégerons, lui assura Eadulf. Frère Drón est sous bonne garde à Cashel et il n'est pas près de s'échapper.

CHAPITRE XVIII

Fidelma avait rattrapé Caol sur la place principale de la ville. Il avait choisi quatre guerriers de la garde de Colgú et, avec le pisteur Rónán, ils avaient entamé leurs recherches. Rónán avait déclaré qu'il était illusoire de vouloir repérer des traces de frère Drón dans la ville ou les environs. Il avait déjà examiné la stalle des écuries où était gardé le cheval de Drón, qui n'avait pas laissé de traces de sabots distincts. Caol avait aussi envoyé ses hommes enquêter dans Cashel sur le religieux de Cill Ria, mais jusqu'à présent, ils n'avaient pas trouvé d'indices.

Caol attendait Fidelma à l'extérieur du *bruighean*, l'auberge principale. Il s'entretenait avec l'aubergiste.

— Les étrangers sont nombreux, dit-il d'un air morose à Fidelma.

— Les gens ont du mal à les distinguer les uns des autres, ajouta l'aubergiste. Et je ne me souviens pas d'un homme du Nord qui aurait posé des questions.

Fidelma allait le remercier quand il ajouta :

— Peut-être Della pourrait-elle vous renseigner ? Je sais qu'elle a donné l'hospitalité à une jeune religieuse du Nord la nuit dernière. Si ça se trouve, la jeune femme est encore là.

Della était la mère de Gormán et une amie de Fidelma.

— La nuit dernière, vous êtes sûr ?

— Oui. Ici, il n'y a pas grand-chose qui m'échappe, se vanta l'aubergiste.

Fidelma proposa que les quatre guerriers l'attendent à l'auberge pendant qu'elle se rendait chez Della avec Caol. Mais si l'aubergiste était aussi prodigue de ses renseignements avec tous les passants, le risque était grand que Drón les ait devancés chez Della.

Quand Fidelma sauta de son cheval, Della se trouvait devant sa porte. C'était une petite femme d'une quarantaine d'années, bien faite, au visage avenant, avec une masse de cheveux dorés.

— Bienvenue, lady ! lança-t-elle gaiement. Moi qui espérais assister aujourd'hui aux fêtes données en l'honneur de votre mariage !

— Les réjouissances attendront. Il nous faut d'abord résoudre quelques problèmes, répliqua Fidelma. Je suppose que vous avez été informée des derniers événements ?

— Mon fils, dit-elle avec fierté, m'en a résumé l'essentiel.

Pour des raisons de convenances, elle n'avait reconnu que récemment le lien qui l'attachait à Gormân et elle en ressentait un grand soulagement.

— On m'a dit que vous aviez reçu une visiteuse hier. Est-elle encore ici ?

La femme ouvrit de grands yeux et porta la main à sa gorge.

— Ne me dites pas qu'elle était mêlée aux meurtres !

Fidelma lui adressa un sourire rassurant.

— Connaissez-vous son nom ?

— Soeur Marga de Cill Ria.

— Comment se fait-il qu'elle ait logé chez vous ?

— Tard dans la nuit, j'ai entendu du bruit dans la petite grange où je garde mes cochons et mes chèvres pendant l'hiver. Et comme des loups rôdent dans les environs, je me suis levée, j'ai allumé une lanterne, pris mon bâton d'épine et je suis allée voir malgré le froid. Et dans un coin de la grange, j'ai découvert cette jeune femme qui semblait très effrayée.

Elle marqua une pause.

— Elle m'a dit qu'elle fuyait un homme de sa communauté qui lui voulait du mal. Elle était venue à pied et s'était réfugiée chez moi à cause de l'obscurité. Tout d'abord, elle avait pensé se rendre à Laigin, puis, craignant que cet homme ne devine ses intentions, elle s'était finalement décidée pour la route de l'ouest mais, submergée par la fatigue, elle avait préféré attendre. Elle était épuisée ! Je lui ai aussitôt offert de venir se réchauffer dans ma maison où elle a dormi.

— Vous a-t-elle donné d'autres détails ?

— Elle n'arrêtait pas de parler de cet homme, frère Drón, qui la persécute. Après une vaine tentative de lui échapper, elle avait rencontré un jeune homme dont elle pensait qu'elle pouvait lui faire confiance, mais il l'avait trahie parce qu'il ne la croyait pas. D'où sa décision de fuir Cashel. Cette pauvre jeune femme était tellement fatiguée qu'elle s'est endormie comme une masse et ne s'est pas réveillée avant midi.

— Elle est partie tout de suite ?

— Oui, elle ne s'est pas beaucoup attardée.

— Vous souvenez-vous de la direction qu'elle a prise ?

— A-t-elle de gros ennuis ?

— Oui, à moins que je ne puisse m'entretenir avec elle.

Della hésita un instant.

— Je l'ai mise sur la route du *glen* d'Eatharlaí, soupira-t-elle.

— Pour quelle raison ? s'étonna Fidelma.

— J'ai un cousin des Uí Cuileann qui vit dans cette vallée. J'ai dit à Marga d'aller trouver Rumann le forgeron de ma part et je lui ai

promis qu'il s'occuperait d'elle. Je lui ai aussi prêté mon cheval et me suis engagée à lui envoyer un message quand tous les invités auraient quitté Cashel.

— Vous êtes plutôt confiante si on considère que vous veniez de rencontrer cette jeune femme.

Della haussa les épaules.

— J'ai traversé bien des épreuves, lady, ce qui m'a au moins appris à connaître les gens. Et je mettrais ma main au feu que cette jeune personne est quelqu'un de bien.

— Je vous entends, ce qui ne m'empêchera pas d'envoyer des guerriers à sa recherche et cela pour sa propre sécurité. D'autre part, je vous signale que l'aubergiste sait que vous avez eu une invitée et qu'il répond aux questions sans se méfier.

Della parut troublée.

— L'aubergiste est passé par ici quand cette pauvre fille me quittait. Je lui ai dit que c'était une amie qui séjournait chez moi, mais il a remarqué son accent du Nord. Envoyez Gormán à sa recherche, il la traitera bien.

— C'est impossible. La vie est faite de coïncidences bizarres : peu de temps après le départ de soeur Marga, Gormán a été envoyé en mission au *glen* d'Eatharlaí.

Fidelma fronça les sourcils.

— Et ce qui m'inquiète, c'est qu'à l'heure qu'il est frère Drón a sûrement découvert où Marga se rendait.

— Certainement pas. Peu de temps après le départ de l'aubergiste, ce Drón s'est présenté ici pour me demander où Marga s'était enfuie.

Fidelma sursauta.

— Ah bon ?

— Cet aubergiste ne sait pas tenir sa langue. Il a parlé de Marga à quelqu'un qui a renseigné frère Drón. Il s'est précipité ici.

— Quand cela s'est-il passé ? Frère Drón a quitté la forteresse aux premières heures du jour.

— Il m'a rendu visite vers une heure de l'après-midi.

— Donc il est en mesure de rattraper Marga avant qu'elle ne parvienne au *glen* d'Eatharlaí.

Della lui adressa un large sourire.

— Contrairement à vous, lady, je ne suis ni *dálaigh* ni religieuse, ce qui me permet parfois quelques écarts avec la vérité.

— Que lui avez-vous donc dit ?

— Je l'ai envoyé à Rath na Drínne, sur la route du sud-ouest. J'ai prétendu que Marga avait mentionné un rendez-vous à l'auberge de Ferloga à la tombée de la nuit.

Un sourire malicieux éclaira le visage de Fidelma.

— Bravo, Della ! Bien qu'il m'en coûte de l'avouer, j'apprécie

parfois le mensonge et, grâce à votre ruse, je sens que vous ne tarderez pas à assister à mes noces. Je vais envoyer un messenger à Eatharlaí. Caol et ses hommes arrêteront frère Drón à l'auberge de Ferloga.

Pour la première fois depuis quelques jours, Fidelma se sentait heureuse et détendue.

— Voici Ardane ! lança Gormán dans la forêt.

Le village devant eux était brillamment illuminé. Des hommes s'avancèrent vers eux, des torches à la main, et on leur demanda de s'identifier.

— Que se passe-t-il ? s'écria Eadulf tandis qu'il chevauchait auprès d'une soeur Marga renfrognée.

Elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis qu'ils l'avaient forcée à se joindre à eux.

— Aucune idée, répliqua Gormán.

Miach, le chef des Uí Cuileann, fut le premier à les rejoindre.

— Ah ! Frère Eadulf ! On nous avait prévenus de votre arrivée. Frère Berrihert nous a tout expliqué et nous avons pris les dispositions nécessaires. Nous avons accordé l'hospitalité à Ordwulf et à ses fils, or cela entraîne des devoirs. Certains de mes hommes sont déjà partis pour les montagnes avec frère Berrihert, afin de l'aider à dresser un bûcher funéraire.

— Nous vous remercions pour votre générosité. Naturellement, vous avez compris qu'Ordwulf n'était pas chrétien ?

Miach grimaça un sourire.

— Mon peuple ne l'était pas davantage il y a un siècle. Quelle importance tant qu'un homme vit selon la morale et meurt en accord avec ses croyances ?

Gormán hocha la tête.

— Ordwulf était un guerrier, j'en suis le témoin, et il mérite que nous accomplissions le rituel dont il pensait qu'il lui permettrait d'être accueilli par ses compagnons. Nous n'avons pas à juger ses convictions.

— Fidelma m'a bien spécifié qu'elle approuvait ces funérailles, précisa Eadulf.

— Elle a un grand coeur, dit Miach avant de se tourner vers Pecanum et Naovan.

Je partage votre chagrin, fils d'Ordwulf. Votre père était un homme de bien et je salue son âme. Nous vous attendions pour vous guider jusqu'au bûcher. J'ai suggéré qu'il soit établi au sommet d'An Starraicin, une éminence d'une altitude raisonnable au sud de la vallée. On peut s'y rendre à cheval.

— Avant de nous mettre en route, intervint Eadulf, j'ai une dernière faveur à vous demander. Je vous présente soeur Marga, qui

doit répondre à quelques questions de Fidelma à Cashel. J'aimerais qu'elle reste ici jusqu'à notre retour, il n'y a aucune raison qu'elle assiste à l'incinération d'Ordwulf.

Miach parut songeur.

— Vous la ramenez à Cashel de son plein gré ?

Eadulf se tourna vers la jeune femme qui releva le menton.

— Non, contre sa volonté.

Miach poussa un soupir.

— Nous ferons en sorte qu'elle vous attende sagement ici.

Il fit signe à un de ses hommes et le pria d'aller chercher deux femmes qui emmenèrent Marga, toujours muette.

Six cavaliers munis de torches s'étaient maintenant rassemblés. Tout le monde se remit en selle et Miach ouvrit la voie vers les montagnes boisées des Sleibhte na gCoillte. Ils traversèrent la vallée et remontèrent la rive ouest d'un torrent bondissant qui se déversait dans la rivière Eatharlaí. De l'eau écumante s'élevait comme un rideau de pluie qui arrosait la végétation environnante.

Des nuages coiffaient les montagnes. An Starraicin, ou « petit pic », paraissait arrondi si on le comparait aux sommets déchiquetés au loin. Ils laissèrent leurs chevaux en lisière d'un bois et Miach, entouré de ses hommes brandissant haut leurs torches, s'avança vers An Starraicin en prévenant ceux qui suivaient de faire attention au sol marécageux qu'ils étaient en train de contourner. Ils ne tardèrent pas à atteindre un paysage parsemé de rochers où un groupe d'hommes, également munis de flambeaux, formaient un cercle autour d'un bûcher.

Pour Eadulf, cette scène était familière. D'innombrables guerriers saxons étaient partis au Walhalla, le château des héros, où ils festoyaient avec Odin, Thor, Tyr et les autres dieux guerriers de son peuple. « Ou plutôt les anciens dieux », se corrigea-t-il aussitôt.

Pecanum et Naovan rejoignirent leur frère, Berrihert. Ils s'embrassèrent et discutèrent un instant à voix basse. Le corps d'Ordwulf était étendu sur un amoncellement de branchages et de bûches, sa hache à double lame posée sur la poitrine, ses mains repliées sur le manche.

Eadulf et Gormán allèrent se placer près du chef des Uí Cuileann. Pecanum et Naovan s'avancèrent, s'immobilisèrent et levèrent solennellement les bras en signe d'adieu comme le voulait la coutume. Puis ils reculèrent, encadrant leur frère Berrihert qui entama un discours, traduit en celte d'Éireann par Eadulf.

— Nous nous sommes rassemblés non pour célébrer les funérailles d'un païen, mais celles de notre père, Ordwulf fils de Frithuwulf Churlslayer. C'était un noble saxon, qui a vécu et qui est mort en guerrier, adorant les dieux de son enfance et de son peuple. Entraîné

par ses fils, il est venu sur ces terres avec son épouse Aelgifu fille d'Aelfric. Même s'il ne partageait pas la religion de ses fils, il leur avait donné son sang. Et il a perdu la vie en voulant venger l'assassinat d'Aelgifu, notre mère. À nous maintenant d'exiger la justice pour ce forfait. Nous avons adopté la nouvelle foi et nous avons été généreusement reçus dans un pays dont nous entendons respecter les lois et les coutumes, même quand elles nous semblent bizarres. Mais nous poursuivrons la tâche de notre père quoi qu'il nous en coûte. Je le jure.

— Je le jure, répétèrent Pecanum et Naovan en écho.

Frère Berrihert tourna son visage vers le ciel sombre.

— Grand dieu *aelmihtig*, vous êtes connu des hommes sous de nombreux déguisements et adoré sous divers noms. Notre père vous connaissait sous celui d'Odin. Emportez-le dans votre château éternel du Walhalla, afin qu'il puisse y résider avec les héros de son panthéon, et permettez à notre mère, Aelgifu, de lui apporter la viande et l'hydromel, comme il l'espérait de toute son âme. Dieu *aelmihtig*, si vous n'êtes pas Odin, mais encore plus puissant que lui, adoucissez votre jugement, car vous savez que notre père était un homme bon. Avec Aelgifu, il a respecté son code de l'honneur et vous a honoré. Puissiez-vous les emmener dans un Walhalla éternel.

Berrihert se recueillit un instant et prit une torche. Ses frères vinrent poser leur main droite sur la sienne. Puis tous trois tournèrent leurs visages vers le ciel et poussèrent un long cri, « *Aelmihtig !* », qui fit frissonner les personnes présentes.

Dans les montagnes, un loup se mit à hurler, puis un autre, jusqu'à ce que les vallées résonnent d'un choeur irréel. Les trois frères s'avancèrent d'un même pas et jetèrent la torche sur le bûcher. Le bois mort s'enflamma aussitôt et de grandes flammes s'élancèrent vers le ciel.

CHAPITRE XIX

Il était près de midi quand le son d'une trompe retentit. Fidelma leva la tête du jeu de *brandubh* dont elle disputait une partie avec son cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand le prêtre joufflu remarqua son air ravi, il lui sourit.

— La sentinelle nous annonce que frère Eadulf est de retour, Fidelma.

Elle se leva d'un air faussement nonchalant et alla à la fenêtre. Des cavaliers venaient de pénétrer dans la cour de la forteresse et sautaient à terre tandis que leurs chevaux s'ébrouaient. Elle poussa un soupir de soulagement en reconnaissant Eadulf, Gormán et Marga et le guerrier qu'elle avait envoyé à Eatharlaí, ainsi que les trois frères saxons. Miach des Uí Cuileann s'était déplacé, accompagné de deux de ses guerriers.

Fidelma revint s'asseoir devant le tableau de *brandubh* et l'abbé lui jeta un regard interrogateur.

— C'est Eadulf, lui confirma-t-elle.

— Alors, laissons là ce jeu.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Je ne suis pas distraite au point de renoncer à remporter cette partie, cousin. J'ai tout le temps d'aller les rejoindre.

L'abbé gloussa.

— Je suis en position dominante et je crois qu'il te faudra beaucoup d'efforts avant de m'en déloger.

— En trois coups mon haut roi se met à l'abri de votre attaque.

Laisran fronça les sourcils.

— Je ne vois pas...

— Regardez, vous avez initié votre encerclement ici, moi, en prenant cette diagonale, je libère la voie vers le roi d'Ulaidh et...

C'était d'une logique implacable. Laisran semblait tellement déçu que son visage poupin en devenait comique.

— Une fois de plus, je te concède la victoire, Fidelma. Quand tu étais jeune fille, je te battais toujours, mais ce temps-là est bien loin.

Fidelma crut un instant qu'il était sincèrement blessé, puis elle vit son visage s'éclairer.

— L'arrivée d'Eadulf signifie-t-elle que tu es sur le point de

résoudre ces énigmes ? s'écria-t-il avec enthousiasme.

— Oui, maintenant que toutes les personnes concernées sont rassemblées à Cashel, j'ai bon espoir de trouver la solution avant midi, comme je l'ai promis au brehon Barrán.

L'abbé Laisran ouvrit de grands yeux.

— Aurais-tu découvert qui a tué l'abbé Ultán et Muirchertach Nár ?

Fidelma se leva.

— Je l'ai démasqué, mais, pour ma démonstration, je devrai jouer serré. Tout sera dans la façon dont je révélerai la vérité, un peu comme dans une partie de *brandubh*.

— Je ne te suis pas.

— Prenons un tableau en bois de quarante-neuf cases, comme celui-ci, où se déplaceraient les suspects et le meurtrier. Le haut roi représente l'assassin. Les quatre pièces qui le protègent sont des suspects qui finiront par être innocentés. Les investigations sont menées depuis les quatre coins du tableau et les investigateurs sont représentés par les quatre pièces attaquantes. Comme vous le savez, ils ne peuvent se mouvoir que selon des lignes préétablies tandis que les pièces défendantes, nos suspects, bougent sans contrainte. Le meurtrier, au centre, peut prendre plusieurs directions sans jouir cependant de la même liberté que les suspects. Il ne peut se déplacer que d'une case à la fois, il est lent, gêné dans ses mouvements.

— Et alors ?

Fidelma se pencha.

— Les pièces attaquantes doivent acculer chaque défenseur et l'éliminer avant d'atteindre le haut roi et de le paralyser. Et les investigateurs sont contraints de harceler chaque suspect afin de l'écarter de l'enquête et de se remettre en marche pour piéger l'assassin.

— Je comprends. Et maintenant, si tu me disais où nous mènent tes analogies ?

Fidelma se redressa.

— Le *brandubh* est aujourd'hui la grand-salle où les joueurs et les pièces vont se rassembler. Devant le chef brehon Barrán, mes attaques successives élimineront chaque suspect avant d'acculer le meurtrier. Mais avant cela, j'ai quelques problèmes à résoudre avec Eadulf.

Sur ces mots, elle s'éclipsa.

Une heure plus tard, dans leurs appartements, elle faisait le point avec Eadulf.

— Où est Marga ?

— Vu sa propension à s'échapper, je l'ai fait enfermer dans une chambre. Tu veux l'interroger ?

— Non, pas tout de suite.

Elle appela Muirgen, qui jouait avec Alchú, et lui demanda de se rendre auprès de Marga.

— Après son voyage à Eatharlaí, je crains qu'elle n'ait besoin d'un bon bain. Donnez-lui tout ce qu'elle désirera : savon, lait... Frère Conchobhar a composé des parfums délicieux : qu'elle choisisse ce qui lui fera plaisir. Ensuite, j'irai m'entretenir avec elle.

Muirgen, une âme simple, s'apprêta à exécuter les ordres sans discuter, mais Eadulf fixait Fidelma d'un air ébahi. Elle lui retourna son regard sans ciller.

— Et envoyez une servante prendre soin d'Alchú pendant votre absence, ajouta-t-elle à l'adresse de Muirgen.

Quand la servante fut là, elle se leva.

— Il est temps d'aller enfin interroger frère Drón.

Et elle expliqua comment Caol et ses guerriers avaient arrêté le religieux à l'auberge de Rath na Drínne, la veille au soir.

— Vous êtes une sotte, soeur Fidelma ! s'écria un Drón hors de lui quand ils pénétrèrent dans la pièce. J'étais parti à la recherche de Marga parce que je sais qu'elle a tué l'abbé Ultán et sans aucun doute Muirchertach quand il a découvert son forfait.

Fidelma prit une chaise.

— D'où tenez-vous vos certitudes ?

— Soeur Marga était une tentatrice, une sirène qui avait séduit un saint homme craignant Dieu. Elle a forcé l'abbé à une liaison contre nature.

— Donc vous admettez que soeur Marga et l'abbé entretenaient des rapports charnels ?

— La faute en revenait entièrement à soeur Marga, sinon pourquoi aurait-il succombé ?

— D'après ce que j'ai appris sur ses mœurs, je doute qu'il ait été nécessaire de le tenter. Et en supposant que ce que vous dites soit vrai, pourquoi Marga l'aurait-elle assassiné ?

— Comme elle sentait qu'il lui échappait et rejetait ses avances, elle en est venue à le haïr.

— Bien des gens avaient des raisons plus valables pour haïr Ultán.

— Cette nuit-là, j'ai été le témoin du meurtre.

— Vraiment ? s'exclama Fidelma, sincèrement surprise.

— Je me suis rendu chez l'abbé tard dans la nuit.

— Pour quelle raison ? intervint Eadulf.

Frère Drón cligna des yeux.

— L'abbé Ultán préparait un discours de protestation contre votre mariage qui devait avoir lieu le lendemain. Il avait besoin de mes conseils.

— Poursuivez, le pressa Fidelma.

— Il m'avait demandé de le rejoindre dans ses appartements vers

minuit, pour réviser les arguments qu'il désirait mettre en avant. Je quittais ma chambre quand j'ai vu que la porte de l'abbé était entrouverte, et soeur Marga est apparue. Elle ne m'avait pas remarqué et j'ai battu en retraite. Il m'aurait semblé peu convenable que l'abbé Ultán ou soeur Marga sachent que je connaissais leur noir secret.

— Vous avez un curieux sens des priorités, ironisa Eadulf. Et ne venez pas me conter que vous ignoriez les penchants de l'abbé pour les femmes et son goût pour la torture de ses victimes... rappelez-vous cette malheureuse, à l'île de Colmán, qui a été battue à mort. Et vous voudriez nous faire croire que vous souhaitiez ménager la susceptibilité d'Ultán et la sensibilité de soeur Marga ? À quel jeu jouez-vous ?

Frère Drón s'empourpra.

— Je ne joue à aucun jeu. Je...

— Peut-être songiez-vous à la meilleure manière de tirer profit de cette situation ?

La flèche avait atteint son but, car le moine demeura sans voix.

— Continuez, insista Fidelma. Que s'est-il passé après le départ de soeur Marga ?

— Je décidai d'attendre un instant afin que l'abbé ne se doute pas de ce que j'avais surpris.

— Combien de temps exactement ?

Apparemment, le témoignage de Drón corroborait celui de Fergus Fanat.

— Le temps que ma chandelle brûle un *gráinne*.

— Quand je suis retourné à la porte d'Ultán, elle était fermée. J'ai frappé et, comme on ne me répondait pas, je suis entré et là, j'ai vu l'abbé Ultán étendu sur le dos. Comprenant que soeur Marga l'avait poignardé dans son lit, je me suis retiré précipitamment et me suis lancé à sa poursuite.

— C'est là que, dans votre hâte, vous êtes tombé, dit Fidelma.

Drón la fixa d'un air effaré.

— Mais comment savez-vous... ah ! c'est Dúinchad Muirisci qui vous l'aura dit. J'ai glissé devant sa porte et, quand il l'a ouverte, il m'a trouvé par terre.

Je lui ai expliqué que j'avais trébuché et, ma chute m'ayant ramené à la réalité, j'ai réalisé qu'il serait vain d'accuser Marga de la mort d'Ultán. À quelle fin ? Qu'est-ce que cela me rapporterait ?

— La justice ? proposa Eadulf avec cynisme.

Frère Drón fit la sourde oreille.

— J'ai pensé qu'il valait mieux la ramener à Cill Ria où ses frères et soeurs, une fois informés de son crime, décideraient d'un châtiment en accord avec nos règles. La justice des brehons l'aurait libérée avec une amende, ce qui pour moi était inacceptable. Je suis donc retourné

dans ma chambre afin de réfléchir.

— Quand avez-vous appris que Muirchertach Nár était accusé du meurtre ? Là encore, je m'étonne que vous n'ayez pas parlé.

— L'essentiel était que soeur Marga soit ramenée à Cill Ria pour y être jugée !

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— J'ai entendu un grand remue-ménage et surpris la conversation de deux gardes. Ils disaient qu'on avait vu Muirchertach Nár sortant de la chambre de l'abbé Ultán juste avant qu'on ne découvre son cadavre. J'ai tout de suite saisi ce qui s'était passé. Muirchertach était allé trouver Ultán juste après moi et, devant le spectacle sanglant qui l'attendait, il s'était enfui à l'instant même où le brehon Baithen et un des gardes du château s'avançaient dans le couloir.

— Donc vous étiez en mesure de prouver l'innocence de Muirchertach Nár ?

— Oui, mais au prix d'être moi-même suspecté ou de révéler que soeur Marga était la meurtrière.

— Puis vous avez tout raconté à soeur Sétach et lui avez demandé de fouiller la chambre d'Ultán, dit Fidelma d'une voix douce.

Frère Drón fronça les sourcils.

— Le lendemain du meurtre, poursuivit-elle, soeur Sétach s'est rendue dans la chambre d'Ultán. Comme le garde lui en refusait l'entrée, elle y a pénétré par effraction. Pour cela, elle a grimpé sur la saillie extérieure depuis une fenêtre du corridor et a parcouru au moins deux toises jusqu'à la fenêtre suivante. Donc vous l'aviez informée de la mort d'Ultán. Que cherchait-elle ?

Frère Drón hésita.

— Le lendemain, la nouvelle du meurtre et le nom du principal suspect étaient connus de tous. Le matin à la chapelle, j'ai pris soeur Sétach à part. Je l'ai informée de ce que je savais et de ma décision de retourner à Cill Ria au plus vite, afin de juger Marga selon les règles des Pénitentiels.

— Abandonnant Muirchertach Nár à une condamnation certaine ? s'exclama Fidelma, qui n'en croyait pas ses oreilles.

Frère Drón haussa les épaules.

— C'était un ennemi de Cill Ria et de tout ce pour quoi nous nous battons. Je me réjouis de sa mort.

— En somme, vous ignorez la justice des hommes et la charité prônée par Dieu. Et vous ne m'avez toujours pas dit ce que cherchait soeur Sétach, ce soir-là, dans la chambre d'Ultán.

— Nous voulions nous assurer que soeur Marga n'avait laissé aucune preuve de son forfait et des relations qui la liaient à l'abbé. Mais soeur Sétach avait à peine entamé ses recherches que vous l'avez interrompue. Elle restait cependant persuadée d'avoir détourné votre

attention en vous avouant ce qui se rapprochait le plus de la vérité.

Fidelma eut un petit sourire.

— En réalité, elle n'a fait qu'attiser ma suspicion. Quant à vous, frère Drón, je trouve difficile de croire qu'en tant que religieux vous ayez permis qu'un homme innocent soit soupçonné. Sans compter que vous avez tenté de soustraire une meurtrière à la justice.

— Afin de l'amener à répondre à une loi supérieure et à souffrir dans sa chair les châtements réservés à une sorcière et à une criminelle !

Les yeux du moine flamboyaient, ses traits étaient tordus par un zèle fanatique.

— Dieu merci, les Pénitentiels ne sont pas encore parole d'évangile dans ce royaume, frère Drón, déclara Fidelma d'une voix ferme. Du moins devrez-vous maintenant vous soumettre aux lois qui nous gouvernent.

— Conçues par les hommes. Mais vous aussi, celles de la foi finiront bien par vous faire plier ! tempêta Drón.

— Les Pénitentiels n'ont rien de divin et sont même tristement humains.

— Vous blasphémez ! Ils représentent le coeur de la foi !

— Apparemment, nous n'avons pas la même définition de la religion.

— Le Christ est venu sur terre pour accomplir la loi éternelle à laquelle les gens seront contraints d'obéir, grinça Drón.

— Cette loi mosaïque n'a rien à voir avec vos Pénitentiels, qui ont été inventés pour infliger des souffrances à l'humanité. Le Christ a proclamé les dix commandements, mais il a laissé les applications quotidiennes de la loi aux hommes. N'a-t-il pas confié à son peuple l'organisation des rituels de la purification, de la consommation de la nourriture, ou même le choix du jour du shabbat ? Réfléchissez bien avant de me citer les paroles du Christ. Si les Écritures nous enseignent quelque chose, c'est que les principes de pureté et d'obéissance ne doivent pas être appliqués à la lettre, mais doivent guider notre esprit. Le Christ se préoccupait de la pureté de l'âme, de l'éthique comme principe de vérité. Il rejetait les règlements vides de sens. À Cill Ria, vous vous êtes concentrés sur la punition de la transgression en oubliant l'exercice de la charité, qui est un des piliers de la vraie foi.

Frère Drón, qui pour la première fois voyait Fidelma laisser libre cours à ses émotions, en fut si impressionné qu'il ne trouva rien à répondre.

Avant de quitter la pièce, Fidelma se retourna vers lui.

— Paul ne parle-t-il pas de la loi écrite sur le coeur ? Je préfère mille fois un païen avec une conscience morale plutôt qu'un homme

qui joue la comédie de la vertu. Plus vite vos principes dévoyés seront éliminés, Drón, mieux nous nous porterons dans ce monde.

Fidelma et Eadulf gagnèrent en silence la chambre où soeur Marga était détenue.

Enda, qui se tenait devant sa porte, s'écarta à leur approche et ce fut Muirgen qui ouvrit.

— Soeur Marga a fait sa toilette et s'est habillée, lady.

— Très bien. Vous vous êtes assurée qu'elle ne manquait de rien ?

— J'ai exécuté vos ordres à la lettre.

— Alors je ne vous retiendrai pas plus longtemps, vous pouvez retourner auprès d'Alchú.

Muirgen s'éclipsa, Fidelma et Eadulf entrèrent et se retrouvèrent face à soeur Marga qui se leva en vacillant.

— Je ne retournerai pas à Cill Ria, déclara-t-elle avec violence.

— Personne ne vous y forcera, asseyez-vous, dit Fidelma avec un sourire.

Puis elle renifla.

— Ça sent très bon.

— Je viens de me baigner et votre servante s'est montrée très aimable.

— Vous a-t-elle proposé le *sléic* et les parfums que nos apothicaires nous fournissent ?

— J'ai ma propre eau de toilette, que j'emporte toujours avec moi dans mon *cíorbholg*.

— Un excellent choix. Eadulf m'a dit que vous aviez été choquée d'apprendre l'attaque dont Fergus Fanat avait été l'objet...

Le visage de Marga se figea.

— Je ne l'ai pas agressé.

— La vie est décidément pleine de coïncidences, fit observer Fidelma avec un soupir. Quand les événements se recourent, nous sommes persuadés que le destin les a ainsi ordonnés et nous leur prêtons une finalité. Or les événements fortuits sont plus courants qu'on ne l'imagine.

Soeur Marga la regardait avec attention, hésitant sur le sens à donner à ce discours. Puis elle revint à ses préoccupations.

— Puisque vous m'avez ramenée ici de force, j'exige d'être protégée de frère Drón. Vous me devez le sanctuaire. Et je refuse de retourner à l'abbaye de Cill Ria.

— Fergus Fanat vous a offert son soutien, fit remarquer Fidelma. Or il semblerait que vous l'ayez refusé.

La jeune femme s'empourpra.

— Je faisais confiance à Fergus, mais lui se méfiait de moi. Et aujourd'hui, il m'est impossible de revenir en arrière. Quand il m'a dit qu'il m'avait vue sortir de la chambre d'Ultán cette nuit-là, je lui ai

expliqué qu'Ultán m'avait convoquée pour les raisons que l'on sait. J'ai également précisé que j'étais étrangère à sa mort. Naturellement, je suis désolée que Fergus ait été attaqué et je suis heureuse qu'il se soit rétabli. Muirgen m'a mise au courant. Je croyais l'aimer, mais il a prouvé qu'il me connaissait mal et me soupçonnait d'actes fort blâmables dont je suis innocente. Il a même soutenu...

— Que vous étiez coupable de meurtre, dit Fidelma d'un air compatissant. L'aveuglement d'un amant déforme sa vision. Il lui est facile de passer de l'amour à la jalousie, qui n'est pas bonne conseillère.

Soeur Marga ne l'écoutait pas vraiment.

— Frère Drón me terrorise, insista-t-elle. Je me tuerai plutôt que de retourner à Cill Ria.

— Inutile de vous tourmenter à ce sujet. Personne, je vous en donne ma parole, ne vous forcera à retourner à Cill Ria. Quant à nous, nous nous retrouverons sous peu.

Fidelma sortit de la pièce, suivie d'un Eadulf aussi perplexe que soeur Marga.

— As-tu appris quelque chose ? s'enquit-il.

— Oh, oui ! Et maintenant, allons fouiller ce coffre trouvé dans la chambre d'Ultán. J'ai l'impression que quelque chose nous a échappé.

— La malle ne contenait que des vêtements et les comptes rendus des démarches d'Ultán auprès des abbayes au nom d'Ard Macha... bref, un tas de papiers.

— Justement. Une fois que je les aurai examinés, il ne nous restera plus qu'à entamer notre partie de *brandubh*.

Eadulf, qui n'avait pas assisté à sa discussion avec l'abbé Laisran, fronça les sourcils tandis qu'elle lui prenait le bras en riant.

— La grande salle sera le tableau de *brandubh* qui nous permettra d'isoler la pièce centrale. C'est-à-dire le meurtrier.

CHAPITRE XX

La grand-salle du château était à moitié vide. Il avait été décidé que seuls les invités les plus illustres et ceux directement impliqués dans les meurtres de l'abbé Ultán et de Muirchertach Nár assisteraient au jugement. Il y avait là les rois, les nobles, les brehons et les prélats de haut rang. Et aussi les princes et les chefs des Eóghanacht, des Déisi et des Uí Fidgente. Barrán, le chef brehon des cinq royaumes, avait pris place sur l'estrade, à côté du haut roi Sechnassach, à sa gauche, et de Colgú, à sa droite. Le brehon Ninnid, pâle et silencieux, s'était assis derrière le roi Fianamail de Laigin, parmi les seigneurs et autres dignitaires. Fidelma et Eadulf étaient placés devant les juges, mais décalés sur la droite. En tant que commandant de la garde, Caol était également présent et il avait posté ses hommes en divers points stratégiques.

Frère Drón et soeur Sétach étaient surveillés par des gardes. Quant à Marga, elle avait rejoint les témoins : Aíbnat, l'abbé Augaire, Dúnchad Muirisci, Rónán le pisteur, Della, Berrihert et ses deux frères, le brehon Baithen et frère Conchobhar.

Sur un signe du brehon Barrán, l'intendant de Colgú s'avança et se tourna vers l'assemblée. Il frappa par trois fois le sol du bâton de sa fonction et Barrán se tourna vers Fidelma.

— Êtes-vous prête à exposer les faits ?

— Je le suis, répondit Fidelma en se levant de son siège.

— Nous vous écoutons.

— Deux hommes ont été assassinés : l'abbé Ultán de Cill Ria, émissaire du *comarb* de saint Patrick, et le roi Muirchertach Nár du Connacht...

— Je proteste !

Ninnid s'était levé et même Barrán ne put dissimuler sa surprise.

— Pour quel motif ? demanda-t-il.

— L'honorable *dálaigh* présente l'assassinat d'Ultán, un abbé, comme ayant la préséance sur celui d'un roi.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Je présente ces meurtres dans l'ordre chronologique dans lequel ils se sont produits, non en fonction du rang des victimes !

Le brehon Barrán comprit que Ninnid, après avoir été sermonné

et puni pour avoir fait relâcher Drón, essayait maintenant de se faire valoir auprès de son souverain en soulevant des points de droit sans intérêt.

— Je ne tolérerai pas d'interruptions futiles des débats, lança-t-il d'un ton sec.

Penaud, Ninnid se rassit.

— En ce qui concerne Muirchertach Nár, reprit Fidelma, je regrette d'avoir à juger un homme qui est décédé, mais c'est indispensable si on veut comprendre ce qui a causé sa perte. Tout le monde ici avait des raisons d'en vouloir à l'abbé Ultán, même ses plus proches collaborateurs... eux surtout. Cet homme détestable prétendait avoir été converti à la foi, tout comme Paul de Tarse arrêté par une lumière aveuglante sur la route de Damas. Mais je suis convaincue que cette conversion n'était qu'une mascarade. Pour se frayer un chemin jusqu'au pouvoir, il a utilisé le jugement de la mer, auquel il avait été condamné en tant que criminel endurci. Il s'est montré persuasif. Le *comarb* du bienheureux Patrick en a même fait son émissaire pour convaincre les abbés et les évêques des cinq royaumes qu'Ard Macha devait être le siège épiscopal de la foi sur ces terres.

Elle chercha du regard l'abbé Ségdæ, assis près de son intendant, frère Madagan.

— Le *comarb* du bienheureux Ailbe avait raison de redouter l'arrogance de l'abbé Ultán quand il se présenta à l'abbaye d'Imleach. Ultán n'épargna pas sa peine pour que Ségdæ se soumette à Ard Macha. Et Ségdæ n'était pas le seul à se méfier de cet étrange messenger, de nombreuses abbayes et églises des cinq royaumes avaient déjà résisté aux discours emportés et menaçants de l'abbé Ultán.

La haine qu'il avait partout suscitée fut la cause de sa mort. Muirchertach Nár avait de bonnes raisons de détester l'abbé de Cill Ria. L'auraient-elles poussé à commettre l'irréparable ? Certains le pensent. Puis Muirchertach fut assassiné à son tour. Là aussi, il s'agissait d'un acte de vengeance, et les deux meurtres étaient liés. Peut-on en déduire que Muirchertach, après avoir assassiné son ennemi juré, fut transpercé d'une lance par un fidèle d'Ultán ?

Fidelma marqua une pause et dirigea son regard vers Berrihert et ses frères.

— Il y avait bien une personne qui était venue à Cashel dans l'intention de tuer non seulement l'abbé, mais aussi frère Drón, et elle ne s'en était pas cachée. Je veux parler du guerrier saxon Ordwulf.

Frère Berrihert sauta sur ses pieds.

— Je proteste. Mon père étant mort, il ne peut plus se défendre et je répondrai donc à sa place. J'admets qu'il a tenté de tuer cette fripouille de Drón, mais il m'a affirmé qu'il n'était pour rien dans le

meurtre d'Ultán. S'il avait exécuté son projet, il s'en serait vanté comme d'un acte de bravoure. Des personnes comme Ultán et Drón ne devraient pas être autorisées à chercher refuge dans la religion chrétienne. Mon père, mes frères et moi nous sommes réjouis de la mort d'Ultán. Mais nous ne sommes pour rien dans son assassinat.

Frère Berrihert se rassit et Fidelma continua comme si de rien n'était.

— Ultán et Drón s'étaient rendus sur Inis Bó Finne pour visiter la communauté de Colmán, l'ancien abbé de Lindisfarne. Après le concile de Whitby, il avait amené sur cette île isolée les moines qui partageaient ses croyances. Ultán exigea que Colmán, un homme respecté pour sa fidélité à l'église de Colomba, fasse allégeance à Ard Macha. Colmán le renvoya. Mais alors qu'Ultán quittait l'île, il vit la femme d'Ordwulf, mère de Berrihert, Pecanum et Naovan ici présents, faisant des offrandes aux dieux païens auxquels elle était demeurée fidèle avec son époux. Ultán a fait fouetter à mort cette vieille femme. Suivant les enseignements de la nouvelle foi, les fils d'Ordwulf tentèrent de lui pardonner et partirent pour le Sud avec leur père. Mais quand le guerrier Ordwulf apprit qu'Ultán et Drón se trouvaient à Cashel, il ne put résister à l'appel de la vengeance.

— Il n'a rien fait ! s'écria Berrihert.

— Il n'a pas eu l'occasion de réaliser son projet, car la forteresse est fermée pendant la nuit et quand il y pénétra au petit matin le crime avait déjà été commis. J'ai pour cela le témoignage d'Eadulf. Cependant, il a bien cherché à assassiner Drón. Il l'a attiré dans un endroit isolé, non loin d'ici, mais au dernier moment les forces lui ont manqué et il s'est effondré, victime d'un malaise fatal. Et comme vous pouvez le constater, Drón est toujours en vie...

Elle désigna celui-ci, encadré par les guerriers Dego et Enda.

— ... tandis que le vieil Ordwulf festoie maintenant avec ses dieux. Je l'aurais de toute façon éliminé de la liste des suspects, car les deux meurtres qui nous intéressent sont liés. Et quand Muirchertach Nár a été tué, Ordwulf attendait en vain Drón à la source de Patrick, dans la direction opposée. C'était la première fois qu'il essayait de piéger Drón, qui avait préféré tenter de retrouver soeur Marga à la chasse.

— Et ses fils, dit le brehon Barrán qui commençait à s'impatienter, n'ont-ils pas eu l'opportunité de venger leur mère ?

— Ils ne s'intéressaient qu'à Ultán et Drón, non à Muirchertach Nár. Quel motif auraient-ils eu de tuer le roi ? Revenons à frère Drón, car ce sont ses allées et venues la nuit de la mort d'Ultán qui nous intéressent.

Blathmac se leva.

— Et s'il avait tué Ultán pour prendre sa place ? Il est ambitieux

et cela expliquerait tout.

— Vous avez tout calculé pour sauver vos consciences ! hurla Drón maintenu immobile par Dego et Enda. Je refuse d'être jugé par vous, car en tant que religieux je ne réponds de mes actes que devant Dieu ! Je récusé cette cour.

— Libre à vous, mais vous serez contraint d'observer nos règles et de respecter nos lois, gronda le chef brehon.

— Les rois et ceux qui leur sont soumis feraient bien de prendre garde ! Le monde est gouverné par les prêtres et les monarques, mais les prêtres ont la préséance sur les souverains. Devant le tribunal de Dieu, c'est le prêtre qui intercède pour le roi. Prenez garde de me juger de crainte que je ne vous juge !

Il se tourna vers Fidelma, le visage déformé par la colère et le fanatisme.

— Et toi, femme, les jours de ta suprématie sur les hommes sont comptés. Souviens-toi de Timothée et de Titus. « Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle garde le silence⁽⁶⁾. » C'est dans les Écritures !

— Oserai-je vous conseiller de revenir au texte original et de corriger votre traduction ? dit Fidelma. Le mot *epitrepsecin*, qui signifie « ne pas permettre », est utilisé pour une autorisation donnée dans un contexte précis. En réalité, il faut comprendre que Timothée ne permet pas aux femmes d'enseigner tant qu'elles n'ont pas étudié et appris en silence.

Drón la fixa d'un air furibond.

— Vous niez ce que notre bien-aimé apôtre Paul a écrit aux Corinthiens ? « Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission, selon que la Loi même le dit. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée⁽⁷⁾. »

Fidelma secoua la tête.

— Je ne parviens pas à croire qu'ils aient des érudits aussi peu compétents à Rome. À l'évidence, ils n'ont pas saisi les nuances de ces textes. À moins que les traducteurs ne soient effrayés par les femmes ? Peut-être ces erreurs ne sont-elles qu'un moyen facile de leur refuser le rôle qui leur revient de droit ? Ce qui autrefois était considéré comme des pratiques normales est maintenant condamné – les femmes ne peuvent plus être ordonnées prêtres et célébrer le divin office. Nous prônons une religion de l'amour et nous tolérerions qu'un sexe domine l'autre ? La faute en incombe-t-elle à la religion ou aux hommes remplis de préjugés qui cherchent à protéger leur autorité ?

Ces paroles furent accueillies par un grand silence. Même Eadulf n'avait jamais entendu Fidelma exprimer ses pensées de façon aussi

directe.

— Seul l'homme, grâce à sa ressemblance naturelle avec le Christ, peut exprimer le rôle sacramentel du Christ dans l'eucharistie ! s'écria Drón.

— Un argument bien faible, une insulte aux femmes qui ont travaillé à répandre la foi et sont maintenant réduites en servitude, et doivent laver les pieds des hommes, ironisa Fidelma. Dieu merci, dans les cinq royaumes, nous avons su garder l'essentiel de nos libertés.

— Fidelma, intervint le brehon Barrán, aussi passionnant que soit ce débat théologique, je vous demanderai de revenir à ce procès. Accusez-vous frère Drón ?

— Non, il est innocent des meurtres d'Ultán et de Muirchertach. Mais en appréhendant la théologie telle qu'il la conçoit, nous serons en mesure d'élucider un des mystères entourant leur mort. Pourquoi, à votre avis, alors que Drón était convaincu que c'était soeur Marga qui avait assassiné Ultán, désirait-il la ramener de force à Cill Ria ?

— J'ignorais qu'il croyait soeur Marga coupable de ce meurtre, s'étonna Barrán.

— Drón a vu Marga sortir de la chambre d'Ultán et cela juste avant qu'il ne s'y rende lui-même pour trouver Ultán baignant dans son sang. Un instant plus tard, Muirchertach Nár était surpris sortant de cette même chambre. Drón détenait la preuve que le roi du Connacht n'avait pas tué l'abbé, mais il l'a gardée pour lui.

— Pour vous, l'auteur du meurtre serait donc soeur Marga ?

Fergus Fanat, qui se tenait non loin de Blathmac, poussa une exclamation étouffée et porta la main à son bandage. Quant à Marga, pâle et les traits tirés, elle ne réagit pas.

— Fergus Fanat a également vu Marga sortir de la chambre d'Ultán et en est venu aux mêmes conclusions que Drón. Marga avait d'excellentes raisons de haïr Ultán. Elle s'était rendue à Cill Ria pour y travailler comme scribe et alors qu'elle était en visite à Ard Stratha, elle y rencontra Fergus dont elle tomba amoureuse. Quand elle demanda à quitter la communauté, l'abbé Ultán s'y opposa. Il convoitait cette séduisante jeune femme qu'il désirait mettre dans son lit et il la força à satisfaire ses exigences sexuelles. Je vous laisse deviner quels moyens il employa pour parvenir à ses fins. Humiliée, soeur Marga rompit toute relation avec Fergus car elle se sentait déshonorée.

Elle était venue ici afin de tenter d'échapper aux griffes d'Ultán. La nuit de sa mort, il l'avait fait venir dans sa chambre et elle n'avait d'autre choix que d'obéir. Quand Fergus Fanat et Drón la virent quitter les appartements d'Ultán, ce dernier était encore en vie. Marga n'apprit sa mort que le lendemain matin. Plus tard dans la journée, elle retrouva Fergus Fanat mais lorsqu'elle essaya de s'expliquer avec

lui, il se déroba et elle en déduisit qu'il la rejetait. Quand elle se rendit à la chasse au sanglier, c'était pour rejoindre Laigin, afin d'échapper à Drón et à son acolyte, soeur Sétach, à qui je reviendrai dans un instant.

À la chasse, elle tomba sur Fergus Fanat, qui lui jura qu'il était toujours amoureux d'elle. Elle lui raconta ce qui s'était passé, mais Fergus préféra croire qu'elle était coupable du meurtre d'Ultán et il réagira de même lorsqu'il apprendra celui de Muirchertach.

— Pour quelle raison aurait-elle tué Muirchertach ? demanda le brehon Barrán.

— Fergus Fanat pensait que Muirchertach, l'ayant vue quitter la chambre d'Ultán, avait exercé des pressions sur elle dans l'intention de nuire à Cill Ria. Marga aurait tué Muirchertach pour le réduire au silence.

— J'ai essayé de la protéger d'elle-même ! s'écria Fergus.

— Malgré les sentiments qu'elle lui inspirait, Fergus n'avait donc pas confiance en Marga et il lui annonça qu'il allait trouver Blathmac. Il voulait révéler la culpabilité de la jeune femme au roi et lui demander de la protéger par égard pour lui. Fergus Fanat a une vocation de martyr ! Imaginez-vous ce qu'a ressenti Marga devant une telle déclaration ? Cet homme proclamait son amour pour elle, mais ne croyait pas à son innocence !

Fergus Fanat se leva.

— Vous savez très bien que c'est elle ! hurla-t-il. Et quand j'ai voulu aller trouver Blathmac, on m'a attaqué alors que j'arrivais devant sa porte. Marga s'est avancée derrière moi et m'a agressé pour tenter de me réduire au silence ! Puis elle s'est enfuie de la forteresse.

— Ce n'est pas vrai, répondit calmement Fidelma. Dans le couloir, vous êtes passé devant une alcôve déserte. Puis vous avez été frappé à la tête. Votre assaillant se cachait sur la saillie extérieure à la fenêtre. Vous avez d'ailleurs reconnu que vous ne l'aviez pas vu.

— Je vous ai dit que j'avais entendu le froissement de ses vêtements et j'ai identifié le parfum de Marga.

— Vous m'avez affirmé qu'il s'agissait d'une odeur de lavande.

Elle prit un flacon qu'elle sortit de son *cíorbholg* et le tendit à Caol.

— Pouvez-vous faire respirer cette fiole à Fergus Fanat ?

Fergus la renifla à contrecœur.

— Est-ce la fragrance que vous avez perçue ?

— Non.

— Il s'agit pourtant du parfum, à base de chèvrefeuille, qu'utilise toujours Marga. Je crains que vous ne sachiez distinguer correctement les odeurs, Fergus Fanat.

— Je connais très bien celle de Marga.

— C'est soeur Sétach qui use de la lavande pour des raisons médicinales. Elle a des difficultés à s'endormir et cette plante est un moyen de se détendre avant de trouver le sommeil. Frère Conchobhar vous le confirmera. Soeur Sétach cherchait par tous les moyens à ramener Marga à Cill Ria.

— Pourquoi donc ? s'enquit le brehon Barrán.

— Quand j'ai posé cette question à frère Drón, il a avancé que c'était pour la punir selon les lois des Pénitentiels, infiniment plus sévères que les nôtres. Si Fergus Fanat déclarait à Blathmac que Marga était coupable des meurtres, il faisait échouer leurs plans.

Marga était tellement contrariée qu'elle raconta à Sétach ce que Fergus s'apprêtait à accomplir. Puis elle s'échappa de la forteresse et Sétach s'empessa de rapporter cette conversation à Drón, qui partit à sa recherche. Mais il fut distrait de son but par Ordwulf qui lui avait tendu un piège. Sétach se chargea donc d'empêcher Fergus de s'entretenir avec Blathmac. Puis Fergus, égaré par la passion, accusa par erreur Marga.

— Voilà un écheveau bien embrouillé, se plaignit le brehon Barrán. Et quand vous affirmez que frère Drón désirait ramener Marga à Cill Ria pour la soumettre à des châtiments plus sévères, cela me semble un argument insuffisant.

— Il ne me satisfaisait pas davantage que vous. Mais il a bien failli me détourner du vrai meurtrier.

— Expliquez-vous.

Fidelma se tourna vers soeur Sétach qui sanglotait sans bruit.

— Eadulf m'a involontairement mise sur la voie. Drón avait exigé de soeur Sétach qu'elle se rende dans la chambre d'Ultán afin d'y récupérer quelque objet précieux. Quand, avec Eadulf, nous l'avons surprise dans cette pièce interdite à toute personne étrangère à l'enquête, elle déclara qu'elle tentait de récupérer les affaires personnelles de l'abbé, qui ne manqueraient pas de devenir des reliques très recherchées à Cill Ria. En réalité, elle voulait rapporter les documents de la malle à son maître. Il s'agissait des comptes rendus des démarches entreprises par Ultán, visant à convaincre les chefs religieux des cinq royaumes de reconnaître la primauté d'Ard Macha sur les autres abbayes.

Poussant un grognement de dépit, frère Drón s'était tassé sur sa chaise.

— Parmi ces documents se trouvait une copie d'un ouvrage latin – le *Liber Angeli*. Il conte l'apparition d'un ange au bienheureux Patrick, annonçant qu'Ard Macha devait exercer l'autorité suprême sur les églises et les monastères des cinq royaumes. Ce livre était utilisé pour persuader certains des abbés et des évêques de reconnaître le bien-fondé des prétentions d'Ard Macha.

Fidelma s'adressa à l'abbé Ségdæ d'Imleach.

— Dites au brehon Barrán ce que vous m'avez rapporté avant que nous ne pénétrions dans cette salle.

L'abbé Ségdæ se leva.

— Ultán et Drón, quand ils se présentèrent à Imleach, tentèrent d'utiliser le *Liber Angeli* pour me persuader de me soumettre à Ard Macha. Or, quelques années auparavant, je m'étais rendu en pèlerinage à Ard Macha où ce livre était alors inconnu. Avec mon intendant, frère Madagan, nous refusâmes de nous laisser influencer par cet ouvrage des plus douteux.

— Et avec raison. La preuve qu'il s'agissait d'un faux se trouvait dans la malle de l'abbé que Drón souhaitait récupérer avec tant d'insistance. Ce prétendu livre miraculeux n'est qu'un assemblage de réclamations d'un certain nombre de prélats du Nord. Le scribe qui, sous l'autorité d'Ultán, avait été forcé de compiler ces histoires n'était autre que soeur Marga.

Barrán se tourna vers la jeune religieuse.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il d'un ton sévère.

— J'ai écrit sous la dictée, avoua-t-elle. J'ignorais qu'il s'agissait de mensonges, car on m'avait persuadée que je consignais les récits d'anciennes traditions.

— Maintenant nous comprenons mieux l'enjeu considérable que représentait le *Liber Angeli*. Je suggère que Blathmac conduise Drón et Sétach à Ard Macha, où je le charge de découvrir, avec l'aide de son brehon, si l'abbé d'Ard Macha était informé de cette imposture.

Quand on eut emmené frère Drón et soeur Sétach, Barrán, perplexe, se tourna vers Fidelma.

— Cela ne résout point les meurtres d'Ultán et de Muirchertach. À moins que...

Il jeta un regard suspicieux à Dúnchad Muirisci.

— Vous nous avez menés sur un chemin tortueux, Fidelma, et il semblerait que tous les suspects aient été éliminés sauf un.

Dúnchad Muirisci se leva d'un bond.

— Si vous voulez parler du *tanist* du Connacht, intervint Fidelma, le fer brisé de son cheval semblait un indice irréfutable. Mais son histoire comportait tellement de lacunes qu'elle était nécessairement vraie. S'il avait menti, il se serait montré plus habile. Lorsqu'un sanglier a chargé Dúnchad, sa monture est partie au galop, ce qui l'a désarçonné. Et c'est Muirchertach et son meurtrier qui ont trouvé le cheval. Après que l'assassin eut tué Muirchertach, il entendit Dúnchad appeler à l'aide dans les bois. Il monta le cheval de Dúnchad, tirant le sien et celui de Muirchertach par la bride. Puis il laissa le cheval de Dúnchad attaché à des buissons et relâcha celui de Muirchertach. Enfin il rejoignit la chasse sur sa propre monture. Quant à Dúnchad, il

finit par rattraper son étalon, celui avec le fer brisé, et rentra à Cashel. Tout comme le meurtrier.

Barrán fronça les sourcils.

— Si tout le monde est innocent, dites-moi donc où se dissimule le meurtrier, Fidelma. Personnellement, je suis perdu.

Fidelma lui sourit.

— Quelle est la personne qui désirait se venger à la fois d'Ultán et de Muirchertach Nár ? Quel crime ces deux-là partageaient-ils ?

Elle pivota sur ses talons.

— Peut-être l'abbé Augaire aimerait-il répondre à cette question ?

L'abbé Augaire changea de visage. Fidelma le tenait sous le feu de son regard, qui avait viré du vert au gris-bleu. Augaire y lut une détermination implacable. Il comprit que Fidelma ne jouait pas aux devinettes, mais avait déjà tout découvert. Résigné, il se renversa sur sa chaise.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-il d'un ton faussement bienveillant.

— La motivation est claire, quant aux moyens que vous avez employés, ils me sont apparus quand nous avons évoqué le fait que frère Drón aurait pu se dissimuler dans l'alcôve. Vous m'avez dit que vous ne l'y aviez pas vu. Quand il fut mentionné qu'il aurait très bien pu se tenir sur la saillie qui passe sous la fenêtre des appartements d'Ultán, vous avez déclaré : « Je ne pense pas que frère Drón soit le genre à prendre de tels risques. Il y a là plusieurs blocs de pierre sur le point de se desceller. » Comment l'auriez-vous su si vous ne l'aviez pas vérifié vous-même ?

L'abbé Augaire tressaillit.

— La nuit de la mort d'Ultán, vous jouiez au *brandubh* avec Dúnchad Muirisci, poursuivit Fidelma. Vous avez quitté Dúnchad vers minuit. Dans le couloir, vous avez entendu la porte d'Ultán s'ouvrir et Marga est apparue. Elle est retournée dans sa chambre sans remarquer votre présence. Pourquoi ne vous a-t-elle pas vu quand elle a tourné dans le couloir ? Nous savons que Drón et Fergus étaient dans la partie du corridor où se trouvait la porte d'Ultán. Donc vous étiez dans celle que devait emprunter Marga. La réponse, c'est que vous vous êtes dissimulé dans l'alcôve pour la laisser passer. C'est alors que vous avez remarqué que la saillie courait jusqu'à la fenêtre d'Ultán. Sachant qu'il était seul, vous avez décidé de passer à l'acte. Vous avez longé le mur, puis pénétré dans sa chambre. Là, vous l'avez poignardé sauvagement, car grande était la haine qu'il vous inspirait. Puis vous êtes revenu à votre point de départ par le même chemin.

L'abbé Augaire ne fit aucun commentaire.

— À peine aviez-vous quitté la chambre d'Ultán que frère Drón vous y succédait. Ayant vu Marga quitter la pièce, il en conclut qu'elle

avait tué l'abbé. Drón nous a raconté qu'il avait attendu un peu avant de rejoindre Ultán, de crainte de l'embarrasser. Heureusement pour vous, Augaire, qui avez sans le savoir profité de cette pause pour mettre votre projet à exécution. Drón voulut courir après Marga mais il glissa et tomba sur le sol, juste devant la porte de Dúinchad. Drón était bien décidé à accuser Marga, puis il réfléchit et décida d'attendre de crainte que Marga ne trahisse les secrets d'Ard Macha. Il retourna donc dans sa chambre et réalisa alors qu'il avait oublié de prendre les documents d'Ultán... et le *Liber Angeli*, que Marga avait calligraphié sous la dictée.

Pendant ce temps, Muirchertach Nár s'était mis en tête de parler à Ultán. Quand il découvrit son cadavre, il s'enfuit, sans savoir qu'il avait été repéré par Caol et le brehon Baithen, aussitôt convaincus qu'il était le meurtrier.

L'abbé Augaire n'avait toujours pas réagi.

— Vous étiez persuadé d'avoir commis le crime parfait, poursuivit Fidelma. Votre premier ennemi était mort et le second accusé de meurtre. Quand vous avez appris que je défendrais Muirchertach Nár, vous n'avez pas manqué de m'informer de sa haine contre Ultán. Cependant, vous avez tout de suite compris que je travaillais à l'innocenter et que je risquais fort de parvenir à mes fins. Vous avez donc décidé de ne rien laisser au hasard.

La chasse au sanglier présentait le cadre idéal, surtout après la dispersion des participants. Sans qu'il s'en doute, vous suiviez Muirchertach comme son ombre. Quand il se retrouva seul dans un endroit isolé, vous vous êtes arrangé pour venir à sa rencontre. Là, vous l'avez persuadé de mettre pied à terre sous un prétexte quelconque et, par un habile stratagème, vous vous êtes emparé de sa *bir*. L'arme du crime.

Une fois de plus, les circonstances ont joué en votre faveur. Le cheval de Dúinchad, privé de son cavalier, était une opportunité en or. Vous m'aviez dit que votre père était un chasseur et un pisteur. Donc vous saviez comment laisser une fausse piste et vous avez monté le cheval de Dúinchad, emmenant celui de Muirchertach avec vous. Puis vous avez parcouru une courte distance sur un sol pierreux, attaché le cheval de Dúinchad à des buissons et chassé le cheval baie de Muirchertach. Ce fut Drón qui le trouva. Vous êtes alors monté sur votre propre cheval et, en vous éloignant, votre chemin a croisé celui de lady Aífnat. Alors que vous rentriez à Cashel avec elle, vous avez par hasard croisé Eadulf et Gormán. Je parierais qu'en cet instant vous étiez d'excellente humeur.

Maintenant, l'abbé Augaire souriait tandis que Barrán, désorienté, se penchait vers lui.

— Excusez-moi, mais je ne comprends rien à vos motivations.

— Voulez-vous que je continue ? intervint Fidelma.

L'abbé haussa les épaules.

— Très bien. Augaire voulait venger la poétesse Searc.

— Mais Augaire ne la connaissait pas ! s'écria Dúnochad Muirisci. Il a seulement été le témoin de sa mort ! C'est pour cette raison qu'il a rencontré Muirchertach. Ce qui lui a valu d'être désigné comme l'émissaire chargé d'exiger des compensations d'Ultán.

— Augaire était membre d'une petite communauté religieuse près de Rinn Carna dans le Connacht, reprit Fidelma. Un beau jour, alors qu'il était en train de pêcher, il vit cette jeune femme égarée se jeter du haut d'un rocher. Il s'agissait d'un suicide...

— Auquel elle avait été contrainte ! s'exclama l'abbé Augaire qui prenait la parole pour la première fois.

— Exactement. Searc était éperdument éprise d'un jeune religieux de Cill Ria. Ultán contraria cette relation en envoyant sur le continent le jeune Senach, qui fut tué ou capturé au cours de la traversée. Searc était folle de chagrin.

— Certes, dit Barrán. Mais en quoi cela concernait-il Muirchertach Nár ? Searc était la soeur de son épouse et il avait entrepris des démarches pour obtenir des compensations pour sa perte.

— Muirchertach Nár avait une réputation de coureur de jupons. Aíbnat était informée des frasques de son mari, qu'elle n'estimait guère, je le tiens de Dúnochad Muirisci. Des histoires sur les scandales de la cour avaient même atteint les oreilles de l'abbé Laisran, à Durrow. Je m'étonne donc qu'Augaire ne m'en ait pas soufflé mot, lui qui avait pris soin de me peindre un portrait très noir de Muirchertach afin de me persuader de sa culpabilité dans le meurtre d'Ultán.

En réalité, Searc, bouleversée par la perte qu'elle venait de subir, était allée chercher refuge dans la forteresse de Muirchertach. Mais elle n'était pas plus tôt arrivée à Durlas qu'il entreprit de la séduire. Ne parvenant pas à ses fins, il viola cette pauvre jeune femme. Accablée par la honte et les violences dont elle avait été l'objet, Searc se jeta du haut d'une falaise : c'est Muirchertach qui a causé le suicide de Searc. Mais Augaire était bien trop amoureux d'elle pour souiller son honneur en révélant la vérité.

Barrán se renversa sur son siège.

— Comment cela ? Il a été reconnu qu'Augaire ne connaissait même pas cette jeune femme !

— Il s'est épris d'une image, répliqua Fidelma avec tristesse. Il est difficile d'expliquer ce qui suscite le sentiment amoureux chez un être humain. Augaire a vu Searc une seule fois dans sa vie et quand il l'a prise dans ses bras, elle n'était plus qu'un cadavre. Mais il ne pouvait l'effacer de son esprit, c'était devenu une obsession. Ayant percé le

mystère de son identité, il se jura de découvrir les raisons de son suicide. La part qu'y avait jouée Ultán était assez claire, mais quand il eut vent de la mauvaise réputation de Muirchertach Nár...

— C'est moi qui l'ai éclairé, lança soudain Aíbnat d'une voix claire. Avant que nous nous mettions en route pour Cashel, j'ai tout raconté à Augaire. Une nuit, alors qu'il était très en colère contre moi, mon mari s'est vanté des outrages qu'il avait fait subir à ma soeur. Je l'ai aussitôt rapporté à Augaire, sachant que l'abbé lui ferait payer cette infamie.

Fidelma ouvrit les mains et les tendit en direction de Barrán.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter. Si ce n'est que mes soupçons se sont portés sur Augaire parce qu'il n'a pu s'empêcher de laisser un indice sur chacune de ses victimes. Pour signer sa vengeance.

— Je sens que quelque chose nous a encore échappé, soupira le brehon Barrán. De quoi s'agit-il ?

— Des strophes d'un poème d'amour écrit par Searc.

Barrán se tourna alors vers Augaire.

— Plaidez-vous coupable ? Vous pouvez vous faire assister par un *dálaigh* si vous le désirez.

Augaire secoua la tête.

— Vous n'avez vraiment rien à dire pour votre défense ? le pressa le chef brehon.

Seul le silence lui répondit. Il ordonna alors à Caol d'emmener l'accusé dans une pièce bien gardée jusqu'à ce qu'il puisse s'entretenir avec lui et lui expliquer ses droits. Alors qu'Augaire passait près de Fidelma, il lui sourit.

— Muirchertach Nár s'était imaginé qu'il avait acheté mon silence en m'offrant l'abbaye de Conga, dit-il d'une voix sourde. J'avais accepté pour gagner du temps, mais je méditais ma vengeance et, quand l'occasion s'est présentée, je n'ai pas hésité. Je n'ai aucun regret.

Colgú était affalé dans un fauteuil auprès du feu et fixait sa soeur par-dessus un gobelet de vin chaud avec un sourire amusé.

— Comment te débrouilles-tu, Fidelma, pour pénétrer dans les arcanes des esprits torturés, au-delà des mensonges et des illusions ?

Elle se mit à rire.

— Et c'est un excellent joueur de *brandubh* comme toi qui me pose la question ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Mes enquêtes et ce jeu obéissent pourtant aux mêmes principes. Les deux nécessitent une grande agilité d'esprit. Tu identifies le problème, tu rassembles les informations et tu les analyses. Cependant, le fait que tout le monde détestait Ultán ne m'a pas facilité les choses. J'étais comme éblouie.

— Et ensuite ?

— Quand Muirchertach a été assassiné, j'ai commencé à y voir plus clair. Dommage que je n'aie pas élucidé le premier meurtre avant que ne survienne le second. Et puis frère Drón et ses intrigues n'ont cessé de brouiller les pistes. J'ai d'abord cru que c'était lui qui avait trompé tout le monde avec ce symbole païen de la plume de corbeau sur l'oreiller de Muirchertach. Mais c'était Augaire qui tentait d'égarer le roi.

— Tu sais sans doute qu'Augaire s'est échappé ?

— Oui.

— On pense qu'il se dirige vers le port d'Ard Mór.

— Où il prendra un bateau pour la Gaule ou l'Ibérie, et rejoindra une communauté religieuse. Personnellement, cela ne me dérange pas.

— Je parierais que Dúinchad Muirisci n'est pas fâché lui non plus, car Augaire aurait été encombrant. Des dissensions se font déjà jour entre les Uí Fiachracha, auxquels Dúinchad appartient, et les Uí Briúin Aí de lady Aíbnat. Ils se disputent le trône du Connacht. Et à part ça, j'ai remarqué que ton amie Della s'occupait beaucoup de soeur Marga.

Fidelma hochla la tête.

— Je suis désolée pour soeur Marga, qui a beaucoup souffert. Cela m'étonnerait qu'elle pardonne à Fergus Fanat de ne pas l'avoir crue. En tout cas, elle ne retournera pas à Cill Ria.

— Naturellement, je lui ai proposé de rester ici. À moins qu'elle ne préfère se rendre à Imleach, où une jeune femme aussi talentueuse serait accueillie à bras ouverts. Quant à nous, nous avons suffisamment de textes authentiques à copier et à traduire sans utiliser ses services pour forger des faux. En attendant, elle s'est installée chez Della.

— Que va-t-il advenir de Drón et de Sétach ? Blathmac a-t-il manifesté le désir de les ramener à Cill Ria ? À sa place, je détruirais cette abbaye et disperserais la communauté dans des établissements où les règlements ignorent l'usage de la terreur et des punitions.

— Blathmac va les conduire en Ulaidh où ils seront jugés par Ségéne d'Ard Macha. Le roi a l'intention de tancer vertement le *comarb* de Patrick. À l'avenir, avant d'entreprendre des démarches pour asseoir l'autorité d'Ard Macha sur les églises des cinq royaumes, il lui sera fermement conseillé de mieux choisir ses émissaires.

— De notre vivant, Ard Macha ne parviendra pas à ses fins, déclara Fidelma d'un air grave.

— À propos de soeur Sétach, je n'ai toujours pas compris ce qu'elle faisait dans la chambre de Dúinchad Muirisci, quand toi et Eadulf l'y avez surprise.

— Exactement ce qu'elle nous a dit ! Elle était allée le trouver de la part de Drón, qui, croyant être élu abbé de Cill Ria, cherchait des

arrangements avec le Connacht. Parfois, les agissements qui nous semblent les plus suspects se révèlent les plus innocents.

Le frère et la soeur gardèrent un instant le silence, rompu par Fidelma.

— Je suppose que frère Berrihert et ses frères resteront dans le *glen* d'Eatharlaí ?

— Personne ne les en chassera, Miach m'en a donné l'assurance. Ils peuvent y passer le reste de leur existence si cela leur agréé. Et maintenant, si on parlait de toi ? ajouta Colgú avec un sourire espiègle.

Sais-tu que nous avons encore dans nos murs quantité d'invités très distingués qui attendent une célébration ?

Fidelma devint toute rose.

— Je n'ai pas oublié. Et je pensais que tu pourrais faire le nécessaire afin qu'Eadulf et moi nous unissions demain matin.

— Très volontiers.

— Dans ce cas, j'ai intérêt à trouver très vite Eadulf pour lui annoncer la nouvelle.

Eadulf n'était pas dans leurs appartements. Fidelma joua un moment avec Alchú et le confia à Muirgen pour aller se reposer un peu. Elle traversa la pièce, s'arrêta à la fenêtre et jeta un regard mélancolique à la cour en contrebas. À cet instant, la porte s'ouvrit en coup de vent et Eadulf entra.

— Tu connais la nouvelle ? Caol vient de m'annoncer que l'abbé Augaire s'était enfui de la forteresse. La dernière fois qu'on l'a vu, il se dirigeait vers le sud, et personne n'a pris la peine de lui courir après.

Fidelma se détourna de la fenêtre.

— Je ne me fais aucun souci pour lui.

— Cela ne te dérange pas qu'il ne soit pas puni ? s'étonna Eadulf.

— Tu sais bien que notre système ne met pas l'accent sur la punition, mais sur les compensations aux victimes et la réhabilitation des coupables.

— Bien sûr, mais...

— Ultán et Muirchertach devaient un jour ou l'autre payer pour leurs crimes et leur Némésis s'appelait Augaire. Personne ne porte le deuil pour l'abbé et le roi, et cela est bien égal aux gens qu'Augaire se soit sauvé pour reprendre la vie qu'il menait quand il a croisé cette pauvre Searc. Je pense qu'il a suffisamment souffert.

Eadulf secoua la tête.

— Quelqu'un peut-il ressentir des sentiments aussi violents envers une personne qu'il ne connaît même pas ? Quand je pense qu'il a passé des années à ruminer des idées de vengeance pour une jeune fille à peine entrevue !

— L'amour et la haine sont des sentiments puissants, qui frappent

de différentes façons. Une idée surgit dans ton esprit, elle persiste, devient incontrôlable... tu ne peux plus t'en défaire et, pour finir, tu suis le chemin sur lequel elle t'entraîne. Augaire s'était entiché d'une ombre. Pour nous, cela semble insensé, mais pour lui, Searc était bien réelle. Les actions que nous entreprenons sont souvent les enfants de nos rêves. Quand les pères de la foi parlaient de damnation, peut-être pensaient-ils à ces tragédies engendrées pas des constructions illusoires ? Je crois que nous devrions dire une prière pour les damnés.

Pendant ce discours, Eadulf était resté méditatif.

— À propos de passion, je suppose que, maintenant, Marga et Fergus Fanat vont enfin pouvoir s'aimer sans contrainte ? Pendant le procès, Fergus n'a cessé de proclamer son amour pour elle.

Fidelma se retourna vers la fenêtre.

— Sans doute Fergus est-il amoureux de Marga, mais je doute que cela suffise. Alors qu'elle lui demandait de croire en son intégrité et de la soutenir dans les épreuves, il l'a trahie. Comment peut-on aimer quelqu'un quand on est convaincu que cette personne est une menteuse et une meurtrière ? Voilà un homme qui jurait adorer Marga, mais qui, dans le même temps, ne lui faisait aucune confiance et s'apprêtait à la dénoncer pour son bien ! Et Marga devrait y consentir ?

— Tu crois que l'amour est aveugle ?

— Non, je crois que l'amour est profond quand il est connaissance de l'autre, de ses qualités et de ses défauts. Fergus Fanat ne connaissait pas Marga. Et Marga, si tu te souviens bien, a fini par l'admettre et par agir en conséquence. Aucune relation ne peut se construire sur la méfiance.

— Donc il n'y aura pas de pardon pour lui ?

— Non, il a manqué sa chance et maintenant il est trop tard.

Eadulf fronça les sourcils.

— Tu sembles bien sûre de toi.

— Viens ici et dis-moi ce que tu vois dans la cour.

Eadulf la rejoignit. Et il vit soeur Marga riant à gorge déployée, la tête renversée en arrière. Un jeune guerrier aux cheveux noirs lui chuchotait quelque chose à l'oreille.

— Gormán ! s'exclama Eadulf.

— Pourquoi pas ? dit Fidelma en souriant. Si j'ai bien compris, cette jeune femme va rester quelque temps chez Della avant de décider où son destin la conduira. J'ai confiance en Gormán, il saura la convaincre que sa place est à Cashel. Notre bibliothèque a besoin d'un nouveau scribe et Marga est non seulement une excellente calligraphe, mais elle traduit avec talent plusieurs langues étrangères.

Eadulf regarda le guerrier et la jeune femme se diriger côte à côte vers les écuries.

Brusquement, il se tourna vers Fidelma et glissa un bras autour de sa taille, mais avant qu'il ait eu le temps de l'embrasser, quelqu'un frappa à la porte et il poussa un soupir d'exaspération.

— Entrez ! cria Fidelma.

La porte s'ouvrit et le vieux frère Conchobhar apparut. En voyant le couple enlacé, son visage s'illumina.

— Ces derniers jours ont été troublés parce que la conjoncture des étoiles était contraire, annonça-t-il d'un air réjoui. Mais à l'heure qu'il est, les aspects des planètes sont des plus favorables, et j'ai pensé que vous aimeriez en être informés.

Eadulf plongea son regard dans celui de sa fiancée.

— Frère Conchobhar, vous vous trompez, les planètes nous ont toujours été favorables, déclara-t-il avec un clin d'oeil à l'adresse de Fidelma.

- {1} Bande de tissu portée par les évêques. (*N.d.T.*)
- {2} Exode, 8, 19. (*N.d.T.*)
- {3} Petit sac accroché à la ceinture. (*N.d.T.*)
- {4} Luc, 6, 35. (*N.d.T.*)
- {5} Matthieu, 5, 39 : « Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre. » (*N.d.T.*)
- {6} Première Épitre à Timothée, 2, 12. (*N.d.T.*)
- {7} Première Épitre aux Corinthiens, 14, 34-35. (*N.d.T.*)